



Histoires d'extraterrestre s

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

D'EXTRATERRESTRES



LIBRE
POCHE

INTRODUCTION A L'ANTHOLOGIE

La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.

La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou d'Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement

reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eue – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. A la limite le texte tient tout seul.

Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangeant, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquive tous les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes

qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans *Micromégas*) combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au XIX^e siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le *Frankenstein* de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Poe, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de *Plein ciel*, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technicienne, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles.

Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incoercible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux États-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, *Amazing stories* ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands

thèmes qui se sont dégagés au fil de sort histoire et qui le charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. A l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les *Histoires d'Extraterrestres* ou dans les *Histoires de Robots* ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux États-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux États-Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque maniaque les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès

s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

— Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

— Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

— Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.

PRÉFACE

LES ÉTRANGERS VENUS DU CIEL

Le thème le plus célèbre, dans le domaine de la science-fiction, est celui du voyage dans l'espace et des aventures que les Terriens vivent au terme de ce voyage, sur l'astre qu'ils explorent. Invertissons le motif. Imaginons des Martiens, ou des habitants de la troisième planète du système de Capella, qui partent de leur monde natal, accomplissent un long voyage dans le cosmos, et arrivent sur la Terre : nous avons là l'essentiel du thème des extraterrestres parmi nous.

Ce double thème du contact avec les extraterrestres – sur leur planète d'origine ou sur la Terre⁽¹⁾ –, est inévitablement lié à l'idée de la pluralité des mondes habités, et cette idée est bien antérieure à la science-fiction. Elle fut exprimée dès le début du IV^e siècle avant l'ère chrétienne par Démocrite et par son disciple Métrodore de Chios. Elle figurait parmi les doctrines de l'école épicurienne, lesquelles inspirèrent à Lucrèce son poème *De natura rerum*. Ces auteurs parlaient de pluralité des mondes en donnant cependant à ce dernier substantif un sens qui ne correspond ni à celui de *Terre*, ni à celui de *planète*, mais bien plutôt à l'acception aristotélicienne de *système planétaire* – selon notre optique moderne, un petit « univers » archaïque dans lequel des astres gravitent autour d'une sphère centrale.

Aristote lui-même ne croyait pas à la pluralité des mondes habités et l'Église chrétienne, à la suite de saint Augustin, adopta son point de vue. Mais une notion théologique suscitait un doute : comment la plénitude de Dieu pouvait-elle être conciliée avec la création d'un seul monde ?

D'une telle interrogation naquit un mouvement d'idées dont plusieurs manifestations précédèrent la révolution copernicienne. En 1277, le pape Jean XXI autorisait Étienne Tempier, évêque de Paris, à condamner la proposition selon laquelle Dieu ne pouvait pas créer une pluralité de mondes. Au XV^e siècle, l'humaniste allemand Nicolas de Cusa écrivait que chaque étoile avait ses habitants, au même titre que la Terre. Jusqu'à Giordano Bruno, qu'elle contribua à faire condamner au bûcher, l'idée de la pluralité des mondes ne fut cependant qu'une spéculation philosophique. Mais lorsque Copernic remplaça la Terre par le Soleil au centre de l'univers, elle entra dans le domaine des hypothèses scientifiques.

Ce changement de point de vue fut en outre aidé par les découvertes que rendit possibles la lunette astronomique, et en particulier par la réalisation du fait que les planètes sont des astres semblables à notre Terre. Jusqu'alors, ce n'était qu'au Soleil et à la Lune qu'on pouvait attribuer une nature comparable

à celle de notre globe, avec une surface et – ainsi qu'on l'avait progressivement compris –, un volume ; tous les autres astres du firmament n'étaient que des points lumineux, et seuls leurs mouvements permettaient de distinguer les planètes des étoiles dites fixes. Fontenelle, publiant en 1686 à Paris ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, obtint un des premiers succès dans l'histoire de la vulgarisation scientifique. Le mouvement, dès lors, devenait définitivement irréversible, et seules les acquisitions ultérieures de la connaissance astronomique devaient modifier le degré ou l'éloignement de cette pluralité.

Au XIX^e siècle, Camille Flammarion postula des habitants sur chacune des *Terres du ciel*, ces planètes sœurs de la nôtre qu'il fit connaître à une foule de lecteurs enthousiastes. En 1909, l'astronome américain Percival Lowell popularisa, dans *Mars as the abode of life*, la notion d'une planète rouge habitée par une vieille race hautement civilisée et engageant une lutte héroïque pour sa survie dans un milieu desséché : les fameux canaux, que Lowell était sûr d'avoir vus, servaient selon lui à cette irrigation ultime d'un astre mourant...

De nos jours, les astronomes ne croient en général plus à l'existence d'êtres intelligents sur d'autres planètes du système solaire ; mais ils pensent en revanche, contrairement à leurs prédécesseurs du début de ce siècle, que les systèmes planétaires doivent être très nombreux dans le cosmos. De plus, la biologie contemporaine considère l'apparition de la vie sur une planète comme un phénomène normal, au bout d'un temps long à l'échelle humaine mais cosmologiquement assez court : il suffit que l'astre considéré réunisse un certain nombre de conditions physiques déterminées. Bien que nous ne possédions jusqu'à présent aucune preuve effective de la présence d'autres espèces vivantes dans l'univers, leur existence – et en particulier celle d'un certain nombre d'espèces intelligentes –, constitue une probabilité aux yeux des savants modernes.

Dans le domaine romanesque, la carrière des extraterrestres a sensiblement reflété cette évolution de la connaissance scientifique. Jusqu'à la découverte de la lunette astronomique à peu près, les voyageurs cosmiques de la littérature – dans les récits de Lucien de Samosate, de l'Arioste, de Kepler ou de Cyrano de Bergerac –, visitaient uniquement la Lune et le Soleil. Les planètes ne furent explorées qu'à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle. Quant aux extraterrestres voyageant jusqu'à notre planète, on remarque parmi les premiers le jeune Sirien Micromégas et son compagnon le « nain » saturnien, nés en 1752 de la plume de Voltaire. Ces visiteurs ont beau posséder mille et soixante-douze sens respectivement, et se distinguer par des tailles qui se comptent en milliers de pieds, ils n'en restent pas moins fondamentalement anthropomorphes, comme tous leurs premiers successeurs littéraires. Acceptant l'idée qu'ils n'étaient pas seuls dans le cosmos, les écrivains du XVIII^e siècle peuplaient en général les autres planètes d'habitants à leur image. Si la science avait sonné le glas du géocentrisme,

l'anthropomorphisme restait en revanche vivant dans les œuvres d'imagination.

Wells devait changer tout cela. Dans sa *Guerre des mondes*, qui parut en livre en 1898, il présente des Martiens ayant l'apparence de gigantesques poulpes, lesquels ne s'intéressent aucunement à établir un contact avec les humains. Il n'y a rien, chez eux, de la condescendance amusée d'un Micromégas : tout ce qu'ils veulent, c'est conquérir notre planète, et ils entreprennent pour cela d'exterminer ses habitants. Ces extraterrestres hideux, ainsi que les termites sélénites du même Wells, également repoussants, ont laissé une redoutable postérité : celle des monstres variés, insectes géants ou vampires, qui vinrent infester les pages d'une multitude de récits généralement médiocres.

A peu près en même temps que ceux de Wells, les Martiens de Kurd Lasswitz arrivaient sur Terre, dans *Auf zwei Planeten*. Ils avaient l'apparence et la mentalité d'humains plus évolués que nous. S'ils entrent en conflit avec les Terriens à la suite d'un malentendu, le récit les montre établissant finalement des relations fraternelles avec les humains, lesquels pourront profiter des acquisitions d'une civilisation plus ancienne et donc plus avancée que la leur.

Curiosité des Terriens découverts par Micromégas, crainte inspirée par les Martiens de Wells, espoir lié à la révélation de ceux de Lasswitz : on a là les trois attitudes fondamentales qu'inspirent les extraterrestres dans les récits de science-fiction. Ces attitudes ne sont pas nécessairement liées à l'aspect des visiteurs, mais elles dépendent de leurs intentions à l'égard des humains : on peut leur trouver, au second degré, des motivations d'ordre sociologique (Wells prêtait ainsi à ses Martiens toute la cruauté destructrice dont il paraît les impérialistes de son temps) et aussi des explications psychologiques (la crainte que l'homme éprouve d'être seul, bien entendu, mais également la menace que la bombe nucléaire fait peser sur l'avenir de notre espèce). Le trait le plus notable des extraterrestres est leur diversité, et cette diversité oppose très nettement les créatures des récits récents à celles imaginées par des auteurs plus anciens. En un sens, elle reflète des questions que l'homme se pose sur lui-même, sur ses relations avec la science, sur ses liens avec le cosmos.

Ces interrogations sont peut-être à l'origine d'une classe particulière d'extraterrestres, dont l'apparition a été relativement tardive dans les récits : les Visiteurs cachés, ceux dont le passage parmi nous reste ignoré de la majorité, voire de la totalité des Terriens. Espions, naufragés de l'espace, protecteurs bienveillants, simples touristes, les extraterrestres de ce groupe se distinguent des précédents par un trait important : ils ne modifient nullement l'histoire humaine telle que nous la déchiffrons, et ils peuvent donc très bien apparaître dans notre présent, ou même dans le passé.

Hors de la science-fiction, ils ont d'ailleurs été exploités par de nombreux auteurs, tenants sincères ou exploitants opportunistes d'une « connaissance

cachée », prosélytes d'une « Histoire différente » qui attribuent – loin de toute trame romanesque –, l'origine des civilisations précolombiennes ou les fresques du Tassili à des visiteurs venus jadis de l'espace. Ces auteurs férus de « révélations » ne font en réalité rien d'autre qu'employer des thèmes relevant de la science-fiction, en les présentant toutefois comme des hypothèses, puis en insinuant que ce pourraient bien être des réalités.

Pour le moment en tout cas, les Étrangers venus du ciel semblent bien avoir une existence limitée aux récits d'imagination. Mais cette existence se manifeste avec suffisamment de variété pour que nul n'ait à s'en plaindre. Qu'ils tentent de conquérir notre Terre, qu'ils désirent civiliser ses barbares habitants, ou qu'ils restent dédaigneusement indifférents à nos tentatives de rapprochement, les extraterrestres forment une faune dont la physiologie et le comportement sont intéressants, changeants et révélateurs. Ils sont souvent des ectoplasmes de nos préoccupations.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

THEODORE STURGEON :

LA SOUCOUBE DE SOLITUDE

Mythe pour initiés ou transposition moderne d'un archétype ancien, les soucoupes volantes symbolisent les extraterrestres pour beaucoup de gens. Les auteurs de science-fiction y recourent cependant moins souvent que les journalistes à sensation (et la plupart des premiers n'y croient guère, d'ailleurs). Dans le récit qui suit, l'auteur attribue à ces engins un rôle surprenant. Et il répond, accessoirement, à une question qui intrigue beaucoup de sceptiques : pourquoi des extraterrestres lanceraient-ils des soucoupes volantes à travers des distances se chiffrant en années-lumière, alors que les objets volants non identifiés donnent simplement l'impression de jouer à cache-cache avec les humains ?

SI elle est morte, pensai-je, je ne la trouverai jamais dans ce blanc déluge de lumière lunaire, sur cette mer blanche, avec cette écume qui bouillonne sur un sable si pâle, pareille à un shampoing. Presque toujours, ceux qui se suicident en se tirant une balle ou en s'enfonçant une lame dans le cœur, dénudent soigneusement leur poitrine ; les suicidés qui choisissent la mer obéissent généralement à la même impulsion étrange, et s'y jettent nus.

Un peu plus tôt, pensai-je, ou un peu plus tard, des ombres auraient souligné les dunes et le déferlement rythmique de l'écume. Mais maintenant, la seule ombre digne de ce nom était la mienne, toute petite à mes pieds, mais assez noire pour accentuer celle d'un dirigeable.

Un peu plus tôt, pensai-je, et j'aurais pu la voir, cheminant sur la grève argentée, en quête d'un lieu suffisamment solitaire pour y mourir. Un peu plus tard, et mes jambes m'auraient refusé leur service, dans ce damné sable qui cède sous le pas et empêche l'homme pressé de courir.

Mes jambes finirent par céder, et je tombai à genoux en sanglotant, non pas à cause d'elle, pas encore, mais parce que j'étouffais. Une fièvre immense m'entourait : le vent, l'écume fouettée, et des couleurs se bousculant, couleurs qui n'étaient pas des couleurs mais des sautes de blanc et d'argent. Si cette lumière devenait son, cela donnerait le son de la mer sur le sable, et si mes oreilles étaient des yeux, elles verraient une telle lumière.

Accroupi, le souffle coupé par ce tourbillonnement, je sentis une vague me frapper, rapide et s'ouvrant comme une fleur, me trempant jusqu'à la taille de bulles en mouvement. Sur mes lèvres, le sel de la mer se mélangea à celui des larmes ; la nuit entière hurla de douleur et de chagrin.

Et je la vis.

Ses épaules blanches formaient une courbe plus haute que celle de la vague écumante. Elle dut sentir ma présence – ou avais-je poussé un cri ? –, car elle se retourna et me vit. Elle porta ses poings à ses tempes et son visage se tordit ; elle poussa un cri aigu, de désespoir et de rage, puis plongea vers la mer et disparut.

Je rejetai mes chaussures et courus vers les vagues déferlantes, criant, hurlant, agrippant des formes blanches qui fondaient, froides et salées entre mes mains. Mon élan m'emporta plus loin qu'elle, et lorsqu'une vague fouetta mon visage, son corps frappa mon flanc et nous tombâmes entrelacés. J'étouffais dans l'eau impénétrable et, en ouvrant mes yeux sous la surface, je vis une lune verdâtre et déformée filer en sens inverse du tourbillon qui m'entraînait. Mes pieds retrouvèrent le sable avide ; ma main gauche était emmêlée dans des cheveux.

Le reflux l'entraîna et elle m'échappa comme fumée. A ce moment, j'eus la certitude qu'elle était morte, mais lorsque la vague la reposa, elle se débattit et se redressa.

Elle me frappa à l'oreille de sa main froide et dure, et fit naître une violente douleur dans ma tête. Elle tira, essayant de se dégager, mais ma main était toujours prise dans ses cheveux. Je n'aurais pas pu la lâcher, même si je l'avais désiré. La vague suivante la projeta contre moi, et elle s'agrippa, me frappa, me griffa et m'entraîna en eau plus profonde.

« Non... Non ! Je ne sais pas nager ! », criai-je, et elle m'agrippa de nouveau.

« Mais laissez-moi ! hurlait-elle. O mon Dieu, pourquoi ne me laissez-vous pas *seule* (dirent ses ongles),... *seule* ! (dit son poing, petit et dur).

Tirant sur les cheveux, je rabattis sa tête sur son épaule blanche et, du tranchant de ma main libre, je la frappai par deux fois à la nuque. Elle flotta, et je la portai jusqu'au rivage.

Je ne m'arrêtai que lorsqu'une dune nous sépara de la véhémence langue de la mer ; le vent passait au-dessus de nous, quelque part. Je frictionnai ses poignets et caressai son visage, lui disant des choses comme : « Tout va bien », et « Voilà ! », ainsi que des noms dont je me servais dans un rêve que j'avais fait bien avant d'avoir jamais entendu parler d'elle.

Elle restait allongée sur le dos, immobile, les dents serrées et la respiration sifflante ; sur ses lèvres, un sourire que ses yeux plissés, fermés à ne plus pouvoir s'ouvrir, transformaient en un rictus de douleur. Il y avait un bon moment qu'elle avait repris conscience, et pourtant sa respiration demeurait sifflante et son visage tordu.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas laissée ? » finit-elle par dire.

Elle ouvrit les yeux et me regarda. Sa détresse était telle qu'il n'y avait pas place pour la peur. Elle referma les yeux et dit :

« Savez-vous qui je suis ?

— Je le sais », dis-je.

Elle se mit à pleurer.

J'attendis. Lorsqu'elle eut fini de pleurer, il y avait des ombres sur les dunes. De longues heures s'étaient écoulées.

Elle me dit :

« Vous ne savez pas qui je suis. Personne ne sait qui je suis.

— Tout était dans les journaux.

— Ah ! ça ! »

Elle ouvrit lentement les yeux et son regard parcourut mon visage, mes épaules, s'attardant sur la bouche, effleurant mes yeux pendant une brève seconde. Elle fit la moue et se détourna.

« Personne ne sait qui je suis. »

J'attendis qu'elle parlât ou fît un mouvement. Enfin, je me décidai :

« Dites-le-moi.

— Qui êtes-vous ? me demanda-t-elle, la tête toujours tournée de l'autre côté.

— Quelqu'un qui... Un homme qui...

— Oui ?

— Pas maintenant. Plus tard, peut-être. »

Elle se redressa soudain et essaya de cacher son corps.

« Où sont mes vêtements ?

— Je ne les ai pas vus.

— Ah ! oui, je me souviens. Je les avais laissés au pied d'une dune et les avais recouverts de sable, pour qu'ils disparaissent comme s'ils n'avaient jamais été... Je hais le sable. Je voulais me noyer dans le sable, mais il s'y refusa... Ne me regardez pas ! cria-t-elle soudain. Je déteste que vous me regardiez ! » Elle tourna violemment la tête de tous côtés, cherchant quelque chose des yeux. « Je ne peux pas rester ainsi ! Que puis-je faire ? Où puis-je aller ?

— Là », dis-je.

Je l'aidai à se lever. Elle se laissa faire, puis arracha sa main à la mienne et se détourna à demi.

« Ne me touchez pas. Éloignez-vous de moi.

— Là », répétais-je, en remontant sur le dos de la dune puis en suivant sa courbe exposée à la lumière crue de la lune, face au vent, jusqu'à l'endroit où, cessant d'être dune, elle devenait plage. « Là », dis-je une troisième fois en montrant l'autre côté de la dune.

Elle se décida enfin à me suivre. « Là ? » demanda-t-elle en regardant par-dessus la dune, là où elle ne lui arrivait plus qu'à la poitrine. « Derrière ça ? »

J'acquiesçai de la tête.

« Si sombre... » Elle enjamba l'épaule et pénétra dans l'ombre noire à vous faire crier. Elle s'éloigna prudemment, tâtant avec délicatesse le sable de ses pieds, jusqu'à l'endroit où la dune remontait. Elle s'enfonça dans les ténèbres et disparut. Je m'assis plus haut, en pleine lumière. « Ne

m'approchez pas ! », cracha-t-elle.

Je me levai et m'éloignai de quelques pas. Invisible dans l'ombre, elle murmura : « Ne partez pas. »

J'attendis, et vis sa main émerger des ténèbres nettement découpées. « Là, dit-elle. Là-bas, dans le noir. Soyez simplement... Non, n'approchez pas davantage... Soyez une voix. »

Je fis ce qu'elle me demandait, et m'assis dans l'obscurité, à deux mètres d'elle, peut-être.

Et elle m'en parla. Mais pas comme dans les journaux.

Et elle me raconta. Ce n'était pas ce qu'ils avaient dit dans les journaux.

Elle avait dans les dix-sept ans lorsque c'était arrivé. Elle se promenait dans Central Park, à New York, C'était le tout début du printemps, et il faisait trop chaud pour la saison. Les pentes brunes étaient poudrées d'une imperceptible couche verte qui avait exactement la même consistance que la gelée blanche du matin. Mais la glace avait fondu et l'herbe nouvelle incita quelques centaines de pieds à quitter l'asphalte et le béton des allées.

Les siens étaient de ceux-là. La jeune végétation fut une surprise pour ses pieds, comme l'air vif en était une pour ses poumons. Ses pieds prirent conscience *d'eux-mêmes malgré* les chaussures, et aussi son corps malgré les vêtements. C'était une de ces rares journées qui peuvent inciter un citadin à lever les yeux. Elle leva les siens.

Pendant un instant, elle ne se sentit plus liée à la vie qu'elle menait – une vie sans parfums, sans silence, dans laquelle rien n'était jamais vraiment à sa place, une vie sans plénitude. Tant que cet instant dura, elle demeura insensible à la désapprobation méthodique des buildings entourant le parc timide ; le temps de deux ou trois bouffées d'air pur, il n'importa plus que le monde, le vaste monde illimité, appartînt en réalité à des images projetées sur un écran – à des déesses soignées jusqu'au bout des ongles, habitant ces mêmes tours d'acier et de verre –, qu'il appartînt toujours, pour résumer, à quelqu'un d'autre.

Elle leva donc les yeux et, juste au-dessus d'elle, vit la soucoupe.

Elle était belle. D'or mat, comme poudrée, couleur d'un beau grain de raisin pas tout à fait mûr. Elle émettait un son léger, un accord composé de deux notes, accompagné d'un sifflement semblable à celui du vent dans les blés. Elle s'élançait comme une hirondelle, montant et redescendant si vite que l'œil avait peine à la suivre. Elle décrivait des cercles, se laissait soudain tomber, planait comme un poisson, brillant. Elle était pareille à ces êtres vivants, mais, en plus de leur beauté, elle possédait la beauté propre aux objets faits au tour, polis, mesurés, mathématiques.

Sur le moment, elle ne ressentit aucun étonnement, car c'était tellement différent de tout ce qu'elle connaissait que ce ne pouvait être qu'une illusion d'optique, un tour que lui jouaient ses yeux, – une mauvaise évaluation de la dimension, de la vitesse et de la distance, lorsque la juste perspective serait

rétablie, elle verrait un avion réfléchissant le soleil ou l'image attardée d'un arc à souder.

Elle détourna les yeux et s'aperçut brutalement que de nombreux autres promeneurs la voyaient – voyaient *quelque chose* –, également. Tout autour d'elle, les gens s'étaient arrêtés de marcher et de parler, et avaient levé la tête. Une bulle de silence étonné l'entourait, au-delà de laquelle elle entendait les bruits de la ville, ce géant haletant qui n'inhale jamais.

Elle leva de nouveau les yeux, et commença à se rendre compte combien la soucoupe était grande et lointaine. Non, plutôt, combien elle était petite et proche, très proche. Elle n'était pas plus grande que le cercle qu'elle pouvait former à l'aide de ses deux mains, et flottait à un peu moins de cinquante centimètres au-dessus de sa tête.

Elle eut peur. Elle fit un pas en arrière et leva un bras comme pour se protéger les yeux. Elle se pencha le plus loin possible sur le côté, se tordit pour l'esquiver, bondit en avant, puis regarda derrière elle pour voir si elle lui avait échappé. D'abord, elle ne vit rien, puis elle l'aperçut, proche et luisante, frémissante et musicale, juste au-dessus de sa tête.

Elle se mordit la langue.

Du coin de l'œil, elle vit un homme faire le signe de la croix. *Il fait cela parce qu'il me voit avec une auréole au-dessus de la tête*, pensa-t-elle. C'était l'événement le plus important qui lui fût jamais arrivé. Personne ne l'avait jamais regardée en faisant un geste respectueux, personne, jamais. Par-delà la peur, la panique et la stupéfaction, cette pensée se nicha en elle, prête à donner réconfort dans les moments de grande solitude.

Pour le moment, toutefois, la terreur prédominait. La tête penchée en arrière, les yeux levés, elle marcha à reculons, exécutant une danse grotesque. Elle aurait dû entrer en collision avec quelqu'un – il y avait beaucoup de gens, bouche grande ouverte et yeux écarquillés –, mais elle ne toucha personne. En tournant sur elle-même, elle découvrit à sa grande horreur qu'elle se trouvait au centre d'une foule dense et agitée. Tous les yeux étaient braqués sur elle, formant une véritable mosaïque ; le cercle intérieur faisait effort de toutes ses jambes pour repousser ceux qui venaient derrière et pour s'écarter d'elle.

Le doux accord émis par la soucoupe se fit plus grave, et elle s'inclina légèrement, descendant de quelque trois centimètres. Quelqu'un hurla, et la foule s'enfuit dans toutes les directions, tournoya un moment sans but apparent, puis se regroupa pour former un nouveau cercle, bien plus large que le précédent, créant un équilibre dynamique entre les efforts du cercle intérieur pour s'échapper et la foule des nouveaux arrivants qui voulaient approcher.

La soucoupe bourdonna et s'inclina de plus en plus... Elle ouvrit la bouche pour crier, se laissa tomber à genoux, et la soucoupe frappa.

Elle se laissa tomber contre son front et y resta fixée, semblant presque la soulever. Elle se dressa sur ses genoux, fit un effort pour toucher la soucoupe,

puis laissa retomber ses mains qui touchèrent à peine le sol. Pendant peut-être une seconde et demie, la soucoupe la maintint dans cette attitude rigide, puis elle fit passer un unique frisson extatique à travers son corps et la lâcha. Elle retomba lourdement, écrasant ses talons et ses chevilles sous le poids de ses cuisses.

La soucoupe tomba à côté d'elle, décrivit un petit cercle, un seul, puis s'immobilisa. Inerte, terne et métallique, différente et morte.

Allongée, elle vit le bleu lavé de gris du beau ciel printanier. Et elle entendit des coups de sifflet. Et quelques hurlements tardifs. Et une grosse voix stupide qui aboyait : « Donnez-lui de l'air ! ce qui eut pour effet de les faire approcher davantage.

Une partie du ciel était cachée maintenant par une masse vêtue de bleu avec des boutons de métal en similicuir et un calepin à la main. « Allons, allons, que s'est-il passé, allez-vous reculer, crénom d'un chien ! »

Et les ondes concentriques des observations, interprétations et commentaires : « Ça l'a frappée et elle est tombée. » « Un type l'a frappée et elle est tombée. » « Il l'a frappée et l'a fait tomber. » « Un type l'a frappée et elle est tombée et... » « En plein jour, vous vous rendez compte, ce type... » « Le parc devient vraiment... » Cercles allant s'élargissant, faits altérés jusqu'à devenir méconnaissables, parce que c'est si passionnant et que c'est la sensation qui compte avant tout.

Un autre homme se frayant un chemin à coups d'épaule, des épaules plus dures que les autres, lui aussi avec un calepin et un œil qui voit tout, prêt à changer « ... une jolie brune... » en « ...une brune séduisante... » pour l'édition de la soirée, parce que « séduisante » est le qualificatif minimal pour une femme victime d'un fait divers.

Une plaque brillante et un visage rougeaud se penchant tout près : « Vous avez très mal, ma petite ? » Et les échos, s'éloignant à travers la foule, très mal, très mal, gravement blessée, il l'a passée à tabac, en plein jour...

Et puis un autre homme, mince, aux gestes décidés, en gabardine beige, un soupçon de barbe.

« Soucoupe volante, hein ? Fort bien, officier, je me charge de la suite.

— Ah oui, vraiment ? Et on peut savoir qui vous êtes ? »

Un portefeuille de cuir brun apparut comme par magie, suivi par le visage rougeaud si proche qu'il repose sur l'épaule couverte de gabardine. « F.B.I. », dit le visage avec un respect craintif, et le mot fait le tour de la foule. Le policier incline la tête pour montrer qu'il est satisfait, et son corps entier suit, c'est presque une génuflexion.

« Appelez de l'aide et faites dégager, dit la gabardine.

— Tout de suite, monsieur », dit le policier.

« F.B.I., F.B.I. », murmura la foule, et elle put regarder une plus vaste étendue de ciel.

Elle s'assit ; son visage était rayonnant. « La soucoupe m'a parlé, dit-elle

d'une voix chantante.

— Taisez-vous, dit la gabardine. On vous donnera amplement l'occasion de parler plus tard.

— Eh oui, ma petite, dit le policier. Quand on pense que cette foule est peut-être pleine de communistes !

— Vous, taisez-vous aussi », dit la gabardine.

Dans la foule, quelqu'un dit à quelqu'un d'autre qu'un communiste avait battu cette fille, et au même moment quelqu'un d'autre encore racontait qu'elle s'était fait battre parce qu'elle était communiste.

Elle commença à se lever, mais des mains pleines de sollicitude l'en empêchèrent. Il y avait trente policiers autour d'elle, maintenant.

« Je suis capable de marcher, dit-elle.

— Allons, allons, calmez-vous », lui dirent-ils.

Ils posèrent un brancard à côté d'elle, la soulevèrent pour l'y poser, et la recouvrirent d'une grande couverture.

« Mais je peux marcher », dit-elle, pendant qu'ils la portaient à travers la foule.

Une femme devint blême et se détourna en gémissant : « Oh ! mon Dieu, mon Dieu, c'est horrible ! »

Un petit homme aux yeux ronds n'en finissait pas de la regarder en se pouléchant les lèvres.

L'ambulance. Ils glissèrent le brancard à l'intérieur. La gabardine était déjà là.

Un homme en blouse blanche, aux mains très propres. « Que vous est-il arrivé, Mademoiselle ?

— Pas de questions, dit la gabardine. Sécurité. »

L'hôpital.

« Il faut que je retourne travailler, dit-elle.

— Déshabillez-vous », lui dirent-ils.

Pour la première fois de sa vie, elle avait une chambre à coucher pour elle seule. Chaque fois que la porte s'ouvrait, elle voyait un policier dans le couloir. Et elle s'ouvrait très souvent, pour admettre le genre de civils qui sont très polis envers les militaires, et le genre de militaires qui sont encore plus polis envers certains civils. Elle ne savait pas pourquoi ils agissaient ainsi, ni ce qu'ils lui voulaient. Jour après jour, ils lui posaient quatre millions cinq cent mille questions. Apparemment, ils ne parlaient jamais entre eux, car chacun lui posait les mêmes questions, encore et toujours.

« Comment vous appelez-vous ?

— Quel âge avez-vous ?

— En quelle année êtes-vous née ? »

Parfois, leurs questions la plongeaient dans d'étranges réminiscences.

« Et votre oncle ? Il avait épousé une femme d'Europe centrale, n'est-ce pas ? De quelle partie d'Europe centrale ? »

— De quels clubs ou groupements faisiez-vous partie ! Ah ! Parlez-nous du gang des Rinkeydinks de la 63^e Rue. Qui lui donnait *réellement* ses ordres ? »

Mais surtout, incessamment répétée, celle-ci :

« Que vouliez-vous dire en affirmant que la soucoupe vous avait parlé ? »

Et, chaque fois, elle disait : « Elle m'a parlé. »

Et, chaque fois, ils disaient : « Et elle vous a dit... »

Et, chaque fois, elle secouait la tête.

Il y en avait un tas qui criaient, et puis un tas qui étaient gentils. Personne n'avait jamais été aussi gentil avec elle, mais elle comprit rapidement que cette gentillesse ne s'adressait pas à *elle*. Ils s'efforçaient de la mettre de bonne humeur, de la faire penser à autre chose, pour lui demander soudain, par surprise : « Comme cela, elle vous a parlé ? »

Très bientôt, cela devint comme chez M'man, ou à l'école ou n'importe où, et elle prit l'habitude de se taire et de les laisser crier. Une fois, ils l'assirent sur une chaise dure pendant des heures et des heures, avec une lampe dans les yeux et sans rien lui donner à boire. A la maison, il y avait une partie vitrée au-dessus de la porte de la chambre à coucher, et M'man laissait brûler l'ampoule de la cuisine toute la nuit pour qu'elle n'ait pas peur. La lumière ne la gênait donc pas du tout.

Ils la firent sortir de l'hôpital et la mirent en prison. Sous certains aspects, ce n'était pas mal. La nourriture était bonne ; le lit aussi. Par la fenêtre, elle pouvait voir un grand nombre de femmes prenant de l'exercice dans la cour. On lui expliqua que leurs lits étaient bien plus durs que le sien.

« Vous êtes une jeune dame très importante, savez-vous ? »

Bref, ce fut très gentil au début mais, comme de coutume, elle s'aperçut bientôt que ce n'était pas à elle qu'ils voulaient du bien. Ils ne la laissaient pas tranquille avec leurs questions. Une fois, même, ils apportèrent la soucoupe. Elle était dans une boîte d'acier munie d'une serrure Yale, qui se trouvait elle-même dans un massif coffre en bois fermé par un cadenas. Elle ne pesait guère plus d'un kilo, la soucoupe, mais, une fois protégée de la sorte, il fallait deux hommes pour la porter, plus quatre autres, armés de fusils, pour les surveiller.

Ils lui firent jouer la scène telle qu'elle avait eu lieu, avec des soldats tenant la soucoupe au-dessus de sa tête. Mais la soucoupe avait changé. Elle n'était plus dorée, mais grise et terne, et ils lui avaient ôté un tas d'éclats et de morceaux. Ils lui demandèrent si elle pouvait leur dire quelque chose à propos de la soucoupe, et, pour une fois, elle leur répondit :

« Elle est vide, maintenant. »

A part cela, le seul auquel elle daignât adresser la parole était un petit homme avec un gros ventre, qui lui avait dit, la première fois où il s'était trouvé seul avec elle : « Écoutez-moi bien. Je trouve qu'on vous traite d'une façon répugnante. Mais, et je ne vous le cache pas, j'ai un travail à faire. Il

consiste à découvrir *pourquoi* vous ne voulez pas révéler ce que la soucoupe vous a dit. Je ne veux pas savoir ce qu'elle a dit, et je ne vous le demanderai jamais. Je ne veux même pas que vous me le disiez spontanément. Voyons simplement si nous pouvons découvrir pourquoi vous en faites un secret. »

Découvrir ce pourquoi se borna à parler des heures durant de sa pneumonie, du pot de fleurs qu'elle avait décoré à l'école et que M'man avait jeté dans le vide-ordures, de son retard scolaire et de ce rêve où elle tenait un verre de vin entre ses mains, et regardait un homme à la dérobee.

Et puis, un jour, elle lui dit pourquoi elle ne voulait pas parler de cela, simplement, avec les mots qui lui vinrent sur le moment : « Parce que c'est à moi qu'elle s'adressait et que cela ne regarde personne d'autre. »

Elle lui parla même de l'homme qui s'était signé en la voyant. En dehors de ce que lui avait dit la soucoupe, c'était son seul secret.

Il était vraiment gentil. Ce fut lui qui la mit en garde contre le procès : « Ce n'est pas à moi de vous dire cela, mais ils vont vous donner le plein traitement, avec juge et jury. Dites-leur simplement ce que vous avez envie de dire, rien de plus et rien de moins, vous m'entendez ? Et ne les laissez pas vous voler votre secret. Vous avez le droit d'avoir quelque chose à vous ! »

Il se leva en jurant, et partit.

Un homme vint et lui parla longuement de la possibilité d'une attaque venue de l'espace, menée par des êtres bien plus forts et plus intelligents que nous, et de la clef d'une défense efficace qu'elle possédait peut-être ? Il était donc de son devoir, non seulement d'Américaine, mais d'habitante de cette terre, de leur fournir cette clef. Et, même si la terre n'était pas attaquée, qu'elle pense donc quel avantage cela pourrait donner à son pays contre ses ennemis. Ensuite, il la menaça du doigt, disant que ce qu'elle faisait revenait à travailler pour les ennemis de son pays. Et cet homme, elle finit par s'en rendre compte, était l'avocat qui devait la défendre lors du procès.

Le jury la déclara coupable d'outrage à la cour et le juge récita la longue liste des pénalités qu'il pouvait lui infliger. Il en appliqua une seule et la fit bénéficier du sursis. Ils la remirent en prison pour quelques jours et, par une belle journée, la libérèrent.

Au début, ce fut merveilleux. Elle trouva un emploi dans un restaurant et une chambre meublée à louer. On avait tellement parlé d'elle dans les journaux que M'man ne voulait plus d'elle à la maison. M'man était presque tout le temps soûle et il lui arrivait de tout mettre en pièces autour d'elle, mais elle avait une notion bien personnelle de la respectabilité, et, quand on avait été traitée d'espionne dans les journaux, elle trouvait que ce n'était pas convenable. Elle mit donc son nom de jeune fille sur la boîte aux lettres dans l'entrée, et dit à sa fille d'aller habiter ailleurs.

Au restaurant, elle fit la connaissance d'un homme qui lui demanda un rendez-vous. C'était la première fois. Elle dépensa son dernier sou pour acheter un sac rouge assorti à ses chaussures rouges. Ce n'était pas vraiment

la même nuance, mais enfin, le sac était rouge. Ils allèrent au cinéma et, après, il n'essaya pas de l'embrasser ou de la caresser, mais voulut apprendre ce que la soucoupe volante lui avait dit. Elle rentra chez elle et pleura toute la nuit.

Et puis, au restaurant, des habitués interrompaient leur conversation chaque fois qu'elle passait près de leur table et lui lançaient des regards menaçants. Ils parlèrent au patron, et le patron vint la voir et lui expliqua que c'étaient des ingénieurs électroniciens travaillant pour le gouvernement et qu'ils avaient peur de parler de leur travail quand elle était là, – après tout, elle était peut-être une espionne. Il la mit à la porte.

Un jour, elle vit son nom sur un juke-box. Elle introduisit une pièce et mit le disque en question ; il parlait de « la soucoupe volante qui vint lui parler/ Et lui apprit une nouvelle façon de jouer/ Je ne vous dirai pas ce que c'est/ Mais elle m'emmena loin de ce monde... » Pendant qu'elle écoutait, un client la reconnut et l'appela par son nom. Ils furent quatre à la suivre jusque chez elle, et elle dut se barricader dans sa chambre.

Parfois, tout allait bien pendant quelques mois, puis quelqu'un lui demandait un rendez-vous. Trois fois sur cinq, ils furent suivis. Deux fois, l'homme qui les suivait arrêta son compagnon. Une fois, son compagnon arrêta l'homme qui les suivait. Et, cinq fois sur cinq, son compagnon essaya de la faire parler de la soucoupe. Parfois, en sortant avec un homme, elle essayait de faire comme si c'était réellement à elle qu'il s'intéressait, mais elle ne se prenait pas vraiment au jeu.

Elle alla travailler sur la côte : faire le ménage dans des bureaux et des magasins, la nuit. Il n'y en avait pas beaucoup, mais cela signifiait qu'il y avait d'autant moins de gens qui la reconnaîtraient pour avoir vu sa photo dans les journaux.

Tous les dix-huit mois, régulièrement, un journaliste déterrait l'affaire pour un magazine ou un supplément dominical. Et, chaque fois que quelqu'un voyait un phare de voiture en haut d'une montagne, ou le soleil se réfléchissant sur un ballon de la météo, c'était bien entendu une soucoupe volante, et on ressortait quelques plaisanteries usées sur la soucoupe et ses secrets. A ces occasions, elle évitait de sortir le jour pendant deux à trois semaines.

Une fois, elle crut avoir trouvé une solution. Comme les gens ne voulaient pas d'elle, elle se mit à lire. Les romans l'intéressèrent pendant assez longtemps, jusqu'au jour où elle vit qu'au fond ils étaient comme les films : on n'y parlait que de gens beaux ou ayant réussi – de ceux à qui le monde appartient. Elle porta son attention sur les choses – les arbres, les animaux... Une fois, un vilain petit écureuil qui s'était pris dans un grillage la mordit. Les animaux ne voulaient pas d'elle. Les arbres étaient indifférents.

Elle eut l'idée des bouteilles. Elle ramassait toutes les bouteilles qu'elle pouvait trouver, y introduisait un texte écrit sur un bout de papier et les bouchait soigneusement. Elle faisait des kilomètres le long des plages et jetait

les bouteilles le plus loin possible. Elle savait que, si une certaine personne en trouvait une, elle lui aurait donné la seule chose au monde susceptible de l'aider. Ces bouteilles lui firent tenir le coup pendant trois années entières. Chaque être humain a besoin d'une petite activité secrète bien à lui.

Puis vint le moment où cela ne lui servit plus à rien. On peut continuer pendant longtemps à essayer d'aider une personne qui existe *peut-être* ; mais un jour vient où il n'est plus possible de prétendre qu'une telle personne existe. Et c'est la fin.

« Avez-vous froid ? » lui demandai-je, lorsqu'elle eut fini de parler.

La mer était moins forte et les ombres s'étaient allongées.

« Non », répondit-elle, cachée dans l'ombre. Soudain, elle me demanda : « Vous croyiez que j'étais furieuse parce que vous m'aviez vue sans mes vêtements ? »

— C'eût été normal.

— Savez-vous que cela m'est égal ? Mais je ne voulais pas que vous me voyiez, même si j'avais été en robe de bal ou en bleu de travail. Il est impossible de couvrir ma carcasse. Elle se voit ; elle est là de toute façon. Je ne voulais pas que vous me *voyiez*, tout simplement. Pas du tout.

— Moi, ou n'importe qui ? »

Elle hésita. « Vous. »

Je me levai, m'étirai et fis quelques pas, tout en réfléchissant. « Le F.B.I. n'a pas tenté de vous empêcher de jeter ces bouteilles ? lui demandai-je.

— Oh, si ! Ils ont dû en dépenser, de l'argent des contribuables, pour les repêcher. A intervalles réguliers, ils vérifient encore si la mer n'en a pas rejeté d'autres. Mais je crois qu'ils commencent à se lasser. Dans toutes les bouteilles, est écrite la même chose. » Elle se mit à rire. J'ignorais qu'elle en fût capable.

« Qu'y a-t-il de drôle ? »

— Tout ça – les juges, les geôliers, les juke-boxes –, les gens. Savez-vous que cela ne m'aurait pas évité le moindre ennui, si je leur avais tout dit dès le début ?

— Vraiment ?

— Vraiment. Ils ne m'auraient pas crue. Ce qu'ils voulaient, c'était une nouvelle arme. La super-science d'une super-race pour réduire cette super-race en bouillie si jamais l'occasion s'en présentait, ou, à défaut, pour détruire la nôtre. Tous ces cerveaux, soupira-t-elle avec davantage de stupéfaction que de colère, tous ces galonnards. Ils pensent *super-race* et cela donne *super-science*. Ils ne sont donc pas capables d'imaginer qu'une super-race a aussi des super-sentiments et des super-sensations ? – un super-rire, peut-être, ou une super-faim ? » Elle s'interrompit un instant. « Ne serait-il pas temps que vous me demandiez ce que la soucoupe m'a dit ? »

— Je vais vous le dire ! laissai-je échapper.

*En certaines âmes vivantes réside
Une inexprimable solitude,
Si grande qu'elle doit être partagée,
De même que les êtres moindres
Partagent leur présence.
Je connais une telle solitude ; sache donc par ceci
Que dans l'immensité
Vit plus solitaire que toi.*

— Mon doux Jésus », dit-elle avec ferveur. De sa voix brouillée de larmes, elle me demanda : « Et à qui est-ce adressé ? »

— Au plus solitaire de tous...

— Comment le saviez-vous ?

— C'est ce que vous mettiez dans les bouteilles, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle. Lorsque c'est trop lourd à porter – que personne ne se soucie de vous, ne s'en est jamais soucié... alors, on jette une bouteille à la mer, et une partie de votre solitude s'en va avec elle. Vous pensez à quelqu'un, quelque part, qui la trouvera... apprenant pour la première fois que ce qui existe de pire peut être compris. »

La lune se couchait et la mer était presque silencieuse. Nous levâmes les yeux et regardâmes les étoiles. Elle parla : « Nous ne savons pas ce qu'est la solitude. Les gens croyaient que c'était une soucoupe volante, mais ce n'en était pas une. C'était une bouteille contenant un message. Elle avait à traverser un océan bien plus grand que le nôtre – l'espace entier –, et peu de chances de trouver quelqu'un. La solitude ? Nous ne connaissons pas la solitude. »

Lorsque je m'en sentis capable, je lui demandai pourquoi elle avait voulu se tuer.

« Grâce à ce que la soucoupe m'avait dit, j'ai été heureuse. Je voulais... m'acquitter de ma dette. C'était déjà dur d'avoir été aidée ; il fallait que je sache que moi aussi j'étais capable d'aider. Personne ne veut de moi ? Fort bien. Mais ne me dites pas que personne, nulle part, ne veut mon aide. Cela, je ne peux pas le supporter. »

Je repris ma respiration. « Il y a deux ans, j'ai trouvé une de vos bouteilles. Depuis, je vous cherche. Incessamment. J'ai consulté les tables des marées, les cartes des courants, et... J'ai marché. Dans la région, j'ai entendu parler de vous et des bouteilles. Quelqu'un m'apprit que vous ne le faisiez plus, mais que vous aviez pris l'habitude d'aller vagabonder dans les dunes, la nuit. Je savais pourquoi. J'ai couru tout le long du chemin. »

Il fallut de nouveau que je reprenne mon souffle. « J'ai un pied bot. Je pense juste, mais quand les mots sortent de ma bouche, ils ne sont plus ce qu'ils étaient dans ma tête. Et puis il y a mon nez. Je n'ai jamais eu de femme. Personne n'a jamais voulu me donner un travail où on aurait pu me voir. Vous êtes belle, dis-je. Vous êtes belle. »

Elle garda le silence, mais il me sembla qu'une lumière émanait d'elle,

plus forte que celle de l'habile lune, et projetant bien moins d'ombre qu'elle.

Cette lumière disait bien des choses, et surtout que même la solitude connaît une fin, pour ceux qui sont suffisamment seuls, pendant suffisamment longtemps.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

A Saucer of loneliness.

© Quinn Publishing Corporation, 1953.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

ROBERT SHECKLEY :

LA SANGSUE

Depuis les Martiens imaginés par Wells dans La Guerre des mondes, l'évocation d'extraterrestres envahisseurs et guerriers est devenue familière. Mais certains de ces Étrangers peuvent devenir redoutables pour l'homme sans manifester la moindre hostilité fondamentale. La simple indifférence comporte des menaces terribles, selon la nature et le pouvoir de l'être qui reste indifférent. Est-il seulement question d'entrer en contact avec un extraterrestre comme celui du récit qui suit ? La notion de vie, telle que nous la concevons, ne semble guère avoir ici de sens. La notion de mort non plus, d'ailleurs...

LA sangsue attendait d'être nourrie. Depuis des millénaires, elle dérivait dans l'immensité vide de l'espace, sans être consciente des siècles sans nombre qui passaient. Elle n'était pas davantage consciente lorsqu'elle atteignit finalement un soleil. Les radiations génératrices de vie traversèrent la spore dure et sèche. La gravitation elle aussi exerça son action bénéfique.

Une planète l'attira avec d'autres débris stellaires, et la sangsue tomba, apparemment inanimée dans son solide sporange.

Les vents l'emportèrent autour de la terre, poussière parmi des myriades de poussières ; ils jouèrent avec elle, puis la laissèrent tomber.

Arrivée sur le sol, elle commença à bouger, absorbant la nourriture qui filtrait à travers son sporange. Elle grossit, et continua à se nourrir.

Frank Connors s'arrêta devant la véranda et toussa deux fois.

« Professeur ! Excusez-moi, je... »

Le long homme pâle, allongé sur un divan affaissé, ne bougea pas. Ses lunettes à monture de corne étaient perchées sur son front, et il ronflait doucement.

« Je suis terriblement désolé de vous déranger, dit Connors en repoussant son vieux feutre en arrière. Je sais que c'est votre semaine de repos et tout ça, mais il y a un truc drôlement bizarre dans le fossé. »

Le sourcil gauche du long homme pâle tressaillit, mais en dehors de ce signe, il ne fit pas mine d'avoir entendu.

Frank Connors toussota de nouveau, tenant toujours une bêche dans sa main veinée de violet. « Vous m'avez entendu, Professeur ?

— Bien sûr ; je ne suis pas sourd, dit Micheals d'une voix éteinte, sans ouvrir les yeux. Vous avez trouvé un farfadet.

— Un quoi ? demanda Connors en louchant vers Micheals.

— Un petit homme vêtu de vert. Il faut lui donner du lait, Connors.

— Non, monsieur. Je crois plutôt que c'est une pierre. »

Micheals ouvrit un œil et le dirigea en direction de Connors.

« Je suis vraiment désolé, vous savez. »

La semaine de repos du professeur Micheals était une coutume sacro-sainte, vieille de dix ans, et son unique excentricité. Pendant tout l'hiver, Micheals enseignait l'anthropologie, collaborait à une demi-douzaine de comités, touchait à la physique et à la chimie, et trouvait encore le temps d'écrire un livre par an. Lorsque l'été arrivait, il était fatigué.

A son arrivée dans sa ferme rénovée de l'État de New York, il s'imposait invariablement une semaine de repos absolu. Pendant cette semaine, il ne faisait rien d'autre que dormir, et il engageait Frank Connors pour s'occuper de la maison.

La seconde semaine, le professeur Micheals allait se promener, regardait les arbres, les poissons. La troisième semaine venue, il se faisait dorer au soleil en lisant, ou bien réparait les granges, quand il ne faisait pas l'ascension d'un sommet ou deux. Au bout de quatre semaines, il n'y tenait plus et ne désirait qu'une seule chose : retourner à la ville.

Mais sa semaine de repos était sacrée.

« Je vous assure que je ne vous aurais pas dérangé pour un rien, dit encore Connors. Mais cette sacrée pierre a dissous cinq centimètres de ma bêche. »

Micheals ouvrit son second œil et il se redressa. Connors lui montra la bêche. L'extrémité était coupée net. Micheals passa ses jambes par-dessus le rebord du canapé et enfila ses vieux mocassins déformés.

« Allons voir cette merveille », dit-il.

L'objet se trouvait dans le fossé, tout au bout de la pelouse, à moins d'un mètre de la route. Il était rond, de la dimension approximative d'un pneu de camion, et visiblement compact. Sa surface était gris foncé, parcourue d'un complexe réseau de veines. Son épaisseur, pour autant qu'on pouvait en juger, ne dépassait pas deux à trois centimètres.

« N'y touchez pas, surtout, dit Connors.

— Je n'en avais pas l'intention. Prêtez-moi votre bêche. »

Micheals prit l'outil et toucha expérimentalement l'objet. Il était dur et ne cédait pas d'un millimètre. Il maintint la bêche contre la surface, puis la retira. Un autre morceau avait disparu.

Micheals plissa le front et remonta ses lunettes. Maintenant l'outil contre la pierre, il approcha son autre main de la surface. Une nouvelle section de la bêche se volatilisa.

« Ça ne semble pas produire de chaleur, dit-il à Connors. En aviez-vous remarqué, la première fois ? » Connors secoua la tête.

Micheals prit une poignée de terre et la jeta sur l'objet. La terre fut rapidement dissoute, ne laissant aucune trace sur la surface gris-noir. Une grosse pierre suivit et subit le même sort.

« C'est-y pas pratiquement la chose la plus bigrement incroyable que vous

avez jamais vue, Professeur ?

— Oui, dit Micheals en se relevant. Pratiquement. »

Il leva la bêche et l'abattit avec force sur l'objet. Il faillit la lâcher, car il s'était attendu à un recul. Mais, en heurtant violemment l'objet, la bêche resta contre sa surface, sans s'enfoncer ni rebondir si peu que ce soit.

« Qu'est-ce que vous croyez qu'est ? demanda Conners.

— Pas une pierre, en tout cas, répondit Micheals en reculant d'un pas. Les sangsues boivent du sang. Cette chose semble boire les pierres et la poussière. Sans compter les bêches. » Il s'approcha de nouveau et frappa plusieurs fois l'objet, puis les deux hommes restèrent à se regarder. Sur la route, passaient une demi-douzaine de camions de l'armée.

« Je vais téléphoner à l'université et demander conseil à un physicien, dit Micheals. Ou à un biologiste. J'aimerais bien m'en débarrasser avant que ça n'abîme mon gazon. »

Ils remontèrent lentement vers la maison.

La sangsue se nourrissait de tout. Le vent passant sur la surface gris-noir induisait une modeste énergie cinétique. Il plut, et la force de chaque goutte fut utilisée. L'eau elle-même était bue par cette surface qui absorbait tout.

La lumière du soleil était elle aussi absorbée, et convertie en masse pour accroître son corps. Elle consommait le sol sur lequel elle reposait ; la terre, les pierres et les branchages étaient décomposés par les complexes cellules de la Sangsue et transformés en énergie. Cette énergie était à son tour convertie en masse, et la sangsue grandissait.

Peu à peu, les premières lueurs de conscience revinrent. La première chose dont la sangsue se rendit compte était l'inconcevable petitesse de son corps.

Elle grandit.

Lorsque Micheals alla la voir, le lendemain, elle avait deux mètres cinquante de diamètre, et débordait sur la route et sur le gazon. Le jour suivant, son diamètre atteignait presque six mètres ; l'objet épousait les contours du fossé et tenait presque toute la largeur de la route. Ce jour-là, le shérif arriva dans sa Ford modèle A, suivi par la moitié de la ville.

« Alors, professeur Micheals, demanda le shérif Flynn, c'est ça, votre « sangsue » ?

— C'est ça, répondit Micheals, qui avait passé toute la journée de la veille à chercher un acide susceptible de la dissoudre.

— Il va falloir dégager la chaussée, dit Flynn, en s'avançant d'un air jovial vers la sangsue. On ne peut laisser une chose comme ça bloquer la route, Professeur. Il faut que l'armée puisse passer.

— Je suis vraiment désolé, dit Micheals en conservant une expression imperturbable. Allez-y, shérif, je vous en prie. Mais faites attention, c'est chaud. » La sangsue n'était pas chaude du tout mais, étant donné les circonstances, c'était l'explication la plus simple.

Micheals regarda avec intérêt le shérif essayer de passer une barre de mine sous l'objet. Il eut un sourire vite réprimé en voyant qu'il manquait une

vingtaine de centimètres à la barre lorsque le shérif la retira.

Flynn ne se laissa pas décourager pour si peu. Il était venu pour déloger une grosse pierre pas commode. Il alla à sa voiture et sortit du coffre une lampe à souder et un lourd marteau de forgeron. Il alluma la lampe et s'attaqua à un des côtés de la sangsue.

Au bout de cinq minutes, il n'y avait aucun changement. Le gris ne tourna pas au rouge et ne sembla même pas s'échauffer. Après avoir continué à la chauffer pendant quinze bonnes minutes, le shérif appela un de ses hommes

« Hé, Jerry ! Frappe l'endroit que j'ai chauffé avec le marteau. »

Jerry prit le marteau de forgeron, le leva au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces. Il poussa un cri de douleur ; le marteau lui avait presque échappé des mains, à cause de l'absence totale de recul.

Au loin, le lourd grondement d'un convoi de l'armée se fit entendre.

« Ah ! maintenant, il va y avoir de l'action », dit Flynn en se frottant les mains.

Micheals n'en était nullement certain. Il fit le tour de la sangsue, se demandant quelle substance pouvait avoir ces propriétés. La réponse était simple. Aucune. Aucune substance connue, du moins.

Le conducteur de la jeep de tête leva la main et le convoi s'immobilisa avec des cris de pneus. Un officier sec et nerveux, à l'air capable, descendit d'une jeep. Comme il portait une étoile sur chaque épaule, Micheals vit qu'il s'agissait d'un général de brigade.

« Vous ne pouvez pas bloquer cette route », dit le général. Il était en tenue d'été beige, grand et maigre, et des yeux au regard froid se détachaient sur son visage bruni. « Ôtez ça de la chaussée, s'il vous plaît.

— Nous ne pouvons pas le bouger », dit Micheals. Il lui narra brièvement les événements des jours passés.

« Il faut l'ôter de là, dit le général. Le convoi doit passer. » Il s'approcha de la sangsue pour l'examiner de plus près. « Vous dites qu'on ne peut pas la soulever avec une barre de mine ? Et qu'une lampe à souder n'a aucun effet ?

— Exactement, dit Micheals avec un imperceptible sourire.

— Conducteur, dit le général en se retournant, passez dessus. »

Micheals était sur le point de protester, mais il décida de s'abstenir. Il fallait laisser l'esprit militaire faire ses propres expériences.

Le conducteur engagea sa vitesse et démarra en trombe, franchissant aisément le rebord de dix centimètres de haut. Arrivée au milieu de la sangsue, la jeep s'immobilisa.

« Je ne vous ai pas dit de vous arrêter ? rugit le général.

— Mais je ne me suis pas arrêté, mon général ! » protesta le conducteur.

La jeep brusquement stoppée, le moteur avait calé. Le conducteur le remit en marche, passa en double traction et essaya de démarrer en mettant les pleins gaz. Mais la jeep était vissée sur place, comme si l'on avait coulé du béton autour d'elle.

« Excusez-moi, dit Micheals, mais si vous regardez bien, vous verrez que

les roues fondent lentement. »

Le général regarda fixement les roues, portant automatiquement la main à son pistolet. Puis, il cria au conducteur : « Sautez ! Et ne touchez pas cette matière noirâtre ! »

Blanc comme un linge, le conducteur grimpa sur le capot de son véhicule, regarda autour de lui, et sauta, évitant de justesse le bord de la sangsue.

Dans un silence absolu, tous les yeux étaient fixés sur la jeep. Les pneus, puis les jantes se désintégrèrent lentement et disparurent ; le châssis, reposant maintenant à même la masse grise, subit le même sort.

L'antenne fut la dernière à disparaître.

Le général marmonna quelques jurons, puis se tourna vers le conducteur : « Retournez au convoi et dites à quelques hommes d'amener des grenades et de la dynamite. »

Le conducteur partit en courant.

« Je ne sais pas ce que c'est que vous avez là, dit le général. Mais ce que je sais, c'est que cela n'arrêtera pas un convoi de l'armée américaine. »

Micheals n'en était nullement certain.

La sangsue était presque éveillée, maintenant, et son corps exigeait toujours plus de nourriture. Elle dissolvait le sol sur lequel elle se trouvait à un rythme accéléré, comblant le vide ainsi créé avec son propre corps et se répandant de tous côtés.

Un gros objet atterrit sur sa surface et devint nourriture. Et puis soudain...

Un jaillissement d'énergie, un autre, un autre encore ! Elle les consuma avec reconnaissance, les convertissant en masse. De petits fragments de métal la percutèrent ; leur énergie cinétique fut absorbée et leur masse, reconvertie. D'autres explosions suivirent, contribuant à nourrir les cellules affamées.

Elle commença à percevoir ce qui l'entourait – des combustions contrôlées, des mouvements de masses, les vibrations du vent...

Une explosion plus violente eut lieu, avant-goût d'une nourriture réellement consistante ! Elle mangea avec avidité, accélérant le rythme de sa croissance, et attendit anxieusement de nouvelles explosions, tandis que ses cellules hurlaient de faim.

Il n'y eut plus d'autre nourriture, et elle dut se contenter du sol qui l'entourait et du rayonnement solaire. La nuit tomba, offrant de moindres possibilités énergétiques, puis d'autres jours et d'autres nuits. Des objets émettant des vibrations continuaient à se mouvoir autour d'elle.

Elle mangea, grandit et continua à se répandre.

Debout sur une petite colline, Micheals contemplait la dissolution de sa maison. La sangsue avait plusieurs centaines de mètres de diamètre maintenant, et atteignait le porche.

Adieu, maison, pensa Micheals, se souvenant des dix étés qu'il avait

passés là.

Le porche s'effondra et disparut dans le corps de la sangsue. Morceau par morceau, la maison s'écroula et fut engloutie.

La sangsue ressemblait à un champ de lave, semant la désolation dans la verte campagne.

« Excusez-moi, monsieur, dit un soldat qui arrivait derrière lui. Le général O'Donnell aimerait vous voir.

— Fort bien », dit Micheals, jetant un dernier regard sur ce qui restait de sa maison.

Il suivit le soldat par une brèche dans les barbelés qui formaient un cercle de près d'un kilomètre de diamètre autour de la sangsue. Une compagnie de soldats montait la garde, repoussant les journalistes et les centaines de curieux attirés par l'événement.

Micheals se demanda pourquoi ils lui permettaient de pénétrer dans l'enceinte. Il parvint à la conclusion que c'était sans doute parce que cela se passait en grande partie sur sa propriété.

Le soldat l'emmena jusqu'à une tente. Micheals y entra en se baissant. O'Donnell, toujours en tenue d'été, était assis derrière un petit bureau. Il fit signe à Micheals de s'asseoir.

« On m'a chargé de débarrasser le pays de la sangsue », annonça-t-il.

Micheals fit un signe d'assentiment, sans soulever la question de savoir s'il était sage de confier à un soldat une tâche faite pour un savant.

« Vous êtes professeur, n'est-ce pas ?

— Oui. D'anthropologie.

— Bien. Vous fumez ? » Le général alluma la cigarette de Micheals avant de continuer : « J'aimerais que vous restiez ici en qualité de conseiller. Vous avez été parmi les premiers à voir cette sangsue et j'apprécierais que vous me fassiez part de vos observations sur... (il sourit)... l'ennemi.

— Avec plaisir, dit Micheals. Toutefois, je pense que ce serait plutôt du domaine d'un physicien, ou d'un biochimiste. »

Le général O'Donnell regarda soucieusement l'extrémité de sa cigarette. « Je ne tiens pas à ce qu'il y ait trop de savants ici, ils ne feraient que semer la confusion. Ne me comprenez pas mal. J'ai le plus grand respect pour la science. Je suis, et je ne m'en cache pas, un soldat scientifique. Je suis toujours vivement intéressé par les dernières armes. On ne peut plus faire la guerre sans la science, de nos jours. »

Le visage hâlé de O'Donnell se durcit. « Mais je ne veux pas qu'une douzaine de théoriciens fourrent leur nez partout et m'empêchent d'agir. On m'a chargé de la détruire, par n'importe quel moyen, et tout de suite. C'est exactement ce que je compte faire.

— Je ne pense pas que ce sera facile.

— Voilà pourquoi j'ai besoin de vous, dit O'Donnell. Dites-moi où se trouve la difficulté, et je trouverai un moyen.

— Bien. Pour autant que je puisse en juger, la sangsue est un convertisseur

organique masse-énergie d'une effrayante efficacité. Je suppose que son cycle est double. Premièrement, elle convertit la masse en énergie, puis reconvertit cette dernière en masse pour accroître son corps. Deuxièmement, elle convertit directement l'énergie en masse corporelle. Quant à savoir comment elle fait... je n'en sais rien. La sangsue n'est pas protoplasmique. Peut-être n'est-elle même pas cellulaire...

— Il nous faut donc quelque chose de puissant, l'interrompt O'Donnell. Pas de problème. J'ai ce qu'il faut.

— Je ne pense pas que vous m'ayez bien compris. Ou bien je ne me suis pas exprimé clairement. La sangsue se nourrit d'énergie. Elle est capable d'absorber l'énergie de n'importe quelle arme que vous utiliserez contre elle.

— Et que se passera-t-il, demanda O'Donnell, si elle continue à se nourrir ?

— J'ignore totalement quelle est la limite de sa croissance. Peut-être n'est-elle limitée que par les dimensions de sa source de nourriture.

— Vous voulez dire qu'elle peut continuer à grandir indéfiniment ?

— Il est en effet possible qu'elle continue à croître tant qu'il y aura quelque chose à manger.

— On peut dire que c'est un défi, dit le général. Cette sangsue ne peut pas être totalement insensible à la force.

— Elle semble l'être. Je vous conseillerais de faire venir quelques médecins. Et des biologistes, aussi. Demandez-leur de trouver un moyen de la neutraliser. »

Le général éteignit sa cigarette. « Professeur, je ne peux pas attendre que quelques savants aient fini de discuter. J'ai un axiome, le voici (pour plus d'effet, le général ménagea une pause) : « Rien n'est insensible à la force. Rassemblez suffisamment de force, et n'importe quoi cédera. *N'importe quoi.* »

« Vous savez, Professeur, continua-t-il sur un ton plus amical, vous ne devriez pas discréditer la science que vous représentez. Nous possédons, accumulés sous la colline nord, la plus grande quantité d'énergie et d'armes radioactives jamais rassemblées, en un même lieu. Pensez-vous que votre sangsue puisse résister à leur force combinée ?

— Il devrait être possible de la surcharger », dit Micheals sans conviction. Il comprenait maintenant pourquoi le général désirait sa présence : il lui fournissait l'appui de la science, sans avoir autorité sur lui.

« Venez avec moi, lui dit joyeusement O'Donnell, qui s'était levé et avait soulevé le rabat de la porte pour le laisser passer. Nous allons briser cette sangsue ! »

Après une longue attente, un nouveau déluge de nourriture riche se déversa sur elle, de plus en plus abondant. Radiations, vibrations, explosions,

solides, liquides, une incroyable variété d'aliments. Elle les accepta tous. Mais la nourriture arrivait trop lentement pour ses cellules affamées, car de nouvelles cellules venaient sans cesse ajouter leurs exigences.

Le corps jamais rassasié hurlait de faim !

Maintenant qu'elle avait atteint une taille à peu près efficace, elle était pleinement éveillée. Débrouillant l'enchevêtrement des radiations, elle localisa une forte concentration de la nouvelle nourriture.

Sans le moindre effort, elle se souleva dans les airs, vola sur une courte distance et se laissa tomber sur la nourriture. Ses cellules incroyablement efficaces engloutirent les riches substances radioactives, mais ne délaissèrent pas pour autant le potentiel inférieur des métaux et des blocs d'hydrates de carbone.

« Ces bougres d'imbéciles, dit le général O'Donnell. Pourquoi se sont-ils affolés ? On dirait qu'ils n'avaient jamais fait leurs classes ! » Il allait et venait nerveusement devant sa tente, qui se dressait maintenant à cinq kilomètres de son emplacement précédent.

La sangsue atteignait trois kilomètres de diamètre. Il avait fallu évacuer trois communautés agricoles.

Immobile près de la tente, Micheals n'avait pas encore assimilé ce qui s'était passé. La sangsue avait subi sans broncher l'action conjuguée des diverses armes, puis s'était soudain élevée dans les airs. Pendant un long moment, son énorme masse avait obscurci le soleil, tandis qu'elle volait lentement jusqu'à la colline nord sur laquelle elle s'était laissée retomber. L'intervalle aurait dû suffire pour procéder à une évacuation, mais la peur avait pétrifié les soldats et les avait rendus incapables de réagir.

Soixante-sept hommes avaient perdu la vie dans l'opération Sangsue ; le général O'Donnell demanda l'autorisation d'utiliser des bombes atomiques. Washington envoya un groupe de savants pour faire un rapport sur la situation.

« Les experts ont-ils enfin pris une décision ? » demanda O'Donnell rageusement en s'arrêtant devant la tente. « Cela fait assez longtemps qu'ils discutent !

— C'est une décision difficile », dit Micheals. Comme il ne faisait pas officiellement partie de la commission d'enquête, il avait donné son opinion puis était parti. « Les physiciens estiment qu'il s'agit d'un problème biologique et les biologistes semblent croire que c'est du domaine de la chimie. Personne n'est réellement un expert sur ce sujet, car cela ne s'est jamais produit auparavant. Nous ne possédons pas de données.

— Il s'agit d'un problème militaire, dit O'Donnell sèchement. Peu m'importe ce qu'est cette chose, ce que je veux savoir, c'est comment la détruire. J'espère qu'ils ne tarderont pas à me donner le feu vert pour la bombe. »

Micheals s'était livré à quelques calculs à ce propos. Il était, certes, impossible d'affirmer quoi que ce fût avec certitude, mais, sur la base d'une

estimation hâtive du rythme d'absorption de la sangsue et en tenant compte de sa taille et de la vitesse apparente de sa croissance, il était possible qu'une bombe atomique la surcharge – à condition de ne pas trop tarder. Il estimait que trois jours constituaient une limite maximale. La croissance de la sangsue se faisait en progression géométrique. Quelques mois lui suffiraient pour couvrir l'ensemble des États-Unis.

« Cela fait une semaine que je demande l'autorisation de me servir de la bombe, ronchonnait O'Donnell. Et ils me la donneront, mais pas avant que ces ânes aient fini de discuter. » Il s'arrêta devant Micheals et le regarda bien en face. « Je vais détruire cette sangsue. Je vais l'anéantir, quoi qu'il m'en coûte ! Ce n'est pas seulement une question de sécurité, maintenant. Mon honneur est en jeu. »

Cette attitude fait peut-être les grands généraux, pensa Micheals, mais ce n'est pas ainsi qu'il faut considérer ce problème-ci. C'était par anthropomorphisme que O'Donnell considérait la sangsue comme un ennemi. Même ce terme de « sangsue » était un facteur humanisant. O'Donnell agissait comme avec un obstacle physique ordinaire, comme si la sangsue était l'équivalent d'une puissante armée.

Mais la sangsue n'était pas humaine ; sans doute ne venait-elle même pas de cette planète. Il fallait attaquer le problème d'après ses propres données.

« Ah ! les voilà enfin ! » s'exclama O'Donnell.

Un petit groupe était sorti d'une tente voisine ; à sa tête, se trouvait Allenson, un biologiste travaillant pour le gouvernement.

« Alors, demanda le général, avez-vous découvert ce que c'est ?

— Un moment, dit Allenson, le regard furieux et les paupières rougies. Il faut que j'aie prélevé un échantillon.

— Avez-vous trouvé un moyen scientifique de la tuer ?

— Oh ! ç'a été relativement facile, répondit Moriarty, un physicien atomiste. Il suffit de l'entourer d'un vide parfait, et le tour est joué. Ou alors, il faut l'envoyer dans l'espace par antigravité.

— A défaut, enchaîna Allenson, nous vous suggérerions d'utiliser vos bombes atomiques, mais sans perdre de temps.

— Partagez-vous cette opinion ? demanda O'Donnell, le regard brillant.

— Oui. »

Pendant que le général s'éloignait en toute hâte, Micheals se joignit au groupe des savants.

« Il aurait dû nous appeler bien plus tôt, se plaignait Allenson. Maintenant, il n'y a plus d'autre solution que la force.

— Êtes-vous parvenus à des conclusions en ce qui concerne la nature de la sangsue ? demanda Micheals.

— Très générales, répondit Moriarty, et qui rejoignent pratiquement les vôtres. La sangsue est probablement d'origine extraterrestre, et c'est sans doute au stade de spore qu'elle est arrivée sur la planète. (Il s'interrompt pour allumer sa pipe.) A ce propos, d'ailleurs, c'est une chance qu'elle ne soit pas

tombée dans un océan. Elle nous aurait mangé la terre sous les pieds avant même que nous ayons une idée de ce qui se passait. »

Ils marchèrent quelques minutes en silence.

« Comme vous l'aviez mentionné, c'est un convertisseur parfait, capable de transformer l'énergie en masse et vice versa. » Moriarty ajouta avec un sourire : « Ce qui est bien entendu impossible, et j'ai des chiffres qui le prouvent.

— Je vais aller boire un verre, dit Allenson. Si cela vous dit ?

— Meilleure idée de la semaine, dit Micheals. Je me demande combien de temps ils mettront à autoriser O'Donnell à se servir de la bombe.

— Si je connais mes politiciens, dit Moriarty, ils mettront trop longtemps. »

Le rapport des savants gouvernementaux fut étudié par d'autres savants gouvernementaux. Cela prit quelques jours. Ensuite, le gouvernement désira savoir s'il n'y avait vraiment aucune autre solution que de faire exploser une bombe atomique au beau milieu de l'État de New York. Il fallut un certain temps pour le convaincre que c'était indispensable. Cela fait, on dut évacuer la population, ce qui prit encore du temps.

— L'ordre officiel une fois signé et contresigné, on sortit cinq bombes atomiques de leur entrepôt souterrain. Une fusée fut affectée à cette mission. On lui donna ses ordres, et on la mit à la disposition du général O'Donnell. Tout cela prit un jour de plus.

Finalement, la courte et massive fusée de reconnaissance prit l'air. La tache gris-noir était facilement reconnaissable. Pareille à une plaie infectée, elle s'étendait de Lake Placid à Elizabethtown, recouvrant Keene et la vallée de Keene, et atteignant la lisière de Jay.

La première bombe fut lâchée.

L'attente avait été longue, après la première ration de nourriture consistante. De nombreuses fois, la nuit pauvre en énergie avait suivi le jour plus riche. Patiemment, la sangsue avait mangé la terre sur laquelle elle reposait, absorbé l'air qui l'entourait ; lentement, elle avait grandi. Soudain, un jour...

Une stupéfiante explosion d'énergie !

Tout était nourriture pour la sangsue, mais il y avait toujours le risque d'étouffer. Une avalanche d'énergie se déversa sur elle, battant ses flancs avec violence, et la sangsue crût frénétiquement, essayant de contenir la dose titanesque. Encore petite, elle atteignit rapidement sa limite de saturation. Les cellules écartelées, pleines à éclater, se virent offrir d'inépuisables quantités de nourriture. Le corps menacé d'étouffement multiplia ses cellules à la vitesse de l'éclair. Et...

Elle tint bon. L'énergie contrôlée stimula sa croissance. Les cellules de

plus en plus nombreuses se répartirent la charge et absorbèrent la nourriture.

Les doses suivantes furent réellement délectables. La sangsue grandit et continua à s'étendre ; elle mangea, et grandit.

Ça, c'était de la nourriture, de la vraie ! Jamais la sangsue ne s'était sentie plus proche de l'extase. Pleine d'espoir, elle attendit de nouvelles doses, mais il n'y en eut pas.

Elle recommença à se nourrir de la terre. L'énergie, servant à fabriquer de nouvelles cellules, fut rapidement dissipée. De nouveau, la sangsue eut faim.

Une faim que rien ne pourrait jamais rassasier.

O'Donnell battit en retraite, suivi par ses troupes démoralisées. Ils établirent leur campement à une vingtaine de kilomètres du bord sud de la sangsue, dans la ville évacuée de Schroon Lake. Le diamètre de la sangsue était maintenant de près de cent kilomètres et elle continuait à croître rapidement. Elle s'étalait par-dessus les monts Adirondacks, recouvrant toute la région qui s'étendait du lac de Saranac à Port Henry, allant même jusqu'au lac Champlain, par-delà Westport.

Tous les habitants furent évacués dans un rayon de trois cents kilomètres.

On autorisa le général O'Donnell à se servir de bombes H, à condition que les savants donnent leur accord.

« Alors, qu'ont décidé ces lumières ? » voulut savoir le général.

Il se trouvait en compagnie de Micheals, dans le salon d'une maison de Schroon Lake, dont O'Donnell avait fait son poste de commandement.

« Qu'ont-ils à tourner autour du pot ? continua-t-il avec irritation. Il faut faire sauter la sangsue sans tarder. Pourquoi ne prennent-ils pas leur décision ?

— Ils craignent une réaction en chaîne, lui expliqua Micheals. Une concentration de bombes H pourrait en déclencher une dans la croûte terrestre ou dans l'atmosphère, sans compter d'autres dangers éventuels.

— Ils veulent sans doute que je l'attaque à la baïonnette ! » dit O'Donnell avec mépris.

Micheals poussa un soupir et alla s'asseoir dans un fauteuil. Il était convaincu que l'on faisait fausse route. Pressés par le gouvernement, les savants se limitaient à une seule approche ; ils n'avaient pas le loisir de considérer d'autre solution que la force, et c'était précisément cela qui faisait prospérer la sangsue.

Micheals était persuadé qu'il n'est pas toujours possible de combattre le feu par le feu.

Le feu. Loki, dieu du Feu de la mythologie nordique. Dieu de la ruse, aussi. Non, la solution ne se trouvait pas de ce côté-là. Mais l'esprit de Micheals se réfugiait dans la mythologie, pour fuir l'insoutenable présent.

Allenson entra, suivi de six hommes.

« Voilà, dit-il. Si vous utilisez la quantité de bombes qui est nécessaire selon nos calculs, il y a un gros risque que cela fasse craquer la terre.

— A la guerre, il faut prendre des risques, répliqua O'Donnell sans

détours. J'y vais, alors ? »

Micheals comprit soudain que O'Donnell se moquait pas mal de faire sauter la terre entière. La seule chose qui importait à ce général au visage rouge et hâlé, c'était de déclencher la plus grande explosion jamais provoquée par l'homme.

« Doucement, dit Allenson. Écoutons d'abord ce que mes collègues ont à dire. »

Le général se contint avec difficulté. « N'oubliez pas, messieurs, que, selon vos propres calculs, la sangsue croît au rythme de six mètres à l'heure.

— Et ce rythme ne fait que s'accélérer, dit Allenson. Mais il s'agit d'une décision que l'on ne peut prendre à la hâte. »

L'esprit de Micheals se remit à vagabonder. La foudre de Zeus, oui, voilà ce qu'il faudrait ; ou la force d'Hercule.

Ou encore...

Il se redressa brusquement. « Messieurs, je crois pouvoir vous offrir une possibilité d'alternative possible, bien qu'assez vague. »

Tous les yeux se tournèrent vers lui.

« Avez-vous jamais entendu parler d'Antée ? »

Plus la sangsue mangeait, plus elle grandissait, et plus elle avait faim. Sans aller jusqu'à sa naissance, sa mémoire remontait loin. Dans ce passé lointain, elle avait mangé une planète. Devenue gigantesque et douée d'un appétit délirant, elle était allée jusqu'à une étoile proche, et l'avait mangée à son tour, remplaçant les cellules converties en énergie pour le voyage. L'étoile dévorée, il n'y eut plus rien à manger, et l'étoile la plus proche était à une distance énorme.

Elle se mit en route quand même, mais son énergie s'épuisa bien avant qu'elle pût atteindre l'étoile. La masse fut reconvertie en énergie pour le voyage. La sangsue rétrécissait à un rythme croissant.

Finalement, toute la masse fut utilisée. Il ne resta plus qu'une spore, dérivant dans l'espace.

C'était la première fois. Ou bien... ? Elle crut se souvenir d'un passé brumeux, plus lointain encore, où l'univers était entièrement couvert d'étoiles régulièrement espacées. Elle s'était frayé un chemin à travers elles, en supprimant des groupes entiers, mangeant, grandissant, enflant. Et les étoiles terrorisées avaient fui devant elle, se regroupant pour former des galaxies et des constellations.

Ou était-ce un rêve ?

Méthodiquement, elle s'alimenta de la terre, se demandant où se trouvait la nourriture vraiment riche. Soudain, cette dernière réapparut, mais, cette fois, au-dessus de la sangsue.

Elle attendit, mais la nourriture cruellement tentante demeura hors de portée. Elle sentait pourtant combien cette nourriture était riche et pure. Pourquoi ne tombait-elle pas sur elle ?

Longtemps, la sangsue attendit, mais la nourriture demeura insaisissable.

La sangsue finit par s'envoler à sa rencontre.

La nourriture s'éleva, s'éloignant de plus en plus de la surface de la planète. La sangsue la suivit aussi rapidement que sa lourde masse le lui permettait.

La riche nourriture s'enfuit vers l'espace, et la sangsue suivit. Au-delà, elle sentit la présence d'une source encore plus riche.

La chaude et merveilleuse nourriture d'un soleil !

Dans la salle de contrôle, O'Donnell offrait le champagne aux savants. Les dîners officiels viendraient après ; cela, c'était la célébration de la victoire.

Le général se leva pour porter un toast. Les hommes levèrent leurs verres. Le seul qui ne buvait pas était un lieutenant, assis devant le panneau de commandes qui guidait la fusée inhabitée.

« A Micheals, qui pensa à... comment était-ce, encore, Micheals ?

— Antée. » Bien qu'ayant méthodiquement bu du champagne, Micheals ne se sentait nullement enthousiaste. Antée, fils de Gaïa, la Terre, et de Poséidon, la Mer. L'invincible lutteur. Chaque fois qu'Hercule l'envoyait au sol, il se relevait en ayant retrouvé toutes ses forces.

Jusqu'au moment où Hercule le souleva pour que ses pieds ne touchent pas terre.

Moriarty marmonnait des choses dans sa barbe et prenait des notes sur un papier en s'aidant d'une règle à calcul. Allenson buvait, mais ne paraissait guère y prendre plaisir.

« Allons, oiseaux de mauvais augure, dit O'Donnell en remplissant les coupes. Vous ferez vos calculs plus tard. Pour le moment, buvez ! » Il se tourna vers l'opérateur. « Tout va bien ? »

L'analogie de Micheals avait été appliquée à un vaisseau spatial. Téléguidé, et rempli de matériaux radioactifs purs. Il plana au-dessus de la sangsue jusqu'à ce que celle-ci, mordant à l'appât, l'eût suivi. Antée avait quitté sa mère la Terre et perdait ses forces dans l'espace. L'opérateur faisait en sorte que le vaisseau spatial reste hors de portée de la sangsue, tout en maintenant une distance suffisamment faible pour qu'elle continue à le suivre.

Le vaisseau spatial et la sangsue allaient droit vers le soleil.

« Très bien, mon général, dit l'opérateur, ils ont dépassé l'orbite de Mercure.

— Messieurs, dit le général avec émotion. J'avais juré de détruire cette chose. Ce n'est pas exactement ainsi que je m'y serais pris ; je comptais utiliser des méthodes plus personnelles. Mais ce qui importe, c'est sa destruction. Vous allez tous en être témoins. Il y a des moments dans la vie où la destruction est une mission sacrée. Nous vivons un de ces moments. Ah ! que c'est merveilleux...

— Faites faire volte-face au vaisseau spatial ! » C'était Moriarty qui avait parlé, le visage blanc comme un linge. « Faites-lui faire volte-face ! »

Il jeta les papiers couverts de calculs au milieu de la table.

Les chiffres étaient facilement compréhensibles. Le taux de croissance de

la sangsue. L'estimation de son taux de consommation d'énergie. Sa vitesse dans l'espace – une constante. Une courbe exponentielle montrant l'énergie qu'elle recevait du soleil au fur et à mesure qu'elle en approchait. Son taux d'absorption de l'énergie, exprimée en termes de croissance à progression discontinue.

Le résultat...

« Elle va consommer le soleil », dit Moriarty, très doucement.

La salle de contrôle devint un véritable asile d'aliénés. Les savants essayaient simultanément d'expliquer la situation à O'Donnell. Moriarty s'y mit aussi, et enfin, Allenson

« Son taux de croissance est si élevé et sa vitesse si faible – et elle recevra de telles quantités d'énergie – que, lorsqu'elle aura atteint le soleil, elle sera capable de l'absorber. Ou du moins, de se nourrir à sa surface jusqu'à ce qu'elle l'ait entièrement éteint. »

Sans même se donner la peine d'essayer de comprendre, O'Donnell se tourna vers l'opérateur

« Faites-lui faire volte-face ! »

Ils se groupèrent tous autour de l'écran du radar, palpitants d'impatience. La nourriture changea de direction, s'éloignant de la sangsue. Devant elle, se trouvait une gigantesque source d'énergie. La sangsue hésita.

Ses cellules, dépensant leur énergie sans compter, la pressaient de prendre une décision. La nourriture était là, toute proche encore.

La source la plus proche, ou la source la plus grande ?

Le corps de la sangsue avait faim maintenant.

Elle suivit la nourriture, tournant le dos au soleil. Le soleil viendrait ensuite.

« Dirigez-le à angle droit par rapport au plan du système solaire », dit Allenson.

L'opérateur mania les commandes. Sur l'écran, ils virent une tache poursuivre un point. La sangsue avait rebroussé chemin.

Le soulagement les submergea. Il s'en était fallu de peu !

« Dans quelle partie du ciel se trouve la sangsue ? » demanda O'Donnell, le visage impassible.

« Venez voir dehors ; je crois que je pourrai vous la montrer », dit un astronome. Arrivé sur le seuil de la porte, l'astronome montra un point du doigt « Quelque part dans cette section.

— Merci », dit O'Donnell. S'adressant à l'opérateur, il ajouta : « Allez-y, soldat. Exécutez vos ordres. »

Les savants ouvrirent leurs bouches à l'unisson. L'opérateur manipula les commandes et la tache commença à rattraper le point. Micheals se dirigea vers le panneau de commandes.

« Arrêtez ! » dit le général, et sa voix forte et autoritaire arrêta Micheals dans son élan. « Je sais ce que je fais. Ce vaisseau a été spécialement construit selon mes spécifications. »

Sur l'écran, la tache rattrapait le point.

« Je vous avais dit qu'il s'agissait d'un problème personnel, poursuivait O'Donnell. J'avais juré de détruire la sangsue. Tant qu'elle vivra, nous ne serons jamais en sécurité. » Il ajouta en souriant : « Si nous allions regarder le ciel ? »

Le général se dirigea vers la porte, suivi par les savants.

« Soldat, appuyez sur le bouton ! »

L'opérateur s'exécuta. Pendant un moment, rien ne se passa. Puis, le ciel s'illumina.

Une éblouissante étoile était suspendue dans l'espace. Sa clarté emplissait le ciel nocturne ; elle s'amplifia, puis décrut lentement.

« Qu'avez-vous fait ? demanda Micheals, encore stupéfait.

— La fusée était construite autour d'une bombe à hydrogène, expliqua le général, et son visage martial prit une expression triomphale. Je l'ai fait détonner au moment où elle entraînait en contact avec la sangsue. » Il s'adressa de nouveau à l'opérateur « Voit-on encore quelque chose sur le radar ?

— Absolument rien, mon général.

— Messieurs, dit O'Donnell, j'ai affronté l'ennemi et j'ai vaincu. Allons boire du champagne ! »

Micheals se sentit soudain submergé par une incroyable nausée.

La sangsue s'était déjà notablement rétractée à cause de la dépense d'énergie lorsque l'explosion eut lieu. Il n'était pas question de pouvoir la contenir.

Les cellules de la sangsue se maintinrent pendant une infime fraction de seconde, puis acceptèrent spontanément la surcharge.

La sangsue fut écrasée, brisée, détruite. Elle s'éparpilla en des milliers de fragments, et chacun de ces fragments se divisa en des millions de particules.

Ces particules se répandirent au loin, poussées par l'onde de choc, et se divisèrent à nouveau, spontanément.

Pour former des spores.

Les spores se rétrécirent, formant de sèches et dures poussières apparemment dénuées de vie – des milliards de poussières inconscientes, se disséminant dans l'espace.

Des milliards de poussières en quête de nourriture.

ERIC FRANK RUSSELL : IMPULSION

L'attaque brutale et massive, comme celle imaginée par Wells, représente une tactique possible pour des envahisseurs hostiles. Mais ceux-ci, du fait de leur nature physique, peuvent être incapables de mener la guerre de cette façon. Une espèce de virus, possédant une intelligence collective, devrait nécessairement attaquer la Terre selon des techniques très différentes de celles décrites dans La Guerre des mondes. Si la télépathie figure en outre parmi les pouvoirs de ces envahisseurs, les chances des humains paraissent bien faibles contre eux. Mais il reste à notre espèce l'atout d'une irrésistible arme secrète : la stupidité.

C'ÉTAIT l'après-midi de sortie de sa réceptionniste, aussi, le docteur Blain dut-il répondre lui-même à la sonnerie qui résonna dans la salle d'attente. Jurant mentalement contre l'absence prolongée de Tod Mercer, son homme à tout faire, il tourna le robinet de la burette, prit dessous la coupelle qui contenait le liquide neutralisé et alla la poser sur une étagère.

Il enfonça hâtivement une spatule pliante dans une poche de sa veste, se frotta les mains et jeta un bref regard circulaire à son petit laboratoire. Puis il transporta son long corps maigre jusqu'à la porte qui communiquait avec la salle d'attente.

Son visiteur était affalé dans un fauteuil. Le docteur Blain l'examina et vit un individu au teint cadavéreux, avec des yeux de poisson mort, une peau tavelée et des mains livides et enflées. Les vêtements de l'homme l'habillaient avec autant de grâce qu'un sac.

Blain vit en lui un cas d'ulcères pernicioeux – à moins qu'il ne s'agît d'un démarcheur de compagnie d'assurances plein d'espoir, à qui il n'avait l'intention de rien signer. Mais quoi que fût l'homme, décida-t-il, son expression était bizarrement tordue, et cela lui donna froid dans le dos.

« Docteur Blain, je suppose ? », dit l'homme vautré dans le fauteuil. Sa voix était un étrange gargouillement, lent, surnaturel, dont le son amena un fourmillement le long de la colonne vertébrale du docteur.

Sans attendre une réponse, ses yeux morts fixés sur Blain immobile, le visiteur ajouta : « Nous sommes un individu au teint cadavéreux, avec des yeux de poisson mort, une peau tavelée et des mains livides et enflées.

Se laissant tomber dans un fauteuil, le docteur Blain en agrippa les accoudoirs et serra jusqu'à ce que ses articulations ressemblent à des ampoules. Son visiteur continua à gargouiller, lentement et imperturbablement

« Nos vêtements nous habillent avec autant de grâce qu'un sac. Nous sommes un cas d'ulcères pernicioeux – à moins que nous ne soyons un

démarcheur de compagnie d'assurances plein d'espoir, à qui vous n'avez l'intention de rien signer. Notre expression est bizarrement tordue, et cela vous donne froid dans le dos. »

L'homme roula un œil horriblement vide de toute expression et d'éclat et fit un clin d'œil à Blain muet d'épouvante. Il ajouta : « Notre voix est un étrange gargouillement, lent et surnaturel, dont le son provoque un fourmillement le long de votre colonne vertébrale. Nous avons des yeux morts horriblement vides de toute expression et d'éclat. »

Dans un effort surhumain, le docteur Blain se pencha en avant, tremblant et le visage mortellement pâle. Ses cheveux gris fer étaient hérissés sur sa nuque. Avant même qu'il ait pu ouvrir la bouche, son visiteur prononça les mots qu'il allait exprimer « Grand Dieu ! Mais vous lisez dans mes pensées ! »

Les yeux glacés de l'homme demeurèrent rivés sur le visage défait de Blain tandis que ce dernier sautait sur ses pieds. Puis il dit brièvement, simplement : « Asseyez-vous. »

Blain demeura debout. De petits globules de transpiration naquirent au-dessus de ses sourcils et roulèrent sur son visage fatigué et ridé.

Plus urgente, menaçante, la voix de l'autre ordonna : « Asseyez-vous ! »

Les jambes étrangement molles au niveau des genoux, Blain obéit. Il regarda la pâleur fantomatique du visage de son visiteur et bégaya :

« Qu... qui êtes-vous ? »

— Ceci. »

L'homme lança à Blain quelques feuillets agrafés.

Un regard rapide, suivi d'un autre plus attentif, puis Blain protesta :

« Mais ceci est une coupure de journal rapportant qu'un cadavre a été volé dans une morgue.

— Exact, admit l'être qui lui faisait face.

— Mais je ne comprends pas. » Les traits tendus de Blain exprimaient son étonnement.

L'autre montra d'un doigt sans couleur la veste informe qui le couvrait. « Ceci est le cadavre », dit-il avec simplicité.

« Quoi ? » Pour la deuxième fois, Blain se leva d'un bond. L'article échappa à ses doigts sans force et tomba sur le tapis. Il surplombait la chose affalée dans le fauteuil. Il expira l'air avec un sifflement, ouvrit la bouche pour parler mais ne put trouver de mots.

« Ceci est le cadavre », répéta l'être. Sa voix donnait l'impression de bouillonner à travers une huile épaisse. Il tendit le doigt vers la coupure de journal. « Vous avez oublié de regarder la photographie. Examinez-la, et ensuite comparez avec notre visage.

— Nous ? demanda Blain, l'esprit tourbillonnant.

— Oui, nous. Nous sommes nombreux. Nous avons réquisitionné ce corps. Asseyez-vous.

— Mais...

— Asseyez-vous ! »

L'être affalé dans le fauteuil enfonça une main froide et mal assurée dans la poche intérieure de sa veste informe, et la ressortit armée d'un lourd automatique qu'il pointa gauchement.

Le docteur Blain contempla le canon de l'arme qui béait dangereusement, puis il s'assit, ramassa la coupure et examina la photographie.

La légende indiquait : « James Winstanley Clegg, dont le cadavre a mystérieusement disparu la nuit dernière de la morgue de Simmstown. »

Blain regarda son visiteur, puis la photo, puis à nouveau son visiteur. Aucune confusion n'était possible. Le sang se mit à battre durement dans ses artères.

L'automatique pencha, flotta une seconde, puis se souleva à nouveau. « Permettez-moi d'anticiper vos questions, gargouilla feu James Winstanley Clegg. Non, vous ne vous trouvez pas en face d'un cas de résurrection spontanée d'un cataleptique. Votre idée est ingénieuse, mais elle n'explique pas la lecture de pensée.

— Alors, c'est un cas de quoi ? demanda Blain avec un courage soudain.

— De confiscation. » Les yeux de la créature sautèrent dans ses orbites d'une manière surnaturelle. « Nous sommes entrés en possession de ce corps. Vous avez devant vous un homme possédé. » L'être se permit un gloussement macabre. « Il semblerait que, lorsqu'il était vivant, ce cerveau était doté du sens de l'humour.

— Néanmoins, je n'arrive pas à...

— Silence ! » L'automatique bougea pour appuyer l'ordre.

« Nous allons parler, et vous, vous écouterez. Nous comprenons toutes vos pensées.

— Très bien. » Le docteur Blain se laissa aller en arrière dans son siège et jeta un bref regard vers la porte. Il était convaincu qu'il avait affaire à un fou. Oui, un maniaque, en dépit du fait qu'il lisait dans les pensées, en dépit de cette photo sur la coupure du journal.

« Il y a deux jours, gargouilla Clegg – ou ce qui avait été Clegg –, un prétendu météore est tombé à proximité de cette ville.

— J'ai lu quelque chose à ce sujet, admit Blain. On l'a cherché, mais on ne l'a pas découvert.

— Ce météore était en fait un navire spatial. » L'automatique s'affaissa dans la main molle, et celui qui le tenait le posa à plat sur sa cuisse. « Le navire spatial qui nous a amenés de Glantok, notre monde. Le navire était extrêmement petit selon vos normes, mais nous aussi, nous sommes petits. Minuscules. Submicroscopiques. Et nous sommes des myriades :

« Non, pas des germes intelligents. » L'être spectral prit la pensée dans l'esprit de Blain. « Nous sommes même moins que cela. » L'être s'interrompit un instant, cherchant des mots plus explicites. « En bloc, nous ressemblons à un liquide. Vous pouvez nous considérer comme un virus intelligent.

— Oh ! » Blain fit des efforts pour calculer le nombre de bonds qu'il lui

serait nécessaire de faire pour atteindre la porte, et cela sans révéler ses pensées.

« Nous, Glantokiens, nous sommes parasitiques en ce sens que nous habitons et contrôlons le corps de créatures inférieures. Nous sommes arrivés ici, sur votre monde, en occupant le corps d'un petit mammifère de chez nous. »

Il toussa avec une résonance visqueuse et profonde dans le gosier, puis poursuivit

« Quand nous avons atterri et émergé de notre vaisseau, un chien excité s'est précipité sur notre créature et l'a attrapée. Nous avons nous-mêmes attrapé le chien. Notre créature est morte quand nous l'avons désertée. Le chien n'était d'aucune utilité pour la poursuite de notre but, mais il servit à nous transporter jusqu'à votre ville et à trouver ce corps, dont nous nous sommes emparés. Quand nous avons quitté le chien, il est, tombé sur le flanc et il est mort. »

Le portail extérieur émit un bref craquement suivi d'un faible raclement, et ces sons amenèrent les nerfs tendus de Blain tout près du point de rupture. Des pas légers heurtèrent l'asphalte de l'allée conduisant à la porte d'entrée. Il attendit, respirant lentement, l'ouïe en alerte, avec des yeux agrandis par l'appréhension.

« Nous avons pris ce corps, liquéfié son sang congelé, ramolli ses articulations rigides, assoupli ses muscles morts, et nous l'avons rendu capable de marcher à nouveau. Il apparut que son cerveau était raisonnablement intelligent lorsqu'il était en vie, et même après la mort ses souvenirs y demeurent enregistrés. Nous utilisons les connaissances emmagasinées dans ce cerveau mort pour penser en termes humains et pour converser avec vous à votre propre manière. »

Les pas approchaient, approchaient encore. Bientôt, ils furent tout proches. Blain déplaça ses pieds, s'assurant une position stable, affermit sa prise sur les accoudoirs de son fauteuil, et lutta pour garder ses pensées sous contrôle. L'autre ne fit pas le moindre commentaire, garda sa face hagarde tournée vers Blain et continua à mâcher les mots comme de la boue liquide.

— Sous notre contrôle, le corps vola des vêtements et une arme. Son cerveau mort avait enregistré le but de l'arme et il nous apprit comment nous en servir. Il nous parla aussi de vous.

— De moi ? » Le docteur Blain sursauta puis il se pencha en avant, les muscles des bras bandés, calculant que son bond vers la porte pourrait précéder d'une fraction de seconde la levée de l'automatique. Les pas à l'extérieur avaient atteint les marches du perron.

— Ce ne serait pas sage », avertit l'être qui avait déclaré être un cadavre. Il leva l'automatique d'une main léthargique. « Non seulement vos pensées sont observées, mais leurs conclusions sont anticipées. »

Blain se relâcha. Les pas montaient le perron et s'approchaient de la porte d'entrée.

— Un corps mort est un simple pis-aller. Il nous faut un corps vivant, avec peu ou pas d'incapacité organique. Au fur et à mesure que nous proliférons, il nous faut davantage de corps. Malheureusement, la susceptibilité des systèmes nerveux est en proportion—directe de l'intelligence de leurs propriétaires. » L'être haleta légèrement, puis suffoqua avec le même bruit liquide répugnant que précédemment.

— Naturellement, nous ne pouvons pas garantir que le processus d'occupation des corps d'êtres intelligents puisse se faire sans les rendre fous. Or, un cerveau dérangé nous est d'une utilité moindre que celui d'un être mort depuis peu, tout comme une machine brisée ne peut plus vous servir à grand-chose. »

Le bruit feutré cessa. La porte d'entrée s'ouvrit et quelqu'un pénétra dans le vestibule. Puis la porte se referma et le frottement des pas se fit entendre sur le tapis du couloir qui menait à la salle d'attente.

« Par conséquent, poursuivit l'homme qui n'était pas un humain, il nous faut occuper les corps des êtres intelligents pendant qu'ils sont trop profondément inconscients pour être affectés par notre pénétration, et nous devons être en pleine possession d'eux lorsqu'ils reprennent conscience. Nous avons besoin de l'assistance de quelqu'un qui soit capable de traiter les êtres intelligents de la manière que nous désirons, et de le faire sans provoquer la suspicion générale. En d'autres termes, nous requérons l'assistance d'un médecin. »

Les terribles yeux s'exorbitèrent légèrement. Leur propriétaire ajouta : « Étant donné qu'il est hors de votre pouvoir d'animer plus longtemps ce corps inefficace, il nous en faut dès que possible un frais, vivant et en bonne santé. »

Les pas dans le couloir hésitèrent, puis s'arrêtèrent. La porte s'ouvrit. A cet instant, feu Clegg braqua sur Blain un doigt livide et murmura : « C'est vous qui nous assisterez – le doigt bougea et montra la porte – et ce corps fera l'affaire pour commencer. »

La fille qui s'encadrait dans la porte était jeune, blonde et agréablement potelée. Elle demeura là, une main cachant en partie sa petite bouche rouge entrouverte. Une fascination apeurée élargissait ses yeux tandis qu'elle regardait la face fantomatique qui surplombait le doigt pointé.

Il y eut un moment de profond silence durant lequel le doigt maintint son geste fatal. Le corps de son propriétaire fut sujet à un achromatisme progressif, et il devint plus décoloré, plus cendreuse. Ses yeux – boules glacées dans des orbites mortes – étincelèrent soudain et, durant quelques secondes, brillèrent d'une lumière verte, diabolique. L'être se nuit gauchement debout et demeura là, se balançant alternativement sur la pointe des pieds et sur les talons.

La jeune fille haleta. Elle baissa les yeux et aperçut l'automatique que serrait une main échappée à la tombe. Elle poussa un hurlement presque inaudible, tant il était haut perché. Elle cria comme si elle était en train de

livrer son âme à l'inconnu. Puis, tandis que le mort vivant continuait à osciller devant elle, elle ferma les yeux et s'affaissa.

Blain bondit vers elle, couvrant la distance en trois bonds frénétiques. Il la rattrapa avant qu'elle ne fût tombée, lui évitant un contact rude avec le plancher. Il l'allongea sur le tapis en retenant sa tête et lui, tapota vigoureusement les joues.

« Elle s'est évanouie, grommela-t-il sans déguiser sa colère. C'est une malade, ou quelqu'un qui est venu me chercher, pour aller voir un malade. Peut-être s'agit-il d'un cas urgent.

— Assez ! » La voix était sèche, en dépit de son gargouillis étrange. Le pistolet était pointé directement entre les deux yeux de Blain. « Nous nous rendons compte, en étudiant vos pensées, que cet état d'évanouissement n'est que temporaire. En tout état de cause, il est opportun. Vous allez profiter de la situation et la placer sous anesthésique. Ensuite, nous l'occuperons. »

De sa position agenouillée auprès de la jeune fille, Blain leva les yeux et dit lentement et délibérément

« Allez au diable !

— La pensée suffisait. Il n'était pas utile de l'exprimer », fit remarquer l'être. Il eut une grimace horrible et fit deux pas chancelants en avant. « Vous allez faire ce que nous avons dit, sinon nous le ferons nous-mêmes avec l'aide de vos propres connaissances et de votre propre chair. Nous tirons une balle dans votre tête, nous prenons possession de vous, nous réparons les dégâts et vous êtes nôtre. »

« Que le diable vous emporte ! » ajouta-t-il, arrachant les mots à Blain avant qu'ils aient franchi ses lèvres. « Nous pouvons vous utiliser de toute manière, mais nous préférons un corps vivant à un corps mort. »

Jetant un regard désespéré autour de lui, le docteur Blain murmura mentalement une prière pour qu'on vînt à son aide – une prière que la grimace de compréhension qui déforma la face de son adversaire coupa court. Se redressant, il souleva le corps inerte de la jeune fille et le transporta jusqu'à la porte puis dans le passage qui conduisait au cabinet médical. La chose qui était le cadavre de Clegg le suivit d'un pas grotesque, trébuchant.

Le docteur Blain déposa doucement son fardeau sur une chaise. Il frictionna les mains et les poignets de la jeune fille, puis il lui tapota à nouveau les joues. Sa peau reprit une faible coloration, puis ses yeux s'ouvrirent. Blain marcha jusqu'à un placard, en fit coulisser les portes vitrées et prit sur une étagère un flacon de sels volatils. Quelque chose de dur le toucha entre les omoplates. L'automatique.

« Vous oubliez que votre processus cérébral est pour nous comme un livre ouvert. Vous êtes en train d'essayer de ranimer le corps et de gagner du temps. » La caricature humaine écœurante qui tenait l'arme contraignit ses muscles faciaux à dessiner un ricanement tordu.

« Placez le corps sur cette table et anesthésiez-le. »

A contrecœur, le docteur Blain reposa le flacon et retira sa main du

placard. Il alla jusqu'à la jeune fille, la souleva, l'allongea sur la table d'auscultation et alluma le puissant réflecteur électrique qui pendait exactement au-dessus.

« Pas tant de manigances, commenta l'autre. Éteignez cette lampe. L'éclairage ordinaire est largement suffisant. »

Blain éteignit le réflecteur. Le visage tendu par l'agitation, mais la tête haute et les poings serrés, il fit face à l'arme menaçante et dit

« Écoutez-moi. Je vais vous faire une proposition.

— Bêtise. » Ce qui avait été Clegg fit lentement le tour de la table en traînant les pieds. « Comme nous l'avons fait précédemment remarquer, vous êtes en train d'essayer de gagner du temps. Votre propre cerveau nous informe de ce fait. » L'être se tut abruptement car la jeune fille allongée sur la table murmurait des mots vagues en essayant de se redresser. « Vite ! L'anesthésique ! »

Avant que quiconque ait pu faire un mouvement, la jeune fille s'était assise. Elle se tenait le buste droit et son regard rencontra directement la face fantomatique qui grimaçait à trente centimètres au-dessus d'elle. Elle frissonna et dit d'une voix pitoyable : « Laissez-moi m'en aller d'ici. Laissez-moi partir. Je vous en prie ! »

Une main bouffie se tendit pour la repousser. Elle se laissa aller en arrière pour éviter tout contact avec la chair répugnante.

Profitant de la légère diversion, Blain mit une main derrière son dos et la tendit pour atteindre un tisonnier ornemental qui était accroché au mur. Le pistolet le couvrit avant même que ses doigts aient trouvé l'arme improvisée et se soient refermés sur sa poignée froide.

« Vous vous oubliez. » Des pointes de feu brillèrent dans les yeux qui avaient appartenu à Clegg. « Notre compréhension mentale n'est pas limitée en direction. Nous vous voyons même quand ces yeux sont fixés ailleurs. » L'arme bougea, montrant la jeune-fille. « Attachez ce corps. »

Obéissant, le docteur Blain prit des courroies et entreprit d'attacher soigneusement la jeune fille à la table d'auscultation. Sa chevelure grise pendait sur son front, et son visage était moite tandis qu'il se penchait sur elle et ajustait les boucles. Il la regarda en simulant un courage que rien ne justifiait et murmura : « Patience... n'ayez pas peur. » Il jeta un coup d'œil significatif à l'horloge murale. Les aiguilles indiquaient huit heures moins deux.

« Ainsi, vous vous attendez à recevoir de l'aide, bouillonna la voix collective de myriades d'êtres venus d'ailleurs. Celle de Tod Mercer, votre homme à tout faire, qui devrait déjà être ici. Vous pensez qu'il peut vous être de quelque secours, bien que vous n'ayez qu'une foi faible dans son intelligence limitée. Selon vous, c'est un bœuf stupide, trop idiot même pour reconnaître ses mains de ses pieds.

— Démon ! cria le docteur Blain en entendant réciter ses propres pensées.

— Laissez venir ce Mercer. Il pourra être utile à quelque chose – pour

nous ! Nous sommes assez nombreux pour occuper deux corps. De toute façon un imbécile vivant est mieux qu'un cadavre intelligent. » Les lèvres anémiques se tordirent en un rictus qui révéla des dents sèches.

« Dans l'intervalle, occupez-vous de ce corps.

— Je crois que je n'ai plus d'éther, dit le docteur Blain.

— Vous avez autre chose qui conviendra. Votre cortex le crie ! Faites vite, sinon nous allons perdre patience et cela vous coûtera votre raison. »

Blain avala sa salive avec difficulté, puis il ouvrit un tiroir et y prit un masque nasal. Il arracha un tampon de sa boîte à gaze et plaça le masque sur le nez de la jeune fille qui le regardait avec épouvante. Il lui fit un clin d'œil rassurant, qui ne prêtait pas à conséquence. Un clin d'œil n'est pas une pensée.

Le docteur Blain ouvrit à nouveau le placard et demeura un instant immobile, rassemblant toutes ses facultés. Il força son esprit à répéter : « Éther, éther, éther », en même temps qu'il obligeait sa main à se tendre vers un flacon d'acide sulfurique concentré. Il dut développer un effort gigantesque pour réaliser son but double et pousser ses doigts plus près et encore plus près du flacon. Il s'en saisit.

Forçant chaque fibre de son être à faire une chose pendant que son esprit était fixé sur une autre, il fit demi-tour en retirant le bouchon de verre du flacon. Puis il demeura immobile, tenant le flacon ouvert dans sa main droite. La silhouette de mort fut immédiatement auprès de lui, l'arme braquée.

« Éther », ricanèrent les cordes vocales de Clegg. « Votre esprit conscient criait « Éther » tandis que votre inconscient murmurait « Acide ». Pensez-vous que votre intelligence inférieure puisse lutter contre nous ? Pensez-vous pouvoir détruire ce qui est déjà mort ? Imbécile ! » L'arme bougea et s'avança. « L'anesthésique – et cette fois sans délai. »

Sans répondre, le docteur Blain reboucha le flacon et le remplaça là où il l'avait pris. Plus délibérément, se déplaçant avec une lenteur extrême, il marcha vers un placard plus petit aménagé dans le mur opposé. Il l'ouvrit et y prit un flacon d'éther. Il alla poser le flacon sur le radiateur puis revint fermer le placard.

« Ôtez ça de là ! » croassa la voix surnaturelle avec une insistance haut perchée, tandis que le pistolet faisait entendre un dangereux bruit métallique. Blain ramassa vivement le flacon.

« Ainsi, vous espériez que la chaleur serait suffisant pour que l'éther se vaporise et fasse éclater le flacon, hein ? »

Le docteur Blain ne dit rien. Aussi lentement qu'il le put, il apporta le liquide volatil jusqu'à la table. La jeune fille le regarda approcher, avec des yeux agrandis par l'appréhension. Elle eut un sanglot étouffé. Blain jeta un regard à l'horloge mais, aussi rapide que put être le coup d'œil, son tourmenteur saisit la pensée qui l'avait provoqué et ricana

« Il est là.

— Qui est là ? demanda Blain.

— Votre homme à tout faire, Mercer. Il approche de la porte. Nous percevons les futilités qu'émet son esprit stupide. Vous n'aviez pas surestimé le peu d'intelligence qu'il possède. »

La porte d'entrée s'ouvrit en confirmation de la prophétie. La jeune fille se débattit afin de pouvoir lever la tête, de l'espoir dans les yeux.

« Maintenez-lui la bouche ouverte avec quelque chose, articula la voix sous contrôle étranger. C'est par là que nous entrerons. » L'être se tut, tandis que de lourdes semelles frottaient contre le paillason de l'entrée. « Et faites venir ici cet imbécile. Nous nous servirons également de lui. »

Le sang se mit à battre dans les veines du front du docteur Blain, qui appela : « Tod ! Venez ici ! » Il trouva un ouvre-bouche chirurgical et se mit à jouer avec son cliquet.

L'excitation lui crispait les nerfs de la tête aux pieds. Il n'existe pas au monde de pistolet capable de couvrir deux cibles à la fois. S'il pouvait trouver une astuce permettant d'amener cet idiot de Mercer dans la bonne direction et lui faire comprendre... Si lui-même pouvait se trouver d'un côté et Tod de l'autre...

« N'essayez pas ça, avertit ce qui avait été Clegg. N'y pensez même pas. Si vous le faites, nous finirons par vous avoir tous les deux. »

Tod Mercer pénétra gauchement dans la pièce, ses lourdes semelles frappant le tapis. C'était un homme corpulent, avec d'énormes épaules que surmontait une face de pleine lune hérissée d'une barbe de deux jours. Il s'immobilisa lorsqu'il vit la table et ce qu'elle supportait. Ses gros yeux stupides errèrent de la jeune fille au docteur.

« Heu, Doc, dit-il, mal à l'aise, j'ai crevé et y m'a fallu changer de roue dans la rue.

— Ne vous cassez pas la tête pour ça, dit dans son dos une voix sardonique qui ressemblait à un gargouillement. Vous aviez tout votre temps. »

Tod fit lentement demi-tour, en soulevant ses chaussures comme si chacune d'elles pesait une tonne. Il regarda la chose qui avait été Clegg et dit

« J vous d'mande pardon, m'sieur. J'savais pas qu'vous étiez ici. »

Son regard bovin erra avec indifférence du cadavre vivant au pistolet, puis du pistolet au visage anxieux de Blain. Tod ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis la referma. Une faible expression de surprise s'étendit sur sa grosse face ronde. Ses yeux pivotèrent et rencontrèrent à nouveau l'automatique.

Cette fois, le regard ne dura qu'une fraction de seconde. Ses yeux réalisèrent ce qu'il avait vu. Avec une rapidité stupéfiante, il lança en avant un poing énorme et l'enfonça dans le corps diabolique qui avait été Clegg. Le coup était de la dynamite, de la dynamite pure. Le cadavre s'abattit avec un choc qui fit trembler toute la pièce.

« Vite ! cria le docteur Blain. Prenez le pistolet ! » Il sauta par-dessus la table d'intervention – et pardessus la jeune fille –, atterrit lourdement et donna

un coup de pied sauvage à la main flasque qui tenait encore l'automatique.

Tod Mercer se tenait immobile, plein de confusion, ses yeux roulant d'un côté et de l'autre. L'automatique explosa comme le tonnerre ; son projectile entailla le bord métallique de la table, ricocha avec un bruit pareil à celui d'une scie bourdonnante et alla arracher trente centimètres de plâtre dans le mur opposé.

Blain donna un coup de pied frénétique à un poignet fantomatique, mais il le manqua car son propriétaire s'était assis d'un bond. Du verre tinta dans le placard le plus lointain. La jeune fille attachée à la table poussa un hurlement presque insoutenable.

Le cri pénétra à travers le crâne épais de Mercer et le jeta dans l'action. Abattant une de ses énormes semelles, il emprisonna un poignet caoutchouteux sous son talon et arracha l'automatique aux doigts glacés. Il leva l'arme et visa.

« Vous ne pouvez pas tuer cette chose comme cela ! » cria Blain en donnant un léger coup à Tod Mercer pour bien faire pénétrer ses paroles dans son crâne. « Faites sortir la jeune fille d'ici. Vite, pour l'amour de Dieu ! »

Le ton véhément de Blain n'admettait aucune réplique. Mercer lui tendit le pistolet, s'approcha de la table et dénoua les courroies qui maintenaient la jeune fille. Il la saisit dans ses énormes bras et l'emporta hors de la pièce.

Allongé sur le sol, le corps volé à la morgue se tordait et luttait pour se redresser. Ses yeux en putréfaction avaient disparu. A leur place, il y avait maintenant deux lacs qui émettaient une luminosité couleur d'émeraude. La bouche de la chose haletait tandis qu'elle régurgitait une phosphorescence d'un vert étincelant. Le frai de Glantok était en train d'abandonner son hôte.

Le cadavre s'assit et s'adossa au mur. Ses membres se tordirent et se contractèrent dans des postures de cauchemar. Ce n'était plus que la caricature effrayante d'un être humain. Du vert – un vert brillant et vivant – s'écoulait en sinuant de ses orbites et de sa bouche pour former des filets tourbillonnants et de petites mares sur le tapis.

Blain atteignit la porte dans un bond gigantesque, en empoignant le flacon d'éther au passage. Il s'immobilisa dans l'entrée en tremblant et se retourna. Il déboucha le flacon et le lança au milieu de la tache verte bouillonnante. Puis il alluma son briquet automatique et le jeta à son tour. La pièce entière explosa dans une incandescence qui devint aussitôt un enfer de flammes.

La jeune fille s'accrocha fébrilement au bras du docteur Blain tandis que debout au bord de la route, ils regardaient brûler la maison. Elle dit :

« Je suis venue vous trouver à cause de mon petit frère. Nous croyons qu'il a la rougeole.

— J'irai tout à l'heure », promit Blain.

Une conduite intérieure surgit en grondant et s'arrêta près d'eux, son moteur tournant toujours. Un policeman passa la tête par la portière et cria

« Quel incendie ! Il est visible à un mille d'ici. Nous avons appelé les pompiers.

— Je crains qu'ils n'arrivent trop tard, dit Blain.

— Vous êtes assuré ? demanda le policeman avec sympathie.

— Oui.

— Tout le monde a pu s'échapper à temps de la maison ? »

Blain fit oui de la tête et le policeman ajouta

« Il se trouve que nous patrouillions sur cette route à la recherche d'un fou évadé. »

La voiture de police démarra et s'éloigna.

« Hé ! » cria Blain.

La voiture s'arrêta. « Est-ce que ce fou ne s'appellerait pas James Winstanley Clegg, par hasard ?

— Clegg ? fit le conducteur de la voiture. Mais c'est le nom du macchabée qui s'est débiné de la morgue pendant que l'employé avait le dos tourné. Ce qui est marrant, c'est qu'ils ont découvert un chien bâtard dans le tiroir où aurait dû se trouver Clegg. Les journalistes commencent à parler de loup-garou, mais pour moi ce n'est toujours rien d'autre qu'un vulgaire clébard.

— De toute façon, le type que nous recherchons n'est pas Clegg, dit le premier policeman. Son nom est Wilson. Il est petit, mais dangereux. Tenez, voilà à quoi il ressemble. »

Il sortit un bras de la voiture et tendit une photographie à Blain. Blain l'étudia à la lueur des flammes de l'incendie. L'homme sur la photo n'offrait pas la moindre ressemblance avec son visiteur de la soirée.

« Je me rappellerai ce visage, dit Blain en rendant la photographie.

— Vous savez quelque chose à propos du mystère Clegg ? demanda le policeman qui était au volant.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il est mort », répondit Blain avec sincérité.

Pensivement, le docteur Blain regarda les flammes qui jaillissaient de sa maison, haut vers le ciel. Il se tourna vers Mercer qui haletait et dit : « Ce qui me dépasse, Tod, c'est que ayez pu vous arranger pour frapper le type sans qu'il anticipe le geste et s'y oppose.

— J'ai vu le flingue, et j'ai cogné, répondit Mercer en agitant les mains en un geste d'excuse. J'ai vu que le type avait un flingue, alors j'ai cogné sans réfléchir.

— Sans réfléchir ! » murmura Blain.

Le docteur Blain mordilla sa lèvre inférieure et regarda l'incendie qui augmentait d'intensité. Les poutres du toit explosèrent en projetant des gerbes d'étincelles dont certaines vinrent presque éclabousser leurs pieds.

Par-delà le grondement des flammes – avec son esprit, pas avec son ouïe –, Blain entendit un faible chant funèbre, une lamentation étrangère qui alla s'affaiblissant et qui bientôt mourut.

Traduit par MARCEL BATTIN.

WALTER KUBILIUS : L'AUTRE CÔTÉ

Que feront des hommes les extraterrestres, après avoir réussi la conquête de notre planète ? La question a été posée dans plusieurs récits d'anticipation. Une réponse avançait la réduction des humains au rang d'esclaves ou de bêtes de somme ; une autre envisageait la possibilité d'une sorte de symbiose ; une autre solution est représentée par la rééducation des humains, qui oublieraient alors progressivement la tyrannie de leurs conquérants. Le récit suivant utilise plusieurs motifs majeurs de la science-fiction. Parmi ces motifs, celui des extraterrestres joue un rôle important, alors même que ces extraterrestres ne se manifestent, littéralement, que derrière le décor.

JIM CARRINGTON pataugeait dans les eaux de l'unique rivière de Hillsboro, à quelques pieds à peine du Mur, et il provoquait ses camarades de jeu. Aucun d'entre eux ne savait nager, aussi, quand il tenta de pousser Jack Baker dans la rivière, la seule réaction de ce dernier fut une vive frayeur.

« Bande de dégonflés ! » hurla Jim. Il aperçut une truite mouchetée et plongea pour l'attraper. Il se meurtrit sur les roches du fond de la rivière et, tandis qu'il remontait, la paume de sa main heurta le bas du Mur. La paume de sa main avait heurté le bas du Mur ! Il n'avait pas plus qu'un pouce d'épaisseur, et si Jim l'avait voulu, il aurait pu passer dessous à la nage et pénétrer dans l'Extérieur interdit.

« Tu sais qu'on ne doit pas s'approcher du Mur, observa Baker. Les radiations pourraient nous tuer.

— Zut ! fit Jim en escaladant la berge herbeuse. S'il y avait des radiations... Oh ! n'en parlons plus ! » Il avait été sur le point de déclarer que, s'il y avait eu vraiment des radiations atomiques à l'Extérieur, les eaux auraient été empoisonnées et les poissons contaminés, donc mortels. Pourtant il buvait de cette eau et mangeait de ce poisson depuis le temps le plus éloigné où remontait sa mémoire. Il n'y avait pas de poison, bien que tout cela vînt de l'Extérieur interdit. Donc : les manuels scolaires étaient tous erronés.

Il se rhabilla rapidement, ramassa ses livres de classe et fit la course avec les autres jusqu'à Hillsboro. Papa était au volant du tracteur comme à l'ordinaire, son, œil de cultivateur fixé sur ce soleil qui ressemblait à un morceau de papier enflammé collé contre le Mur. Le soleil était à 150 millions de kilomètres de distance, affirmaient les livres, mais pour Jim il avait toujours l'air de faire partie du Mur.

« Tu t'es bien amusé ? » demanda papa. Il posait toujours la même question de la même manière, tout comme maman tenait toujours prêts les repas de la même façon. « Oh ! pas mal, répondit Jim, mais j'espère bien que Baker finira par se casser le cou. Il m'agace. »

Il déposa ses livres dans la grange et s'acquitta de quelques corvées, telles que nourrir les cochons, les poules, les vaches et les chevaux.

« Papa, s'informa-t-il quand son père rentra des champs, pourquoi garder des chevaux puisqu'on ne s'en sert jamais ? Tu pourrais tout aussi bien les vendre. »

Papa réfléchit un temps. « Je ne sais pas au juste, répondit-il, mais nous autres cultivateurs, nous avons toujours des chevaux. Est-ce qu'ils te dérangent ?

— Non, papa. »

Le vieux docteur Barnes, seul et unique médecin de Hillsboro, se rendit à la ferme le lendemain soir et soumit Jim à un de ses examens périodiques, toujours méticuleux. Il écouta le cœur de Jim, lui préleva des échantillons de sang et de sueur, les étudia sous un microscope portatif et prit ensuite des notes dans un grand livre noir dont la couverture portait le nom de Jim.

« Santé parfaite », dit Doc Barnes en débouclant l'appareil mesurant la tension et en remballant ses instruments dans les trois sacoches qu'il avait apportées. « Aussi solide que le programme électoral de Robinson. Et rien chez toi qui ne se puisse guérir avec dû bifteck et de la purée. »

Jim se rhabilla. « Pourquoi venez-vous m'examiner aussi souvent ? » demanda-t-il.

Doc Barnes parut surpris. « Mais, fiston, la médecine est devenue affaire sociale depuis l'élection de Robinson. C'est la loi, tu sais. Tu n'as donc pas appris ça à l'école ?

— Oui, je sais bien, répondit Jim, mais pourquoi n'examinez-vous jamais papa ? Il est citoyen, lui aussi, et pourtant vous ne vous occupez que de moi. »

Une brève expression de doute parut dans les yeux du médecin, puis il reprit de la même voix douce et enjouée : « Mais si, je m'occupe de lui ! C'est tout simplement que tu n'es jamais là quand j'examine ton père et ta mère. D'ailleurs je suis bien content que tu me le rappelles. Je vais leur faire passer un examen physique complet. Nous en avons besoin tous les mois, tu sais.

— Bien sûr », fit Jim. Quand le médecin entra dans la chambre de papa, une idée traversa l'esprit du jeune garçon. Dans une certaine mesure, c'était de l'indiscrétion, mais il y avait longtemps que Jim soupçonnait quelque chose d'anormal dans l'amitié chaleureuse de Doc Barnes. Ce n'était pas quelque chose sur quoi il eût pu mettre le doigt. Est-ce que Jim avait quelque maladie secrète pour que le médecin s'inquiète de lui à ce point ? Il consacrait deux ou trois heures à l'examen mensuel de Jim. Il pouvait à ce compte examiner au maximum cinq personnes par jour, soit cent cinquante par mois. Cent cinquante par mois ! Hillsboro comptait environ dix mille habitants et Doc Barnes était le seul médecin dont il eût jamais entendu parler.

Il monta sans bruit au grenier et déplaça une petite bibliothèque qui dissimulait une large fente dans le plancher. En se penchant, il parvenait à distinguer le sol de la pièce de dessous et à entendre la conversation.

« Le gars m'a demandé pourquoi je ne vous examine pas, disait Doc Barnes, d'une voix terne, monotone. Nous allons rester ici un certain temps pour lui faire plaisir. »

Ensuite ils se tinrent assis comme des statues de pierre dans d'immovibles fauteuils... maman, papa et Doc Barnes.

Jim redescendit en silence jusque sur la véranda et attendit patiemment que Doc Barnes quittât la maison.

« Avez-vous examiné mes parents ? s'enquit-il.

— Certainement, répondit le médecin. Je leur ai fait subir l'examen le plus approfondi que j'aie jamais mené. Tu peux être sûr qu'ils ne souffrent de rien du tout, fiston. »

Il tapota l'épaule de Jim et regagna sa voiture pour rentrer en ville. Jim le suivit des yeux avant de se rendre au salon. Doc Barnes ne s'arrêta devant aucune autre ferme sur la route.

« Voici le journal d'aujourd'hui, mon garçon », lui dit papa en lui remettant l'exemplaire du Hillsboro Daily Chronicle. Il n'y avait pas de nouvelles mondiales en ce 15 janvier 1993, et le président Robinson ainsi que le vice-président Koshbino avaient passé leur journée à communiquer des rapports fastidieux sur le programme de restauration économique. Ce furent les nouvelles locales qui frappèrent Jim, comme si on lui eût lancé une brique à la figure. Jack Baker était mort. Il était tombé d'un arbre et s'était rompu le cou. Jim en eut la nausée.

« J'ai vendu les chevaux aujourd'hui, déclara papa. Et j'ai fait un bon bénéfice.

— C'est épatant », dit Jim, mais les mots étaient comme de la sciure de bois dans sa bouche. Il avait la tête qui tournait. Il ne pouvait plus concentrer les yeux sur les caractères du journal et le vague soupçon qu'il entretenait depuis longtemps déjà avait progressé d'une fraction vers la compréhension définitive. Il savait que Jack Baker ne nageait jamais, et, qui plus est, ne grimpait jamais dans les arbres ; et le souvenir d'avoir souhaité sa mort lui donnait l'impression d'être un meurtrier. Comme un grondement issu d'un néant tourbillonnant, il perçut la voix de son père. « Et à l'école, comment cela marche-t-il ?

— J'en ai horreur », répondit Jim, tandis que se relâchait sa tension intérieure et que se manifestaient bien des doutes qu'il avait accumulés. « C'est à cause des autres garçons. Je... je ne peux pas t'expliquer. Ou ils en savent trop, ou pas assez. Je crois que je pourrais en apprendre davantage tout seul, à la bibliothèque. »

Dès que sa colère se fut libérée, elle s'apaisa et s'éteignit, et bientôt il oublia l'incident. Il exécuta ses tâches à la ferme et passa ses heures de loisir à nager dans la rivière à un endroit où les rives s'écartaient, à proximité du Mur.

Il ne plongea pas le long du Mur et ne tenta pas de passer dessous pour gagner l'Extérieur où les vapeurs empoisonnées et les gaz mortels écorchaient la terre et faisaient qu'une simple inspiration d'air équivalait à une condamnation à mort. Pourtant l'eau était claire et bonne.

Quelques jours après, papa lui remit une lettre du Bureau de l'instruction de Hillsboro. C'était un bref communiqué annonçant que, en raison de l'augmentation des contributions au programme national de restauration, Hillsboro se voyait dans l'obligation de réduire ses subventions au titre de l'instruction publique. L'école était en conséquence fermée et les élèves qui le souhaitaient pourraient obtenir les mêmes avantages que les adultes à la Bibliothèque municipale, où Miss Wilson se ferait un plaisir de les accueillir.

C'était là un privilège dont Jim rêvait depuis longtemps. Ses yeux affamés s'étaient souvent emplis du spectacle des longues rangées de rayonnages, chargés d'épaisses couches de poussière comme si toutes les connaissances terrestres y eussent été accumulées, puis oubliées. Dans les pages de ces ouvrages, il trouverait l'explication de la mort de Baker, des mensonges de Doc Barnes, et peut-être même celle du mystère qu'était le Mur et de ce qui se trouvait vraiment de l'autre côté.

Miss Wilson, la bibliothécaire en chef de la section des adultes, était une femme au visage étroit et blanc, avec un sourire mécanique du même genre que celui qu'arborait Doc Barnes. Elle était perchée sur un haut tabouret, derrière son bureau à l'entrée.

« Qu'aimeriez-vous lire ? lui demanda-t-elle. J'ai ici un excellent traité d'histoire naturelle qui pourrait vous plaire... ou préférez-vous un roman pour adultes ? Voici une splendide...

— Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais autant jeter un coup d'œil par moi-même.

— ... histoire qui traite de la vie à la campagne et d'un jeune homme qui a mis au point un moyen de doubler le rendement de ses cultures.

— Puis-je entrer ? » demanda Jim, exaspéré par le long discours que débitaient sur un ton monotone les lèvres de Miss Wilson. Elle s'interrompit soudain, le regardant sans le voir, comme si elle eût écouté quelqu'un d'autre, puis elle lui sourit.

« Mais, bien sûr. Vous pouvez emporter tous les livres que vous voudrez. Savez-vous comment utiliser le catalogue ?

— Oui-oui », fit Jim, en pénétrant rapidement dans la bibliothèque déserte. Les longues rangées de livres empilés s'étendaient presque à perte de vue dans l'énorme salle voûtée. Le nez de Jim était agréablement chatouillé par l'odeur de moisi et de vieillesse qui se dégageait des reliures de toile et de cuir. Il examina quelques titres, tira les livres des rayons et souffla vigoureusement sur la couche de poussière de la tranche avant d'en feuilleter les pages. Les ouvrages d'imagination, qui occupaient plus de la moitié des étagères, ne l'intéressaient pas. Il se promena dans la section scientifique, et plus particulièrement au niveau des numéros neuf cents et la suite, où se

trouvaient les livres d'histoire. Contrairement aux romans qui étaient à peu près intacts, il y avait là de grands vides sur les rayons dont le métal brillait à nu là où on avait d'un seul coup enlevé une quantité d'ouvrages.

Les couvertures poussiéreuses de certains livres portaient d'étranges griffures, comme si des mains bizarrement conformées les avaient saisis, puis les avaient reposés sur les étagères.

« Peut-être que les ouvrages relatifs au Mur ont été classés à part », songea Jim.

Il alla devant les nombreux tiroirs du catalogue, au centre de la bibliothèque, et ouvrit celui qui était marqué Mu-Or. Il n'y avait pas de livres traitant du Mur, et il n'y en avait que bien peu comportant des renseignements à ce sujet. Il y en avait plusieurs qui renfermaient le mot Extérieur, mais aucun ne parlait de ce qu'on entendait à Hillsboro quand on parlait de l'Extérieur. Il se dit qu'il existait peut-être un autre terme qu'il ignorait pour désigner le « Mur », et il se mit à fouiller sous les rubriques « Écran », « Plafond », « Barrière », « Barricade », ainsi que sous toutes autres qui lui vinrent à l'esprit ou qu'il trouva dans les dictionnaires. Le catalogue paraissait bien tenu, bien qu'on en eût arraché une quantité de cartes, comme il le constatait par les morceaux déchirés qui en restaient, mais il n'y avait rien sur le Mur, dans aucun tiroir.

Effaré, il dut se contenter de quelques livres d'histoire et les porta à Miss Wilson pour qu'elle les enregistre.

Elle parcourut les titres, fit un beau sourire et timbra les dates de restitution sur sa carte. « Avez-vous trouvé tout ce que vous désiriez ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit-il, assez irrité, tout en glissant les livres sous son bras. Je n'ai rien pu trouver sur le Mur. »

Elle cessa de sourire. « Le Mur ?

— Oui, s'écria-t-il, en colère devant cette tentative évidente de lui cacher la vérité. Le Mur, le Plafond, le Dôme, appelez-le comme vous voudrez — celui qui entoure Hillsboro. Pourquoi personne n'en fait-il jamais mention ? Je n'aurais même pas su qu'il était là si je n'étais pas allé nager à proximité ! Il n'y a pas un seul ouvrage qui en traite dans toute la bibliothèque ! »

Miss Wilson avait repris son calme. « Bien sûr que si, il y en a », dit-elle d'un ton très conciliant comme si elle se fût adressée à un enfant récalcitrant. « Avez-vous consulté le catalogue ?

— Oui, et il n'y a pas de carte à ce mot.

— Vous devez faire erreur, dit-elle. Je vous aiderai à chercher quand vous reviendrez la semaine prochaine.

— D'accord », fit Jim, néanmoins certain qu'on trouverait bien une excuse. Il devinait quelque étrange conspiration. Qu'y avait-il donc à cacher ?

« Papa, demanda-t-il quand, après s'être acquittés de toutes les corvées du soir, ils furent installés sur la véranda, à écouter les criquets et à regarder les nuages qui roulaient devant la lune. Qu'est-ce au juste que le Mur ? »

Papa posa son journal et regarda pensivement vers l'horizon où le Mur translucide s'enfonçait dans la terre juste au-delà de la ligne des collines. « Il était déjà là longtemps avant ta naissance, dit-il. C'est une sorte de moyen de défense contre l'Extérieur, si je me rappelle bien.

— Et qu'est-ce que l'Extérieur ? » fit Jim d'un ton calme.

Papa reprit son journal et se mit à lire pour montrer qu'il n'avait pas très grande envie de parler. « Bah ! Tout le monde sait cela. Des gaz empoisonnés, des rayons gamma, des trucs de cet ordre. Cela tuerait tout le monde si cela entraînait. »

Jim songeait à l'eau claire et fraîche et au bon poisson qui venaient de sous le Mur. Il aurait aimé questionner son père sur ce point, mais le journal dressait maintenant une barrière entre eux.

Il ne faisait plus assez clair pour lire, aussi Jim se mit-il à contempler les champs, jusqu'au Dôme renversé à travers lequel les étoiles étaient visibles. La paix et la satisfaction semblaient régner à l'extérieur et non pas la mort et l'horreur auxquelles son père faisait allusion. Quand papa quitta la véranda, Jim prit sa place sous la lampe et entreprit de parcourir les livres d'histoire. La plupart étaient très vieux, remontant à 1970. Comme il n'y était fait nulle mention du Mur ni des guerres atomiques qui avaient rendu le Mur indispensable, Jim en conclut que le Mur avait été bâti entre 1970 et 1975, date de sa naissance.

Il prit un autre livre, l'Histoire des Nations Unies, publié en 1992. Il n'était vieux que d'un an et cependant donnait l'impression d'être vétuste, les pages étant tachées et froissées. Il examina avec soin la page de titre et lut les petits caractères qui lui firent battre le cœur. « Neuvième édition », disaient les minuscules lettres, « Revue et corrigée par l'auteur, janvier 2039 ».

C'est une faute d'impression, raisonna Jim, puisque nous ne sommes qu'en 1993. Il se porta néanmoins en hâte aux dernières pages et lut :

F. M. Robinson, dont la présidence s'était déroulée pendant une période de paix durable grâce aux Nations Unies, mourut en 2001 lorsque la fusée qui le transportait s'écrasa au sol. Koshbino fit alors fonction de président jusqu'à l'expiration de son mandat en 2002 ; Ghafa Benjamin fut élu l'année suivante.

Pendant l'administration de Ghafa Benjamin, la Commission planétaire poursuivit ses efforts en vue de la construction d'un vaisseau extragalactique, mais ceux-ci restèrent infructueux jusqu'en 2038.

L'élimination progressive des communautés agricoles, commencée durant la présidence de Robinson, se poursuivit sous la nouvelle administration. La fabrication artificielle des aliments par récupération et remaniement des déchets industriels avait amené une révolution dans les habitudes sociales, notamment par de fréquents et désastreux déplacements économiques...

Jim Carrington posa le livre de côté, ahuri par cet exposé historique massif de grands événements encore à venir. Le président Robinson vivait encore, puisqu'il avait souvent vu à la télévision son visage calme et digne. Quant au fait que la fabrication artificielle des aliments eût bouleversé l'économie du

pays, il n'y en avait pas la moindre preuve à Hillsboro. Papa labourait le champ avec son tracteur et on livrait le blé, l'avoine et le seigle en ville, où ils étaient emmagasinés dans des silos, sans doute en vue d'une expédition ultérieure vers d'autres villes entourées d'un Mur. S'il était possible de manufacturer la nourriture, alors il était tout à fait inutile de la faire pousser dans la terre. S'il était impossible de la fabriquer, alors tout cet ouvrage d'histoire n'était qu'une sorte de fumisterie.

Il lut les pages en diagonale, à la recherche de quelque explication rationnelle. Plus il lisait, plus il s'embrouillait. Il n'était signalé aucune conflagration atomique mondiale en 1970 et il n'y avait pas le moindre indice qu'il existât des villes enfermées derrière un Mur, ni même qu'on eût envisagé cette solution.

Jim entendit des grincements dans l'allée et releva la tête pour voir s'arrêter l'antique véhicule de Doc Barnes. Le médecin lui adressa un signe de la main, puis monta en soufflant les marches de la véranda. « Bonsoir, Jim, dit-il. Je me suis dit que j'allais passer vous voir.

— Papa et maman sont au salon, si vous voulez leur parler. »

Doc Barnes poussa un grognement, se laissa choir dans le fauteuil à bascule de la véranda et essuya la sueur de son front avec un mouchoir tout froissé. « Ce n'est rien d'important, dit-il. Je revenais de faire une visite et je me suis décidé à venir me détendre un moment. » Il jeta un regard circulaire et aperçut les livres sur le plancher, près de Jim. « Tu lis beaucoup, fiston ?

— Oui, répondit Jim, circonspect. Quelques bouquins d'histoire.

— Je n'ai jamais rien trouvé d'intéressant à l'histoire, fit le médecin. J'ai toujours eu l'impression que les sciences physiques étaient plus excitantes. Rien de plus passionnant que d'étudier un insecte au microscope. Passe donc me voir à mon laboratoire et je te découvrirai quelques aspects passionnants de la recherche scientifique. »

Doc Barnes poursuivit son bavardage et Jim sentit peu à peu se dissiper sa prudence et sa méfiance. Il comprenait à peine la moitié des mots qu'employait le médecin pour expliquer la constitution des atomes ainsi que la façon de mesurer la vitesse des molécules.

« L'histoire est totalement dépourvue de signification, dit Doc Barnes, et tu n'y trouveras jamais la vérité. Étudie les sciences où tout peut se peser et se mesurer. C'est le seul chemin de la vérité.

— Qu'est-ce que le Mur ? lança soudain Jim.

— De la matière dégénérée, répondit Doc Barnes sans hésiter. C'est un mélange de noyaux dénudés et d'électrons en liberté, sans attaches. Normalement un tel gaz électronique devrait se répandre et se dissiper, n'étaient les couches de matière transparente qui le maintiennent dans des limites fixées. Le Mur est donc totalement impénétrable à quoi que ce soit, sinon à la lumière inoffensive du soleil et des étoiles, et pourtant on peut le toucher sans danger. Il a été construit en 1975 pendant la guerre mondiale qui a rendu une si grande partie de la terre dangereuse par radioactivité.

— Si c'est exact, intervint Jim, qui savait que le moment de la décision était arrivé, pourquoi n'est-il pas fait mention du Mur, ni même de la guerre dans ce livre d'histoire ? »

Avec un geste de triomphe, il ouvrit l'ouvrage et le tendit au médecin. Il ignorait en quoi consistait la conspiration, mais il avait la certitude que Doc Barnes en faisait partie. Le Mur était bien un élément important de leur vie et pourtant il n'en était nulle part question dans cette Bibliothèque qui était censée renfermer la somme des connaissances humaines. Le visage de Doc Barnes était dur et contracté tandis qu'il lisait les pages que Jim lui avait mises sous les yeux. Il feuilleta le bouquin, regardant les années indiquées en haut des pages : 1970, 1980, 1990, 1995, 2000, 2035. Ce n'était pas seulement l'histoire du passé, c'était aussi celle de l'avenir, et nulle part il n'était fait la moindre allusion au Mur.

« En quelle année sommes-nous ? » demanda Jim. Il avait enfin une chance de s'attaquer au mystère de sa vie. Qui était-il ? Qu'était-il ? De ses jours de petit garçon, il ne se rappelait rien, sinon papa et maman dans la ferme de Hillsboro, mais, en grandissant, il s'était mis à relever diverses contradictions. Ses moindres vœux paraissaient faire automatiquement loi. Il se rappelait que Doc Barnes ne semblait vivre que pour s'occuper de Jim, et que toute la ville de Hillsboro était liguée en une conspiration visant à le laisser dans l'ignorance de certaines choses. Peut-être s'imaginait-il tout cela... mais les incidents étaient devenus trop fréquents. Ce livre était la première base qu'il trouvait à ses soupçons. Il prouvait à l'évidence que non seulement il n'y avait pas eu de guerre atomique et par conséquent aucun besoin d'un Mur, mais aussi que la date actuelle était un mensonge.

« En quelle année sommes-nous ? insista-t-il.

— En 1993, bien sûr, répondit Doc Barnes, mal à l'aise.

— Alors qu'est-ce que ce livre ? fit Jim, avec une certaine violence. Est-il possible de prédire l'avenir ?

— Bien sûr que non, dit Doc Barnes, l'avenir nous est fermé. Quant à ce livre, je suis désolé qu'il t'ait bouleversé, car ce n'est visiblement qu'une fumisterie. Il a été sans doute publié sous forme de thèse universitaire d'histoire hypothétique. Cela se fait souvent dans certaines universités afin de mettre à l'épreuve le candidat, pour s'assurer qu'il a bien assimilé les diverses théories relatives à l'histoire sociale. Certaines facultés estiment tout à fait acceptable que les facteurs économiques et anthropologiques soient déterminants pour le cours de l'histoire. Au fait, Jim, aimerais-tu aller à l'Université dans un an ou deux ? J'ai quelques amis à Harvard et on t'y accepterait probablement.

Jim arracha le livre des mains de Doc Barnes. « Vous ne me dites pas la vérité ! s'emporta-t-il. Il ne s'agit pas là d'une thèse philosophique ni même d'une tentative de mystification. C'est un manuel, purement et simplement, mais c'est un manuel venu du futur qui ne mentionne ni guerre atomique ni Mur autour de Hillsboro ou de tout autre endroit. Pourquoi n'est-il nulle part

ailleurs fait mention du Mur ? J'ai consulté tous les livres d'histoire de la bibliothèque et n'ai relevé aucune allusion au Mur. Pourquoi ?

— Allons, allons, dit Doc Barnes en fouillant dans sa trousse médicale pour y chercher quelque instrument. Je suis certain que tu fais erreur. Quand tu retourneras à la bibliothèque, demande à une des employées de t'aider. »

Jim regardait la main du médecin qui ressortait du sac noir. Le corps transparent d'une seringue était serré entre l'index et le médius, alors que le pouce reposait sur le piston.

« Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Jim, qui prenait peur.

— Rien de grave, le rassura Doc Barnes. Ce ne sont que des vitamines. Cela t'améliorera l'appétit.

— Mon appétit va très bien », protesta Jim, qui se leva lentement pour reculer jusqu'au mur de la véranda. Doc Barnes se leva à son tour et s'approcha de lui.

« N'aie pas peur, lui dit-il, cela ne te fera pas le moindre mal. »

Jim plongea sous le bras dressé, repoussant du pied les livres qui encombraient le plancher. Mais il ne fut pas assez prompt ; le bras de Doc s'abaissa et l'aiguille se planta dans son épaule. « Papa ! Maman ! » cria-t-il, puis il sombra dans les ténèbres.

Le lendemain matin, Jim se leva pour prendre le petit déjeuner avec son père, en se demandant si les événements de la soirée n'étaient pas un simple rêve.

« Doc Barnes est passé ici, hier soir, dit-il.

— Ouais ? fit papa. Je ne l'ai pas entendu.

— On a bavardé longtemps, fit Jim, dubitatif. « Je... je crois que je me suis évanoui.

— Peut-être que tu lis trop, avança papa. Tu me paraissais très bien te porter quand je t'ai vu aller au lit. »

Jim acheva son repas en silence. Sur la véranda, il ramassa quatre livres — le cinquième manquait —, et les rapporta à la Bibliothèque.

Au lieu de Miss Wilson, il y avait au bureau d'inscription un jeune homme au visage rond, vêtu d'un complet gris acier. Il prit les livres de Jim et tamponna sa carte d'abonné.

« Elle n'est plus ici, répondit-il à la question de Jim. Le Bureau l'a transférée à une autre bibliothèque. Pour incompétence, si je comprends bien ! En effet, une quantité de livres étaient mal rangés sur les rayonnages et incorrectement portés dans le catalogue. »

Jim reprit sa carte et examina la colonne « à rendre ». « J'ai encore un livre », dit-il.

Le bibliothécaire secoua la tête. « Vous devez vous tromper. Vous avez rapporté tous les livres inscrits sur votre carte. Quel en est le titre ?

— Histoire des Nations Unies. »

Le bibliothécaire consulta une liste placée devant lui. « Je suis désolé, mais je ne vois pas ce titre. Savez-vous quand il a été publié ? »

Jim se mordit la lèvre : « En 2038. »

Le bibliothécaire sourit. « Vous plaisantez, bien sûr ? ».

Sachant qu'il ne servirait à rien de poursuivre la conversation, Jim entra dans la bibliothèque. On ne retrouverait jamais ce livre, il le savait, parce que Doc Barnes l'avait pris. L'injection de « vitamines » n'était qu'un sédatif, ce qui avait permis au médecin de s'emparer du bouquin tout en laissant Jim croire que tout cela n'avait été qu'un rêve. Le nouveau bibliothécaire faisait également partie de la conspiration qui l'entourait, tout comme Miss Wilson en avait été. S'il avait appris une chose au cours de son entretien avec Doc Barnes, c'était qu'il ne fallait faire confiance à personne. Autant qu'il sût, tous les hommes et toutes les femmes de Hillsboro, sans en excepter son propre père et sa mère, faisaient partie de cette mystérieuse ligue qui visait à l'empêcher de découvrir la vérité... quelle qu'elle fût.

Il s'approcha des tiroirs du catalogue, bien décidé à procéder à une dernière recherche pour découvrir un livre où il y aurait au moins une référence au Mur ou à la guerre atomique qui en avait rendu nécessaire la construction. L'observation fortuite du nouveau bibliothécaire quant à l'incompétence de Miss Wilson l'avait préparé à la surprise. Un tiers du tiroir Mu-Or était rempli de cartes portant la liste de divers livres relatifs au Mur.

Il alla examiner les rayons de la section historique, et les espaces antérieurement vides étaient maintenant remplis de livres neufs aux reliures brillantes, imprimés sur un papier lisse et satiné. Les pages de titre étaient toutes marquées : « Copyright 1993. »

Il n'y avait pas de poussière sur ces ouvrages. Avant d'en avoir ouvert un seul, il eut la certitude que ces livres ne renfermeraient que le genre de renseignements qu'on voulait qu'il crût. Il lut :

En 1970, après l'ouverture de la désastreuse guerre atomique intercontinentale qui dépeupla le monde, on commença à construire des cités encloses de Murs. Grâce au Mur, impénétrable aux attaques ou aux radiations atomiques, la civilisation a été en mesure de survivre. Aujourd'hui, en 1993, seule subsiste une poignée de villes encloses de Murs pour poursuivre la lutte de l'homme pour sa conservation sur une planète sans cesse balayée de tempêtes atomiques dont les vapeurs mortelles ne sont contenues que par le Mur.

Jim songea à l'eau claire et fraîche qui coulait de sous le Mur et reposa le livre sur l'étagère. Seul le premier livre avait dit la vérité. Il n'y avait pas eu de guerre atomique et le Mur n'avait pas été conçu pour empêcher les vapeurs toxiques de pénétrer, mais bien pour le garder, lui, à Hillsboro.

Pourquoi ? Il n'y avait personne à qui le demander car tous faisaient partie de ce groupe indéfinissable et mystérieux qu'il ne pouvait désigner que par « on ». Quel était leur but ? Qui était Jim Carrington pour qu'on fît tant d'efforts pour le laisser dans l'ignorance ? Il pensa qu'il avait recueilli

suffisamment d'indices dans le livre pour les leur soumettre et exiger une explication, mais Doc Barnes lui avait pris l'ouvrage. Très bien. Dans ce cas, il trouverait bien des preuves supplémentaires et quand il les mettrait en présence de leurs mensonges, ils seraient bien forcés de dire la vérité.

Ce même soir, Doc Barnes vint encore lui rendre visite. « Juste en passant », dit le médecin en s'asseyant dans le fauteuil-bascule. « Cela fait quelque temps que je ne t'ai vu. Tout va bien ? »

Jim fit un signe affirmatif. « Mais c'est drôle, dit-il, j'ai fait un rêve étrange à votre sujet, la nuit dernière. »

Doc Barnes s'éventait. « Les rêves n'ont que peu de signification. A ta place, je n'y penserais plus.

— Doc, reprit Jim, la voix lente, si je vous posais une question grave, me donneriez-vous une réponse franche et sincère ? Vous savez que ce n'était pas un rêve, la nuit dernière, et je le sais aussi. Voulez-vous répondre franchement à une unique question ? »

Le médecin continuait à s'éventer, les yeux fixés au-delà du champ, où l'on pouvait voir les étoiles à travers le Mur invisible.

« Voyons cette question, Jim », fit-il sans se retourner pour regarder en face le jeune homme.

« Dites-moi, demanda Jim, suis-je... suis-je différent de tous les autres ? »

On voyait l'aurore boréale dont les couleurs chatoyantes étaient comme une draperie suspendue au-dessus de Hillsboro. Le médecin et le garçon la contemplaient.

« Pourquoi le demandes-tu ?

— Parce que j'ai cette impression. »

Doc Barnes réfléchit, et ce fut avec une insolite nuance de regret qu'il demanda : « N'es-tu pas heureux ici ? »

Jim secoua la tête, sans oser parler.

« Alors que désires-tu ? »

Jim désigna l'aurore boréale dont les couleurs vives paraissaient se draper quelque part entre l'horizon et le dôme jamais perçu mais toujours ressenti du Mur.

« Je désire aller à l'Extérieur, dit Jim, découvrant à présent ce qui l'avait tourmenté depuis tant d'années. Je veux voir ce qu'il y a de l'autre côté du Mur. »

Il y avait une expression de tristesse sur le visage de Doc Barnes, comme s'il eût su ce qu'il y avait de l'autre côté, mais n'eût pu extérioriser cette connaissance. Ce n'était rien qui inspirât la terreur ou l'horreur – comme un monde farci de poisons atomiques eût pu le faire –, mais quelque chose de triste, de désolé.

« Je regrette », dit Doc Barnes. Il n'y avait rien à ajouter, car Jim perçut dans le ton du médecin le refus qu'on opposait à sa demande de quitter Hillsboro.

« Très bien », fit Jim, qui feignit de se résigner au refus de l'autre de lui

révéler la nature de la vérité. Il sut alors que si jamais il devait apprendre la raison de tout ce secret, de cette tromperie, il ne la découvrirait qu'à l'Extérieur... de l'autre côté du Mur.

Lorsque Doc Barnes se fut retiré et que Jim fut au lit, un plan s'élabora peu à peu dans son esprit. La maison des Carrington se dressait en bordure de Hillsboro, à quelques kilomètres seulement du Mur. L'aurore boréale avait disparu et il n'y avait pas de lune ce soir-là. Il parviendrait au Mur en quelques heures.

Jim se faufila hors du lit, se vêtit rapidement et franchit l'appui de sa fenêtre pour poser un pied prudent sur le toit de la véranda. Il sauta sur le sol meuble, puis se dirigea vers la rivière. Malgré l'obscurité, il allait vite et au bout de trois heures arriva à l'endroit où la rivière coulait après avoir passé sous le Mur.

Il resta un moment sur la berge à calculer les risques qu'il courait, puis il plongea. Il retint son souffle en glissant le long de la substance du Mur, pareille à du verre, tâtonnant des doigts pour en trouver le bord. Il le toucha, s'y accrocha solidement et passa avec un effort pour lutter contre le courant rapide. Quelque chose lui gifla le visage et, pris d'horreur, il décocha un coup de pied à l'ombre vague, puis il se rappela que ce n'était peut-être qu'un poisson. Les poumons à court d'un air précieux, il se mit à remonter. Si Doc Barnes et les manuels avaient raison, il mourrait à sa première inspiration, en émergeant et, quelque jour, on découvrirait son corps pourri dans le lit de la rivière.

Il continua à monter et, quand sa tête brisa la surface de l'eau, ses poumons s'emplirent d'un air pur et frais. Haletant, il se reposa contre le Mur, en luttant contre le courant descendant qui menaçait de le ramener à Hillsboro. Dans les ténèbres absolues, il ne distinguait rien. Après avoir repris haleine, il se propulsa loin du Mur pour nager vers le point où devait se trouver la berge. Ses mains fatiguées s'accrochèrent à la rive et le tirèrent hors de l'eau. Il s'allongea dans l'herbe.

Pendant qu'il gisait ainsi, aspirant l'air et attendant que s'apaisent les battements de son cœur, il sut qu'il avait franchi avec succès le premier pas vers la connaissance de la vérité. L'Extérieur n'était pas mortel. L'air était frais et propre, et nulle part autour de lui il ne voyait les volcans atomiques qui, prétendait-on, crachaient leurs émanations toxiques contre le Mur. Il n'avait pas d'instruments pour mesurer les radiations, mais puisqu'il n'y avait pas de fumées mortelles et qu'il était encore en vie, il était en droit de présumer que toute cette histoire était inventée et qu'il n'y avait pas la moindre radiation dangereuse.

Il faisait trop sombre pour que Jim puisse distinguer un seul point de l'horizon. Un rien de clair de lune perça les nuages et, durant un instant, il crut apercevoir une succession de dômes immenses dans le lointain. La lune se cacha de nouveau et il se retrouva plongé dans les ténèbres. En posant le bout des doigts sur le mur, il avança avec précaution et se rendit compte qu'il était

sur une sorte de talus qui s'enroulait en montant le long du Mur. Au lieu de marches, il y avait une série de profondes indentations où il avait de la difficulté à assurer ses pieds. Il découvrit contre le Mur, à la hauteur de ses yeux, une rampe qui devait servir de guide. Il l'utilisa pour se hisser au long de la pente.

Quand la lune perça de nouveau les nuages, il fut stupéfait de voir toute la ville de Hillsboro étendue devant lui comme une sorte d'immense diorama. Il distinguait nettement chacune des rues, chacune des maisons, ainsi que les bois bien connus où il jouait quand il était enfant.

La route sur laquelle marchait Jim montait plus haut, toujours collée au Mur et il devina que s'il voyait Hillsboro à travers le Mur, la vision n'était possible que dans cette direction. C'était souvent qu'il s'était planté devant la même partie du Mur, en la scrutant, sans distinguer plus qu'une vague translucidité que tous lui assuraient n'être que du brouillard.

De la hauteur où il était, Hillsboro ne ressemblait ni à New York, ni à Moscou, ni à aucune des villes vraiment grandes de la Terre dont il avait vu des images dans les plus anciens livres d'histoire. Hillsboro tenait plutôt un peu de toutes ; alors il comprit qui il était et pourquoi il avait tant d'importance.

Cette vérité devint évidente quand il parvint à peu près au quart de la hauteur de la pente et que sa main entra en contact avec la première de trois petites saillies, sous la rampe-guide.

A cet instant, une pensée claire et précise se forma en son esprit.

Espèce : humaine.

Il regarda autour de lui, croyant que quelqu'un avait parlé. Il toucha de nouveau le premier levier. Cette fois encore la pensée résonna sous son crâne.

Espèce : humaine.

Il se rendit compte qu'il s'agissait d'une sorte de communication télépathique.

Habitat : Troisième planète, Soleil. Région agricole dans la zone tempérée de l'hémisphère Nord.

Le troisième levier.

Remarque particulière : Un trait notable de ce spectacle unique, c'est la présence réelle d'un Homme vivant, au sang chaud, respirant de l'oxygène, parmi les robots-incitation. Durant de nombreux siècles, le Musée s'était efforcé d'entretenir des colonies vivantes, mais toutes les expériences avaient échoué. Quand la Troisième Planète se peupla de colons venus de..., il devint de plus en plus difficile de se procurer des spécimens humains. On pense que Jim Carrington, comme se nomme le spécimen humain en montre ici, est le dernier de son espèce, sa petite tribu ayant préféré s'anéantir plutôt que de se soumettre au dressage des savants de... Jim Carrington a été amené à... et cette maquette a été construite par les directeurs du Musée. Elle est complète et comporte des robots qui sont la reproduction exacte de tous les types d'humains connus. Le soin extraordinaire apporté à cette reconstitution est

attesté par le fait qu'en ce moment même, le dernier spécimen d'homme vivant, Jim Carrington, ignore la situation véritable. La maquette que vous voyez est une communauté terrestre typique, telle qu'elle existait il y a deux cents ans.

Jim Carrington savait enfin qui il était. Il y eut un bruit de glissement sur la rampe et il se retourna pour se trouver face au gardien du « Zoo en habitat naturel ».

Avant même qu'il ait vu l'être d'ailleurs, une dernière et furtive pensée-message s'imprima dans son esprit :

Attention ! Ne nourrissez pas et ne conservez pas les spécimens qui se sont échappés. Livrez-les immédiatement aux salles de dissection.

Traduit par P. HÉBERT.

The other side.

Tous droits réservés.

Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

FREDRIC BROWN : UN COUP À LA PORTE

Des récits post-apocalyptiques ont été écrits par beaucoup d'auteurs de science-fiction : après la Bombe, après la guerre bactériologique, après la victoire des envahisseurs extraterrestres ; la scène est alors un décor de désolation, et le ton, celui d'une résignation souvent moralisante. Quoi de plus sombre, en principe, que la présentation du seul homme épargné par les Conquérants ? C'est précisément ce thème qui est traité ici, mais l'auteur le développe sur un mode paradoxalement paisible, et à travers lequel l'optimisme perce malgré tout.

JE connais une jolie petite histoire d'épouvante qui tient en deux phrases :

Le dernier homme sur la Terre était assis tout seul dans une pièce. Il y eut un coup à la porte...

Deux phrases et trois points de suspension. Naturellement, l'épouvante ne réside pas dans les phrases, mais dans les points de suspension et ce qu'ils impliquent : qu'est-ce qui frappe à la porte ? Confronté avec l'inconnu, l'esprit humain supplée quelque révélation pleine d'une horreur vague.

En l'occurrence, il n'y avait rien de tellement horrible.

Le dernier homme sur la Terre (ou, pour autant qu'il sût, dans l'univers entier) était assis tout seul dans une pièce. Une pièce assez bizarre, en vérité. Il venait de s'apercevoir combien elle était bizarre et avait étudié la raison de sa bizarrerie. La conclusion à laquelle il parvint ne lui inspira aucune horreur mais une certaine contrariété.

Walter Phelan, professeur d'anthropologie à l'Université de Nathan jusqu'à ce que ladite Université eût cessé d'exister, deux jours auparavant, ne s'épouvantait pas facilement. Entendons-nous bien : Walter Phelan n'était pas un héros ; il n'aurait pu passer pour tel même aux yeux d'un homme doué d'une imagination délirante. Petit de taille, doux de caractère, il avait assez piètre apparence et ne l'ignorait pas.

Cela ne le tracassait nullement à l'heure actuelle. En fait, étant donné les circonstances, il ne s'inquiétait plus de grand-chose. Théoriquement, il savait que, deux jours plus tôt, en l'espace d'une heure, la race humaine avait été détruite, à l'exception de lui-même et d'une femme (une seule) qui se trouvait quelque part. L'existence de cette dernière ne préoccupait pas Walter Phelan le moins du monde il ne la verrait sans doute jamais, et ça lui était bien égal.

Les femmes n'avaient tenu aucune place dans son existence depuis la mort de Martha, dix-huit mois auparavant. Pourtant Martha n'avait pas été une

mauvaise épouse, encore qu'elle fût un petit peu trop autoritaire. Oui, il l'avait beaucoup aimée, d'un amour calme et profond. Aujourd'hui, il avait quarante ans ; il n'en avait que trente-huit quand sa femme était morte, mais, ma foi, il n'avait jamais songé à la remplacer. Il s'était consacré entièrement aux livres : ceux qu'il lisait et ceux qu'il écrivait. A présent, si écrire des livres n'avait plus aucun sens, il pouvait passer le reste de sa vie à en lire.

En vérité, un peu de compagnie lui eût été agréable, mais il finirait par s'habituer à la solitude. Peut-être qu'au bout d'un certain temps il prendrait plaisir aux rares visites des Zans. Néanmoins, ça lui paraissait difficile à concevoir. Leur mode de pensée était à l'opposé du sien : ils avaient beau posséder une certaine intelligence, il n'existait entre eux et lui aucun terrain commun de discussion.

Une fourmi est relativement intelligente ; pourtant aucun homme n'a jamais pu communiquer avec une fourmi. Aux yeux de Walter, les Zans étaient des fourmis d'une espèce supérieure, et il lui semblait que les Zans considéraient la race humaine exactement comme la race humaine avait considéré les fourmis. Ce qui était certain, c'est qu'ils avaient traité la Terre de la même façon que les hommes traitaient les fourmilières : toutefois, ils avaient agi avec beaucoup plus d'efficacité.

Par contre, ils lui avaient donné des tas de livres. Ils s'étaient montrés très chic à ce sujet dès qu'il leur avait dit ce qu'il désirait, et il leur avait fait part de son désir immédiatement après avoir appris qu'il était destiné à passer le reste de sa vie seul dans cette pièce. Le reste de sa vie, ou (pour employer les termes mêmes des Zans) « à-tout-ja-mais ». L'esprit le plus brillant (et les Zans, de toute évidence, étaient des esprits brillants) a ses idiosyncrasies. Les destructeurs de l'humanité avaient appris à parler anglais en quelques heures, mais ils persistaient à séparer toutes les syllabes...

Mettons fin à cette digression.

Il y eut un coup à la porte.

Toute l'histoire est là, cher lecteur, sauf les trois points de suspension, ellipse que je vais maintenant combler en vous montrant qu'il n'y avait rien d'horrible en l'occurrence.

Walter Phelan cria : « Entrez. » La porte s'ouvrit. Bien sûr, ce n'était qu'un Zan. Il ressemblait exactement à tous les autres : Walter n'avait pas encore trouvé moyen de les différencier. Il avait environ quatre pieds de haut et ne ressemblait à rien de connu sur la Terre (du moins à rien de connu sur la Terre jusqu'à l'arrivée des Zans).

« Bonjour Toto », dit Walter. (En apprenant qu'aucun d'eux ne portait de nom, il avait décidé de les appeler tous : Toto, et les Zans paraissaient prendre ça très bien.)

Le visiteur répondit : « Bon-jour, Wal-ter. » C'était un véritable rite : le coup à la porte, puis le salut. L'homme attendit.

« Pre-mier point, commença le Zan. A par-tir d'aujour-d'hui, tu tour-ne-ras ton fau-teuil de l'au-tre côté.

C'est bien ce que je pensais, Toto. Cette paroi nue est transparente quand on la regarde de l'extérieur, n'est-ce pas ?

— Elle est trans-pa-rente.

— Je ne me trompais pas. Je suis dans un zoo, n'est-ce pas ?

— C'est ex-act.

— Je le savais, soupira Walter. Cette paroi nue, sans aucun meuble devant elle, est faite d'une substance différente de celle des autres murs... Si je persiste à lui tourner le dos, que ferez-vous ? Est-ce que vous me tuerez ? (Je te demande ça dans l'espoir d'une réponse affirmative.)

— Nous t'en-lè-ve-rons tes li-vres.

— Là, tu me possèdes, Toto. C'est bon, je me tournerai de l'autre côté pour lire. Combien d'autres animaux y a-t-il dans votre zoo ?

— Deux-cent-seize.

— Il n'est pas complet, Toto ! Même un zoo de cinquième ordre est mieux monté que ça ; je veux dire : serait mieux monté, s'il restait encore des zoos de cinquième ordre. Avez-vous choisi au hasard ?

— Oui, les pre-miers spé-ci-mens que nous a-vons trouvés. Un mâle et une fe-mel-le de cent-huit espèces di-ffé-rentes.

— Que leur donnez-vous à manger ? (je parle des carnivores).

— Nous fa-bri-quons de la nou-ri-ture syn-thé-tique.

— Très astucieux. Et la flore ? Avez-vous monté un jardin botanique ?

— La flore n'a pas été en-do-mma-gée par les vibrations. Elle con-ti-nue à pou-sser.

— Elle a de la veine ! Vous avez été plus durs pour la faune... Dis donc, Toto, tu as commencé par un « premier point ». Je suppose qu'il y a un second point embusqué quelque part. De quoi s'agit-il ?

— Une chose que nous ne com-pre-nons pas ? Deux des autres a-ni-maux dor-ment et ne se ré-veil-lent pas. Ils sont froids.

— Ça arrive dans les zoos les mieux tenus, Toto. Il est probable qu'ils n'ont rien d'extraordinaire, sauf qu'ils sont morts.

— Morts ? Ça veut dire a-rrê-tés. Mais rien ne les a a-rrê-tés. Cha-cun d'eux é-tait seul. »

Walter regarda le Zan avec de grands eux : « Dis-moi, Toto, est-ce que, par hasard, tu ne saurais pas ce que c'est que la mort naturelle ?

— La mort, c'est quand on tue un ê-tre vi-vant, quand on l'em-pê-che de vi-vre.

— Quel âge as-tu, Toto' ? demanda Walter en clignant les paupières.

— J'ai seize... mais tu ne com-pren-drais pas le mot. Ta pla-nè-te a tour-né sept mille fois au-tour du soleil. Je suis en-core jeune.

— Un enfant au maillot », déclara Walter en sifflant doucement.

Après avoir bien réfléchi pendant quelques instants, il ajouta : « Écoute-moi, Toto : tu as quelque chose de très important à apprendre au sujet de la planète où tu te trouves. Nous avons ici un type qui ne se balade pas dans le coin d'où tu viens. Un vieux à barbe blanche, armé d'une faux et d'un sablier.

Vos vibrations ne l'ont pas tué.

— Qui est-ce ?

— Tu peux l'appeler le Faucheur Impitoyable. Ou, plus simplement, le Temps. Les hommes et les animaux de la Terre vivent jusqu'à ce que le Temps les arrête, pour parler comme toi.

— C'est lui qui a a-r-rê-té ces deux cré-a-tu-res ? Est-ce qu'il va en a-r-rê-ter d'au-tres ? »

Walter ouvrit la bouche pour répondre et la referma aussitôt. Quelque chose dans la voix du Zan montrait que son visage aurait eu une expression inquiète, s'il avait possédé un visage reconnaissable comme tel.

« Peux-tu m'emmener voir ces animaux qui refusent de se réveiller ? demanda Walter. Ou bien, est-ce contre le règlement ?

— Viens », dit le Zan.

Cela s'était passé dans l'après-midi du second jour. Le lendemain matin arrivèrent plusieurs Zans qui se mirent à déménager les meubles et les livres de Walter. Après quoi, ils le déménagèrent lui-même. Il se retrouva dans une pièce beaucoup plus grande, à cent mètres de distance.

Il s'assit et attendit patiemment. Cette fois encore, quand il y eut un coup à la porte, il sut ce qui allait se passer et se leva poliment. Un Zan ouvrit la porte, puis s'écarta. Une femme entra.

Walter s'inclina et dit : « Walter Phelan : Je me présente, au cas où Toto ne vous aurait pas appris mon nom. Il essaie de se montrer bien élevé, mais il ne connaît pas toutes nos conventions sociales. »

Il remarqua avec soulagement que la femme paraissait calme : « Je m'appelle Grace Evans, monsieur Phelan. Que se passe-t-il ? Pourquoi m'ont-ils amenée ici ? »

Walter l'examina pendant qu'elle parlait. Elle était bien faite et aussi grande que lui. Elle devait avoir entre trente et trente-cinq ans : l'âge de Martha. Elle possédait cette confiance en soi qui lui avait tant plu chez Martha, bien qu'elle fût contraste avec la simple bonhomie qui le caractérisait. En fait, elle ressemblait un peu à sa chère défunte.

« Je crois savoir pourquoi ils vous ont amenée ici, répondit-il, mais, avant de vous l'apprendre, je crois qu'il vaudrait mieux revenir en arrière. Savez-vous ce qui s'est passé par ailleurs ?

— Vous faites allusion au fait qu'ils ont tué tout le monde ?

— Oui. Asseyez-vous, je vous en prie. Avez-vous deviné comment ils ont opéré ?

— Non, répondit-elle en s'affalant dans un fauteuil confortable. Je l'ignore ; mais je suppose que ça n'a pas beaucoup d'importance.

— Bien sûr. Néanmoins, voici l'histoire, du moins tout ce que j'en sais : j'ai fait parler l'un d'eux et j'ai établi quelques rapprochements, ce qui m'a permis d'arriver à certaines conclusions. Les Zans sont relativement peu nombreux sur la Terre. J'ignore combien il y en a dans leur lieu d'origine. L'emplacement de ce dernier m'est également inconnu ; il doit se trouver en

dehors du système solaire. Vous avez vu l'astronef dans lequel ils sont arrivés ?

— Oui, il est aussi grand qu'une montagne.

— Presque. Eh bien, il est équipé de façon à pouvoir émettre une certaine vibration (c'est le nom qu'ils donnent à la chose dans notre langage, mais je suppose qu'il s'agit d'une onde hertzienne et non de vibration sonore) capable de détruire toute vie animale. L'astronef lui-même est à l'épreuve de cette vibration... Je ne sais si sa portée est assez étendue pour exterminer toute la planète d'un seul coup ou bien s'ils ont survolé la Terre en cercles successifs. Toujours est-il que les ondes ont tué tous les êtres vivants instantanément et, je l'espère, sans douleur.

Si nous deux et les deux cents et quelques animaux de ce zoo n'avons pas été tués, c'est parce que nous nous trouvions à l'intérieur de l'astronef. Ils nous avaient ramassés comme spécimens. Au fait, vous savez que nous sommes dans un zoo, n'est-ce pas ?

— Je... je m'en doutais.

— Les parois de devant sont transparentes, vues de l'extérieur. Les Zans ont eu l'ingéniosité d'aménager l'intérieur de chaque cellule de façon à reproduire l'habitat naturel de la créature qu'elle contient. Ces cellules (comme celle où nous sommes, par exemple) sont faites de matière plastique : les Zans ont une machine qui peut en fabriquer une en dix minutes. Si nous autres, Terrestres, nous avions possédé une machine semblable, il n'y aurait pas eu de crise du logement. Quoi qu'il en soit, cette crise n'existe plus à l'heure actuelle. D'autre part, j'imagine que la race humaine (c'est-à-dire vous et moi) n'a plus besoin de se tourmenter au sujet de la bombe atomique et de la prochaine guerre. Les Zans ont résolu sans conteste pas mal de nos problèmes.

Grace Evans eut un pâle sourire : « Oui, dit-elle, c'est encore un de ces cas où l'opération a parfaitement réussi mais où le malade est mort. Il faut avouer que nous étions dans un affreux gâchis... Vous rappelez-vous votre capture ? Moi, non. Je me suis endormie une nuit pour me réveiller le lendemain dans une cage à bord de l'astronef.

— Moi non plus, je ne me souviens de rien. Je suppose qu'ils ont commencé par envoyer des ondes à basse intensité pour nous faire perdre conscience. Ensuite, ils nous ont survolés, ramassant au hasard quelques spécimens pour leur zoo. Après avoir utilisé l'espace disponible dans leur astronef, ils ont donné tout le jus, et le compte de l'humanité a été réglé. C'est hier seulement qu'ils ont compris qu'ils avaient commis une erreur en nous surestimant : ils nous croyaient immortels, comme eux.

— Que me racontez-vous là ?

— Ils peuvent être tués, mais ils ignorent ce que c'est que la mort naturelle. Du moins, ils l'ignoraient jusqu'à hier où deux d'entre nous sont morts.

— Deux d'entre nous... Oh !

— Oui, deux des animaux de leur zoo. Un canard et un serpent. Deux spécimens irrémédiablement perdus. Et, d'après leur estime du temps, ceux qui restent n'ont que quelques minutes à vivre. Ils croyaient posséder des spécimens permanents.

— Selon vous, ils ne se rendaient pas compte à quel point notre vie est de courte durée ?

— Exactement. L'un d'eux m'a dit qu'il avait sept mille ans et qu'il était tout jeune. Soit dit en passant, ils sont bisexués, mais ils doivent se reproduire à peu près une fois tous les dix mille ans. Hier, en apprenant que la vie des animaux terrestres est ridiculement brève, ils ont dû être bouleversés jusqu'à la moelle, en admettant qu'ils aient de la moelle. Quoi qu'il en soit, ils ont décidé de réorganiser leur zoo en groupant les spécimens par couples. Ils estiment que nous durerons davantage collectivement sinon individuellement.

— Oh ! »

Grace Evans se leva et une légère rougeur envahit ses joues : « Si vous vous imaginez... s'ils s'imaginent... »

Elle se tourna vers la porte.

« Je crois qu'elle est fermée à clef, dit Walter Phelan d'un ton calme. Mais vous n'avez pas lieu de vous inquiéter. S'ils s'imaginent quelque chose, moi, je ne m' imagine rien. Vous n'avez même pas besoin de me dire que vous ne voudriez pas de moi si j'étais le seul homme sur la Terre : ce serait grotesque, dans les circonstances actuelles.

— Est-ce qu'ils vont nous garder enfermés dans cette petite pièce pour le reste de nos jours ?

— Elle n'est pas si petite que ça. Nous nous installerons très bien. Je peux parfaitement dormir dans un de ces fauteuils... Et n'allez pas croire, ma chère amie, que je ne sois pas entièrement d'accord avec vous. En dehors de toute considération personnelle, le moins que nous puissions faire pour la race humaine est de la laisser finir avec nous au lieu de la perpétuer pour permettre qu'elle soit exposée en permanence dans un zoo.

— Je vous remercie », dit-elle d'une voix presque imperceptible tandis que ses joues reprenaient leur couleur normale. Ses yeux brillaient de colère, mais Walter comprit qu'elle n'était pas irritée contre lui. Il trouva qu'en la circonstance elle ressemblait vraiment beaucoup à Martha.

« Si la situation était différente... » reprit-il en souriant.

Elle bondit hors de son fauteuil, et, l'espace d'un instant, il crut qu'elle allait lui flanquer une gifle. Néanmoins, elle se laissa retomber sur son siège avec lassitude.

« Si vous étiez un homme..., commença-t-elle d'un ton amer. Vous m'avez dit qu'ils pouvaient être tués, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute. Je les ai étudiés. Bien qu'ils paraissent affreusement différents de nous, je crois qu'ils ont à peu près le même métabolisme, le même type de systèmes circulatoire et digestif. Je crois que tout ce qui tuerait l'un de nous tuerait également l'un d'eux.

— Mais vous m'avez dit...

— Oh, bien sûr, il y a des différences. Ils ne possèdent pas le facteur qui provoque le vieillissement de l'homme. A moins qu'ils ne soient munis de glandes régénératrices des cellules, dont les hommes sont dépourvus. »

Ayant oublié sa colère, elle se penchait en avant d'un air profondément intéressé.

« Je crois que vous avez raison. Et je suis sûre qu'ils ne sentent pas la douleur.

— Je l'espérais ; mais qu'est-ce qui vous donne cette certitude, ma chère amie ?

— J'ai tendu en travers de la porte de ma cellule un morceau de fil de fer que j'avais trouvé dans un tiroir, pour faire tomber le Zan qui s'occupait de moi. Il est bel et bien tombé, et le fil de fer lui est entré dans la jambe.

— Est-ce que son sang était rouge ?

— Oui, mais ça n'a pas eu l'air de l'inquiéter. Il ne s'est pas mis en colère. Il n'a même pas fait allusion à l'incident. Quand il est revenu, quelques heures plus tard, la coupure avait presque entièrement disparu. C'est à peine si je pouvais la distinguer suffisamment pour être sûre qu'il s'agissait bien du même Zan. »

Walter Phelan hocha lentement la tête.

« Je ne m'étonne pas qu'il ne se soit pas mis en colère : ils n'éprouvent aucune émotion. Peut-être qu'ils ne nous puniraient même pas si nous réussissions à en tuer un. Mais ça ne nous servirait de rien. Ils se contenteraient de nous passer notre nourriture par un guichet, et nous traiteraient comme des hommes auraient traité un fauve de zoo qui aurait tué un gardien : ils veilleraient simplement à ce que l'animal n'ait plus aucune occasion de tuer.

— Combien sont-ils ?

— Environ deux cents dans cet astronef. Il y en a sûrement beaucoup plus à l'endroit d'où ils viennent. J'imagine que ceux-ci constituent une avant-garde chargée de « nettoyer » notre planète pour permettre aux Zans de l'occuper sans courir aucun risque.

— Ils ont fait un fameux... »

Il y eut un coup à la porte. Walter Phelan cria « Entrez. » Un Zan apparut sur le seuil.

« Bonjour, Toto, dit l'homme.

— Bon-jour, Wal-ter », dit le Zan.

C'était ou ce n'était pas le même Zan, mais le rite demeurait immuable.

« Que se passe-t-il ? demanda Walter.

— Une au-tre cré-a-ture dort et re-fu-se de se ré-veil-ler. Une pe-ti-te cré-a-ture à longs poils nom-mée be-lette. »

Walter haussa les épaules : « Ce sont des choses qui arrivent, Toto. Je te l'ai déjà dit : c'est le Temps.

— Il y a pire que ça. Un Zan est mort ce ma-tin.

— Est-ce vraiment pire ? demanda Walter en regardant son interlocuteur d'un air suave. Ma foi, mon vieux Toto, il faudra vous y habituer si vous vous proposez de rester ici. »

Le Zan resta immobile et muet.

« Et alors ? demanda Walter.

— Au su-jet de la be-let-te. Tu con-seil-les la mê-me chose ?

— Ça ne servira sans doute à rien. Mais, après tout, pourquoi pas ? »

Le Zan se retira.

Walter écouta le bruit de ses pas décroître à l'extérieur. Puis il se mit à sourire et dit : « Je crois que ça va marcher, Martha.

— Je m'appelle Grace, monsieur Phelan. Qu'est-ce qui va marcher ?

— Je m'appelle Walter, Grace. Mieux vaut vous y habituer. En vérité, vous me rappelez beaucoup Martha. C'était ma femme. Elle est morte il y a deux ans...

— J'en suis navrée... Mais dites-moi donc ce qui va peut-être marcher. De quoi parliez-vous avec notre visiteur ?

— Nous le saurons demain », répliqua Walter. Et elle ne put lui arracher un mot de plus.

C'était le quatrième jour de l'installation des Zans sur la Terre.

Le jour suivant fut le dernier.

Vers midi, un Zan apparut. Après les salutations rituelles, il s'immobilisa sur le seuil de la porte. J'aimerais bien vous le décrire, mais je n'ai pas de mots à ma disposition.

« Nous par-tons, déclara-t-il. No-tre con-seil s'est ré-u-ni et a pris cette déci-sion.

— Un autre d'entre vous est mort ?

— Oui, la nuit der-niè-re. Nous som-mes sur une pla-nè-te de mort. »

Walter acquiesça d'un signe de tête : « Vous avez fait une bonne partie du travail. Grâce à vous, sur quelques billions d'être vivants il n'en reste plus que deux cent treize. Ne vous hâtez pas de revenir ici.

— Est-ce que nous pou-vons faire quel-que chose ?

— Oui. D'abord, filez le plus vite possible. Ensuite laissez notre porte ouverte, mais laissez les autres fermées. Nous nous en occuperons. »

Le Zan se retira.

Grace Evans était debout. Ses yeux brillaient.

« Qu'est-ce qui... ? Comment est-ce que... ? demanda-t-elle.

— Attendez un instant, dit Walter. Écoutons le grondement de leurs tuyères : c'est un bruit que je veux me rappeler jusqu'à la fin de mes jours. »

Le bruit retentit au bout de quelques minutes. Walter Phelan, se rendant compte de la tension qu'il venait d'imposer à ses muscles, se détendit dans son fauteuil.

« Voyez-vous, Grace, commença-t-il d'un ton rêveur, il y avait dans le Jardin de l'Éden un serpent qui nous a valu de gros ennuis. Mais celui-ci a réparé le mal. Je parle du compagnon du serpent qui est mort avant-hier.

C'était un serpent à sonnettes.

— Ce serait lui qui aurait tué les deux Zans ? »

Walter fit un signe de tête affirmatif

Sur notre planète, ils étaient aussi perdus que les frères du Petit Poucet. Quand ils m'ont fait examiner les deux créatures qui « dormaient et refusaient de se réveiller » et quand j'ai vu que l'une d'elles était un serpent à sonnettes, il m'est venu une idée. Peut-être, me suis-je dit, les créatures venimeuses sont-elles l'apanage de la terre et les Zans ne les connaissent-ils pas. Peut-être aussi leur métabolisme est-il assez proche du nôtre pour que le poison les tue... De toute façon, je n'avais rien à perdre en tentant ma chance. Et mes deux hypothèses se sont révélées exactes.

— Comment avez-vous amené le serpent à...

— Je leur ai expliqué ce que c'était que l'affection, dit-il en souriant, chose dont ils n'avaient pas la moindre idée. Je me suis aperçu qu'ils tenaient à conserver le plus longtemps possible le spécimen survivant de chacune des deux espèces, pour l'étudier avant sa mort. Je leur ai dit que la perte de son compagnon allait le faire mourir de chagrin si on ne lui prodiguait pas une affection et des caresses constantes. Je leur ai montré comment s'y prendre avec le canard. Fort heureusement, c'était un canard apprivoisé. Je l'ai serré quelques instants sur mon cœur et je l'ai caressé. Ensuite, je leur ai passé la succession en leur recommandant d'agir de même avec le serpent à sonnettes. »

Il se leva, s'étira, puis se rassit plus confortablement.

« Ma chère amie, reprit-il, nous avons tout un monde à organiser. Il va falloir que nous fassions sortir les animaux de l'arche, et cela demande réflexion. Nous pouvons lâcher tout de suite les herbivores sauvages ; par contre, nous garderons les herbivores domestiques, car nous en aurons besoin. Quant aux carnivores... Ma foi, nous serons bien obligés de prendre une décision à leur sujet. Je crains fort que nous ne devions nous résoudre à les tuer. »

Il la regarda bien en face avant d'ajouter

« Reste la race humaine. Nous devons également prendre une décision en ce qui la concerne. Une décision très importante. »

Grace Evans se raidit sur son fauteuil, tandis qu'une légère rougeur envahissait ses joues, comme la veille.

« Non ! s'exclama-t-elle.

— Ça n'était pas une race méprisable, dit-il comme s'il n'avait rien entendu. Elle va reprendre sa course à partir d'aujourd'hui. Il se peut qu'elle rétrograde pendant quelque temps jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son souffle, mais nous pouvons réunir des livres pour elle et conserver intacte la majeure partie de ses connaissances essentielles. Nous pouvons... »

Il s'interrompt en la voyant se lever et gagner la porte. C'est ainsi que Martha se serait comportée, pensa-t-il, à l'époque où je lui faisais la cour...

« Réfléchissez-y bien, ma chère amie, dit-il. Prenez tout votre temps, mais

revenez. »

La porte claqua. Il resta assis, songeant à tout ce qu'ils auraient à faire une fois qu'il aurait entamé la besogne : il ne se sentait pas du tout pressé de se mettre à la tâche. Au bout de quelque temps, il entendit les pas hésitants de la jeune femme.

Il sourit... Vous voyez bien, cher lecteur, qu'il n'y avait rien de tellement horrible...

Le dernier homme sur la Terre était assis tout seul dans une pièce. Il y eut un coup à la porte...

KNOCK.

Paperback Library, 1963.

© Éditions Denoël, 1954, pour la traduction. (Extrait de « Une étoile m'a dit »).

BILL BROWN : COUVÉE ASTRALE

La découverte effective d'extraterrestres arrivés sur Terre, même à bord d'une simple soucoupe volante, pourrait bien devenir l'événement le plus important de toute l'histoire humaine, car elle imposerait un changement radical de notre vision du cosmos. A condition, bien entendu, que cette découverte ait des témoins dignes de foi, ou du moins que les Voyageurs nous laissent une trace irréfutable de leur passage parmi nous. Mais il pourrait arriver que ces Voyageurs ne songent justement pas à attirer l'attention, ni à rendre mémorable leur séjour terrestre.

DÈS que Ward Rafferty aperçut la vieille ferme des Alsop, son long nez fouineur d'as du reportage subodora un canular. Pas d'attroupement de paysans attirés par la curiosité ; pas d'ambulance.

Il laissa la voiture de presse sous un noisetier, dans l'allée d'accès, et s'immobilisa un instant, enregistrant les plus menus détails avec cette puissance d'observation qui avait fait de lui le meilleur reporter du *Times*.

La ferme Alsop était un bâtiment de deux étages, d'un brun délavé par les intempéries, aux fenêtres encadrées d'un filet de peinture crème. Devant s'étendait une pelouse envahie par les mauvaises herbes. Derrière on entrevoyait la grange, le poulailler, des clôtures rapiécées de planches et de bouts de tuyaux.

La barrière de l'entrée pendait sur un seul gond. Mais on pouvait l'ouvrir en la soulevant. Rafferty la franchit et escalada le perron en prenant garde aux marches démolies.

Mr. Alsop sortit pour l'accueillir :

« Bonjour, fit-il, comment que ça va ? »

Rafferty rejeta son chapeau en arrière, comme il avait toujours accoutumé de le faire avant de proclamer : « Je suis Rafferty, du *Times*. » La plupart des gens à qui il s'adressait connaissaient ses articles, et il lui était doux de guigner l'expression de leur physionomie tandis qu'il prononçait la phrase magique.

« Rafferty ? » fit bonnement Mr. Alsop. Et Rafferty dut reconnaître qu'il ne lisait pas le *Times*.

« Je suis reporter, reprit Rafferty. On nous a téléphoné pour nous dire qu'il était tombé un avion quelque part par ici. »

Mr. Alsop parut réfléchir, puis secoua lentement la tête.

« Ma foi, non », dit-il.

Rafferty avait vu du premier coup que Mr. Alsop n'était pas un esprit très vif, aussi lui laissa-t-il du temps, tout en l'étiquetant, à part soi, « Yankee taciturne ». Mr. Alsop réitéra gravement sa réponse : « Noooooooooooooon. »

La porte grillagée – à cause des mouches – grinça et Mrs. Alsop sortit à son tour. Mr. Alsop étant toujours plongé dans un abîme de réflexions, Rafferty, qui la jugea un peu plus éveillée que son mari, répéta son petit discours à son intention. Mais elle proféra un « Noooooooooooooon » modulé exactement sur le ton de celui de son conjoint.

Rafferty se détourna, une main sur la rampe, prêt à redescendre :

« Évidemment, c'était une simple blague. C'est très fréquent. Un inconnu avait téléphoné au journal qu'un aéroplane, suivi d'une traînée de feu, avait piqué à la verticale dans votre pré, ce matin. » Le visage de Mrs. Alsop s'illumina : « Ohhhhhhhhhhhh ! Oui ! Mais c'était pas un accident. Et puis, c'est pas un avion. Je veux dire qu'il a pas d'ailes. »

Rafferty s'arrêta sur la première marche, un pied en l'air.

« Comment dites-vous ? Un avion s'est posé ? Et il n'a pas d'ailes ?

— Eh ! oui, acquiesça Mr. Alsop. Il est là, dans la grange, à c't'heure. Il est à des gens qui cognent sur du fer avec un marteau. »

« Tiens, tiens, pensa Rafferty, on dirait tout de même qu'il y a quelque chose. »

« Oh ! fit-il, je vois : un hélicoptère. » Mrs. Alsop fit posément un signe négatif : « Non, je crois pas que c'est un comme vous dites. Il a pas de ces tourniquets, au-dessus. Mais vous n'avez qu'à aller le regarder dans la grange. Conduis-le, Alfred. Dis-lui de rester sur le gravier, vu qu'il y a de la boue.

— Allez, venez, dit Mr. Alsop, tout guilleret. Je ne serai pas fâché de la voir encore, cette mécanique. »

Rafferty contourna la maison à la suite de Mr. Alsop. « J'ai vu, se disait-il, bien des gens bizarres : j'ai vu des toqués et des mabouls, des dingos et des imbéciles, mais pour ce qui est du simple abrutissement, au couple Alsop le pompon ! »

« Pour une année à poussins, fit Mr. Alsop, c'est une année à poussins. Rien que de la bonne race. Des minorques. J'ai fait venir comme ça des jeunes coqs et puis voilà que je me suis fait un beau poulailler. Mais vous croyez-t-y, vous, que des poulets, ça peut prospérer sur une étoile, Mr. Rafferty ? »

Rafferty leva involontairement les yeux vers le ciel et glissa aussitôt dans la boue.

« Sur une quoi ?

— Je dis comme ça : sur une étoile. »

Mr. Alsop était parvenu à la porte de la grange et s'efforçait de la tirer. « Elle colle », fit-il. Rafferty la poussa de l'épaule et la porte roula sur ses galets. Dès qu'elle se fut écartée d'un pied, Rafferty jeta un coup d'œil à l'intérieur et acquit la conviction qu'il tenait son article.

L'objet entreposé à l'intérieur avait l'air d'un ballon géant, en matière plastique, à moitié gonflé, si bien que le sommet était en forme de couplet et

que la base, aplatie, reposait sur la paille éparsée à terre. Il était juste de taille à passer par la porte. Évidemment, c'était la réalisation de l'idée qu'un farfelu pouvait se faire d'un appareil à naviguer dans les espaces interstellaires. Un titre lui traversa l'esprit, à composer en Bodoni 36 : *Un fermier de chez nous construit une fusée pour aller dans la Lune.*

« Mr. Alsop, questionna-t-il plein d'espoir, ce ne serait pas vous qui auriez bâti ce truc-là, non ? »

Mr. Alsop eut un bon rire : « Oh ! non, ce n'est pas *moi* qui ai fabriqué ça. Je ne saurais pas fabriquer un machin pareil, voyez-vous. C'est des amis à nous, ils sont venus dedans. Bon sang, je ne saurais pas seulement le faire marcher, moi. »

Rafferty scruta intensément le visage du bonhomme et s'assura qu'il était parfaitement sérieux.

« Ces amis à vous, demanda-t-il prudemment, qui est-ce, exactement ? »

— Eh bien, vous allez trouver ça drôle, mais je ne sais pas trop bien. Ils ne causent pas comme il faut, ils ne causent même pas du tout. Tout ce que nous avons pu en tirer c'est qu'ils s'appellent comme quand on tape sur du fer avec un marteau. »

Rafferty avait entrepris de faire le tour de l'objet inconnu et s'en rapprochait graduellement. Il se cogna soudain contre un obstacle invisible. Il cria : « Aïe ! » et se frictionna la cheville.

« Eh ! Mr. Rafferty, j'avais oublié de vous dire : ils ont mis un truc qui empêche d'approcher, comme qui dirait un mur qu'on pourrait pas voir. C'est pour empêcher les gamins. »

— Mais ces amis, Mr. Alsop, où sont-ils, en ce moment ?

— Où ils sont ? A la maison, tiens. Vous pouvez venir les voir si vous voulez. Mais je crois que vous aurez du mal à leur causer.

— Des Russes ?

— Oh ! ma foi non, je ne crois pas. Ils n'ont pas de bonnets à poil.

— Allons voir ça », murmura Rafferty qui reprit le chemin de la maison à travers la boue de la cour.

« Ils sont venus la première fois, ça fait comme qui dirait six ans, déclara Mr. Alsop. Ils voulaient des œufs. Ils pensaient comme ça qu'ils pourraient peut-être élever des poules là-haut où ils demeurent. Leur faut trois ans pour rentrer chez eux. Alors, bien sûr, les œufs, ils se sont gâtés en route. Alors qu'est-ce qu'ils ont fait, ces gens ? Demi-tour, allez ! Et ils sont revenus. Cette fois, le père Alsop leur a fabriqué un genre de petite couveuse pour qu'ils puissent élever leurs poussins tout en rentrant chez eux. » Il eut de nouveau son bon rire : « Je la vois d'ici, tiens, ma petite couveuse, dans le ciel, toute grouillante de petits poussins ! »

Rafferty passa le premier par la porte de derrière et entra directement dans la cuisine. Mr. Alsop l'arrêta avant qu'il pénétrât dans la pièce commune.

« Attendez voir, Mr. Rafferty, ma femme, elle sait mieux leur causer que moi, à ces gens. Alors demandez-lui plutôt à elle tout ce que vous voudrez

savoir. La dame et ma femme, elles s'entendent ma foi pas mal.

— Okay », fit Rafferty. Il poussa gentiment Mr. Alsop devant lui, se disant qu'il jouerait le jeu, qu'il ferait l'idiot.

Mrs. Alsop était assise dans son fauteuil, près d'un poêle portatif. Rafferty vit les deux visiteurs, assis côte à côte sur le canapé. Il les vit agiter délicatement leurs longues antennes flexibles, il vit leurs visages bleu lavande, aussi peu expressifs que des objets de verre, il vit les yeux ronds qui paraissaient peints.

Il se cramponna au chambranle de la porte et ouvrit, lui aussi, des yeux ronds.

Mrs. Alsop se tourna vers lui, rayonnante :

« Mr. Rafferty, dit-elle, les voilà, ces personnes qui sont venues nous voir dans ce fameux avion. »

Elle leva un doigt et les deux « personnes » inclinèrent leurs antennes dans sa direction.

« C'est Mr. Rafferty, poursuivit Mrs. Alsop. Il écrit sur les journaux. Il voulait voir votre aéroplane. »

Rafferty parvint à esquisser un signe de tête ; les visiteurs enroulèrent leurs antennes et s'inclinèrent poliment. La femme se gratta soudain le flanc avec une de ses pinces.

Dans le crâne de Rafferty, quelque chose allait répétant : « Tu n'es pas idiot, Rafferty, tu n'es pas idiot, on ne te la fait pas. Quelqu'un est en train de lancer un coup de publicité, un coup astucieux, un coup formidable... Quelqu'un t'a fait venir pour se payer la tête. Ou bien alors tu es fou, ou tu es ivre, ou tu rêves... »

Il s'efforça cependant de conserver un ton ordinaire.

« Comment dites-vous qu'ils s'appellent, Mrs. Alsop ?

— Ma foi, on n'en sait trop rien. Voyez-vous, ils ne savent que vous faire quelque chose comme des dessins dans la tête. Ils pointent sur vous ces drôles de cornes qui remuent et ils pensent, tout simplement. Ça vous fait penser aussi ; ça vous fait penser la même chose qu'eux. La première fois, je leur ai demandé comment ils s'appelaient et je les ai laissé penser. Tout ce que j'ai vu, c'est une image, comme un homme qui bat du fer sur une enclume. Alors, moi, je crois qu'ils s'appellent quelque chose comme l'Homme-qui-bat-du-fer. C'est peut-être bien une espèce de nom Peau-Rouge. »

Rafferty considéra malicieusement les batteurs de fer et Mrs. Alsop.

« Croyez-vous, fit-il d'un air innocent, qu'ils voudraient parler avec moi... ou *penser* avec moi ? »

Mrs. Alsop parut embarrassée :

« Ils ne demanderaient sûrement pas mieux, Mr. Rafferty. Seulement, voilà, c'est dur, au moins pour commencer. Dur pour vous, je veux dire.

— Tant pis, je vais essayer », déclara Rafferty. Il tira une cigarette et l'alluma. L'allumette enflammée demeura entre ses doigts jusqu'à ce qu'elle les brûle.

« Jetez-la donc dans le seau à charbon », lui dit Mr. Alsop.

Rafferty, docile, jeta l'allumette dans le seau à charbon.

« Demandez à ces... machins... à ces gens, enfin... D'où viennent-ils ?

— C'est pas une question commode », expliqua Mrs. Alsop, toujours souriante. « Je leur ai déjà demandé ça. Ça n'a pas fait grand-chose comme dessin dans ma tête. Enfin, on peut toujours leur redemander. »

Elle leva le doigt et les deux antennes s'inclinèrent dans sa direction, se braquèrent directement sur son front.

« Le jeune homme, articula-t-elle très haut, comme si elle parlait à des sourds, il voudrait savoir d'où vous venez comme ça, vous deux. »

Elle administra un coup de coude au journaliste :

« Levez votre doigt pour qu'ils vous répondent. »

Rafferty se sentit l'air d'un parfait imbécile, mais leva le doigt. La femme dont le mari battait le fer courba son antenne jusqu'à ce qu'elle le visât entre les deux yeux. D'un geste involontaire, il s'arc-bouta contre le montant de la porte. Soudain, il éprouva l'impression que son cerveau était devenu du caoutchouc et qu'on le tordait, qu'on le malaxait, qu'on le martelait jusqu'à lui faire perdre sa forme, puis qu'on en refaisait autre chose de tout à fait neuf. Terrorisé, il se sentit devenir aveugle. Il volait à travers l'espace, à travers un immense vide blanc. Des astres, des météores filaient à toute vitesse. Puis une étoile géante, au scintillement éblouissant, s'imposa un moment à son esprit, puis s'éclipsa. Le cerveau de Rafferty fut libéré. Mais il s'aperçut qu'il tremblait, cramponné au chambranle. Sa cigarette, allumée, se consumait toute seule sur le plancher. Mr. Alsop se baissa pour la ramasser.

« Tenez, Mr. Rafferty, votre cigarette. Alors ? Ils vous ont répondu ? »

Rafferty était devenu très pâle : « Mr. Alsop ! Mrs. Alsop ! C'est vrai ! Ces créatures viennent réellement de là-bas... de l'infini !

— Ça, pour sûr, ils viennent de loin, opina Mr. Alsop.

— Mais... Comprenez-vous ce que cela veut dire ? » Il sentit que sa voix déraillait et il fit un effort pour conserver son calme :

« Comprenez-vous que c'est le fait le plus sensationnel qui se soit produit dans l'histoire de l'Univers ? Savez-vous bien que c'est... oui, certainement... c'est l'affaire la plus formidable ! Et c'est à moi, à moi Rafferty, qu'elle arrive !... » Il avait beau essayer de se contenir, il hurlait. « Le téléphone ! Où est votre téléphone ?

— Le téléphone ? On a pas le téléphone. Par exemple, il y en a un, au poste d'essence. Mais ils vont s'en aller d'ici un moment. Restez donc, vous les verrez partir. Les œufs, la couveuse, le grain, tout ça est déjà embarqué dans leur mécanique.

— Non ! cria Rafferty, suffoquant. Non, ils ne peuvent pas s'en aller *avant un moment* ! Écoutez-moi, il faut que je téléphone, il me faut un photographe ! »

Mrs. Alsop eut son placide sourire.

« Pensez, Mr. Rafferty, nous avons bien essayé de les garder à dîner, mais

il faut qu'ils s'en aillent à une certaine heure. Comme qui dirait, il faut qu'ils profitent de la marée.

— C'est la lune, expliqua Mr. Alsop, doctement. C'est rapport à ce qu'il faut que la lune se trouve au bon endroit. »

Les visiteurs de l'infini demeuraient discrètement assis, leurs pinces croisées sur ce qui leur servait de genoux, leurs antennes joliment roulées pour bien montrer qu'ils ne se permettaient pas de lire dans la pensée des gens.

Rafferty promena un regard angoissé autour de la pièce, cherchant un téléphone qu'il savait ne pas s'y trouver. Joe Pegley, au secrétariat de la rédaction. C'est Joe Pegley qu'il fallait toucher, coûte que coûte. Mais non ! Non, Joe Pegley dirait simplement : « T'es soûl, mon vieux ! »

« Mais c'est la plus formidable affaire du monde, la plus formidable affaire du monde, et tu restes planté là, tu restes... »

Ces mots tournoyaient dans la tête de Rafferty, qui éclata :

« Alsop, écoutez-moi. Vous avez un appareil photo ? N'importe quel appareil photo ! Il me faut un appareil photo !

— Un appareil photo ? répéta Mr. Alsop, plein d'obligeance. Ça oui, j'ai un appareil photo. Même que c'est un bon appareil. Un petit box, tout simplement, mais il fait des bonnes photos. Attendez, je vais vous montrer des photos de mes poules que j'ai prises avec.

— Non, non, non ! Je ne veux pas voir des photos de poules ! Je veux *l'appareil* ! »

Mr. Alsop se dirigea vers le salon et Rafferty le vit fouiller vaguement sur le dessus de l'harmonium.

« Mrs. Alsop ! rugit Rafferty. Il faut que je leur pose des tas de questions !

— Posez, posez, fit Mrs. Alsop avec bonne humeur. Ça ne les gêne pas. »

Mais que peut-on demander à des êtres venus du fin fond de l'univers stellaire ? On a leur nom. Bon. On sait ce qu'ils sont venus chercher sur la terre : des œufs de poule. On sait d'où ils viennent...

Du fond du salon jaillit la voix plaintive de Mr. Alsop :

« Ethel ! Tu ne l'as pas vu, mon appareil photo ? »

Mrs. Alsop soupira :

« Non. Je ne l'ai pas vu. Tu sais bien que tu l'as rangé.

— Le seul ennui, observa Mr. Alsop, cherchant toujours, c'est qu'on n'a pas de pellicule. »

Soudain, les visiteurs de l'infini tournèrent un instant leurs antennes l'une vers l'autre, puis, s'étant apparemment mis d'accord, se levèrent et se mirent à voltiger à travers la pièce avec une rapidité de lucioles. Ils se déplaçaient si vite que Rafferty les voyait à peine. Ils franchirent brusquement la porte et se dirigèrent vers la grange. Tout ce que Rafferty put se dire, consterné, c'est : « Grand Dieu ! Ils sont à moitié insectes ! »

Il se rua cependant au-dehors, galopant dans la boue vers la grange et il hurlait : « Arrêtez ! Arrêtez-vous donc ! » Mais il n'était pas à mi-chemin du

bâtiment que le luisant ballon plastique se faufila au dehors. Il y eut un léger sifflement et il disparut dans les nuages bas.

Rien ne s'offrait plus à l'avidité curieuse de Rafferty qu'un cercle roussi, par terre, et une faible vapeur qui s'élevait de la boue. Il s'y laissa tomber, assis, avec, au niveau de l'épigastre, une douloureuse sensation de creux, de vide et, dans son esprit, l'idée que la plus sensationnelle affaire du monde venait de s'évanouir dans les airs. Pas de photos. Pas de preuves. Pas d'article. Le néant. Morne, il repassa dans son esprit les éléments qu'il avait recueillis :

« M. et M^{me} l'Homme-qui-bat-le-fer... » Il s'avisa soudain de ce que cela voulait dire. Smith, parbleu ! Smith(2), l'homme-qui-bat-le-fer-sur-une-enclume. Smith, évidemment !

« M. et M^{me} Smith se sont rendus, dimanche, à la ferme d'Alfred Alsop. Ils ont regagné leur domicile, dans le système d'Alpha du Centaure, emportant deux colis d'œufs à couvrir... »

Il se releva lentement et secoua la tête. Il resta immobile, les pieds dans la boue et, soudain, il plissa les yeux. On pouvait voir que le fameux cerveau de Rafferty fonctionnait : le cerveau de Rafferty d'où finissait par jaillir « le papier ».

Il s'élança vers la maison et fit irruption par la porte de derrière :

« Alsop ! cria-t-il à tue-tête. Alsop ! Est-ce que ces gens vous ont payé les œufs ? »

Mr. Alsop était grimpé sur une chaise, devant le placard où Mrs. Alsop rangeait la porcelaine. Il cherchait toujours son appareil photographique. « Oh ! mais oui, en un sens, fit-il, ils ont payé.

— Faites-moi voir leur argent, implora Rafferty.

— Oh ! ils ne m'ont pas payé avec de l'argent. De l'argent, ils n'en ont pas, voyez-vous. Mais quand ils *sont* venus la première fois, il y a six ans de cela, ils nous ont apporté des œufs de chez eux, comme qui dirait pour faire un échange.

— Six ans ! » gémit Rafferty. Puis il tressaillit : « Des œufs ? Quelle sorte d'œufs ? »

Mr. Alsop eut un petit gloussement.

« Est-ce que je sais, moi ! On a dit, Ethel et moi, que c'étaient des œufs de canards d'étoile. Ils étaient en forme d'étoile, leurs œufs. Enfin, on les a donnés à couvrir à une poule. Vous ne pouvez pas vous figurez comme leurs pointes la tracassaient, cette pauvre vieille poule. C'était quelque chose ! » Mr. Alsop descendit lentement de sa chaise. « Entre nous, les canards d'étoile, ça ne vaut pas grand-chose. Ça ressemble à une espèce de petit hippopotame et ça ressemble aussi à une hirondelle. Seulement, ça a six pattes. Il n'y en a que deux qui sont venus à bien. On les a mangés pour le *Thanksgiving Day*(3) ».

Le cerveau de Rafferty travaillait toujours, quêtant désespérément l'indice, le bout de preuve qui convaincrerait son rédacteur en chef... Qui convaincrerait le monde...

Il se pencha sur le bonhomme et murmura presque :

« Mr. Alsop... Vous ne sauriez pas par hasard où *sont les squelettes* de ces canards d'étoile ? »

Mr. Alsop parut perplexe :

« Les esque... Ah ! vous voulez dire les os ? On les a donnés au chien. Ça fait cinq ans de cela. Oui, et le chien il est mort aussi, à présent. Par exemple, je sais où sont ses os, à lui. »

Rafferty prit son chapeau comme un homme en transes.

« Merci, Mr. Alsop, fit-il vaguement. Merci bien. »

Il sortit sous le porche et mit son chapeau sur sa tête. Il le repoussa en arrière. Il leva les yeux vers les nuages. Il fixa les yeux sur les nuages jusqu'à se sentir étourdi, comme s'il s'enfonçait en vrille dans leur masse inconsistante...

Mr. Alsop rouvrit la porte et s'avança. De sa manche, il essuyait la poussière sur un petit objet carré.

« Ça y est, Mr. Rafferty, dit-il. Je l'ai retrouvé, l'appareil photo ! »

The star ducks.

Publié avec l'autorisation de Mrs. Rosalie Moore Brown.

©Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

RICHARD MATHESON : COURRIER INTERPLANÉTAIRE

Le thème de l'amour entre une extraterrestre et un humain – ou inversement – apparaît dans d'innombrables récits. Il n'est souvent qu'un élément romantique ajouté à une intrigue d'aventures, comme dans beaucoup de livres d'Edgar Rice Burroughs. L'auteur postule en ce cas des extraterrestres humanoïdes ; J.-H. Rosny aîné, dans ses Navigateurs de l'infini, fut un des premiers auteurs à s'écarter de ce principe. Un autre cas remarquablement rare est celui de la jeune extraterrestre qui entre en contact avec notre planète simplement parce qu'elle espère y découvrir l'âme sœur.

JEUNE VÉNUSIENNE ESSEULÉE ; jolie ; oui ; de contact facile⁽⁴⁾ et de société agréable ; tendre et gaie à l'extrême. Serait heureuse correspondre avec homme-de-la-Terre mêmes caractéristiques.

*Loolie –
Vert Logis – Vénus.*

5 juillet 1951.

Chère Loolie,

Je ne sais pas ce qui me prend de me lancer là-dedans, mais je suis trop fatigué pour me poser des questions. Vous avez déjà passé toute une nuit sur des calculs d'astrophysique ? Eh bien, moi, c'est ce que je viens de faire et je suis groggy.

C'est pour ça que je réponds tout de go à votre annonce. Après tout, quelle importance ? Je comptais m'offrir une demi-heure de détente avant d'aller me pieuter, et j'ai envie de faire marcher ma bonne grosse vieille machine à écrire. Alors, me voilà installé devant une tasse de jus bien chaud.

Je me fiche pas mal que vous viviez sur Vénus ou Pluton, ou dans une petite hutte de roseaux à Kehalick Kahooey (îles Hawaii.) Tout ce que j'espère, c'est que vous n'avez rien à vendre.

Vous savez, ce serait rudement intéressant de découvrir s'il y a vraiment des gens sur Vénus, Mars, ou toute autre de ces sacrées boulettes de papier mâché qui tournent autour du bon vieux soleil !...

C'est bon : j'admets que vous ne sachiez rien de la Terre, que vous n'en connaissiez que dalle (ça, c'est de l'argot.) Pourtant, elle est chouette, cette Terre, et vous devriez l'aimer à la folie, JEUNE VÉNUSIENNE ESSEULÉE !

Qu'est-ce que c'est que ce petit jeu, ma belle ? Et ces sous-entendus ? « De contact facile... ? » Faudra que je prenne des renseignements sur vous, bon sang !

Jolie : oui. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Pour ce qui est de moi, joli : non.

Mais je suis gai à l'extrême, moi aussi. Je me réveille tard le soir et je déverse mon extrême gaieté un peu partout surtout quand, avec Willy (mon copain de chambre) j'ai ingurgité quelques chopes de ce breuvage qu'on obtient, paraît-il, en pressant le grain des épis ondoiyants.

Vous avez de la bière sur Vénus ?

Vénus ! *Un petit souffle de Vénus* ! C'est le titre d'un spectacle de variétés qui est présenté ici-bas. Vénus était la déesse de l'Amour, je crois. Est-ce que vous ressemblez à Mary Martin ? Je ne le pense pas. Mais, si jamais vous ressemblez à Ava Gardner... alors, qu'on retienne la fusée Sam ! Je remballer mes frusques tout de suite et en route pour Vénus !

Qui je suis, moi ? Cet affreux jojo qui vous écrit dans un style semi-facétieux et qui vous en met plein la vue avec ses propos ironiques ?

Nom : Todd Baker. Profession : étudiant en astronomie au collège de Fort dans l'Indiana-collège subventionné par un vieux bonze plein aux as qui s'en est toqué en lisant la prose de feu Charles Fort.

Mais dites donc ! Je réfléchis que, si vous vivez vraiment sur Vénus (ce que je persiste à oublier parce que je crois que ce sont des bobards...) Enfin ! si vous habitez réellement là-haut, dans ce monde fantomatique et nébuleux, vous n'allez rien piger du tout à mes divagations.

Alors, pour faire un peu d'exercice mental et donner de l'activité à mes méninges, je vais supposer que vous y vivez pour de bon, sur Vénus. Distance moyenne de cette planète au Soleil = 108 millions de kilomètres ; excentricité = 0,0068 ; inclinaison sur l'écliptique = 3° 23' 38".

Pardon ! Voilà que je me laisse entraîner par les chiffres, qui me sautent à l'esprit comme des poissons dans un filet. C'est ce qui arrive, au bout d'un moment, quand on a peiné sur des calculs : intégrales, différentielles, fonction d'une fonction... Ne vous y frottez pas, ma belle ! Vaut mieux rester esseulée sur Vénus.

J'appartiens à l'espèce mâle. Je suis sain d'esprit, malgré mon style épistolaire qui pourrait donner une impression contraire. Je viens de passer trois absurdes années au collège de Fort afin de me préparer à une vie de totale obscurité, consacrée à l'étude de ces petites têtes d'épingles que quelqu'un a eu l'audace d'aller accrocher là-haut, sur le fond sombre de la voûte céleste.

Cri dans la nuit : ne pourrais-je être plutôt un simple plombier ? Mais pas du tout ! Il me faut prendre la température de chaque étoile et émettre un diagnostic... Hum ! la patiente se fait vieille : elle n'a plus que quatre-vingt-quinze milliards d'années à vivre !

C'est bon ! Pas de métaphores oiseuses et dénuées de gaieté à l'extrême,

ni de considérations sarcastiques.

Ici, c'est la Terre. Elle a un diamètre de 12 756 kilomètres. Ne me demandez pas pourquoi : c'est un secret.

Je suis un « homme-de-la-Terre-de-mêmes-caractéristiques ». J'ai vingt-six ans, ce qui signifie que j'ai suivi un processus d'évolution physique et mentale (hum ! physique, en tout cas) pendant vingt-six fois trois cent soixante-cinq jours. Il faut à la Terre trois cent soixante-cinq jours pour tourner autour du soleil (un jour étant constitué par la rotation de ladite boule autour de son axe).

Sur la Terre, sur ce continent, sur la parcelle de sol de cet hémisphère que Davy Jones, notre Génie de la Mer, n'a pas jugé bon de recouvrir de son flot perpétuel, se trouve un pays qu'on appelle les États-Unis d'Amérique. Dans ce pays se trouve l'État d'Indiana, et dans l'Indiana se trouve Fort. A Fort, il y a un collège ; dans ce collège il y a moi, et en moi est née cette idée idiote d'écrire à une fille qui se prétend habitante de Vénus.

Je vais vous dire ce qu'on va faire.

Vous allez me parler de Vénus. Nous autres, pauvres bougres d'ici-bas, nous ne pouvons pas la voir, comprenez-vous ? Il y a là-haut quelqu'un qui fume un sacrément long cigare !

Alors, vous allez me donner quelques tuyaux et quelques chiffres sur cette planète. Vous pourriez même m'envoyer des échantillons de cailloux, de plantes, de boue et tout ça. Qu'est-ce que vous en dites ? Je vous ai eue là, hein ?

En tout cas, même si vous n'êtes qu'une simple habitante de la Terre qui s'amuse à faire une blague, envoyez-moi un mot la prochaine fois que vous vous sentirez le cerveau en ébullition.

Et maintenant, au plumard ! J'ai quatre bonnes heures de sommeil devant moi : ça, c'est une nuit !

Je retire ce que j'ai dit : Willy est en train de ronfler...

De ma planète verdoyante et tournoyante je vous envoie mille amitiés.

TODD BAKER,
1 729 « J » Street,
Fort, Indiana.

7 juillet 1951.

Oh ! cher Toodbaker !

N'était-ce pas délicieux de recevoir de vos nouvelles ? Suis reconnaissante infiniment. Que c'est bon à vous ! Je souhaiterais avoir un plus récent livre-pour-traduire, mais il n'y en a pas ici. Voyez-vous ? « Excusez-moi, chéri. »

J'ai reçu votre message. Vite, il est arrivé vite, ramassé par mes gardiens. Si heureuse suis-je que vous ayez message à Loolie. Je n'en ai reçu d'autre que le vôtre. Je ne serais pas même heureuse s'il n'y avait pas eu de réponse du tout. J'ai travaillé en quantité pour placer la note sur ma personne

à l'endroit où vous l'avez vue. C'était du bon anglais, non ?

Dans votre message il y a beaucoup qui n'était pas connu de moi. Le livre-pour-traduire est vieux, comprenez-vous ? Tasse de jus n'y est pas. Et non plus perpétuel employé comme adjectif aussi courant. Ni Kehalick Kahoeœy, Hawaii. Est-ce là une planète ?

Je suis ici. Sur Crst. Cela que vous appelez Vénus. Chouette endroit en argot. C'est bien ? « Vous m'êtes cher. »

Oh ! oui, je suis aimante de la Terre. Mais, plus que tout, de son Toodbaker. Je n'ai pas projeté de rester là-bas avec vous après... Attendez maintenant : il me faut chercher le convenable mot... après mariage. Non !

Non. J'avais pensé que vous veniez sur ma planète. Mais plus tard sera temps de décider cela. Pas de souci il y a, n'est-ce pas, chéri ?

« Contact facile » est une expression mauvaise, je vois maintenant. Je suis sociable, voilà ; et capable d'avoir beaucoup des enfants. Dix à la fois, tout de suite. Vous serez fier. Et jolie : oui, je suis. Et vous, je sais, être beau. Je sais. Nous serons tellement bonheur. Oh ! « mon chéri, c'est bon de le savoir ! »

Je ne suis pas déesse de l'Amour. Mais je vous aime, n'importe comment ? Cela ne semble pas une question, mais, dans le livre-pour-traduire il y a toujours un ? après comment. C'est juste ?

Je suis contente que vous possédiez un copain de chambre. Comme naturel, il ne peut pas rester avec nous ici, sur Crst. Cependant, si Willy (comme vous dites est son nom) désire une autre Jeune Vénusienne Esseulée, je peux la trouver. J'en connais beaucoup. Toutes aussi jolies : oui, autant que je suis jolie. Oui.

Mary Martian(5) ? Je ne savais pas que votre planète était en rapport messenger avec la quatrième à partir de l'Unité Sidérale centrale. Nous ne l'avions pas crue habitable. C'est bien, cependant. Je l'ai dit à nos explorateurs du ciel. Ils sont contents de savoir cela. Davy Jones et Ava Gardner, pas connus. Qui est Sam ?

Oh ! chéri, vous n'êtes pas affreux ! Je sais que vous êtes beauté et amour. Nous serons amoureux l'un avec l'autre, ensemble. Oh ! combien, chéri ! Beaucoup de bébés. Des centaines. Mon... J'oublie le mot.

Fort, je ne suis pas connaissante. J'ai choisi un endroit avec une pointe, et j'ai fait descendre mes gardiens pour raconter mon esseulement. Je suis la première à essayer. Si cela marche bien – et cela a bien marché : oui. Alors, je raconterai le reste de moi. Je possède deux cents et sept sœurs. Gentilles. Toutes jolies. Vous les aimerez quand elles vous verront.

Les chiffres que vous dites pas tous ne sont justes, mais c'est bon comme cela. J'envoie une supplémentaire page de notes. Voyez ce qu'elles montrent. Formules, lois et vérités sur les choses d'ici. Dans une boîte j'enverrai quelques échantillons de cailloux et tout ça.

Ma taille est de L-. Cela veut dire, je crois, huit pieds cinq pouces de vos mesures. Je suis très jeune. J'espère que cela n'importe pas à vous de marier avec telle une... enfant. Je peux déjà porter des bébés. Deux cents au

moins, bien sûr.

Et maintenant, il va falloir que j'envoie ce message de votre Loolie. Je maintenant bientôt viendrai vous chercher. Vous, de certain, vous plairez mieux sur Crst que sur votre glacialement froide Terre si manquante en chaleur et en air. Ici, c'est la plénitude de chaleur pendant toute l'U'U', c'est-à-dire *année* dans votre langage. 224,7 jours. Presque.

Maintenant, cher Todd baker, c'est adieu pour la circonstance. Bientôt viendrai-je. Combien heureux serons-nous ! Oui ! « Mon chéri, c'est tout mon amour que j'envoie. Un baiser. »

Loolie.

1 729 « J » Street, Fort, Indiana.

10 juillet 1951.

Service des Petites Annonces

« The Saturday Review », 25 West 45th Street New York 19, N. Y.

Messieurs,

Je souhaiterais obtenir quelques renseignements sur l'annonce publiée dans votre numéro du 3 juillet au nom d'une *Jeune Vénusienne esseulée*.

J'ai écrit à cette personne, qui se prétendait habitante de la planète Vénus – tout en étant, naturellement, convaincu qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

Or, deux jours après avoir expédié ma lettre, j'ai reçu une réponse.

Le fait que cette réponse ait été rédigée en charabia ne prouve rien en lui-même.

Cependant, en même temps que la lettre en question, me sont parvenues une feuille de données numériques et une boîte contenant des échantillons de plantes et de minéraux dont la prétendue *Jeune Vénusienne* affirme qu'ils proviennent de sa planète.

Un professeur de mon collège – celui de Fort – procède actuellement à l'examen des échantillons et à la vérification des données numériques. Il n'a encore émis aucun avis à ce sujet.

Mais je suis d'ores et déjà à peu près certain que ces échantillons appartiennent à des variétés de plantes et de minéraux inconnus sur la Terre. Ils proviennent bien, en fait, d'une autre planète : j'en suis pratiquement convaincu.

Je désirerais savoir comment cette personne – quelle ou qui qu'elle soit –, a réussi à entrer en communication avec vous et a fait insérer dans vos colonnes une annonce de cette nature.

Celle-ci ne me paraît guère conforme à la bonne tenue que, selon vos propres affirmations, vous vous faites un devoir de donner à votre revue.

Cette *Jeune Vénusienne*, Loolie, parle de *m'épouser* ! de descendre jusqu'ici pour venir me chercher !

Je vous prie de vouloir bien me répondre de toute urgence car il s'agit là

d'une affaire extrêmement pressante.

Avec mes remerciements anticipés, veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de mes sentiments distingués,

Todd Baker.

11 juillet 1951.

Monsieur,

Nous avons en main votre lettre du 10 courant, dont nous vous avouons ne pas comprendre la signification. Aucune annonce semblable à celle que vous décrivez n'a paru dans les colonnes de notre numéro du 3 juillet.

A notre avis, vous avez été victime d'une mauvaise plaisanterie.

Cependant, nous avons pris contact immédiatement avec l'un de nos représentants à Fort, qui va procéder à une enquête sur cette affaire.

Nous restons à votre entière disposition au cas où vous jugeriez bon de faire à nouveau appel à nos services.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments distingués,

pour le Rédacteur en chef,

Signé : J. LINTON FREEDHOFFER.

Mr. Todd Baker, 1 729 « J » Street,
Fort, Indiana.

Professeur Reed,

Je suis passé pour vous voir, mais vous n'étiez pas dans votre bureau.

Y a-t-il du nouveau ?

Je me fais beaucoup de souci. Si vous constatez que ces échantillons sont authentiques, comme je le crois, je suis fichu. J'ai la chair de poule en pensant aux pouvoirs fantastiques que doit posséder cette Loolie.

Je ne comprendrai jamais comment elle a réussi à faire passer son annonce dans le *Saturday Review*, mais j'espère sincèrement qu'il s'agit d'une mauvaise plaisanterie.

Dans le cas contraire...

Dès que vous aurez abouti à une conclusion, voulez-vous être assez aimable pour me la faire connaître ?

Todd Baker.

Toddy mon Pote,

Le Prof. Reed a téléphoné. Paraît qu'il a constaté que les échantillons (si tu sais de quoi il retourne ?) sont parfaitement authentiques. Qu'ils proviennent vraiment d'une planète autre que la Terre. De qui se paie-t-on la tête ? Sauf respect dû aux mânes de Charles Fort.

En tout cas, le vieux te fait dire d'aller le voir ce soir pour entendre son

laïus. On est devenu le choucho du prof, hein ? C'est du beau !

Sur ce, je vais dîner.

A toi avec adoration, ton copain de chambre, l'éternel étudiant de deuxième année,

Willy.

P.S. : Il est arrivé une lettre pour toi.

11 juillet 1951.

Oh ! cher Todd baker,

Pensez ! Quelle chance ! J'ai obtenu un vaisseau spécial. Je peux maintenant venir immédiatement dès demain. Oh ! bonheur ! « Emballez vos frusques, chéri. » Je viens pour vous remmener avec moi. Je suis si pleine de joie. Je vous prie, pressez-vous.

Avec mille choses,
LOOLIE.

Loolie !

Non ! Vous ne pouvez pas faire ça ! Je suis un homme-de-la-Terre : laissez-moi le rester ! Et vous, restez où vous êtes. Je n'irai avec vous *nulle part*. Vous voilà prévenue.

Je vous en prie !

Restez où vous êtes !

T. BAKER.

P.S. : J'ai un fusil de chasse ! Prenez garde !

Extrait du *Fort Daily Tribune* du 13 juillet 1951 :

GLOBE FLOTTANT APERÇU AU-DESSUS DU CAMPUS

Plus de trente étudiants et habitants de Fort affirment avoir aperçu, la nuit dernière, un globe flottant dans les airs. Selon les rapports qui nous ont été adressés, le globe a plané au-dessus du campus pendant au moins dix minutes avant de disparaître derrière les faubourgs de la ville.

Cher Journal intime,

Eh bien, me voici de retour. Je n'y comprends rien. J'ai été trompée. Je l'ai été. Cela semble si bizarre.

Je me suis donné tant de mal pour faire passer mon annonce dans cette publication terrienne. Et, ensuite, ce Todd baker s'est donné la peine de me répondre. Et j'ai pensé que ça y était, que j'avais enfin un compagnon. Il

paraissait si intéressé et *si* charmant !

Mais ciel ! Quand je lui ai dit que nous devons devenir conjoints, il a protesté comme si c'était quelque chose de terrible. Quel sens cela a-t-il ? Je croyais qu'il se montrait simplement timide, comme le sont tous les mâles épuisés de chez nous.

Aussi, à la troisième phase, je suis montée à bord du vaisseau (que je m'étais donné – oh ! – tant de peine pour me procurer.) Je suis descendue là-bas en sept eks environ.

J'y suis restée pendant un peu moins d'un demi-ek, suspendue au-dessus d'un lieu verdoyant sur lequel s'élevaient de hauts édifices. Là, à l'aide du détecteur de protons, j'ai localisé les ondes de Todd baker et je me suis dirigée vers cette « *J* » *Street* où il demeure.

J'ai atterri derrière son édifice personnel.

Je suis descendue du vaisseau et j'ai marché vers cet édifice. J'ai décelé la présence de Todd baker grâce à mon détecteur portatif. Les ondes me parvenaient librement à travers une ouverture carrée percée en haut du mur.

J'ai évacué l'air de ma ceinture pour pouvoir me hisser jusque-là. Et puis j'ai pénétré dans l'ouverture. Je m'y suis sentie terriblement à l'étroit.

Il était là.

Quel choc !

Il tenait dans ses mains un objet long et brillant qu'il pointait vers moi. Mais ensuite, il a laissé tomber l'objet sur le sol et il a dit quelque chose.

Je ne sais pas comment ces hommes-de-la-Terre font pour se comprendre ! C'était un gloussement très bizarre, qui s'est étouffé en lui. Il m'a regardée fixement et la cavité d'où sort sa voix s'est agrandie. Puis elle s'est écartée dans le sens de la largeur en découvrant ses dents.

Ensuite, les organes de la vue situés à sa partie supérieure se sont mis à rouler et ont disparu. Je suppose que c'est mon nuage d'air qui en a été cause. Il m'a tendu les bras et il a fait un pas en avant. Mais, alors, il est tombé par terre en poussant un cri aigu. Il a dit... « Mama. »

Je me suis approchée de lui pour l'examiner.

Oh ! là là !

Il n'était pas du tout de mêmes caractéristiques. Cela ne pouvait absolument pas s'arranger. Il était si fragile et si pâle ! Je doute que les êtres de sa race puissent durer longtemps, conformés comme ils le sont. Et si petits !

Alors, je l'ai laissé là, le pauvre.

Et dire que j'avais été si heureuse avant. Maintenant, je suis de nouveau esseulée. Je veux un compagnon.

Que faire à présent ? Rien, je pense. Ou bien, si, peut-être...

20 juillet 1951.

Chère Mrs. Baker,

Je crois que vous feriez bien de venir chercher Todd pour le ramener à la maison. Il est dans un triste état.

Il sèche tous ses cours et il ne mange plus rien. Toute la journée, il reste assis dans la chambre à regarder fixement autour de lui. Pendant toute la semaine, il n'a dormi que quelques heures et, quand enfin il s'assoupit, il ne cesse de marmonner dans son sommeil et d'appeler « Louie ». Nous ne connaissons pas de Louie.

Cet après-midi, j'ai trouvé dans la corbeille à papiers ces deux lettres que je joins à la mienne. Je n'y comprends rien. Mais vous feriez bien de venir chercher Todd !

En hâte,
WILLY HASKELL.

Lettre jointe :

Monsieur,

Nous sommes au regret de vous faire savoir que nous ne pouvons accepter d'insérer votre annonce personnelle dans les colonnes de notre revue.

En conséquence, vous voudrez bien la trouver en retour ci-incluse.

Autre pièce jointe :

LOOLIE !

Je suis désolé. Je ne savais pas que vous étiez aussi grande et aussi belle. Voulez-vous revenir ? Je vous en prie ! Je vous attendrai chaque jour.

Avec tout mon amour,

Todd.

JEUNE VÉNUSIENNE ESSEULÉE ; jolie : oui ; de contact facile et de société agréable ; tendre et gaie à l'extrême. Serait heureuse correspondre avec homme-de-Mars mêmes caractéristiques.

Remarque : Suis liée d'amitié avec Mary Martian.

*Loolie –
Vert Logis – Vénus.*

Traduit par DENISE HERSANT.

« SRL AD »

Public avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© D Librairie Générale Française. 1974, pour la traduction.

JOHN ANTHONY : L'HYPNOGLYPHE

Dans l'univers de la science-fiction, le thème de l'amour n'a longtemps été utilisé qu'avec les colorations les plus prudes, les plus conventionnellement victoriennes. Mais cette chaste et délicate réserve ne peut représenter qu'une particularité culturelle, caractérisant une époque ou un lieu : hors de toute science-fiction, la Terre nous en apporte la preuve. Et à l'intérieur même de la science-fiction, le point de vue et les éthiques – pour ne rien dire des mœurs –, peuvent varier d'un monde à l'autre. Liés à cette notion, toute une série de thèmes longtemps restés tabous ont été utilisés au cours des vingt dernières années.

JARIS tenait l'objet dans le creux de sa main, tandis que son pouce caressait la petite fossette sur la paroi polie.

« Ceci est réellement la pièce maîtresse de ma collection, dit-il, mais il n'existe aucun nom pour qualifier cet objet. Je l'appelle l'Hypnoglyphe.

— L'Hypnoglyphe ? » répéta Maddick en reposant sur la table une opale vénusienne superbement bariolée, de la taille d'un œuf d'oie.

Jaris sourit à l'homme plus jeune.

« Oui, l'Hypnoglyphe ! dit-il. Tenez, jetez-y un coup d'œil. »

Maddick posa l'objet dans la paume de sa main, le caressant doucement, passant gentiment son pouce dans le petit creux.

« Et ce serait la pièce maîtresse de votre collection ? demanda-t-il. Mais ce n'est qu'un bout de bois !

— On peut dire d'un homme, observa Jaris, qu'il n'est pas beaucoup plus qu'un bout de viande, néanmoins, il possède certaines qualités extraordinaires. »

Maddick laissa errer son regard autour de la chambre aux trésors, tandis que son pouce continuait à caresser le petit creux.

« Je vous le concède. Permettez-moi de vous dire que je n'ai encore jamais vu autant de trésors accumulés dans une même pièce. »

La réponse de Jaris rejeta la pointe d'avidité qui venait de percer dans la voix de l'homme plus jeune.

« Jusqu'à présent votre vie n'a pas été des plus longues. Peut-être vous reste-t-il même des choses à apprendre. »

Maddick rougit pendant un instant, puis il fit une moue presque imperceptible et haussa les épaules.

« Eh bien, pour quoi est-ce fait ? » demanda-t-il en étendant la main et en

regardant ses doigts caresser la chose.

Jaris eut un nouveau ricanement.

« Exactement pour faire ce que vous faites. Cette chose est irrésistible. Dès qu'on la prend dans la main, le pouce se met tout simplement à caresser automatiquement cette fossette et automatiquement ne peut s'arrêter de la caresser. »

La voix de Maddick prit ce ton que les très jeunes réservent pour faire plaisir aux vieux.

« Oui, c'est un petit machin bien amusant, dit-il. Mais pourquoi ce nom, plutôt prétentieux ?

— Prétentieux ? répéta Jaris. Il me semblait simplement descriptif. Cet objet est réellement hypnotique. »

Il sourit en observant les doigts de Maddick qui continuaient à jouer avec la chose.

« Vous avez peut-être entendu parler d'un sculpteur, nommé Gainsdale, qui, vers la fin du XX^e siècle, s'amusait à créer des objets de ce genre. Il fonda même une école de sculpture connue sous le nom de Tropisme. »

Maddick haussa les épaules, toujours absorbé par l'objet reposant dans le creux de sa main.

« N'importe qui lançait une école de quelque chose à cette époque. Je n'ai pas le souvenir de celle-ci.

— Il s'agissait d'une théorie intéressante », dit Jaris, en saisissant un cristal spatial arcturien et en observant le jeu des rayons qui en émanaient. « Son argument – très sain à mon avis – était que la surface de tout organisme possède des réactions tactiles natives. Par nature un chat aime à être caressé dans un certain sens. Par nature la fleur de l'héliotrope se tourne vers le soleil.

— Et par nature l'homme adore que l'on se moque de lui, dit Maddick, sarcastique. Jusqu'à présent nous avons établi certaines idées de base du tropisme avec un « t » minuscule. Et alors ?

— L'intérêt ne réside pas dans les idées, mais dans leur application, poursuivit Jaris, ignorant l'impolitesse de son cadet. Gainsdale a tout simplement poussé ses études du tropisme plus loin que quiconque axant lui. Tout au moins quiconque sur la terre. Il pensait que chaque surface du corps réagit naturellement envers certaines formes et certaines textures et il commença à sculpter des objets qui – du moins il le prétendait – rendaient les surfaces corporelles automatiquement heureuses. Il créa des objets destinés à frotter le cou, d'autres destinés à frotter le front. Il prétendait même être capable de guérir les maux de tête de cette façon.

— Mais ce n'est là rien d'autre que les méthodes médicales de la Chine ancienne, dit Maddick. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, j'ai acheté un talisman du XVIII^e siècle, censé guérir les rhumatismes par frottement. Simplement une curiosité.

— Gainsdale devait certainement connaître la glyptique orientale, acquiesça Jaris, mais il essaya de systématiser *son idée directrice en une série*

de principes. Il fit même une tentative de ressusciter la mode des netzkés japonais, ces petites figurines polies que les samourais accrochaient à leurs ceintures. Cependant Gainsdale préférait sculpter pour le corps entier. A une certaine période il se lança dans la bijouterie psychique et créa des bracelets qui étaient agréables au bras. Pendant un certain temps il sculpta des sièges auxquels le séant ne pouvait résister.

— C'est ce que je qualifierais d'art réaliste », observa Maddick.

Il continuait à jouer avec l'objet qu'il avait à la main, tournant le petit creux sur sa paume, puis le ramenant à nouveau dans une position où le pouce pouvait le caresser.

« On pourrait même dire qu'il est allé bien au fond des choses. »

Il lança un sourire à Jaris, comme s'il attendait que celui-ci reconnaisse son esprit, mais ne rencontra pas la moindre réaction.

« En fait, c'était réellement un homme, dit Jaris avec le plus grand sérieux. Je ne sais si ce furent les chaises et les fesses qui lui en donnèrent l'idée, mais ensuite il se mit à expérimenter des accessoires destinés à préserver la puissance sexuelle. Une ligue de quelque chose lui fit interdire cette pratique ; néanmoins, il vaut la peine de noter que son dernier enfant naquit alors qu'il avait quatre-vingt-quatre ans. »

Maddick lança un regard en coin à Jaris.

« Enfin... une application pratique ! »

Jaris regarda la main de Maddick qui continuait à caresser l'Hypnoglyphe, ses doigts se mouvant comme s'ils étaient animés par une vie personnelle.

« Après cela, poursuivit Jaris, ignorant le regard de Maddick, Gainsdale se mit à sculpter des blocs à dormir – des oreillers en bois dans le genre des blocs de porcelaine utilisés au Japon et sculptés de façon à procurer du plaisir à la tête. Il prétendait que cela donnait de beaux rêves. Cependant il a surtout sculpté des objets pour les mains, exactement comme les sculpteurs de talismans japonais se cantonnèrent finalement uniquement dans la création de netzkés. Après tout, la main n'est pas seulement l'organe tactile naturel à sens unique, elle possède également le genre de mobilité qui répond avec le plus de plaisir à la texture et à la masse. »

Jaris reposa le cristal spatial et observa la main de Maddick.

« Tenez, exactement comme vous le faites en ce moment, dit-il. Oui, Gainsdale était à la recherche de l'objet auquel la main humaine serait incapable de résister. »

Maddick considéra la chose dans sa main, ses doigts la touchant comme s'ils étaient seuls avec elle, quelque part très loin du bras dont ils dépendaient et du cerveau qui les commandait.

« Je dois avouer que c'est très agréable, dit-il. Mais tout ceci n'est-il pas un peu trop tiré par les cheveux ? Vous n'allez tout de même pas me faire croire que le plaisir est irrésistible. Si nous ne possédons pas de contrôle sur notre désir de jouissances, pourquoi ne sommes-nous pas en train de nous étrangler les uns les autres pour le plaisir de caresser cette chose ?

— Peut-être simplement, dit Jaris, parce que mon désir de la caresser est moins fort que le vôtre. »

Maddick laissa de nouveau errer son regard autour de la pièce, véritable musée précieux.

« On comprend que vos désirs puissent perdre en intensité en se multipliant », dit-il et pendant un instant sa voix devint suave.

Il parut se rendre compte de son impolitesse, car il changea aussitôt de sujet.

« Je croyais que vous ne collectionniez que des objets extraterrestres. Alors comment se fait-il que vous possédiez ceci ?

— Il s'agit d'une curieuse coïncidence, dit Jaris, ou plutôt de ces coïncidences curieuses. L'objet que vous avez dans la main *est* extraterrestre.

— Et les autres coïncidences curieuses ? » demanda Maddick.

Jaris alluma un de ses infects cigarillos.

« Je crois que je ferais aussi bien de commencer par le commencement, déclara-t-il à travers un nuage de fumée.

— Mon petit doigt me disait que j'allais avoir droit à une histoire, dit Maddick. Vous, les collectionneurs, vous êtes tous les mêmes. Il ne m'a jamais été donné d'en rencontrer un qui ne soit pas un conteur d'histoires. Je pense qu'elles sont la raison d'être de la collection. »

Jaris sourit.

« En effet, c'est une maladie professionnelle. Mais collectionnons-nous pour avoir le plaisir de raconter des histoires, ou racontons-nous des histoires pour avoir le plaisir de collectionner ? Il se pourrait même que si je réussis à raconter mon histoire suffisamment bien, j'arrive à vous compter dans ma collection ? Eh bien, installez-vous confortablement et je vais faire de mon mieux : un auditeur nouveau, une occasion nouvelle. »

Il désigna à Maddick un fauteuil en os, délicieusement sculpté, plaça l'humidificateur, les sachets de drogue et une carafe d'eau-de-vie du Danube à portée de la main de son visiteur et s'assit à son bureau en l'invitant d'un geste de la main à se servir.

Après la pause rituelle avant l'histoire, qu'aucun conteur digne de ce nom ne saurait omettre, il dit :

« Je suppose que l'une des raisons pour lesquelles j'attache un tel prix à cet objet est que je me le suis procuré lors de ma dernière expédition au plus profond de l'espace. Ainsi que vous pouvez le voir, ajouta-t-il en désignant sa collection d'un geste négligent, j'ai commis l'erreur d'en revenir riche et cela paraît avoir tué la bougeotte en moi. Me voilà solidement rattaché à la Terre par suite de ma propre avidité. »

Maddick, bien calé dans son fauteuil, caressait de son pouce la petite fossette lisse de l'objet.

« Croyez-moi, le fait d'être insolemment riche est le sort le plus désagréable qu'on puisse imaginer. »

Jaris était tout à son histoire.

« J'étais en train de prospecter l'espace du côté de Deneb Kaïtos, à la recherche de cristaux spatiaux, poursuivit-il, lorsque j'en découvris un gîte d'une richesse incroyable, une ceinture d'astéroïdes fourmillant tout simplement de ces cristaux merveilleux. Nous chargeâmes notre navire astral de tout ce qu'il pouvait contenir de ces cristaux, il y en avait suffisamment pour nous payer le luxe d'acheter deux fois toute la Terre et nous nous apprêtions à prendre le chemin du retour, lorsque nous découvrîmes que Deneb Kaïtos possédait un système planétaire. Il y avait déjà eu plusieurs expéditions de ce côté, sans que personne n'ait jamais signalé un système planétaire et jusqu'alors nous avons été tellement occupés à charger des cristaux, que nous avons quelque peu négligé de faire des observations. Mais je dus bientôt me rendre compte que ce que j'avais tout simplement pris pour une ceinture d'astéroïdes, était en réalité une planète éclatée, décrivant une orbite autour de son soleil. Ces fragments accusant une teneur en diamant pur d'environ 8 pour 100, il n'était pas surprenant que nous soyons tombés sur la veine la plus riche d'entre toutes.

« Nous procédâmes à un relèvement rapide du système et décidâmes de nous poser sur DK-8 pour les vérifications habituelles et pour la recherche des formes de vie. DK-6 donnait déjà certaines indications suggérant des formes de vie, mais insuffisantes pour justifier une escale supplémentaire. Par contre, pour DK-8 ces indications étaient très fortes. Tellement fortes que nous crûmes même avoir une excellente raison pour nous faire attribuer le Prix de la Fédération. Dans notre astronef tellement chargé de cristaux spatiaux, même un million d'Unités paraissaient être une misère, mais nous aurions eu la satisfaction de découvrir un Nouveau Groupe d'Intelligence. Le complexe de Colomb, je présume.

« Peu importe, nous nous posâmes sur DK-8 et c'est là-bas que j'ai trouvé l'objet que vous tenez à la main. Sur DK-8 c'est un accessoire de chasse. »

Maddick sembla déconcerté.

« Un accessoire de chasse ? répéta-t-il. Ah ! Vous voulez sans doute dire comme pour David et Goliath ? Une pierre de fronde ?

— Non, dit Jaris. Ce n'est pas un projectile. C'est un piège. Les indigènes les disposent pour piéger les animaux. »

Maddick considéra l'objet tout en continuant à le caresser.

« Allons ! Allons ! Vous ne voulez tout de même pas me faire croire qu'ils en placent par-ci, par-là, qu'ils attendent que ces objets soient envahis par des termites et que, ensuite, ils bouffent les termites ? Ce n'est pas un piège de ce genre ? »

Pendant un instant la voix de Jaris se durcit.

« Dans l'espace on trouve des choses encore bien plus étranges que ça. »

Puis sa voix se radoucit.

« Vous êtes encore très jeune, dit-il. Vous avez encore bien du temps devant vous. Vous ne croiriez pas, par exemple, que toute une culture est fondée sur cet objet. Parce que vous n'êtes pas disposé à le croire. »

Le sourire de Maddick signifiait : « Vous n'allez tout de même pas vous imaginer que je vais gober un pareil bobard. »

A haute voix, il dit :

« Une histoire est une histoire, continuez.

— Oui, poursuivit Jaris. Je suppose que c'est incroyable. En quelque sorte c'est exactement ce qu'est l'espace : une répétition continue de l'incroyable. Après un certain temps on arrive à oublier ce qu'est la norme et alors on est « un homme de l'espace » accompli. »

Pendant un instant il leva les yeux sur la collection éblouissante qui l'entourait.

« Tenez, pour DK-8 par exemple. Une fois que le détecteur nous eut averti de nous attendre à y rencontrer de l'intelligence, ce ne fut plus une surprise pour nous d'y découvrir des simili-humains. A cette époque il avait déjà été universellement établi que l'on ne saurait trouver de l'intelligence que dans les ordres primates ou quasi primates. L'intelligence ne peut simplement pas s'établir dans un être ne possédant pas la main préhensile et l'arche supraorbitale. Chez le singe, la queue se développe en un crochet pour lui permettre de s'élever d'arbre en arbre. Son œil mesure la distance des bonds et il est adapté à son entourage. Mais il arrive tout simplement que la main serve à ramasser des objets et que l'œil serve à les regarder de près, aussi le singe ne tarde pas à ramasser des choses, à les examiner, puis il se met à avoir des idées. Peu après il commence à se servir d'outils. Un ongulé ne saurait se servir d'un outil même après un milliard d'années, il n'a pas de quoi le tenir. Je suppose qu'il n'y a pas la moindre raison pour qu'il n'y ait pas une sorte d'intelligence chez les lézards, sauf que cela ne semble simplement pas se produire. Il est probable qu'ils possèdent un système nerveux trop inférieur. »

Brusquement Jaris se ressaisit, se rendant compte que sa voix avait suivi l'enthousiasme de son argumentation.

« Pour vous dire la vérité, il n'y a pas très longtemps que je suis revenu, poursuivit-il avec un sourire. Et ceci est un genre de discussion qui, dans l'espace, devient brûlant. »

Sa voix s'adoucit de nouveau.

« Je vous disais donc que nous ne fûmes pas particulièrement surpris de rencontrer des simili-humains, puisque nous avions déjà obtenu une indication d'existence intelligente...

— Il est très curieux que je n'en aie jamais entendu parler, remarqua Maddick. Je me tiens très au courant de ces sortes de choses, et je suis certain qu'une similitude vraiment très proche...

— En fait, l'interrompit Jaris à son tour, nous n'avons fait aucun rapport sur nos découvertes. »

La surprise altéra la voix de Maddick.

« Mon Dieu ! Que me racontez-vous là ! Qu'est-ce qui pourrait me retenir de vous dénoncer à la Fédération de l'Espace, afin de vous faire extraire toutes ces informations du cerveau ? »

Une fois de plus le regard du visiteur embrassa la chambre aux trésors en un rapide inventaire et ses lèvres se plissèrent, lui donnant, pendant un instant, l'air rusé, puis sa voix devint plus amène.

« Si, tout au moins, je croyais ce que vous êtes en train de raconter ! »

Jaris se laissa aller en arrière dans son fauteuil, comme s'il était perdu dans ses pensées, et pendant un instant sa voix sembla sortir du fond d'une caverne.

« Cela n'a du reste aucune importance », dit-il, et il sourit en poursuivant d'une voix qui était de nouveau plus présente : « Du reste, vous avouez vous-même ne pas croire ce que je vous raconte. »

Maddick considéra sa main qui caressait toujours les parais polies de l'objet. Le pouce serpentait sur la petite fossette brillante, y pénétrant, remontant et ressortant. Y pénétrant, remontant et ressortant. Sans bouger la tête il leva les yeux, cherchant le regard de Jaris.

« Devrais-je vous croire ? » demanda-t-il.

Une fois de plus son regard fit le tour de la chambre aux trésors, s'attardant sur la vitrine des cristaux spatiaux.

Jaris remarqua ce regard et sourit.

« Je me suis bien souvent dit que je ferais un appeau merveilleux pour un maître chanteur. »

Maddick détourna vivement les yeux.

« Si le maître chanteur pouvait croire ce que vous racontez. »

Jaris sourit.

« Toujours ce doute, dit-il. Que diriez-vous si je vous déclarais que la similitude est telle que les Terriens pourraient s'accoupler avec les DK ? »

Maddick laissa passer une bonne minute avant de répondre, ses yeux fixés sur la chose dans sa main, regardant ses doigts s'agiter et la caresser. Il secoua la tête comme s'il voulait chasser quelque chose de son esprit.

« Il me semble avoir dépassé le point où je pourrais encore éprouver la moindre surprise. C'est étrange, mais je vous crois. Et ce qui est encore plus étrange, c'est que je sais que je devrais soutenir que tout ceci est absolument impossible. »

Brusquement, il haussa le ton.

« Écoutez, s'écria-t-il, qu'est-ce que toutes ces balivernes ? » Aussi subitement sa voix se calma. « Bon ! Bon ! Oui, je vous crois. Dieu sait si je suis cinglé, mais je vous crois.

— Suffisamment pour me dénoncer ? »

Maddick rougit sans répondre.

« Je crains simplement, dans cette éventualité, qu'on vous dise que tout cela est impossible », poursuivit

Jaris, et il ajouta avec lassitude : « Et c'est bien regrettable. Comme je vous l'ai déjà dit, je serais une victime de si bon rapport pour un maître chanteur ! » Il s'interrompit pendant un moment, puis ajouta doucement. « Ne vous faites donc pas de mauvais sang pour tout ceci, mon vieux. »

La voix de Maddick ne monta pas jusqu'à la fureur. Il regarda sa main qui continuait à caresser l'objet.

« Serait-ce une menace ? » demanda-t-il avec indifférence.

Jaris secoua la tête.

« Un regret », dit-il.

Il souffla un nuage de fumée et se mit à parler sur un ton plus gai.

« En outre, tous les arguments contre la possibilité de ceci sont trop sains. Les ordres de la vie peuvent s'accoupler à travers certaines des branches de l'évolution divergente, si les espèces sont apparentées par un ancêtre commun raisonnablement proche. Le lion et le tigre, par exemple, le cheval et l'âne. Mais cela ne joue pas pour l'évolution convergente. Il est possible de faire évoluer, quelque part dans l'espace, une espèce qui ressemblerait à l'homme ; ensuite, si l'on dispose de suffisamment de temps et d'espace, on peut en faire évoluer des tas. Mais la chimie et la physiologie de l'œuf et du sperme sont trop complexes pour se rapprocher suffisamment s'il n'y a pas eu un ancêtre commun. Et cependant les Terriens peuvent s'accoupler avec les femmes DK et se sont accouplés avec elles. Ceci peut paraître incroyable quand on l'énonce dans cette pièce, mais d'ici quelque temps vous découvrirez que rien n'est incroyable dans les profondeurs de l'espace.

— Les profondeurs de l'espace », répéta Maddick doucement. Sa voix paraissait caresser les paroles avec ce même plaisir sensuel que ses doigts éprouvaient à caresser la chose polie qu'il tenait dans le creux de sa main.

Jaris remarqua cette intonation dans la voix de son visiteur et dit :

« Vous avez encore le temps. Vous y parviendrez. Mais revenons-en à DK-8. La seule différence entre un DK-8 et un être humain est dans les cheveux et la structure de la peau. L'atmosphère est plutôt chargée en CO₂ là-bas, et perpétuellement brumeuse. Les rayons du soleil éprouvent des difficultés à percer cette atmosphère. En outre, le climat tropical règne sur toute la planète. Par conséquent, la vie animale dont sont issus les DK n'eut jamais à créer une protection sous forme de fourrure. Au lieu de cheveux les formes de vie sur DK-8 ont développé une structure de peau extrêmement sensible à tous les rayons diffus du soleil qu'elle parvient à capter. Cette peau est souple et pâle comme celle d'une limace. Si un DK était exposé à la lumière directe du soleil, pendant quelques minutes seulement, il mourrait d'insolation. »

Jaris leva le cigarillo à hauteur de sa bouche et souffla une bouffée de fumée sur son bout allumé.

« La nature, poursuivit-il, a toujours un truc pour distribuer deux cartes en même temps. La main préhensile s'est développée pour une certaine raison et est devenue utile pour autre chose. Il en est exactement de même pour la peau extrêmement sensible des DK qui, à l'origine, s'est développée pour absorber autant d'énergie solaire que possible, mais, avec le temps, est devenue le siège d'un sens tactile extrêmement développé.

« Tout ceci est également valable pour les animaux inférieurs. Leurs

tropismes dominant d'une façon fantastique leurs propres réactions. Une fois qu'un animal commence à caresser un de ces objets, comme vous le faites en ce moment, il est simplement incapable de s'arrêter de le faire. »

Maddick sourit et regarda sa main, sans répondre. Les faces polies de la chose brillaient d'une lueur terne et son pouce descendait vers la-fossette, y pénétrait, en ressortait. Descendait, y pénétrait, en ressortait.

« On pourrait presque dire, poursuivit Jaris, que des DK ont élevé la science tactile à un degré inconnu de nous. L'énergie que nous avons dépensée pour créer de l'outillage, eux l'ont placée dans une culture tactile. Il ne s'agit pas d'une société hautement développée, selon nos conceptions, mais d'une matriarchie de tribus très rigide. Ils possèdent quelques outils de base dont seules les femmes ont le droit de se servir et seulement une caste particulière de femmes. Les autres femmes se prélassent sur des terrasses délicatement arrangées en étages sur les coteaux et restent tout simplement étendues immobiles, emmagasinant l'énergie solaire ou inventant quelque gentil petit grigri fondé surtout sur l'hypnotisme et sur une jouissance tactile. » La voix de Jaris s'adoucit et parut s'éloigner. « Comme vous pouvez le penser, elles deviennent incroyablement obèses. Au début cela semblait repoussant de les voir ainsi vautrées, mais sur DK l'obésité est en réalité une caractéristique de survie. Elle procure une surface supplémentaire pour l'absorption d'énergie solaire. En outre, ces femmes possèdent un contrôle tellement parfait des surfaces de leur peau que leurs corps demeurent étrangement bien proportionnés. »

Il se laissa aller en arrière sur son fauteuil et ferma presque les yeux.

« Oui, un contrôle stupéfiant », dit-il presque en murmurant. Puis, brusquement, il ricana et poursuivit : « Mais vous êtes probablement en train de vous demander comment elles réussissent à travailler un bois aussi dur, n'ayant presque pas d'outils ? Si vous examinez de près cette chose que vous tenez dans votre main, vous constaterez qu'il n'y a pour ainsi dire pas de grain. En réalité, ce n'est pas du tout du bois, mais un genre d'énorme graine, quelque chose qui ressemblerait à une noix d'avocat. Comme vous devez le savoir, il est possible de sculpter les noix d'avocat fraîches presque aussi facilement que l'on peut mouler de la terre glaise, mais lorsque vous l'avez laissée sécher, elle devient dure. Extrêmement dure.

— Extrêmement dure, acquiesça Maddick, lointain.

— Les femmes de la caste appropriée ouvragent ces objets et les mâles vont les placer dans les forêts. Comme vous pouvez vous l'imaginer, ces mâles sont plutôt une bande et ils crèveraient bien rapidement de faim s'ils devaient dépendre de leur énergie musculaire pour chasser. Toutefois, ces petits objets-là se chargent de tout ça. Les animaux ayant une suggestibilité tactile très élevée traversent la forêt et trouvent un de ces petits objets sur leur chemin. Ils commencent à le caresser, à le tâter, et puis ils ne peuvent tout simplement plus s'arrêter. Les mâles ne les tuent même pas ; tout abattage est la prérogative de la caste dirigeante de femmes. Les mâles attendent

simplement que l'animal se soit placé dans l'état voulu et le ramènent à l'abattoir... naturellement toujours en état d'hypnose.

— Naturellement », acquiesça Maddick, ses doigts caressant l'objet, doucement et rythmiquement.

Jaris se détendit dans son fauteuil. Il continuait d'être d'une parfaite politesse, mais à présent une nuance de triomphe perçait dans sa voix.

« Il y a vraiment encore une chose que vous devez connaître. A certaines époques les mâles devenaient ingouvernables. Il en est résulté une tradition qui est de les hypnotiser pratiquement dès leur naissance. C'est une pratique séculaire.

« Malheureusement, la nature persiste à fausser le jeu. Si l'on maintient une espèce assez longtemps dans un état de quiétude, cela nuit à son propre développement. Des générations d'hypnose ont fait disparaître chez le mâle DK le désir de vivre et de procréer. C'est comme si les organes génitaux et le sperme s'atrophiaient lentement. Lorsque nous fîmes escale sur DK-8, il y restait à peine assez de mâles pour assurer la pose des pièges. »

Il se pencha en avant, souriant. « Vous pouvez vous imaginer quel trésor notre équipage a dû paraître aux yeux des cheftaines des tribus, dès que l'on découvrit que nous étions capables de les féconder. De nouveaux mâles vigoureux ! Un recommencement ! Du sang neuf dans le courant de la vie ! »

Il s'interrompit, puis reprit d'un ton sec et ferme : « Je crois que vous comprendrez peut-être maintenant pourquoi je suis revenu seul. L'unique mâle à avoir jamais quitté DK-8. Quoique, ajouta-t-il, dans un certain sens je ne l'aie jamais quitté.

—... ne... l'avez... jamais... quitté... », dit Maddick. Jaris hocha la tête, se leva et contourna le bureau. Se penchant sur Maddick, il souffla une bouffée de fumée directement dans les yeux ouverts de celui-ci. Maddick ne bougea pas. Ses yeux restaient fixés droit devant lui et il était immobile, comme figé dans son fauteuil. Seuls les doigts de sa main droite continuaient de se mouvoir, s'enroulant autour de l'objet poli, tandis que son pouce se glissait dans le petit creux, en sortait, s'y glissait à nouveau.

Jaris se redressa, toujours le sourire aux lèvres, saisit sur le bureau une petite sonnette curieusement ouvragée et l'agita une fois.

De l'autre côté de la pièce une porte s'ouvrit révélant une alcôve plongée dans la pénombre où quelque chose d'énorme et de blême luisait faiblement. « *Il est à point, chérie !* » dit Jaris.

The Hypnoglyph.

© Fantasy and Science-Fiction, 1951. Publié avec l'autorisation de l'auteur.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

CHAD OLIVER : SEUL EN SON GENRE ?

Le thème du premier contact entre extraterrestres et humains se prête à d'infinies variations, sur la base de l'attitude que l'on prête aux êtres en présence. Les Visiteurs peuvent avoir des ambitions de conquête, des désirs de colonisation ; ils peuvent également avoir atterri à la suite d'un simple accident ; ils peuvent aussi être les envoyés d'une civilisation beaucoup plus avancée que la nôtre. Cette dernière hypothèse paraît la plus plausible si le Visiteur révèle des intentions pacifiques et de la bonne volonté ; mais même cette dernière peut dissimuler quelque chose.

LE vaisseau descendait dans la vaste nuit, sur une mer sans eau où les seules îles étaient les étoiles et où ne souillaient jamais les vents chauds.

Il se mit à luire d'un jaune prononcé mais froid quand il effleura l'atmosphère au-dessus de la Terre. Il perdit de la vitesse en dérivant vers la côte lointaine qui marquait le terme de son voyage. Il se rapprochait dans un sifflement, subissant l'attraction du monde d'en bas.

Tout d'abord, rien que les ténèbres.

Puis des lumières.

Des ténèbres différentes.

Le vaisseau se redressa, pour tenter de remonter, mais il était trop tard. Il s'écrasa doucement, sans éclat, contre le flanc d'une hauteur, et ne bougea plus.

Fin du voyage.

Le seul occupant du vaisseau, protégé par des appareils automatiques de sécurité, était secoué, mais indemne. Il se mit à parler rapidement, en une langue inconnue, dans un microphone. Il s'essuya le front avec un mouchoir et sortit de son bâtiment abîmé, les mains encore tremblantes. Une nuit humide et froide se referma sur lui.

S'il pouvait se sauver avant d'avoir été vu, cela simplifierait beaucoup les choses. Il regarda autour de lui. Il lui parut qu'il se trouvait aux trois quarts de la hauteur d'une colline couverte de buissons. Il y avait des lumières sur la crête sombre et une succession de points lumineux indiquait la route de la vallée en contrebas. Il y avait au flanc de la hauteur une maison, à moins de cinquante mètres de lui. Il lui faudrait se hâter...

Non. Trop tard à présent.

Une lampe de poche se rapprochait de lui sur le sentier, son pinceau lumineux l'atteignit. On l'avait vu. Il porta la main vers sa poche, d'un geste

incertain.

Une voix. « Que se passe-t-il ? Tout va bien ? »

Il s'efforçait de se rappeler ses instructions. Il lui fallait faire très attention. Tout dépendait de ces quelques premiers instants.

« Tout va bien », répondit-il en clignant les paupières dans le faisceau lumineux. « Un simple accident. »

La lumière se porta sur l'engin qui s'était écrasé dans la broussaille. « Qu'est-ce que c'est ? Je n'ai encore jamais vu d'avion comme celui-là. »

Attention. « C'est un modèle expérimental.

— Vous êtes pilote d'essai ?

— Non.

— Vous êtes de l'armée de l'Air ?

— Non.

— Je pense que vous feriez mieux de venir à la maison. Il fait froid, ici. »

Il hésitait.

« Il va falloir que je rende compte, vous savez. Avez-vous des papiers d'identité ? »

Il tenta de changer de sujet. « Où suis-je ? Je me suis égaré. »

L'homme à la torche indiqua le bas. « Là, c'est Beverley Glen. Là-haut, c'est la route de Bel-Air.

— Mais quelle est cette ville ?

— Mon vieux, vous êtes vraiment perdu ! C'est Los Angeles. Venez donc à l'intérieur. »

Los Angeles.

Il suivit l'homme par un sentier bordé d'orangers jusqu'à un petit bungalow. Il entra dans la maison, dans la lumière. Un réfrigérateur bourdonnait dans la petite pièce derrière la cuisine.

« Venez qu'on vous voie », dit l'homme à la lampe.

L'homme du vaisseau se tint immobile, le visage impassible. Il était très jeune, grand, avec des cheveux couleur paille. Il portait un costume sport.

« On *dirait* que tout va bien, dit l'homme qui n'avait pas lâché sa lampe de poche. Je m'appelle Frank Evans.

— Et moi Keith.

— Keith comment ?

— Simplement... Keith.

— Hum-hum. »

Une jeune femme entra, venant du salon. Elle portait un pantalon de matador et une chemise rouge, mais elle était assez jolie.

« Ma femme, Babs, dit Frank Evans, faisant les présentations, et voici Keith. Quelque chose. Il était dans cet appareil qui s'est écrasé sur la colline.

— Je croyais que c'était le désert de l'Arizona, dit Keith en s'essayant à sourire.

— Dans ce cas, Monsieur, je n'aimerais guère vous voir commettre réellement une erreur ! dit Babs d'une voix de gorge.

— Moi non plus, dit Keith d'un ton sérieux.

— Vous n'avez pas de papiers d'identité, m'avez-vous dit ? répéta Frank.

— Non. Ce n'est pas nécessaire.

— De toute façon, il faut que je rende compte de l'accident. Vous comprenez ? Les avions non identifiés, tous ces trucs. Vous n'avez pas à vous en faire si votre situation est régulière. Téléphone aux flics, Babs. »

La femme partit dans le salon. Ils restèrent seuls.

« Boiriez-vous une bière ? » offrit Frank.

Il est trop tard. Il faut que je joue en solo. « Je vous remercie.

— Venez vous installer confortablement en attendant, dit Frank. Vous avez eu de la veine de vous en tirer vivant. »

Il suivit Frank dans le salon qui était peint d'une curieuse teinte verte, et s'assit sur un divan. Il alluma une cigarette et s'aperçut que ses mains tremblaient encore.

« Aimez-vous le bop ? s'enquit soudain Frank.

— Le bop ?

— Cela va vous plaire, dit Babs en revenant de téléphoner. Frank est plutôt calé en musique.

— Cela vous décontractera, dit Frank. Haute-fidélité et tout le tintouin. Je travaille dans une maison de disques à Westwood. » Il régla un gigantesque haut-parleur. « Vous aimez Dizzy ? Avec Thelonious Monk au piano. Et un fameux solo de bongo, en plus. »

La pièce s'emplit de bruit.

Le nommé Keith buvait sa bière à petits coups nerveux et il fut presque heureux de voir arriver la police au bout d'une dizaine de minutes. Les deux agents examinèrent l'appareil abattu, sifflèrent, et promirent d'envoyer une équipe le lendemain.

« Vous feriez bien de revenir avec nous, dit finalement l'un d'eux. Vous avez dû être pas mal secoué.

— Je n'ai rien, dit Keith.

— Je pense qu'il vaut mieux que vous nous accompagniez. Simple formalité, en fait. »

Ne t'attire pas d'ennuis. Ne te heurte à personne. « Sans doute avez-vous raison. Merci pour la bière, Frank.

— Ce n'est rien. J'espère que tout s'arrangera. »

Les policiers l'emmenèrent par un étroit chemin asphalté, tortueux, jusqu'à la route de Bel-Air. Une voiture de police noire, avec une lumière rouge qui clignotait sur le toit, était rangée sur l'accotement. Il y avait des gens rassemblés autour du véhicule.

Keith s'immobilisa un instant ; sans faire attention à la foule. Ils étaient très haut par rapport à la ville et il voyait la route de Bel-Air se dérouler au flanc de la hauteur comme une chaîne d'ampoules blanches sur un arbre de Noël. Loin au-dessous, c'était la ville de Los Angeles, une mosaïque mouchetée d'un milliard de lumières scintillantes.

« J'imagine qu'il me faudra m'adresser au Président lui-même, fit-il d'un ton las.

— Ouais, dit un flic, sans méchanceté. Montez, on verra si les portes de la Maison Blanche sont encore ouvertes. »

Ils s'installèrent dans la voiture noire et descendirent dans la nuit, à travers les quartiers résidentiels de Bel-Air. Il faisait froid et humide et la route était longue.

Le lendemain, les journaux s'étaient emparés de l'affaire et s'en donnaient à cœur joie.

Quatre d'entre eux traitaient le sujet uniquement comme une bonne blague :

UNE SOUCOUBE TOMBE DU CIEL ET RENVERSE LES TASSES À BEL-AIR.

VISITE D'UN MARTIEN ÉMINENT.

L'ENVAHISSEUR DE L'ESPACE TROMPÉ PAR LE BROUILLARD.

LA PATROUILLE INTERSTELLAIRE S'EMBROUILLE.

L'un d'eux, faisant de l'humour à froid, annonçait en toute simplicité :

UN VAISSEAU FANTASTIQUE TOMBE À BEL-AIR. LES HOMMES DE SCIENCE VONT MENER L'ENQUÊTE.

Tous les journaux publiaient des photos de l'appareil abattu, qui ne ressemblait nullement à une soucoupe, volante ou non. Tous les journaux publiaient la photo du nommé Keith, et les clichés dégageaient surtout une impression d'extrême jeunesse. Il ne pouvait guère avoir plus de vingt-cinq ans, selon les normes terrestres, et il était difficile de le considérer comme représentant une menace sérieuse.

Le surlendemain de l'accident, les journaux avaient deux nouveaux renseignements pratiques à communiquer à leurs lecteurs. Le premier, c'était que des ingénieurs soumettaient l'engin à une analyse approfondie. Le second, que Keith s'était mis à noter dans une écriture inconnue toutes les conversations qui se déroulaient à sa portée. Mais, bien entendu, à présent, ces bouts d'article étaient relégués aux dernières pages.

En un certain sens, le plus intéressant, c'était ce que ne publiaient pas les journaux. L'article de « suite » habituel se faisait remarquer par son absence. Personne n'avait tenté d'expliquer la prétendue soucoupe volante sous l'angle d'un truc publicitaire pour un nouveau film de George Pal. Aucun reporter entreprenant n'avait déniché les pistes qui auraient rattaché Keith à la Société des fusées du Pacifique, à la Société des fantaisies scientifiques de Los Angeles, aux terrains d'essais de White Sands, aux rosicruciens, aux élections de novembre ou à la fin du monde.

Et Keith ne fournissait pas d'informations de lui-même. Il se donnait beaucoup de mal pour être agréable et il continuait à prendre note, avec soin et en détail, de tout ce qu'on lui disait. Après le troisième jour, il n'y eut plus d'articles. En ce qui concernait les lecteurs, Keith avait fait sensation durant trois jours, et la sensation était épuisée ; il y avait d'ailleurs à Hollywood deux nouveaux et amusants divorces pour occuper la « une ».

Ce que les journaux savaient, mais qu'ils ne pouvaient publier, c'est qu'on avait discrètement emmené Keith à Washington.

Finalement, après avoir été promené devant le Fédéral Bureau of Investigation, la Central Intelligence Agency et le Comité des activités anti-américaines, Keith aboutit au Département d'État.

Il continuait à prendre des notes complètes, priant souvent les gens de répéter un mot ou une phrase qu'il n'avait pas entendu clairement. Autant qu'on en pouvait juger, son écriture pouvait bien être n'importe quoi, de l'Aztèque à l'alphabet phonétique international.

John William Walls, du Département d'État, avait tellement l'air d'un diplomate qu'il lui aurait été difficile de trouver un autre emploi, à moins de poser pour les publicités de whisky dans le *New Yorker*. Il était mince au point de paraître émacié, impeccablement habillé, et ses cheveux bien brossés grisonnaient aux tempes. Il tambourinait du bout de ses ongles soignés la surface hautement polie de son bureau tout en pinçant ses lèvres minces.

« Votre cas nous pose de sérieux problèmes, Keith », dit-il avec un sourire désarmant.

Keith gribouilla dans son calepin. « Je n'avais pas l'intention de causer des ennuis », dit-il. Il avait les cheveux fraîchement coupés, mais de grands cernes sous les yeux. Il alluma encore une cigarette en s'efforçant de ne pas s'agiter dans son fauteuil de cuir.

« Bien sûr, Keith. Mais le fait déplaisant demeure que nous devons juger des actes et non des intentions. Vous avez mis notre gouvernement dans une position tout à fait insoutenable.

— J'en suis désolé. J'ai tenté d'exposer ma volonté de pleine coopération avec les autorités d'ici. »

John William Walls se renversa dans son fauteuil et joignit le bout de ses doigts fuselés. « Vos réticences ne nous laissent guère le choix en l'occurrence, Keith, dit-il en s'échauffant sur le sujet. Je veux me montrer d'une franchise absolue envers vous. Votre vaisseau est sans l'ombre d'un doute d'origine extraterrestre. Vous êtes venu à travers l'espace, de quelque monde inconnu, et vous vous êtes posé sur notre territoire sans autorisation officielle. Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ?

— Je commence, dit Keith.

— Naturellement. » Walls fixa une cigarette au bout d'un long tube d'ivoire et l'alluma avec un briquet étincelant. « Continuons donc. Vous avez franchi l'espace interplanétaire à bord d'un appareil de conception très

avancée. On ne peut nier le fait que vous représentez une civilisation bien plus développée que la nôtre. En d'autres termes – je tiens à être d'une franchise totale avec vous, Keith –, vous êtes plus fort que nous. Vous êtes d'accord ?

— Je le pense.

— Oui. Tout juste. Or, nous aimerions croire que vous êtes venu à nous dans des intentions pacifiques. Nous voudrions croire que vous êtes venu pour faciliter l'établissement de relations pacifiques entre nos deux civilisations. Nous sommes, si j'ose dire, prêts à accorder certaines concessions. Toutefois, *nous n'aimerions pas* penser que vos intentions envers nous soient hostiles. Nous serions vraiment dans l'obligation de prendre des mesures sévères si nous avions des raisons de douter de votre bonne foi. J'espère que je m'exprime clairement, Keith. Nous désirons être vos amis. »

La menace sous-entendue n'échappa pas à Keith. Il leva des yeux fatigués, un mégot restant accroché au coin de la bouche. « Je n'ai pas d'intentions hostiles. Je vous l'ai dit, tout comme je l'ai dit à un million de sénateurs et de policiers. Il faudra bien vous fier à ma parole. »

La bouche délicate de Mr. Walls s'incurva doucement en un sourire. « Nous sommes adultes, Keith. Nous avons à prendre en considération des intérêts plus larges. Il importe au premier chef que nous cernions la question. On vous a informé de la situation politique qui règne sur notre planète. Il est indispensable que les relations entre nos deux civilisations soient solidement fondées. Vous me comprenez ?

— Eh bien...

— Il est évident qu'il n'y a pas d'alternative », fit John William Walls en croisant ses longues jambes, mais en faisant bien attention à ne pas déranger le pli acéré de son pantalon. « Je pense que vous conviendrez que nous avons fait preuve envers vous de toute la courtoisie possible. Le moment est maintenant venu de nous prouver votre bonne volonté en retour. Nous vous avons indiqué la voie à suivre et notre personnel est à la fois compétent et prêt à vous fournir toute l'aide nécessaire. Je vous fais confiance pour ne pas nous décevoir. »

Keith écrivait gravement dans son carnet. Il se rappelait ses instructions. « Je vous ai déjà affirmé que je ne veux pas causer de difficultés, dit-il. Nous ferons comme vous le désirez. »

Mr. Walls s'épanouit, son visage soigné irradiant la satisfaction comme une publicité de lotion après rasage. « Je savais que nous deviendrions des amis, Keith. Je suis fier d'avoir pu jouer un petit rôle dans l'avènement d'une ère nouvelle. »

Keith allait dire quelque chose, mais il se ravisa. Il alluma nerveusement une cigarette.

Moins d'une semaine après, tous les journaux du monde publiaient la photo de Keith serrant la main du Président. Ce dernier se montrait exceptionnellement grave. Keith paraissait très jeune et vaguement inquiet. Le gouvernement jouait sa partie avec un art consommé. On garda Keith

incommunicado tandis que la tension montait et que dans le monde entier les peuples s'étonnaient, se tourmentaient et espéraient.

Un éditorial concis parut dans le *New York Times* :

« Un jeune homme venu de nulle part est arrivé sur notre planète. Il est venu à bord d'un vaisseau si perfectionné que nos meilleurs avions ressemblent par comparaison à des jouets d'enfant. On peut présumer que la civilisation qui a conçu et construit ce vaisseau en a également conçu et construit d'autres.

« L'émissaire qu'on nous a envoyé paraît être un jeune homme assez timide, et agréable. Il paraît animé des meilleures intentions ; bien que les confirmations sur ce point laissent grandement à désirer. Si nous le voulons, nous pouvons établir avec ce jeune homme des rapports à sa convenance, sinon en égaux, du moins en amis.

« Mais en regardant cet homme qui nous ressemble tellement, nous ne pouvons éviter de nous demander pourquoi c'est *lui* qui a été choisi pour cette tâche. Nous ne savons rien de son monde. Nous ne savons rien du peuple qu'il représente. Il se peut, comme il l'affirme, qu'ils désirent être nos amis. Il se peut qu'ils nous offrent la plus merveilleuse chance que nous ayons jamais eue.

« Nous nous rappelons les Indiens qui étaient autrefois seuls à vivre dans notre pays. Les premiers hommes blancs qu'ils aient vus ne les avaient pas effrayés. Ils les prenaient pour des dieux et admiraient leurs manières insolites et leurs techniques infiniment supérieures. Les Indiens ne savaient rien des hommes blancs qui viendraient par la suite.

« Aujourd'hui, nous regardons ce jeune homme qui est venu parmi nous. Nous le regardons et nous l'aimons bien et nous admirons l'appareil qui l'a amené. Nous aimerions lui poser cette seule question :

« Y en a-t-il d'autres comme vous, là d'où vous venez ? »

Cet éditorial fut abondamment reproduit et paraissait devoir rapporter encore un prix Pulitzer au *New York Times*.

A la fin de janvier, Keith s'acquitta de ses obligations en prononçant un discours aux Nations Unies. Naturellement l'intérêt de la population était vif, aussi les équipes de radio et de télévision étaient-elles nombreuses.

Keith prit avec soin des notes pendant les divers discours préliminaires et parut s'intéresser sincèrement à tout ce que les délégués avaient à dire. Il avait l'air encore un peu désespéré, mais ne manifestait pas d'impatience.

Il prit place sous les projecteurs, devant les caméras et les microphones, comme à regret. Ses mains tremblaient et il dut à plusieurs reprises s'éclaircir la gorge.

Mais une fois lancé, il fit un discours impressionnant.

« Je suis venu à un Monde Nouveau », commença-t-il en anglais,

s'interrompant de temps à autre pour que l'on puisse procéder à la traduction précise de ses paroles. « Je suis venu à travers le plus vaste des océans. Et non pas à la tête d'une flotte armée, mais tout seul et sans défense. Je suis venu dans un esprit de paix et d'amitié, pour tendre la main du bon accueil d'une civilisation à une autre. »

Les diplomates assemblés applaudirent spontanément.

« Le temps est venu, poursuivit-il avec plus d'assurance, de laisser de côté vos différends et de prendre la place qui vous revient de droit dans la famille des mondes. La guerre doit devenir chose du passé afin que nous puissions tous marcher côte à côte au long des couloirs infinis de la Destinée. Sur toutes les planètes d'un million de soleils, il n'est pas de plus grande puissance que celle de l'amitié, pas d'aspiration plus élevée que l'harmonie entre les hommes forts. »

Nouveaux applaudissements.

Il parla plus d'une heure dans la même veine et arriva à la conclusion : « Soyez fiers de votre grand monde, et pourtant n'oubliez pas l'humilité. Je suis venu vous dire du bien de la race humaine et vous transmettre le flambeau de la confiance et de la loyauté. Rappelez-vous ma visite dans les années à venir. Aujourd'hui, je prie que vous soyez tous mes amis, comme je suis le vôtre. »

La salle faillit crouler sous les applaudissements. Tout le monde paraissait satisfait. Plusieurs jours passèrent avant que quelques personnes se posent des questions sur ce discours. Qu'avait donc dit Keith, hormis de scintillantes banalités où passaient de vagues sentiments amicaux ?

La plupart des gens, n'ayant jamais entendu de discours différents de celui-là, continuaient de le considérer comme un chef-d'œuvre.

Keith était troublé, inquiet, aussi s'enferma-t-il dans ses appartements. Il s'affairait presque désespérément sur ses carnets de notes, revoyant plusieurs fois même la phrase la plus banale. Il se refusait à voir qui que ce fût, arguant d'un rapport urgent pour son gouvernement.

Quand il s'en alla, à la grande consternation des services secrets, il disparut purement et simplement. La dernière personne à le voir fut un marchand de journaux placé à un croisement animé. Il jura aux enquêteurs que Keith s'était arrêté devant lui pour acheter un journal, en marmonnant quelque chose comme : « Seigneur, je ne peux vraiment plus continuer. »

Et l'affaire en resta là.

Keith fit une nouvelle apparition, plutôt furtive, quelques jours plus tard, dans le pavillon des Sciences sociales de la Western University à Los Angeles. Il s'était fait teindre les cheveux en noir. Il traversa rapidement le hall, dédaignant le Musée d'anthropologie pour s'arrêter devant la porte fermée d'un bureau. Sur la porte, une carte dactylographiée annonçait : *Dr. George Alan Coles, professeur de linguistique*. Keith prit une profonde inspiration et frappa.

« Entrez ! »

Keith entra et referma la porte.

« Êtes-vous le Dr. Coles ? »

— J'ai en effet cette douteuse distinction. » L'homme assis derrière le bureau était de faible stature et ses lunettes sans monture étaient presque cachées derrière la fumée d'un virulent cigare noir. « Que puis-je faire pour vous ? »

Keith plongea. Il s'était efforcé de suivre ses instructions à la lettre, mais l'effort l'avait épuisé. Il venait un temps où l'individu devait prendre l'initiative. « Dr. Coles, j'ai de terribles ennuis. »

Coles abaissa son cigare pour examiner le jeune homme qui se tenait devant lui. Il haussa des sourcils assez broussailleux. « Vous vous êtes teint les cheveux, non ? »

— Je ne savais pas que cela se voyait à ce point. »

Coles haussa les épaules. « Keith, il me semble que j'ai toute ma vie durant vu tous les jours votre photo dans mon journal du matin. Je ne prétends pas être un Sherlock Holmes, mais j'ai fondé mon existence sur l'hypothèse que je n'avais pas l'esprit trop déficient. »

Keith se laissa choir dans un fauteuil. « Je vous l'aurais révélé, de toute façon, Monsieur.

— Écoutez, jeune homme, dit Coles en agitant son cigare. Vous ne pouvez pas rester ici. Vraiment ! Au dernier compte, il doit y avoir un demi-milliard de personnes qui vous recherchent, et si le Bureau des Administrateurs vous trouvait dans mon bureau... »

Keith alluma une cigarette et s'essuya les mains à son pantalon. Les cernes de ses yeux étaient plus prononcés qu'à l'ordinaire et il ne s'était pas rasé.

« Monsieur, je suis au désespoir et je viens vous voir d'homme à homme. Vous êtes mon dernier espoir. Consentirez-vous à m'écouter ? »

Coles mâchonnait son cigare. Il ôta ses lunettes pour les astiquer avec un mouchoir en papier. « Bouclez la porte, décida-t-il enfin. Je vous écouterai jusqu'au bout, mais je sais que je m'en repentirai demain. »

Une lueur – qui pouvait exprimer l'espoir – passa sur le visage de Keith. Il s'empressa de fermer à clef la porte du bureau.

« Et maintenant, jeune homme, cartes sur table. Que diable vous arrive-t-il ? »

— Croyez-moi, Monsieur, c'est fichtrement embarrassant...

— ... comme dit l'actrice à l'évêque ! » fit Coles en secouant la cendre de son cigare.

Keith tira une longue bouffée de sa cigarette. « Les gens de chez moi ne vont pas tarder à venir me chercher, dit-il. Je leur ai envoyé un message lorsque j'ai eu cet accident. Si seulement ils avaient pu arriver ici plus tôt, toute cette histoire ne serait jamais arrivée.

— C'est de l'hébreu pour moi, fils. J'espérais qu'en tant qu'individu vous seriez plus intelligible que vous ne l'avez été aux Nations Unies. »

Keith rougit. « Écoutez, cela n'a en vérité rien de compliqué. Vous ne vous faites pas encore une idée claire. Il va falloir commencer par rejeter toutes vos idées préconçues.

— Je n'en ai pas, lui affirma Coles.

— Alors, voici le premier point. Il *n'existe pas* de civilisation galactique. Je ne suis le représentant de rien. »

Coles souffla un petit nuage de fumée vers le plafond sans rien dire.

Keith parlait rapidement, impatient de tout révéler. « J'ai atterri à Los Angeles par accident, vous le savez. J'avais espéré me poser dans le désert de l'Arizona où personne ne m'aurait vu. Ainsi j'aurais pu m'occuper en paix de mes affaires. Mais, bon sang ! On m'a repéré immédiatement et depuis lors je n'ai plus eu l'ombre d'une chance. J'avais des instructions très strictes quant à ce que je devais faire si j'étais découvert par les indigènes – c'est-à-dire par les habitants de la Terre.

— Un instant, interrompit Coles en écrasant son bout de cigare. Vous venez pourtant d'affirmer *qu'il n'y avait pas* de civilisation galactique ?

— Bien sûr, il y en a une, si vous voulez appeler cela une civilisation, fit Keith, impatienté. Mais pas une civilisation *de cette espèce*. Il y a des centaines de milliers de mondes habités dans cette seule galaxie. Ne comprenez-vous pas ce que cela signifie, rien que sur la base de vos propres connaissances ?

— En effet, il m'était venu à l'idée que le problème des communications serait plutôt épineux. Je reconnais m'être posé des questions sur cette civilisation gigantesque. Je n'ai pas réussi à imaginer tout à fait comment elle pouvait *fonctionner*.

— *Elle ne fonctionne pas*. Nous avons bien quelques relations entre nous, mais pas beaucoup. Voyons, une seule planète ne suffirait pas à loger tous les fonctionnaires indispensables pour une pareille organisation ! Il n'y a pas de gouvernement unifié. La guerre n'y est heureusement pas très en faveur, sinon chez les candidats au suicide, aussi chacun de nous va-t-il son bonhomme de chemin. La vérité toute nue – pardonnez-moi, Dr. Coles ! –, c'est que nous nous fichons pas mal de la planète Terre. La dernière fois que l'un de nous lui a rendu visite, c'était en 974, et je pense qu'il s'écoulera encore quelques siècles avant que quiconque revienne.

— Humm... », fit le Dr. Coles en se fichant entre les lèvres un autre cigare. « Je crois bien qu'il a été question dans votre discours de la main de l'amitié serrant la nôtre à travers les océans de l'espace...

— J'en suis navré, fit Keith, rougissant de nouveau. Il fallait bien que je débite tout ce bla-bla, mais il n'était pas de *mon* cru.

— Franchement, j'ai plaisir de vous l'entendre dire. Il me déplairait fort de penser que nos amis des étoiles soient aussi pompiers.

— Tout ce que j'ai fait, c'était par amabilité ! » Keith remua sur sa chaise en se frottant les yeux. « Nos instructions sont très explicites sur ce point. Si l'on est découvert par une culture primitive, il faut s'en accommoder et ne pas

causer de difficultés. Si on vous prend pour un dieu, il faut être un dieu. Si on attend un imposteur, il faut être un imposteur. Vous connaissez le dicton : *A Rome, agis comme les Romains*. J'ai tenté d'être ce qu'on attendait de moi, voilà tout. »

Coles esquissa un sourire. « Une fois que nous avons découvert que vous êtes un homme de l'espace, vous étiez cuit, pas vrai ?

— Tout juste ! Non seulement j'étais un homme de l'espace, mais il fallait que je sois *leur* genre d'homme de l'espace. Ils ne pouvaient même pas envisager une autre possibilité. Je n'ai pas eu l'ombre d'Une chance... on en est arrivé au point que je devais être soit l'émissaire d'une super-civilisation bienveillante peuplée de génies paternels, soit une sorte de monstre venu dans le dessein de détruire la Terre. Que pouvais-je faire ? Je ne voulais pas causer de difficultés, et je ne voulais pas aller en prison. Comment vous y seriez-vous pris à ma place ? »

Coles haussa les épaules et alluma son cigare.

« Je ne me suis pas trop bien débrouillé, dit Keith, avec une certaine nervosité. J'ai même tout gâché. C'était difficile d'apprendre l'anglais en écoutant les émissions radio – vous l'imaginez bien –, et maintenant, tout est fichu.

— Commençons par le début, jeune homme. Qui diable êtes-vous, en définitive ? Un anthropologue venu des étoiles pour mener une étude ethnologique de notre pauvre et primitive Terre ?

— Non. » Keith se leva et arpenta le bureau. « Je vous ai parlé d'une visite par un étudiant en 974 ? Eh bien, je voulais la poursuivre. J'étudie les flexions vocaliques depuis le vieil anglais jusqu'à l'époque contemporaine. Nous avions prédit un déplacement des voyelles longues vers le haut et leur répartition en diphtongues. Je suis heureux de pouvoir vous dire que la prédiction s'est réalisée, au moins dans les grandes lignes.

— Ainsi vous êtes linguiste ? » fit Coles en reposant son cigare.

Keith regardait le plancher. « J'avais espéré le devenir. Je vais me montrer sincère avec vous, Monsieur. Je ne suis encore qu'étudiant. Je prépare ce que vous appelleriez un doctorat en philologie. J'étais venu faire une étude sur les lieux ; or, mes notes sont désespérément incomplètes. Jamais je ne pourrai obtenir un renouvellement de ma bourse de recherches... »

Le Dr. George Alan Coles se prit la tête entre les mains et se mit à rire. Un bien grand rire pour un si petit homme. Il riait si fort que les larmes embuaient ses verres et qu'il dut les ôter. C'était le meilleur fou rire qu'il eût connu depuis des années.

« J'imagine que c'est très amusant de votre point de vue, Monsieur, dit Keith. Mais je suis venu vous demander votre aide. Si vous préférez vous moquer de moi...

— Excusez-moi, Keith. » Coles se moucha bruyamment. « C'est de nous autres que je riais, pas de vous. Nous avons laissé monter notre lièvre pour aboutir à cette chute ridicule ! Je dois vous avouer que c'est assez

caractéristique de notre espèce. »

Keith s'assit, un peu apaisé. « Ne pouvez-vous me venir en aide ? Ne le voulez-vous pas ? J'ai honte de vous solliciter, mais le travail de toute ma vie en dépend peut-être. Vous ne pouvez pas savoir... »

Coles sourit. « Je ne le crois que trop bien ! J'ai moi-même été étudiant en mon temps... De combien de temps disposons-nous ?

— Trois jours. Si vous êtes en mesure de m'aider, de me donner un petit coup de main...

— Ne nous emballons pas. » Coles se leva et s'approcha des rayonnages métalliques qui couvraient ses murs. « Voyons donc, Keith. J'ai ici *Le Langage* de Bloomfield ; il renferme bon nombre des renseignements dont vous aurez besoin. Nous commencerons par là. Et j'ai à la maison d'autres documents qui devraient vous être utiles. »

Keith s'épongea le front, les yeux brillants.

Il avait appris beaucoup de mots anglais, mais il semblait bien qu'aucun ne fût propre à exprimer ses remerciements.

Trois nuits après, l'atmosphère était claire et le temps chaud pour la saison. Les deux hommes remontaient la route de Bel-Air dans la Chevrolet de Coles. Ils se rangèrent sur l'accotement et éteignirent les feux.

Ils déchargèrent en silence une caisse de livres et publications, puis descendirent l'allée asphaltée et tortueuse qui menait à la demeure de Frank Evans.

« Il va falloir nous faufiler derrière leur maison, murmura Keith. Si nous arrivons à longer le patio sans être entendus, tout ira bien.

— Ce ne devrait pas être trop difficile, répondit Coles, haletant sous le poids de la caisse. Je crois qu'ils n'entendraient même pas exploser une bombe au cobalt avec tout ce tintamarre. »

La haute-fidélité marchait à plein volume comme à l'ordinaire. Keith fit la grimace.

Ils réussirent à passer sans être observés et s'engagèrent dans le sentier sombre entre les orangers. Au bout d'une cinquantaine de mètres, ils virent les buissons écrasés, à l'endroit où l'engin de Keith s'était abattu.

Coles consulta sa montre. « Encore cinq minutes, je pense », dit-il.

Ils s'assirent sur la caisse, le souffle court.

« Dr. Coles, je ne sais comment vous remercier, dit Keith d'une voix calme.

— Cela m'a été un plaisir de vous connaître, Keith. Tous les professeurs n'attirent pas des étudiants de si loin ! »

Keith éclata de rire. « Eh bien, si jamais vos savants découvrent comment fonctionne mon vaisseau, peut-être pourrez-vous un jour ou l'autre m'envoyer un de vos élèves.

— Nous serons morts depuis longtemps, tous les deux, avant que cela n'arrive. Mais l'idée est quand même séduisante. »

A l'heure exacte, une vaste sphère, presque invisible dans la nuit, se posa près d'eux au flanc de la colline. Un sas s'ouvrit dans un sifflement, répandant une clarté jaune.

« Adieu, Monsieur.

— Adieu, Keith. Et bonne chance. »

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

Keith hissa la caisse à bord, puis monta à son tour. Il fit un geste du bras et le panneau se referma sur lui. Sans un bruit, la sphère s'éleva au-dessus de la Terre, vers le vaisseau en attente à grande altitude.

Coles reprit en silence le sentier jusqu'à la maison, puis le chemin macadamisé jusqu'à sa voiture. Il s'immobilisa un instant pour reprendre haleine. Comme l'avait fait Keith avant lui, il baissa les yeux sur la grande ville scintillant au loin. Puis il leva la tête. Un essaim d'étoiles clignotait dans l'espace, et elles lui semblaient à présent plus proches, plus chaudes.

Il ébaucha un sourire et redescendit des hauteurs, vers sa ville.

Traduit par BRUNO MARTIN.

Any more at home like you ?

© Chad Oliver, 1962.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

ARTHUR SELLINGS : FORMULE EN BLANC

Aux yeux de l'historien, les extraterrestres pourraient être répartis en deux groupes principaux : d'une part, ceux dont la venue entraîne de grands bouleversements – guerriers, économiques, écologiques, sociaux – sur la Terre ; et, d'autre part, ceux qui passent inaperçus de tout le monde, ou presque. Un extraterrestre capable de franchir les espaces interplanétaires aurait-il des raisons de se cacher ? Il est peut-être à la recherche de son passé. Et il est peut-être aussi à la fois très différent de l'homme et très semblable à lui. Cette différence et cette ressemblance peuvent être à l'image de celles qui existent sur Terre, dans notre propre espèce.

LA voiture finit par s'arrêter dans un tremblement de tout le châssis et se mit brusquement en travers de la route.

Fletcher s'accorda un instant pour se remettre. Il n'avait encore renversé personne auparavant. Mais il n'avait nul besoin d'expérience antérieure pour savoir que si cela se produisait quand on roulait à 120 – et que l'homme fonce droit dans la lumière des phares –, ce qui restait de la victime ne relevait plus des premiers soins.

Il fit une marche arrière pour se ranger sur l'accotement et descendit, les jambes flageolantes. Il inspecta la chaussée. La lune était levée, mais les marques de freinage laissées par les pneus étaient tout aussi noires à cent mètres plus loin, où elles sortaient des ombres de la nuit.

Cette vision le ramena brutalement à la réalité de l'accident. Fletcher se mit à courir, remontant les lignes noires, tandis que les ténèbres reculaient devant lui.

Il s'immobilisa d'un coup.

Les lignes prenaient fin, terriblement larges et sombres, à l'endroit où il avait écrasé la pédale de frein. Et... il n'y avait rien d'autre. Pas de corps, pas trace de ce qu'il s'était préparé à voir. Ni sang, ni chair en lambeaux, ni chaussure déchiquetée et terriblement abandonnée.

Il se demanda si la voiture n'avait pas poussé le cadavre en avant. Il fit demi-tour et revint sur ses pas avant de comprendre que, si tel avait été le cas, il en aurait certainement remarqué des indices sur la route.

La pensée lui vint qu'il n'avait pas vraiment *sent*i de choc. Sans doute ne le ressentait-on pas à cette vitesse, se dit-il, en scrutant l'obscurité bordée d'arbres de part et d'autre de la chaussée. La collision avait dû projeter la *victime au loin*.

Ce fut alors que son œil perçut un mouvement dans le taillis. Quelque chose se déplaça dans une tache de clarté lunaire avant de se glisser derrière le tronc d'un gros arbre.

Fletcher eut un moment d'affolement et tenta de se persuader qu'il s'était trompé ; la victime n'avait pas été tuée, par miracle, et s'était dégagee... voilà ce qu'il venait de voir. Toutefois son explication ne tint pas longtemps. Il l'avait vu trop distinctement : c'était un serpent, un grand. De la dimension d'un python. Il n'y avait pas de serpents aussi énormes à plusieurs milliers de kilomètres à la ronde.

Mis sur la défensive, il réagit en s'efforçant de n'y plus penser et de reprendre sa quête du corps de la victime. Si un python s'était échappé de quelque jardin zoologique des environs, ce n'était pas son affaire... surtout pas pour le moment.

Toutefois, un instinct plus puissant guida ses pas vers l'arbre. Fletcher était psychiatre. Ou il avait bien vu un python, ou il avait des hallucinations traumatiques. Il fallait qu'il le sache. Il contourna prudemment le tronc.

« Bonsoir. » Un homme sortit de l'ombre de l'arbre.

Fletcher sursauta. « Qui êtes-vous ? lâcha-t-il sottement.

— Je m'appelle Lewis, répondit l'autre. J'habite à Sanderville, à quatre kilomètres en avant d'ici.

— Que faites-vous ici ? » La voix de Fletcher chevrotait. Il avait tué un homme... et il n'avait pas encore trouvé trace du cadavre. Il avait vu un grand serpent dans une région où il n'y en avait pas. Et maintenant, en silence et sans souci, comme s'il sortait sur le pas de sa porte, cet inconnu surgissait de la nuit.

« Simplement ma petite promenade vespérale. » L'homme ébauchait un sourire. « J'en ai l'habitude. » Il fronça à demi les sourcils, comme il avait souri à demi. « Pourquoi ?

— N'avez-vous rien *entendu* ? J'ai renversé quelqu'un avec ma voiture, il y a une minute. »

L'homme haussa les épaules. « La voie ferrée se trouve juste derrière le bois. Un train de marchandises vient de passer. »

C'était exact, car Fletcher entendait le grondement d'un train, au loin.

« Mais n'avez-vous pas vu un... »

Il se tut, soudain inquiet à l'idée de passer pour un fou. Mais il était possible de s'en assurer ! Il bondit derrière l'arbre. Il y avait une plaque de sol à nu. Rien qui puisse dissimuler quoi que ce fût, et surtout pas un serpent aussi grand que celui qu'il avait aperçu... ou cru apercevoir. Et il était évident que l'autre homme ne l'avait pas vu, sinon il en aurait sûrement parlé. Il *fallait* donc bien que Fletcher se le fût imaginé.

Fait curieux, cette certitude ne le troubla pas. Personne n'avait à lui rappeler que l'esprit humain se livrait à d'étranges fantaisies sous l'effet d'un choc. Et il lui fallait encore retrouver le corps de sa victime. Il se retourna vers

l'inconnu qui le dévisageait avec curiosité.

« Aidez-moi, voulez-vous ? » demanda Fletcher. Il retourna sur la route. L'inconnu l'accompagna d'assez bon gré. Ils parcoururent les accotements sur plusieurs mètres, autour du lieu de l'accident, mais sans succès.

Ils se redressèrent en même temps.

« Êtes-vous sûr qu'il y ait eu un accident ? » s'enquit Lewis.

Fletcher lui adressa un regard froid. « Vous voyez bien les marques de freinage. »

L'homme hocha la tête. « Mais cela ne prouva pas qu'il y ait eu une victime. Il arrive qu'on se trompe. Une route non éclairée, le clair de lune, l'ombre des arbres...

— Peut-être », grommela Fletcher. Mais la silhouette effarée qui avait jailli sur la chaussée n'était nullement une combinaison fortuite du clair de lune et de l'ombre. Une chose s'imposait toutefois, même s'il ne retrouvait pas le corps. « De toute façon, je vais signaler l'accident à Sanderville. Je... »

Il s'interrompt en se rappelant un détail. L'homme avait dit qu'il habitait Sanderville, à quatre kilomètres en avant. Pas *en arrière* ni *en remontant la route*.

En avant. Cela signifiait que l'inconnu savait dans quelle direction Fletcher se dirigeait. Mais le savait-il ? Le cerveau harassé de Fletcher n'accordait-il pas trop d'importance à une phrase sans portée ? Il s'en fichait.

Il regarda l'inconnu dans les yeux. « Je désire que vous veniez en qualité de témoin. » L'instant d'après, il se maudissait. Il aurait dû seulement offrir à l'autre de le transporter.

L'homme parut indigné : « Mais je n'ai pas été témoin. Je vous ai dit que je...

— Cependant... » Fletcher lui saisit le bras. « ... si cela ne vous fait rien... »

Lewis se débattait sous la prise, qui se resserrait peu à peu. Il n'était pas grand, mais il paraissait musclé. Toutefois, Fletcher était plus grand et plus fort, pensait-il. Et soudain il n'y eut plus d'homme sous sa main. Le bras sembla onduler... puis, un si bref instant que Fletcher ne fut même pas certain de ce qui se passait..., se fondit en quelque chose d'informe.

Instantanément il y eut devant lui une autre créature... un cerf, déjà tendu pour la fuite.

La raison abdiqua aussitôt. Ce fut un sentiment beaucoup plus primitif, *la peur*, qui précipita Fletcher sur le cerf, qu'il empoigna à l'aveuglette.

La forme redevint homme pour décocher un coup de poing à Fletcher. Il détourna la tête. Le coup lui frappa l'oreille. Cela lui fit mal, sans toutefois l'étourdir. Sa propre droite s'enfonça dans le plexus solaire de l'autre. Les yeux de l'homme saillirent de façon ridicule tandis qu'il avait le souffle coupé. Fletcher ne lui laissa pas le temps de prendre une forme différente. Il lui assena un crochet à la mâchoire.

Haletant, il contemplait le corps inerte. Quelque part une chouette ulula et Fletcher prit conscience de la démente de sa position... debout auprès d'un homme privé de connaissance à regarder s'il n'allait pas changer de forme !

Mais l'être ne changea pas cette fois. Quel que fût l'étrange pouvoir dont il était doté, celui-ci n'opérerait pas quand il était sans connaissance.

Quel était ce pouvoir ? L'hypnose ? Fletcher ne le savait pas. Mais il avait à présent la conviction que ses sens ne lui avaient pas joué de mauvais tours. Du moins pas sans une intervention de l'extérieur. Il se pencha et chargea l'homme sur son épaule.

Une fois près de la voiture, il tassa le corps dans le coffre arrière, qu'il ferma à clef. En gagnant son siège au volant, il pensa enfin à jeter un coup d'œil à l'avant du véhicule. Il n'y avait pas une seule marque. Il pinça pensivement les lèvres, puis s'installa et démarra.

Il traversa Sanderville sans s'arrêter. Il n'y avait aucune raison de croire que la police fût en mesure de s'occuper de créatures qui paraissaient capables de changer de forme à volonté.

Il n'avait pas davantage de raisons de croire qu'il pût lui-même s'en charger... mais il avait bien l'intention de faire une tentative.

L'être grognait et remuait sur le divan. Fletcher, qui s'était assis plus loin de lui que si c'eût été un patient normal, se pencha en avant.

Les yeux clignèrent et s'ouvrirent, fixés sans voir sur la lampe inclinée au-dessus, puis se portèrent sur Fletcher.

« Vous êtes en sûreté ici », lui dit Fletcher, rapidement mais à voix basse. Puis il reprit d'un ton plus ferme : « La porte est fermée à clef et les volets sont rabattus. »

L'inquiétude qui avait passé dans les yeux de la créature se transforma en une résignation coléreuse. L'être s'assit en se frottant la mâchoire. « Où sommes-nous ? » demanda-t-il enfin. Dans un bureau de police ?

— Non, dans mon cabinet. Je suis psychiatre. Vous m'avez causé une terrible frayeur ce soir en vous précipitant sous ma voiture de cette façon... indépendamment de ce qui s'est passé par la suite. Je vous ai amené ici pour entendre vos explications.

— Vous avez donc compris en partie ?

— Faut-il tellement de réflexion ? Je renverse un homme, je ne parviens pas à retrouver son corps, je vois un serpent, puis je ne le vois plus mais je découvre un homme. Quand l'homme se transforme en cerf puis de nouveau en homme, c'est qu'il se passe quelque chose. Quelque chose de si déraisonnable qu'il n'est plus déraisonnable d'imaginer que l'homme était aussi le serpent. Et qu'il n'a changé de forme que pour échapper à une mort soudaine, exactement comme un homme ordinaire esquivait un coup. D'accord ? »

L'homme hocha sombrement la tête.

Fletcher attendait qu'il dise quelque chose. Comme il ne se décidait pas, le

médecin demanda d'un ton posé : « La question est de savoir... quel genre d'homme vous êtes ? »

L'inconnu était assis, les épaules courbées, les yeux baissés. Il leva alors un regard mélancolique droit sur Fletcher. « Je ne sais pas. »

Fletcher, le regardant à son tour dans les yeux, éprouva une vague sympathie... en même temps que la conviction que l'autre disait la vérité. « Cela vous ennuie-t-il que j'essaie de vous venir en aide ? »

L'inconnu eut un sourire amer. « Je ne pense pas qu'on le puisse. Mais vous me tenez.

— Bon sang, je ne cherche nullement à vous retenir. Cela peut prendre du temps et je ne peux pas vous garder ici sous clef. Il faut que vous soyez persuadé de ma bonne volonté, sinon ce pouvoir dont vous disposez pourrait s'affoler et devenir dangereux.

— Possible. Surtout s'il doutait de vos intentions. Par exemple, si vous tentiez de faire connaître mon cas au public. »

Fletcher éclata de rire. « Qui donc le croirait ? »

L'autre rit aussi, très brièvement, comme malgré lui. « Personne, j'imagine. » Il redevint d'un coup très grave. « Si vous saviez ce que c'est d'être... comme je suis, vous...

— Nous avons tous nos bizarreries, sous un angle ou un autre », murmura Fletcher en observant l'expression faciale de l'inconnu. « Désolé ! C'est le cliché classique ! Mais vous pouvez m'accorder votre confiance.

— Très bien. Je n'ai pas été capable de trouver moi-même l'explication. Mais c'est à vos risques...

— Je suis prêt à les courir, dit Fletcher, la plume levée. Votre nom ?

— John Lewis. » Il eut un sourire mélancolique. « Ou Bill Smith, ou Fred Jones. J'ai choisi John Lewis.

— Je vois. Est-ce que tout le reste sera aussi invention pure ? »

Lewis haussa les épaules. « Il n'y a pas grand-chose à inventer. On ne pose pas beaucoup de questions dans les milieux où j'ai évolué. Sur les formulaires, je dis que j'ai vingt-huit ans et que je suis né en Alaska... c'est assez loin pour que les gens n'aient pas envie de vérifier.

— Donc, amnésie. Mais quant au reste, mettons les choses au net. Quand et où au juste vous êtes-vous retrouvé sans nom et sans passé ?

— Dans l'Oregon. Il y avait là une vaste entreprise, on construisait une nouvelle ville. Un des ouvriers m'a trouvé dans les bois.

— Sous quelle forme étiez-vous ? Bon Dieu ! Je veux dire... »

Lewis ébaucha un sourire. « C'est bon. Pour répondre à la question que vous ne vouliez pas me poser, j'étais sous ma forme présente. Et j'étais en bon état. Mais j'étais également lamentable. Je ne savais même pas parler anglais. »

Fletcher haussa les sourcils. « Quand cela vous est-il revenu ?

— Cela... ne m'est pas revenu.

— Vous entendez par là que vous avez appris de nouveau, entièrement ?

— C'est exact. Sauf que je ne pense pas que ç'ait été *de nouveau*.

— Il y a combien de temps de cela ?

— Pas tout à fait trois ans. »

Fletcher nota ce seul mot : *Intelligent*. En effet, Lewis possédait à présent parfaitement la langue. « Qu'est-il arrivé ensuite ? Comment vous êtes-vous débrouillé ?

— Cela n'a pas été difficile. Tout ce qu'il leur fallait là-bas, c'étaient des bras solides et de larges dos. Et il y avait une sérieuse pénurie de main-d'œuvre. Au bout de deux ans, j'avais amassé pas mal d'argent, alors je suis venu par ici pour apprendre qui j'étais, si possible.

— Vous pensez donc être originaire de la région ?

— Rien d'aussi simple. C'était tout simplement parce qu'il n'y avait pas tellement de livres, où j'étais. Il fallait que je lise pour trouver une explication s'il y en avait une. J'ai lu des livres de psychiatrie, de médecine, de folklore, de mythologie, de sciences occultes, et Dieu sait quoi encore. »

Il leva les yeux sur Fletcher quand ce dernier écrivit deux lignes sous le mot *Intelligent*. « Mais c'est resté sans résultat.

— Votre autre... euh... talent s'était donc déjà manifesté à ce moment. » L'autre lui adressa un regard circonspect, aussi ajouta-t-il : « Si votre cas avait été celui d'un amnésique ordinaire, vous seriez déjà allé consulter quelqu'un comme moi, n'est-ce pas ? »

Lewis se décontracta, ses soupçons faisant place au respect pour la compréhension dont faisait preuve Fletcher.

« Oui, ce talent, comme vous dites... c'est arrivé alors que je travaillais au chantier depuis six mois environ. Les riveteurs avaient mal posé une poutrelle. Ils avaient fixé une des extrémités, mais l'autre bout s'est détaché. C'est quelque chose à voir qu'une poutrelle d'acier massif qui se plie comme une carte à jouer. La poutrelle est tombée en tournoyant, elle a crevé un échafaudage, et elle est venue droit sur moi.

« La première chose que je me rappelle ensuite, c'est que je me retrouvais dans les bois voisins, en train de trembler. Il me semblait que j'étais tombé tant ma tête était proche du sol. Mais je tenais encore sur mes pieds... *sur les quatre* ! Ils étaient jaunes et j'avais une queue. Je la sentais battre en observant de sous le taillis le tumulte causé par l'accident. Je m'étais transformé en puma. Tout simplement. Je me rendis compte que le danger était passé... et je me retransformai soudain. Je retournai au boulot.

« Personne n'avait remarqué l'incident. Il s'était passé trop de choses. Trois hommes étaient blessés. Un type commença à déclarer que c'était bizarre, mais qu'il aurait pu jurer avoir vu... puis il se tut en secouant la tête.

« Il n'y eut qu'une autre occasion. Je nageais dans un lac là-haut. Je me suis trop éloigné de la rive et je me suis trouvé en difficulté. Je me suis transformé en poisson. »

Fletcher termina la phrase qu'il notait. « Ces changements sont intervenus à des moments de crise, comme ce soir. Mais avez-vous jamais *essayé* de vous métamorphoser, volontairement ?

— Cela ne marche pas, dit Lewis. Cela ne paraît se produire qu'en réflexe.

— Comme je le pensais, musa Fletcher. Vous m'avez dit avoir lu des livres sur le folklore, la mythologie, l'occultisme. On y rencontre naturellement des histoires d'hommes qui se changent en des créatures différentes.

— Je sais. Mais pas de la façon dont je me transforme. En tout cas, je n'ai pas l'impression d'être ensorcelé, si cela ne vous semble pas trop stupide à dire de ma part.

— Non. De plus, si c'était de la sorcellerie, je ne serais aucunement qualifié pour vous secourir. Examinons donc les autres possibilités. Vous vivez avec ce don depuis trois ans. N'avez-vous élaboré aucune théorie ? »

Lewis allait répondre, mais il se contint ; puis il se prépara de nouveau. Fletcher attendait.

Lewis parut enfin se décider. « Je pense que je suis venu d'un autre monde. »

Il regarda Fletcher presque avec défi, mais le psychiatre se contenta de l'encourager : « Oui ?

— Oui. Je crois que j'ai subi un accident et que j'ai perdu non seulement la mémoire, mais aussi ma forme primitive. Dieu sait ce que j'étais à l'origine, mais je devais appartenir à une race qui pouvait changer d'aspect en cas de besoin, ce qui aurait été un net avantage sur les différents mondes qu'elle visitait. Est-ce que cela se tient ?

— Mieux que toute autre hypothèse que je pourrais formuler dans l'instant. Quelle que soit la vérité, la seule façon de la découvrir, c'est de passer outre à l'inhibition traumatique qui vous interdit la connaissance de votre existence antérieure. » Il lança un coup d'œil froid à Lewis. « Cela risque d'être dangereux. »

— Comment cela ?

— Parce que l'esprit ne dresse une inhibition traumatique que dans le but de se protéger. Qu'on la pénètre... et on ne sait pas comment l'esprit réagira. Et dans votre cas, un danger supplémentaire me vient à l'idée. Si votre constitution n'est pas humaine, il se pourrait que le traitement ait sur vous des effets totalement inattendus. »

Lewis réfléchit. « Je suis prêt, si vous l'êtes aussi. Mais je pense que vous allez affronter vous aussi deux dangers. D'abord, mon talent particulier pourrait bien ne pas apprécier le traitement et s'affoler. Ce n'est pas uniquement la crainte pour moi-même qui m'a empêché de consulter un psychiatre auparavant. A quel genre de traitement pensiez-vous ?

— A la narco-analyse. Je vous place sous narcose et, en vous posant des questions, je m'efforce d'extraire votre passé de votre subconscient. Il faudra tout simplement que je prie le Ciel pour que votre talent reste en paix. Mais

quel est le second danger que je cours ?

— Eh bien, si je suis venu d'un autre monde, je devais être chargé d'une mission particulière. Et si cette mission était... hostile ? »

Fletcher releva soudain la tête et lui sourit. « Vous voilà en face de moi, assez attentionné pour vous inquiéter de mon sort, et vous cherchez à me convaincre que vous pourriez être un monstre !

— Je parle sérieusement, insista Lewis.

— Alors je suis prêt à courir ces deux risques. Il se peut que vous ayez perdu la mémoire et perdu votre forme originelle, mais je pense que, si vous aviez des intentions hostiles, il vous serait resté au moins une trace de cette attitude. » Il consulta son poignet. « Il est minuit. Mon appartement est dans ce même bâtiment. Si vous n'avez pas d'autres engagements, pourquoi ne séjourneriez-vous pas chez moi pendant la durée du traitement ? Cela me faciliterait la tâche de vous intégrer parmi mes autres patients.

— D'accord. » Lewis lança un regard intrigué à Fletcher. « Vous vous donnez bien du mal pour moi. Je ne comprends pas. »

Fletcher émit un rire. « Grattez le psychiatre et vous trouvez un Sherlock Holmes refoulé. Vous avez choisi l'homme qu'il ne fallait pas pour vous faire écraser ! »

Lewis sourit. « Vous savez, je commence à avoir de l'espoir et à croire que j'ai au contraire choisi l'homme qu'il fallait. »

Dès midi, le lendemain, Fletcher se rendit compte que la narco-analyse n'apporterait pas la solution. A toutes les questions relatives à l'existence de Lewis avant qu'on l'ait trouvé dans les bois de l'Oregon, son esprit, libéré du contrôle de la conscience, ne fournissait aucune réponse. Même à la suggestion d'un écrasement d'astronef au sol, la réaction était négative.

Fletcher commençait à envisager les chances de méthodes plus rigoureuses, telles que l'électrochoc, quand il lui vint subitement une idée neuve.

« Transformez-vous en chien du Saint-Bernard », dit-il, un instant conscient de l'invraisemblance de cet ordre.

Lewis se changea aussitôt en saint-bernard.

« Maintenant, redevenez un homme. » Le subconscient de Lewis reconstitua dûment son enveloppe humaine.

« Hum ! hum ! », fit Fletcher. Une lueur lui apparaissait dans les ténèbres.

Quand Lewis eut repris sa connaissance, il lui raconta ce qui s'était passé.

« Votre talent est un véritable réflexe. C'est automatique. Il réagit à la suggestion lorsque votre contrôle conscient se relâche. Si nous parvenions à vous faire retrouver la mémoire, vous vous rappelleriez tout naturellement quelle était votre forme originelle, mais il est évident que votre mémoire ne cédera pas facilement. En conséquence, disons que nous allons inverser le processus. Nous allons faire des expériences en vue de retrouver votre forme

réelle. Cela nous prendra sans doute un fichu temps, mais si nous réussissons, cela devrait déclencher tout le reste de votre mémoire. »

Pour la première fois, une sorte d'émotion joyeuse se fit jour dans les yeux de Lewis. « *Oui*. J'y ai pensé moi-même – si seulement je pouvais reprendre ma forme d'origine... mais j'ai abandonné cette idée comme étant sans espoir en m'apercevant que cela n'obéissait pas à ma volonté. Cependant, si vous parvenez à ce résultat... »

Fletcher rabattit son enthousiasme. « Ne soyez pas trop optimiste. Rien ne garantit que nous tombions juste, d'une part. Et d'autre part, votre amnésie est peut-être également à l'épreuve de cette méthode. Mais si je trouve le mécanisme, si je donne à votre subconscient le commandement approprié, alors cela devrait créer un beau bouleversement de votre psychisme. »

Son sourire était plutôt hésitant.

Pendant les deux semaines qui suivirent, Fletcher procéda à un sévère remaniement de son carnet de rendez-vous, rejetant à des dates ultérieures tous les cas qui n'étaient pas des plus pressants.

Ce fut la quinzaine la plus fantastique qu'il eût jamais connue. Chaque fois que Lewis s'y trouvait, il fermait la porte et les volets de son cabinet de consultation. Et il y était la plupart du temps. Lewis était un dur, physiquement et mentalement, et il revenait à la charge, exigeant d'être informé de tous les aspects que Fletcher imposait en succession à son subconscient.

Fletcher élaborait toutes les permutations et combinaisons imaginables – mais sans obtenir la moindre réaction, sinon que le subconscient de Lewis exécutait les mouvements commandés avec toute la docilité d'un phoque bien dressé. Il se transforma d'ailleurs une fois en phoque... et en toutes les autres créatures du catalogue mondial, sauf une exception de temps à autre. La première fois que cela arriva, Fletcher crut qu'il avait trouvé la forme cherchée. Puis il s'aperçut – et en fut éccœuré – que c'était dû seulement au fait que Lewis ne possédait pas la forme de cette créature particulière dans son répertoire acquis.

Donc, lorsque cela arriva, Fletcher fit la description de la créature et Lewis repartit de ce point. Ils appliquèrent la même méthode pour toutes les formes imaginaires et fantastiques que Fletcher inventa. En effet, au cours de la seconde semaine, ils avaient abandonné la Terre. Les marchands de journaux du quartier faisaient des ventes inhabituelles de magazines de science-fiction, et des centaines de leurs illustrations se matérialisaient brièvement sur le divan de Fletcher.

Une fois, alors que Fletcher venait de lui ordonner d'assumer une forme tout particulièrement fantastique, le sujet bien soumis émit un grognement et Fletcher se tendit. C'était le genre de réaction qu'il avait espérée. Mais ses espoirs se dissipèrent immédiatement car, avec un soupir de satisfaction, Lewis prit la structure indiquée. Cela n'avait été qu'une difficulté passagère de

construction.

A la fin de la quinzaine, Fletcher se sentait prêt à abandonner la partie. Il le dit à Lewis.

Celui-ci parut terrifié.

« Eh bien, si vous trouvez une autre idée ? » lui lança Fletcher d'un ton de défi, car Lewis se chargeait à présent des notes de séance.

« Non, je ne vois rien. Peut-être n'est-il possible d'obtenir une réaction que sur description exacte... avec tous les détails, la couleur, etc.

— Je sais. Cela revient à l'histoire des singes et de la machine à écrire... un travail qui durerait l'éternité. Avant de nous y mettre, je pense toutefois que je vais faire un tour en Oregon. J'y découvrirai peut-être un indice.

— *Moi*, je n'y ai rien trouvé.

— Peut-être parce que vous étiez trop directement intéressé.

— Mais... vous n'allez pas éveiller de soupçons à mon égard ? Je veux dire...

— Oui ? »

Lewis se mordit la lèvre. « Je regrette.

— C'est bon. Je dirai seulement que je suis votre médecin traitant. Rien que l'amnésie. Je ne parlerai pas du reste. »

Lewis s'épanouit. « Parfait. Et pendant que vous serez absent, j'analyserai toutes ces formes, au cas où nous en aurions négligé ou oublié une. »

Fletcher fit le voyage en avion. Le car de l'aéroport le conduisit au chantier de construction. La cité était presque terminée et la plupart des ouvriers avaient été congédiés. Il eut cependant la chance de tomber sur l'homme qui avait découvert Lewis, un grand contremaître irlandais appelé Brannigan.

« Il était complètement nu et totalement perdu, lui dit Brannigan en buvant un verre de bière. Mais il n'a pas fait de difficultés. Le médecin l'a examiné et l'a déclaré bon pour le boulot. A part sa perte de mémoire, bien sûr. Mais c'était un bon ouvrier, un des meilleurs que j'aie jamais eus. Il y a tant de ces propres-à-rien et fainéants qui... »

Fletcher écouta avec patience une longue diatribe contre l'ouvrier de maintenant – il était évident que Brannigan avait vécu en des temps plus durs –, puis il demanda : « Avez-vous retrouvé quelque chose dans le coin ?

— Quoi, par exemple ?

— Eh bien, vos ouvriers n'ont-ils jamais mis au jour des choses comme... eh bien, des documents, des bouts de métal, n'importe quoi ? Je m'efforce de trouver trace de l'identité réelle de Lewis. »

Brannigan se gratta le crâne. « Je n'ai entendu parler de rien. Nous avons mis au jour des tas de vestiges indiens... des poteries, des armes, mais rien d'autre. Si cela s'était produit, je l'aurais su. Et nous avons déblayé plusieurs kilomètres carrés autour de l'emplacement.

— Bon. Je vous remercie », soupira Fletcher.

Pendant le trajet de retour, à bord de l'avion, il tenta de mettre de l'ordre dans ses idées. Mais rien ajouté à rien, cela fait toujours rien. Il était peut-être assez bon psychiatre – au moins pour les cas courants – mais comme Sherlock Holmes, il était clairement insuffisant, conclut-il, dégoûté de soi.

Puis un déclic se fit. Sherlock Holmes... le chien dans la nuit... le chien qui n'avait pas aboyé. L'astronef qui n'était pas là. Cela pouvait n'avoir aucune signification, bien sûr. Si l'on admettait le fait qu'un homme pouvait changer de forme et la possibilité d'un astronef, alors on pouvait aussi bien admettre l'existence d'un vire-matière, ou de tout autre système qu'imaginent les écrivains pour transporter leurs héros parmi les mondes.

Mais s'il y avait bien eu un astronef et qu'on n'en ait pas trouvé les débris, cela signifiait qu'il n'y avait pas eu d'accident. Ce qui à son tour voulait dire que-

Quand l'avion se posa, Fletcher avait exploré la longue avenue des conjectures. Ce qui l'avait conduit à des quantités de possibilités, qu'il eût dû étudier sans espoir d'en finir jamais. Mais, en suivant une idée qui lui paraissait plausible, il avait fini par trouver une piste, et finalement il restait une dernière possibilité.

Lewis, l'air sombre, l'attendait dans son cabinet. « J'ai analysé toutes les formes.

— Et alors ? »

Lewis secoua tristement la tête. « Vous avez tout envisagé à cent pour cent.

— Seulement à 99,99 pour cent, répondit Fletcher. Êtes-vous prêt pour une nouvelle tentative ? »

Lewis fit un signe d'acquiescement, une faible lueur d'espoir lui passant dans les yeux.

« Attention, il ne s'agit que d'un essai ! l'avertit Fletcher. *Un unique essai...* après les milliers que nous avons déjà faits. Alors, ne comptez pas trop dessus. »

Fletcher lui administra une dose minimum, attendit, puis prononça le mot. Cela opéra.

Un cri s'échappa des lèvres de la créature allongée sur le divan, accompagné de mouvements nombreux dans les traits et dans la forme. Rien de semblable n'était encore arrivé. Puis la silhouette poussa un soupir et se transforma. Des yeux se levèrent sur Fletcher sans le voir ; des mots étranges sortirent d'une bouche nouvellement modelée.

Fletcher attendait, l'esprit sous tension.

La drogue perdait de son effet. Le corps se redressa. Les yeux se concentrèrent. Ils changèrent aussi de couleur – passant au violet –, et le reste de la forme se modifia légèrement comme pour quitter la ligne générale qui venait juste de lui être imposée, et se particulariser, devenir originale.

« Comment vous sentez-vous ? s'enquit Fletcher.

— Très bien. Les souvenirs me mettent l'esprit dans une telle confusion, en me revenant ! Mais comment avez-vous deviné ? » La voix avait changé, ce qui n'avait rien de surprenant, mais l'être s'exprimait toujours dans un anglais parfait.

« Je vais vous le dire. Vous me reprendrez seulement si je me trompe. D'accord ? Oh... comment dois-je vous appeler ?

— Ruvil.

— Est-ce un nom de famille ou un prénom ?

— Les deux.

— Bien. Allons-y... On n'a relevé aucune trace d'un astronef à l'endroit où vous pensiez avoir eu un accident. Alors je me suis mis à imaginer ce que cela voulait dire. Il n'y avait qu'une explication : une nef était venue vous déposer puis était repartie. Cela à son tour signifiait que vous étiez déjà amnésique. Cela pouvait signifier qu'on avait décidé de vous abandonner là parce que vous n'étiez plus d'aucune utilité dans l'équipage ou en tout autre rôle.

« Toutefois je ne pouvais concevoir qu'une race dont la culture lui permettait de construire des astronefs puisse abandonner aussi cruellement un de ses membres. Mais une race capable de construire des astronefs *pouvait* – cela se concevait – créer une amnésie artificielle chez un sujet. Artificielle et permanente. Mise en danger par une seule chose : le talent qui permet à votre race de changer de forme.

« Je me suis donc efforcé de me mettre dans la peau d'une créature d'un autre monde dont j'ignorais tout. Et je me suis tenu le raisonnement suivant :

« Tout d'abord, pour une raison quelconque, les puissances de votre monde voulaient se débarrasser de vous. Mais elles étaient trop civilisées pour vous tuer. Pourquoi ne pas vous lâcher tout simplement sur un autre monde ? Parce que vous déteniez des connaissances qu'elles craignaient de vous voir utiliser. Donc – et pour le moment nous ne nous occuperons pas de ce que peuvent bien être ces connaissances –, on vous a imposé artificiellement cette perte de mémoire avant de vous abandonner.

« Mais le danger subsistait que vous vous trouviez dans une circonstance qui vous amènerait à reprendre votre forme originelle... et déclencherait aussitôt votre mémoire. J'en étais arrivé au point le plus difficile. Pourquoi avaient-ils choisi cette planète ? Parce qu'ils ne l'avaient encore jamais visitée ? Mais peut-être l'avaient-ils fait... incognito. Peut-être conservent-ils l'incognito sur toutes les planètes qu'ils visitent, étant donné ce pouvoir qu'ils détiennent. Il est évident que cette voie ne pouvait me mener bien loin.

« C'est alors que j'ai réfléchi à *l'endroit* de la Terre où avait eu lieu l'abandon. Et le déclic s'est produit. Vous étiez toujours sous le coup de cette inhibition de mémoire... et probablement aussi dans un état physique neutre. Vous étiez une formule vide, d'esprit ainsi que de forme, quand vous avez vu approcher un homme, comme ils avaient bien pensé que cela se produirait avant longtemps.

« Votre réflexe a fonctionné. Vous avez pris l'aspect d'un homme... la seule forme que vous n'auriez plus jamais aucune raison de quitter pour reprendre celle d'origine. Du moins selon les prévisions. Je me suis demandé si la différence était suffisante pour compter beaucoup. Elle l'était, évidemment. »

Ruvil se mit alors à rire. « Croyez-moi, elle l'est. Vous ne le saviez pas ?

— Sur la Terre, oui. Certains philosophes prétendent même que votre espèce est la plus différente de l'Homme qu'on puisse imaginer. Mais une ou deux choses m'intriguent encore. Que saviez-vous au juste de si dangereux pour votre espèce ? »

Ruvil rit de nouveau. « Vous savez, c'est une des choses qui ne me reviennent pas encore. De toute façon, cela ne m'inquiète pas. Oh, les intrigues sur Varn... c'est le nom de ma planète. Ils sont extrêmement intelligents – et civilisés comme vous l'avez bien diagnostiqué –, mais aussi un peu cinglés. Il semble que plus une culture se développe, plus accentuées soient les névroses.

— Mais pourquoi n'ont-ils jamais rendu visite à la Terre ? Ouvertement, du moins ?

— Parce qu'ils n'entrent jamais en rapport avec un monde qui approche déjà lui-même du stade des voyages dans l'espace. Quand une race en arrive à ce point, il est vraisemblable qu'elle perd la tête, avant d'ajuster ses visées. Il y a eu dans le passé quelques incidents malheureux. *Mais oui !* Bien sûr. C'est cela, la connaissance qu'ils craignaient que j'utilise ou que je communique. Ce n'est pas pour cette raison qu'on m'a infligé le bannissement. C'est à cause d'une terrible conspiration de palais. Je suis – ou plutôt *j'étais* – membre d'une des familles dynastiques de Varn.

— Mais pourquoi ne pas vous déposer sur une planète plus primitive où votre connaissance ne vous aurait été d'aucune utilité ? s'enquit Fletcher.

— Parce que... eh bien, parce que les nefs de Varn y font régulièrement des visites, j'imagine. Il leur fallait choisir un monde comme la Terre – et toute autre culture déjà développée est toujours humanoïde. Oui, c'était vraiment très fort de leur part de me bannir ici et de me lâcher dans une région où il n'y avait à peu près que des hommes. Et... » Les yeux violets de Ruvil brillèrent d'admiration. « ... C'est vraiment très fort de votre part d'avoir réussi à tout reconstituer. »

Fletcher eut une petite toux nerveuse et s'adossa. « Oui. Eh bien, quels sont vos projets, à présent ? Nous montrer comment construire des astronefs pour ramener une flotte contre Varn ? »

Ruvil eut un rire argentin. « Bien sûr que non. Ils ont surestimé l'attention que je prêtais aux cours, à l'école. Je ne saurais pas par où commencer. De plus, que pourrais-je bien faire d'astronefs ? »

Ruvil s'étira voluptueusement et Fletcher dut reconnaître qu'avec des atouts si évidents, la connaissance de la construction des astronefs serait tout à

fait superflue.

« Non, reprit Ruvil en lissant de ses doigts délicats ses longs cheveux dorés. Il y a des tas de connaissances varniennes qui sont bien plus agréables. »

Elle se leva du divan d'un seul et souple mouvement, bien trop vite pour que Fletcher eût pu bouger, même s'il l'eût voulu. « Par exemple... »

Traduit par PAUL HÉBERT.

Blank form.

© Quinn Publishing Corporation, 1956.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

MURRAY LEINSTER : L'ÉTRANGE CAS DE JOHN KINGMAN

Si des astronautes venus d'autres planètes étaient déjà arrivés sur notre Terre, l'Histoire aurait-elle conservé leurs traces ? Une réponse positive à cette question est à l'origine d'innombrables livres de révélations sur le Passé Caché et la Connaissance Mystérieuse, dont les auteurs utilisent fréquemment des thèmes de science-fiction sans les déclarer comme tels. Une réponse négative à la même question entraîne une autre interrogation : pourquoi ces Visiteurs ont-ils alors été oubliés ? Une des explications avancées concerne la différence des niveaux culturels, d'où peuvent naître les malentendus et le simple refus du contact.

TOUT commença lorsque le docteur Braden s'avisa d'éplucher la fiche signalétique de John Kingman. L'hôpital psychiatrique de Meadeville disposait d'un fichier particulièrement élaboré, car c'était un centre réputé en matière de recherches neurologiques. Cet établissement est en effet le plus ancien asile du pays, ayant été en son temps connu sous le nom de « New Bedlam » lorsqu'il fut fondé quelques années avant la proclamation de la république des États-Unis d'Amérique. Le système de classement et la tenue des fiches des malades s'étaient toujours révélés irréprochables. Mais le jeune docteur Braden jugea que, en ce qui concernait John Kingman, il y avait d'inadmissibles lacunes.

« KINGMAN JOHN, disait la carte, race blanche, sexe mâle, cinq pieds huit pouces, chevelure brun foncé. Signes particuliers : le malade a six doigts à chaque main, les doigts supplémentaires possédant une structure osseuse normale et se révélant totalement fonctionnels. Age... (cette rubrique était vierge). Nationalité (cette autre également). Lieu de naissance... » Si l'on tenait compte des précédentes omissions, il était naturel que ce renseignement fût également défaut. « Diagnostic : paranoïa grave, atypique avec très nets signes de folie des grandeurs, mais apparemment sans l'habituelle conviction d'être persécuté. »

Il y avait là un commentaire : « Le patient paraît à peine comprendre l'anglais, si même il le comprend. Ne parle pas. » Puis, trois lignes aussi muettes. « Plus proches parents... » aucune indication. « Interrogatoire du malade... » inexistant. « Date d'admission... » non précisée.

La fiche était très incomplète, si l'on s'en rapportait aux dossiers des

malades de l'hôpital de Meadville. L'âge et la nationalité pouvaient très bien demeurer inconnus si le patient avait été simplement ramassé quelque part dans la rue sans qu'on soit jamais parvenu à établir son identité réelle. En une telle occurrence, il était normal que son parent le plus proche n'ait jamais pu être convenablement identifié et que l'on ignorât son lieu de naissance, mais il aurait cependant dû y avoir l'historique du malade lui-même, tout du moins depuis les événements qui avaient conduit à son internement. Et certainement, obligatoirement, la date de son admission aurait dû figurer sur sa fiche !

Le jeune docteur Braden était fort ennuyé. C'était à l'époque où le traitement par choc euphorisant de Jantzen venait d'être mis au point, et le jeune médecin y croyait beaucoup. Cette méthode lui paraissait rationnelle. Il était désireux de l'essayer à Meadville – du moins sur un patient n'offrant plus aucun autre espoir d'amélioration. Il tendit la fiche au garçon de bureau responsable des dossiers et lui demanda de plus amples éclaircissements sur le cas de John Kingman.

Deux heures plus tard, confortablement allongé sur un bout de gazon proche des bâtiments administratifs, le docteur Braden fumait une pipe à l'odeur particulièrement nauséabonde. Au-dessus de sa tête, le ciel était d'un bleu d'azur et l'ombre des chênes centenaires dessinait d'étranges hiéroglyphes sur la pelouse. Le jeune docteur Braden lisait d'un air méditatif le journal américain de psychiatrie, épluchant l'article intitulé « Réactions au choc de Jantzen chez dix malades paranoïaques ». John Kingman se tenait assis sur les marches, à quelque distance de là, dans une posture d'une dignité toute royale.

D'un âge indéterminé (disons entre quarante et soixante ans, sans pouvoir être plus précis) il était revêtu de la tenue informe des patients indigents, de ceux qui ne bénéficiaient pas de l'apport vestimentaire de leurs proches. Son regard était perdu dans le lointain, donnant à tous l'impression d'un dieu qui méditerait, d'un être infiniment supérieur aux simples mortels. Les mains, avec leurs six doigts, gracieusement croisées sur ses genoux, Kingman ignorait délibérément tout de l'humanité et de ses activités.

Le docteur Braden termina l'article. Il tira d'un air pensif sur sa bouffarde calcinée. Sans en avoir l'air, il observait de nouveau John Kingman. Les malades mentaux ont d'imprévisibles réactions mais, comme avec les enfants et les animaux sauvages, on ne parvient à de bons résultats que si l'on prend soin de ne pas les effaroucher. Puis, le jeune médecin avança d'un ton méditatif : « John, je crois que l'on peut faire quelque chose pour vous. »

La silhouette au maintien royal le dévisagea. Le regard était vaguement amusé par l'impertinence de ce simple mortel osant s'adresser à John Kingman, créature tellement au-dessus de *l'homo sapiens* qu'en aucun cas l'insolence humaine ne saurait parvenir à l'affecter. Puis John Kingman se remit à regarder au loin.

« J'imagine, dit Braden, d'un ton toujours aussi méditatif, que vous êtes passablement blasé. Je vais essayer de voir si l'on peut y remédier. En fait... »

A travers la pelouse quelqu'un se dirigeait vers lui. C'était le responsable du fichier des malades. Il paraissait très malheureux. Il tenait à la main la fiche que le docteur Braden lui avait remise avec sa demande de complément d'informations. Braden attendit.

« Euh, docteur... dit l'employé d'un ton gêné, il y a quelque chose qui ne colle pas ! quelque chose de totalement aberrant ! à propos du dossier Kingman, évidemment... »

Avec l'approche d'un second être d'essence aussi inférieure, l'indifférence de John Kingman parut encore plus marquée. Il contemplait fixement l'horizon avec une sereine indifférence à l'égard de si insignifiantes créatures.

« Eh bien ? demanda Braden.

— Il n'existe aucune trace de son admission, s'écria l'employé. Chaque année, vous savez que l'on établit une liste complète des patients internés. J'ai donc pensé qu'en revenant en arrière année par année, je découvrirais le moment où il avait été effectivement interné, ce qui me permettrait de rechercher alors le certificat d'internement. Mais j'ai tout épluché sur plus de vingt ans et John Kingman figure toujours sur nos registres !

— Remontez trente ans en arrière, dit Braden.

— Je... je l'ai fait, avoua l'employé d'un ton effondré. Il était déjà interné ici voici trente ans !

— Et quarante ans ? » demanda Braden.

L'employé s'étouffa presque.

« Docteur Braden, dit-il avec désespoir, je suis même allé aux archives où sont conservés les registres remontant à 1850, et Kingman était déjà parmi nos malades ! »

Braden se dressa d'un bond, s'époussetant machinalement.

« C'est impossible ! s'exclama-t-il, cela fait quatre-vingt-dix-huit ans ! »

L'employé paraissait accablé.

« Je sais, docteur, il y a quelque chose qui ne va absolument pas. Je n'ai jamais eu la moindre histoire avec mes dossiers et voici bientôt vingt ans que je suis ici.

— Je vais venir avec vous et m'en assurer par moi-même, annonça le docteur Braden. Appelez-moi un infirmier et faites reconduire Kingman à sa cellule.

— Certainement, docteur », s'empressa l'employé qui semblait avoir des difficultés de déglutition. « Immédiatement. »

Il s'éloigna promptement, d'une démarche à la fois traînante et hâtive.

Le docteur Braden eut une moue d'impatience.

Puis il vit John Kingman qui le regardait de nouveau et John Kingman s'amusait, d'un amusement hautain et tolérant, avec une condescendance protectrice qui aurait été insupportable à quiconque n'eût pas été médecin, habitué à considérer le comportement de ses malades comme symptomatique et non comme personnel.

« C'est absurde », grommela Braden considérant son malade, ainsi que

tout bon psychiatre doit le faire, comme un être humain parfaitement normal.

« Vous n'avez pas pu être ici depuis quatre-vingt-dix-huit ans ! »

L'une des mains aux six doigts s'agita ; tandis que John Kingman regardait Braden avec un évident mépris, les six doigts firent le geste d'écrire, puis se tendirent vers lui.

Braden lui remit un crayon, l'autre main se tendit à son tour et Braden se mit à fouiller toutes ses poches avant de découvrir un bout de papier, qu'aussitôt il offrit.

John Kingman conservait son regard fixé sur l'horizon, ne daignant pas même regarder ce que ses doigts inscrivaient. Mais les doigts dessinaient rapidement, avec l'aisance que donne la pratique. Cela ne dura que quelques secondes, puis, négligemment, il tendit de nouveau le bras et rendit crayon et papier à Braden, avant de reprendre son air de souveraine indifférence à l'égard de simples mortels. Mais il y avait maintenant comme une ébauche imperceptible de sourire sur son visage. C'était l'expression d'un triomphe méprisant.

Braden considéra le dessin. Il y avait là une tentative réelle de communication, malgré l'incroyable complexité du croquis où s'entrecroisaient, reliées entre elles, courbes et arabesques, le tout raccordé à un motif central irrégulier, mais étrangement rationnel. Ce n'était pas le dessin d'un fou, il y avait là quelque chose de mystérieux, mais de parfaitement cohérent. Sous-jacent, il existe un fond essentiellement enfantin dans la plupart des formes de folie. Or, il n'y avait rien là d'enfantin, et ce dessin avait une apparence fâcheusement familière. Braden avait déjà vu des schémas analogues quelque part auparavant. Ce n'était pas en relation directe avec la psychiatrie, cela se rapportait plutôt à la physique, où de semblables croquis étaient utilisés pour illustrer le cours.

Un infirmier apparut qui ramena John Kingman à sa cellule. Braden plia le papier et le mit dans sa poche.

« Ce n'est pas ma spécialité, John, s'excusa-t-il. Je vais faire vérifier votre croquis, je pense réellement être en mesure de faire quelque chose pour vous. »

John Kingman toléra alors de se laisser emmener. Ou plutôt il précéda d'un air hautain l'infirmier, faisant négligemment en sorte que ce dernier ne le touchât point, comme si un tel contact fût un sacrilège dont cet homme par trop borné risquait de se rendre coupable.

Braden se dirigea vers le bureau des dossiers. Avec l'employé surexcité à ses côtés, il suivit à la trace le nom de John Kingman au fil des anciens dossiers. L'écriture manuscrite succédait à la dactylographie, tandis qu'il remontait au long des ans. Le papier jaunissait. L'écriture devenait moulée, puis calligraphiée. Mais en une encre devenue brune sur du papier chiffon jauni, dans les registres d'admission de l'Asile de la Pennsylvanie de l'Est, tel était le nom de l'hôpital de Meadville en 1850, on trouvait toujours, chaque année, la trace d'un patient nommé John Kingman. Deux fois Braden tomba

sur des notes inscrites en face du nom. L'une datant de 1880 et dont était sans doute responsable l'un des médecins attachés à l'établissement – il n'y avait pas de psychiatres à cette époque –, indiquait : « Forte fièvre », sans autre précision. En 1853, un court paragraphe figurait devant le nom : « Cet homme a six doigts fonctionnels à chaque main. » Ce bref memorandum avait été rédigé quatre-vingt-quinze ans auparavant.

Le docteur Braden se tourna vers l'employé qui se tortillait sur place. Le dossier de John Kingman était à l'évidence incroyable. Le commis aux écritures crut comprendre qu'on attribuait la chose à l'inefficience de son service, voire à la sienne propre. Il demeurerait tourmenté et soucieux jusqu'à ce qu'il puisse, d'irréfutable façon, faire remonter la source de l'erreur à son prédécesseur.

« Quelqu'un, interrompit sèchement Braden, mais il n'y croyait pas lui-même tandis qu'il le disait, a oublié de noter ce qui doit tout expliquer. Un inconnu a dû être admis ici voici longtemps déjà sous le nom de John Kingman. En son temps, cet homme mourut, mais le nom de John Kingman devint en quelque sorte, une manière de nom passe-partout, un patronyme comme Durand ou Dupont, et que l'on attribuait d'office à tout patient non identifié. A l'évidence, un John Kingman mourut la même année où un autre patient anonyme se vit attribuer le même nom. Ça ne peut être que ça ! »

L'employé aux écritures en eut presque un hoquet de soulagement. Il se mit joyeusement à vérifier. Mais Braden n'y croyait pas. En 1853, quelqu'un avait déjà remarqué que John Kingman avait six doigts fonctionnels à chaque main. Il était pratiquement impossible, même sur tout un siècle, que deux patients d'une même institution aient eu six doigts fonctionnels, les chances en étaient pour ainsi dire nulles.

Braden se dirigea d'un pas déterminé vers le musée. Là se trouvaient rassemblés les appareils utilisés en psychiatrie du temps de New Bedlam, appareils qui n'étaient pas destinés à être vus par le public. L'hôpital psychiatrique de Meadeville avait été fondé en 1776 sous le nom de New Bedlam. C'était le plus ancien établissement psychiatrique des États-Unis. Mais il n'était pas plaisant de songer aux traitements infligés aux patients, alors baptisés fous en ces temps héroïques.

Les registres avaient été conservés, volumes reliés pleine peau, au fin papier chiffon, merveilleusement noircis d'écriture à la ronde tracée à la plume d'oie. Année après année, le docteur Braden poursuivit ses recherches. Il découvrit John Kingman inscrit en 1820, en 1801, en 1795. En 1785, le nom de John Kingman était absent de la liste annuelle des malades. Braden découvrit le compte rendu de son admission en 1786. A la journée du 21 mai 1786, dix ans après la fondation de New Bedlam, cent soixante-deux ans avant l'époque actuelle, on pouvait lire le compte rendu suivant :

« Un pauvre fou a été admis ce jour et s'est vu attribuer le nom de John Kingman à cause de ses façons bizarrement royales et de la ridicule dignité qu'il affecte. Il a cinq pieds huit pouces de haut et paraît ne parler ni l'anglais

ni aucune autre langue connue des gens instruits d'alentour. Il possède six doigts à chaque main, les doigts supplémentaires étant parfaitement formés et utiles. Le docteur Sanford a observé qu'il semblait avoir une forte fièvre. Sur son épaule gauche, lorsqu'on la dénude, apparaît un curieux dessin qui ne semble pas être un tatouage, tout du moins d'espèce connue. Sa folie consiste en une telle conviction de sa grandeur que le malade ne condescend même pas à remarquer les personnes qui l'environnent, comme si elles lui étaient par trop inférieures, de telle sorte que s'il n'était pas hospitalisé, il mourrait certainement de faim. Mais en trois occasions, alors qu'il était en cours d'examen par les médecins, il tendit impérieusement la main vers une écritoire et traça des dessins très complexes dont tout le monde s'accorde à dire qu'ils n'avaient aucun sens. Il a été interné, ayant été déclaré fou par une commission réunissant les docteurs Sanford, Smyth, Haie et Bode. »

Le jeune docteur Braden relut une seconde fois le compte rendu d'admission, puis une troisième. Il se passa la main dans les cheveux. Lorsque le commis revint pour lui annoncer d'un ton désespéré qu'il n'y avait jamais eu dans toute la longue histoire de l'établissement aucun autre John Kingman à mourir, Braden n'en fut pas surpris outre mesure.

« Parfait, répondit Braden à l'employé presque hystérique. Il n'est jamais mort mais je veux que John Kingman soit immédiatement mis en observation à l'infirmerie. Nous allons l'examiner de plus près car il a été plutôt négligé jusque-là. Apparemment, il n'a eu affaire aux médecins qu'une seule fois en cent soixante-deux ans. Préparez-moi son dossier d'internement, s'il vous plaît. Il a été admis ici le 21 mai 1786. »

Et Braden s'en alla, laissant derrière lui un employé profondément déprimé. Celui-ci soupçonnait fort le médecin d'avoir perdu la raison, mais lorsqu'il examina le dossier il fut soudain convaincu que ce serait bientôt lui qui allait devenir pensionnaire de l'établissement.

John Kingman manifesta un amusement certain lorsqu'on le mena dans le laboratoire de l'hôpital. Pendant dix bonnes secondes – Braden l'observa très attentivement –, il examina du regard chacun des instruments d'exploration fonctionnelle de la salle d'examen. Il était impossible de douter que d'un seul coup d'œil Kingman eût saisi le fonctionnement et le but de chacun des appareils qui équipaient le laboratoire ultra-moderne de l'hôpital. Son amusement ne se démentait pas. Il regarda en particulier un énorme appareil à rayons X et eut un sourire si chargé de mépris que le manipulateur ne put cacher son énervement.

« Aucune suspicion paranoïaque, constata Braden. La plupart des malades de ce genre sont persuadés qu'ils vont être torturés ou tués lorsqu'on les conduit en un lieu où ils se trouvent confrontés à des machines qu'ils ne comprennent pas. »

John Kingman tourna son regard vers Braden. Tendant en avant sa main aux six doigts, il fit signe qu'il voulait écrire. Braden lui donna un crayon et un bloc. Négligemment, dédaigneusement, il se mit à dessiner, puis redessiner

encore. Il tendit les croquis à Braden et retrouva immédiatement son incommensurable mépris amusé vis-à-vis de l'humanité. Braden examina brièvement les croquis de Kingman. Il secoua la tête et le manipulateur radio vint à ses côtés.

« Ceci, dit sèchement Firaden, ressemble fort à un schéma d'appareil à rayons X, n'est-ce pas ? »

Le technicien eut un battement de paupières. « Il n'utilise pas les symboles classiques, objecta-t-il, mais en effet, oui, c'est ça. Voilà ce qu'il a dessiné pour la cible et ceci est certainement la cathode. »

« Hum... m... m... », puis il s'exclama soudain : « dites ! il y a quelque chose qui ne va pas. »

Il poursuivit l'étude du schéma, puis brusquement excité déclara : « Regardez ! il a ajouté un champ analogue à ceux utilisés dans les microscopes électroniques ! c'est une excellente idée ! En faisant cela, on doit obtenir un débit rectiligne d'électrons et un faisceau plus étroit de rayons X... »

Braden répondit : « Je n'y comprends rien ! A quoi correspond le second dessin ? Est-ce un autre type de tube à rayons X ? »

Le technicien se plongea dans l'étude du second croquis. Au bout d'un moment, il annonça d'un ton incertain : « Il n'utilise toujours pas les symboles classiques, je ne comprends pas. On y retrouve les mêmes signes que tout à l'heure pour la cible et pour la cathode. On dirait qu'il s'agit d'un appareil pour... hm... m... m... accélérer les électrons. Ça ressemble un peu à un tube de Coolidge, seulement c'est... » Il se gratta la tête. « Je vois ce qu'il a voulu suggérer. Si un tel montage fonctionnait, on pourrait employer n'importe quel tube sous n'importe quel voltage. Oui ! et toute la haute tension resterait à l'intérieur de la lampe. De la sorte, il n'y aurait aucun danger. Oui ! on pourrait alimenter l'appareil simplement avec des piles ! Un médecin transporterait un appareil à rayons X dans sa trousse ! et il pourrait même travailler sous des tensions de l'ordre du million de volts ! »

Le technicien paraissait hypnotisé par les schémas de Kingman puis, avec un enthousiasme croissant, proclama d'un ton convaincu : « C'est totalement cinglé ! Mais, regardez, docteur ! Laissez-moi ces croquis que je puisse les potasser plus à fond ! C'est un truc formidable ! C'est... Laissez-moi une chance de monter ces circuits et de les essayer ! Je ne saisis pas tout parfaitement, mais... »

Braden reprit le dessin et le mit dans sa poche. « John Kingman, observa-t-il, a été un patient ici pendant cent soixante-deux ans. J'ai l'impression que nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Occupons-nous d'abord de lui ! »

John Kingman ne dissimulait plus son amusement. Il était maintenant beaucoup plus docile. En d'autres circonstances, son air de pitié condescendante, de divinité entourée d'arriérés, aurait été particulièrement insupportable. Il se laissa radiographier comme un adulte permettant à des

gosses de se servir de lui dans leurs jeux. Il regarda le thermomètre et sourit d'un air méprisant. Il se prêta cependant de bonne grâce à ce qu'on prît sa température à l'aisselle. L'électrocardiographe suscita juste l'intérêt momentané qu'un nouveau jouet engendre chez un enfant. Avec un rictus railleur, il permit qu'on photographiât le dessin tatoué sur son épaule. En effet, celui-ci s'y trouvait bien. Durant toute cette procédure, il prit les choses de tellement haut que cela expliquait l'impossibilité où l'on se trouvait de l'ennuyer réellement. Mais au fil des examens, Braden se sentit pâlir. La température corporelle de John Kingman était de l'ordre de 42°. Une « forte fièvre » avait été observée chez le patient en 1850, quatre-vingt-dix-huit ans auparavant, et en 1786, voici déjà plus d'un siècle et demi. Mais, à son apparence, on donnait toujours au malade entre quarante et cinquante ans. Le pouls de John Kingman était de l'ordre de cent cinquante pulsations par minute et l'électrocardiogramme présentait un tracé totalement aberrant et incompréhensible jusqu'à ce que Braden annonce d'un ton sec : « S'il avait deux cœurs, ce tracé serait parfaitement normal ! »

Lorsque les clichés radiographiques furent extraits du bac de révélateur, Braden les guettait avec l'air de quelqu'un qui s'attend à se voir confronté à l'impossible. Et tel était bien le cas. Quand John Kingman avait été admis à New Bedlam, les rayons X n'existaient pas. Il était donc naturel qu'il n'eût jamais été radiographié auparavant. John Kingman avait deux cœurs. Il avait également, par rapport à l'être humain normal, trois paires de côtes supplémentaires ainsi que quatre vertèbres en surnombre. Aux coudes, les articulations présentaient des anomalies marquées. Sa capacité crânienne apparaissait quelque 12 pour cent supérieure à celle des spécimens les plus exceptionnels de la race humaine.

Dans son ensemble, sa denture dénotait, par rapport à la norme, de notables variations de forme.

Lorsque les examens furent terminés, John Kingman toisa Braden d'un air de triomphal mépris. Il se drapa dans sa dignité et permit à un infirmier de le rhabiller tandis qu'il regardait au loin, apparemment plongé dans une méditation divine. Sa toilette achevée, il regarda de nouveau Braden, une immense commisération peinte sur son visage, et ses mains aux six doigts firent de nouveau le simulacre d'écrire. Braden pâlit encore plus, pour autant que la chose lui fût encore possible, et lui tendit du papier et un crayon.

John Kingman, cette fois, abaissa le regard sur la feuille qu'il était en train de noircir. Lorsqu'il la rendit à Braden avant de reprendre son attitude amusée et éminemment distante, il y avait sur le feuillet une douzaine et plus de petits schémas. Le premier était l'exacte reproduction de celui qu'il avait remis à Braden devant le bâtiment administratif. A côté, il avait tracé un circuit analogue, mais quelque peu différent. Le troisième croquis représentait une variation très précise découlant des deux premiers schémas. Le reste des dessins présentait méticuleusement, et pas par pas, cette variation, jusqu'à ce que la dernière paire de croquis se divise elle-même en deux, où, par un

enchaînement parfaitement logique, l'un en revenait au croquis initial, tandis que l'autre s'achevait en un montage d'une effroyable complexité avec une section centrale nettement matérialisée et composée de deux circuits étroitement reliés entre eux.

Braden retint sa respiration. De même que le technicien du bloc radio avait été au départ dérouté par l'emploi de symboles non conventionnels dans le tracé de circuits, somme toute, classiques, de même Braden avait été frappé par une inexplicable sensation de déjà vu face au premier schéma. Mais le croquis final éclairait tout. Celui-ci, en effet, ressemblait très clairement aux diagrammes classiques représentant la structure atomique des corps fissiles. Une fois convenu que John Kingman n'avait rien d'un malade mental « standard », il devenait évident qu'on avait sous les yeux les différentes étapes d'un processus physique grâce auquel, en partant de deux atomes stables, on aboutissait à un atome instable, l'autre retrouvant son état initial en fin de réaction. C'était, en bref, un phénomène de catalyse physique capable de fournir de l'énergie atomique.

Braden leva ses yeux et rencontra le regard amusé et méprisant de John Kingman.

« Je crois que vous avez gagné, avoua-t-il d'une voix rauque. Je pense toujours que vous êtes cinglé, mais peut-être le sommes-nous encore plus. »

Les papiers d'internement de John Kingman étaient vieux de cent soixante-deux ans. Ils étaient jaunis, cassants et l'écriture y était très serrée.

John Kingman, disaient ces documents étrangement orthographiés et curieusement tournés, avait été vu pour la première fois le matin du 10 avril 1786, par un homme nommé Thomas Hawkes, tandis qu'il conduisait à Aurora, Pennsylvanie, une charrette de blé. John Kingman était alors habillé de très étrange façon, avec des vêtements véritablement extraordinaires. Le tissu en paraissait soyeux, bien qu'il eût une étrange texture presque métallique. Le nommé Hawkes fut étonné, mais pensa que peut-être quelque acteur soûl s'était égaré par là, en tenue de scène. Il s'arrêta fort obligeamment pour permettre à l'étranger de grimper à bord de sa carriole, afin de le reconduire en ville. Celui-ci restait arrogant et gardait un silence méprisant. Hawkes lui demanda son nom, mais fut superbement ignoré. Il demanda alors – et apparemment à cette époque tout le monde ne parlait que de cela, du moins dans la région autour d'Aurora, Pennsylvanie –, si l'étranger avait observé la pluie d'étoiles filantes géantes de la nuit précédente. Son passager persista à l'ignorer. Parvenus en ville, l'étranger demeura planté dans la rue avec une dignité toute royale, dévisageant avec mépris les gens qui l'entouraient. La foule se groupa rapidement autour de lui, mais l'individu donnait l'impression que cette populace était indigne de son attention. A la fin, un homme âgé, au maintien compassé, un nommé Wycherly, approcha et l'étranger l'arrêta d'un signe. Il se pencha et traça à ses pieds d'étranges lignes dans la poussière du sol. Lorsqu'il se rendit compte que son croquis restait impénétrable à son interlocuteur, cela parut soudain

renforcer furieusement son attitude méprisante. Il cracha en direction de la foule et celle-ci devint houleuse, de telle sorte que les constables durent l'incarcérer.

Braden attendit patiemment qu'à la fois le directeur de l'hôpital psychiatrique de Meadville et l'envoyé de Washington aient achevé de lire les papiers jaunis. Puis le docteur expliqua calmement : « Il est fou, évidemment. C'est un paranoïaque. Il est aussi convaincu de sa supériorité sur nous que, disons, Napoléon ou Edison, si ceux-ci avaient été un beau jour abandonnés au milieu d'une tribu d'aborigènes australiens. En réalité, John Kingman doit avoir les mêmes bonnes raisons qu'eux quant à sa supériorité vis-à-vis de nous. Mais, s'il était normal, il s'efforcerait d'en donner la preuve. Il nous le démontrerait. Au contraire, il s'est réfugié dans une contemplation détachée de sa propre grandeur. Aussi, est-ce effectivement un paranoïaque. On peut même en conclure qu'il était déjà malade la première fois qu'il est apparu. Mais il n'a aucun signe de folie de la persécution car, du fait des événements, aucune théorie de ce genre n'est nécessaire pour rendre compte de son actuel comportement. »

Le directeur s'exclama, d'un ton tolérant mais choqué : « Docteur Braden ! vous vous exprimez comme s'il ne s'agissait pas d'un être humain !

— Il ne l'est pas, coupa Braden. Sa température normale est de 42°. En aucun cas le protoplasme humain n'y survivrait. Il a des côtes et des vertèbres supplémentaires. Ses articulations sont différentes des nôtres. Il possède deux cœurs. A l'aide de lampes à infrarouges, nous avons pu examiner son système circulatoire sous-cutané et il n'a rien de commun avec le nôtre. Et je vous rappelle qu'il est patient de notre établissement depuis cent soixante-deux ans. S'il est humain, il est pour le moins remarquable ! » L'envoyé de Washington demanda d'un ton acide : « D'où pensez-vous qu'il vienne, docteur Braden ? » Braden eut un geste d'impuissance. Il dit d'un air obstiné : « Je ne me hasarderai pas à faire la moindre supposition, mais j'ai adressé des photocopies des dessins que Kingman m'a remis au Bureau des Brevets. J'ai ajouté qu'il s'agissait de croquis faits par un de mes malades et qui semblaient se rapporter à la structure atomique des corps. J'ai demandé si ces dessins laissaient à penser que mon patient possédait des notions solides de physique. « Vous – il se retourna vers l'homme de Washington – êtes apparu trente-six heures plus tard. J'en conclus que tel est bien le cas.

— Exact », confirma l'homme de Washington, d'un ton tranquille. « Les schémas concernant les rayons X étaient déjà intéressants, mais avec les autres, apparemment, Kingman nous indique comment obtenir une réaction atomique contrôlable à partir du silicium, qui est l'un des éléments les plus répandus à la surface de la Terre. D'où peut-il bien venir, docteur Braden ? »

Braden serra les mâchoires.

« Vous avez sans doute remarqué que les papiers d'internement faisaient mention d'une pluie d'étoiles filantes ayant suscité à l'époque de multiples commérages locaux ? J'ai épluché les journaux de cette période. Les gazettes

rappellent qu'une énorme étoile filante avait été repérée plongeant vers le sol. Or, selon un certain nombre de spectateurs crédules, elle était ensuite remontée en flèche vers le ciel. Quelques heures plus tard, de nombreuses traînées d'étoiles furent observées, traversant le ciel d'un horizon à l'autre, sans jamais tomber. »

Le directeur de l'hôpital psychiatrique de Meadeville fit une remarque qui se voulait spirituelle : « C'est un miracle que New Bedlam, puisque, à l'époque, c'est de lui qu'il s'agissait, n'ait pas été, après de telles affirmations, submergé par les malades ! » L'homme de Washington ne daigna pas même sourire.

« Je pense, dit-il méditativement, que le docteur Braden suggère qu'un astronef a atterri pour permettre à John Kingman de débarquer, puisqu'il a redécollé. Et que les phénomènes signalés par la suite correspondent à une poursuite battant son plein. »

Le directeur s'esclaffa en connaisseur devant l'excellence de la plaisanterie.

« Si, poursuivit l'homme de Washington, John Kingman n'est pas humain et arrive d'un ailleurs où, voici presque deux siècles, l'on connaissait sur l'énergie atomique autant que ce qu'il nous en a montré – puisque à l'époque il était déjà déséquilibré –, il se peut qu'il se soit emparé d'un quelconque véhicule et enfui sous l'effet d'une crise de folie de la persécution. En un sens, étant mentalement malade, la chose est presque logique. On a dû alors se mettre à sa poursuite. Et avec ses poursuivants à ses trousses, il a sans doute atterri ici même... »

— Mais, l'appareil ! s'exclama sur un ton incrédule le directeur. Nos ancêtres auraient signalé la découverte d'un astronef ou d'un avion.

— Supposez, poursuivit l'homme de Washington, que ses poursuivants aient disposé d'un appareil analogue, disons, à notre radar. Rien d'extraordinaire, puisque même nous, nous le connaissons ! Un déséquilibré rusé aurait pu faire redécoller son appareil grâce à un système de pilotage automatique de façon à égarer les poursuivants éventuels et à les lancer sur une fausse piste. Peut-être même a-t-il envoyé son esquif plonger vers le soleil. Cela expliquerait l'étoile filante jaillissant du sol, et les traînées météoriques qui ont suivi. Qu'en dites-vous, docteur Braden ? »

Braden haussa les épaules.

« C'est pure conjecture. Pour le présent, nous avons affaire à un malade mental.. Si nous devons essayer de le soigner...

— Mais comment comptez-vous vous y prendre ? interrompit l'homme de Washington. Je croyais que la paranoïa était quasiment inguérissable ?

— Pas tout à fait, lui expliqua Braden. On a utilisé, avec d'assez bons résultats, l'électrochoc dans certains cas de schizophrénie et de démence précoce. Jusqu'à l'an dernier, il n'existait rien de semblable pour le traitement de la paranoïa. Puis Jantzen a suggéré le choc euphorisant. Pour schématiser, disons qu'il s'agit de dissiper les fantasmes du paranoïaque en suscitant des

hallucinations dans l'esprit du patient. »

Le directeur se trémoussait d'un air désapprobateur. L'homme de Washington attendait.

« Dans le choc euphorisant, poursuit méticuleusement Braden, les tensions internes et l'anxiété des malades sont soulagées par des produits qui suscitent une sensation d'euphorie, de bien-être. Jantzen associe des drogues hallucinogènes aux euphorisants. La combinaison des deux méthodes semble plonger temporairement le malade dans un univers où toutes ses fixations sont comblées et tous ses problèmes résolus. On parvient ainsi à une accalmie dans la lutte qui oppose le malade à la réalité. On obtient de la sorte une espèce de sur-catharsis grâce à cette concrétisation convaincante de tous les désirs du malade. Assez fréquemment, le patient émerge du premier choc euphorisant temporairement guéri. Le pourcentage de guérisons définitives est assez satisfaisant. »

L'envoyé de Washington demanda : « Et ces drogues sont compatibles avec son métabolisme ? »

Braden considéra son interlocuteur avec un respect nouveau. Il expliqua : « Je ne sais pas. Kingman a survécu pendant près de deux siècles avec de la nourriture humaine, et, de toute façon, on a démontré que la structure des protéines devait obligatoirement être identique sur les planètes de tout le cosmos. Mais c'est quand même un risque à courir. Il se peut d'ailleurs que notre homme soit allergique à l'une ou l'autre de ces drogues. Vous nous avez dit que ses schémas sont extrêmement importants. Il serait sans doute plus sage de tirer de lui le maximum avant d'essayer le choc euphorisant.

— Entièrement d'accord », reconnut bien volontiers le directeur. « S'il a attendu cent soixante-deux ans, quelques semaines ou mois de plus ne comptent guère. Et puis, j'aimerais assez suivre cette expérience, mais je pars en vacances très prochainement.

— Cela m'étonnerait beaucoup, interrompit l'envoyé de Washington.

— Je dis que je suis à la veille de prendre mes congés.

— John Kingman, dit d'un ton calme l'homme de la capitale fédérale, essaie depuis cent soixante-deux ans de nous montrer comment déclencher une fission atomique contrôlable, comment construire des appareils à rayons X portables et Dieu sait quoi d'autre encore. Il y a peut-être dans cet établissement des plans d'un appareillage antigravité, des schémas de bombes atomiques réellement efficaces, des épures de moteurs d'astronef ou des diagrammes d'armes susceptibles de détruire toute vie sur Terre. Je crains que personne ici ne soit autorisé à communiquer avec l'extérieur jusqu'à ce que le personnel et l'hôpital aient été passés au peigne fin...

— C'est absurde ! s'exclama le directeur.

— Sans nul doute. Un millier d'années d'avance pour la race humaine enfermé dans le crâne d'un déséquilibré. Près de deux siècles de progrès et de développement perdus parce que cet homme a été interné ici. Si, pour couronner le tout, nous divulguons ce que Kingman connaît à ces autres

piqués qui sont en liberté parce qu'à la tête des gouvernements ! Asseyez-vous ! »

Le directeur s'assit. L'homme de Washington poursuivit : « Maintenant, docteur Braden... »

Jour après jour, John Kingman arborait un visage où le triomphe moqueur ; le disputait au mépris. Braden l'observait d'un œil sombre. L'hôpital psychiatrique de Meadeville était devenu une véritable place forte, avec des sentinelles dans tous les coins et particulièrement autour du bâtiment où jubilait Kingman. Autour de lui se pressaient maintenant des hordes de savants dûment diplômés et de psychiatres de renom, et il exultait littéralement.

Il se tenait assis, manifestant un écrasant et royal détachement. Il était le plus grand, le plus important, le plus entouré des êtres de cette planète. Les stupides créatures qui la peuplaient et qui, superficiellement, lui ressemblaient, venaient enfin de se rendre compte de son rang. Maintenant, elles se rassemblaient autour de lui. Dans leur ridicule langage, qu'il était au-dessous de sa dignité d'apprendre, elles s'adressaient à John Kingman. Mais elles ne rampaient pas à ses pieds. Même la prosternation aurait été irrespectueuse pour des êtres aussi inférieurs osant s'adresser à John Kingman. Très probablement avait-il dans son esprit minutieusement élaboré l'étiquette à suivre par ces grotesques humanoïdes avant qu'il ne daigne condescendre à admettre leur existence.

Ils lui firent passer des batteries de tests plus complexes les uns que les autres. En vain, car il persista à les ignorer. Avec des ruses cousues de fil blanc, ils s'efforcèrent de l'amener à révéler les connaissances qu'il détenait. Une fois, par pure malice, il leur dévoila la formule d'une certaine réaction que des esprits aussi inférieurs étaient manifestement inaptes à saisir. Ils se montrèrent tous surexcités et cela le divertit immensément.

Lorsqu'ils essaieraient de mettre en route cette réaction et que des kilomètres carrés de terrain se vaporiseraient, les survivants comprendraient qu'il était vain d'essayer de le berner, et que ni la ruse ni la force ne parviendraient à lui faire livrer les secrets de son esprit divin. Pour parvenir à apaiser son courroux, ces créatures devraient imaginer un rituel convenable. Ils devraient humblement, servilement, implorer son pardon, calmer sa fureur, lui offrir des sacrifices. Ils devraient renier tous leurs autres dieux et n'adorer que John Kingman. Ils réaliseraient que lui seul était toute sagesse, toute puissance, toute-grandeur, lorsque le mécanisme qu'il leur avait dévoilé les aurait anéantis par millions.

Braden réussit à prévenir la catastrophe. Lorsque John Kingman eut fourni le schéma d'un nouveau type de réaction atomique en réponse à une ruse-subtile imaginée par l'un des nouveaux venus, Braden protesta véhémentement. « Le patient, répéta-t-il obstinément, est un paranoïaque. La suspicion et la fourberie sont parties intégrantes de sa personnalité. A n'importe quel moment, pour démontrer sa grandeur, il peut essayer de

déclencher d'effroyables destructions. Vous ne pouvez en aucun cas lui faire confiance ! Soyez prudents ! »

Il finit par les convaincre, arguant du fait qu'un paranoïaque est indiscutablement susceptible de faire n'importe quoi pour prouver son importance.

La nouvelle réaction fut testée avec des doses microscopiques de corps fissiles et elle ne détruisit tout que sur une zone d'une cinquantaine de mètres de rayon, ce qui amena à une décision radicale quant au sort de John Kingman. Il était fou. Il en savait plus sur des sujets d'importance capitale que des générations entières d'hommes. Mais il était impossible d'obtenir de lui des renseignements dignes de foi sur un sujet quelconque tant qu'il demeurerait déséquilibré. Il fallait donc prendre le risque calculé de tenter de le soigner, le jeu en valant la chandelle...

Braden protesta de nouveau : « J'avais opté pour le traitement, expliqua-t-il, avant de savoir que Kingman avait donné aux États-Unis plusieurs siècles d'avance dans le domaine de l'énergie atomique. Je ne pensais à lui qu'en tant que patient. Dans son propre intérêt, on se devait d'essayer de le soigner. Comme en fait il n'est pas humain, je retire mon accord quant à une tentative de traitement. Je ne sais ce qu'il peut en résulter. N'importe quoi peut arriver. »

Son refus retarda d'une semaine le début de la cure. Puis parvint un ordre émanant directement du bureau de la Présidence, qui trancha du problème. On devait essayer de soigner John Kingman, c'était un risque à courir. Le docteur Braden était chargé de mettre en route le traitement.

Ce dernier obtempéra. Il s'assura du degré de tolérance des drogues euphorisantes sur John Kingman. Rien à signaler. Il vérifia que les hallucinogènes également n'entraînaient pas d'effets nocifs. L'examen fut négatif. Puis... Il injecta dans l'une des veines de John Kingman une certaine quantité de la combinaison des deux drogues les plus actives entrant dans le déclenchement du choc euphorisant, chacune de celles-ci ayant été préalablement testée sur John Kingman et ayant fait la preuve de son innocuité. La dose elle-même était insuffisante pour obtenir d'emblée l'effet recherché. Braden comptait devoir faire au moins une ou deux injections supplémentaires avant de parvenir au stade convenable d'euphorie. Il n'avait rien négligé. La première dose administrée n'aurait dû produire au plus chez le patient que l'apparition d'une joie de vivre modérée, mais nette.

Et John Kingman fut pris de convulsions, de terribles convulsions.

Il existe une chose qui s'appelle l'allergie et une autre qui est la synergie, et personne ne comprend très bien le mécanisme de l'une ni de l'autre. Certains malades s'évanouissent lorsqu'on leur donne de l'aspirine. D'autres présentent des éruptions cutanées à l'injection de pénicilline. Certains médicaments, pris seuls, ont une action bien déterminée, et pris avec d'autres ont des effets totalement différents et généralement violents. La drogue euphorisante était inoffensive pour John Kingman. L'hallucinogène ne l'était

pas moins. Mais la synergie, le fait de les absorber simultanément, rendirent pour lui ces produits mortellement dangereux.

John Kingman resta pratiquement inconscient pendant trois semaines et sa crise convulsive se poursuivit deux jours durant. Il fut maintenu en vie grâce à une alimentation artificielle à base de solutés glucosés et de perfusions par voie nasale. On lui fit le grand jeu. Mais son coma restait profond. A quatre reprises on le crut mort.

Mais après trois semaines il ouvrit péniblement les yeux. Quelques jours plus tard, il était en mesure de parler. Dès le départ, son regard avait une expression hébétée. Il avait perdu toute sa superbe. Il se mit à apprendre l'anglais et ne présentait plus aucun signe de paranoïa. Il était devenu parfaitement normal. En fait, son quotient intellectuel, mesuré plus tard, oscillait autour de 90, ce qui était tout à fait dans la norme. Il n'était pas particulièrement brillant, mais d'intelligence moyenne. Et il ne se souvenait plus de son passé. Il ne se souvenait de rien avant sa sortie du coma à l'hôpital psychiatrique de Meadeville, de rien du tout. C'était apparemment le prix ou la cause de sa guérison.

Braden, lui, estimait que les drogues utilisées étaient la cause de cette amnésie. Il tenta de rallier à ses vues les savants déçus qui parlaient maintenant d'essayer, soit l'hypnotisme, soit le « sérum de vérité », soit toute autre méthode appropriée pour forcer la serrure du cerveau de John Kingman.

« Le diagnostic, expliqua Braden, trop affecté pour chercher à paraître technique, tient à ce que l'esprit de ce pauvre diable s'est désintégré en se heurtant à un obstacle que nous ne pouvons même pas imaginer. Sa structure mentale, quelle qu'elle ait pu être, n'y résista pas, et il se déroba en plongeant dans un monde imaginaire, en pleine folie. Il vécut en ce havre de grâce pendant plus d'un siècle et demi, puis nous l'avons découvert. Et nous ne voulions pas lui permettre de continuer à s'abuser sur sa toute-puissance, sa grandeur ou sa divinité. Nous avons été sans pitié. Nous nous sommes imposés à lui. Nous l'avons bombardé de questions. Nous l'avons trompé. A la fin, nous avons même failli l'empoisonner ! Et son univers imaginaire n'y survécut pas. Il lui était impossible d'admettre qu'il avait tort et il ne pouvait concilier de telles expériences avec ses illusions de grandeur. Il ne lui restait qu'une seule voie de retraite : oublier tout cela, de la façon la plus complète possible. C'est ce qu'il a fait, et c'est ce qu'on a coutume de baptiser démente précoce. A l'heure présente, il en est à un stade que l'on peut qualifier d'infantile. Il s'est réfugié dans son enfance. C'est pourquoi son quotient intellectuel plafonne à 90 au lieu du chiffre astronomique qu'il devait atteindre lorsqu'il était un adulte normal de sa race. C'est mentalement un enfant. Il dort actuellement en position fœtale. C'est un avertissement ! Toute nouvelle tentative visant à sonder son cerveau l'obligera à se replier sur le dernier sanctuaire qui lui reste – le néant absolu qu'est l'esprit de l'enfant à naître ! »

Il apporta des preuves à l'appui de ses dires. Elles étaient irréfutables.

Finalement, et à regret, John Kingman fut laissé en paix.

Il se débrouille très bien depuis. Il travaille au département des Archives de l'hôpital de Meadeville car, à ce poste, ses mains aux six doigts ne suscitent aucun commentaire. Il est remarquablement méticuleux et parfaitement heureux.

Mais il est soigneusement surveillé. La seule question à laquelle il puisse maintenant répondre, c'est ce que sera la durée de son existence : cent soixante-deux ans ne représentent qu'une fraction de son espérance de vie. Mais si vous n'êtes au courant de rien, vous jureriez en le voyant qu'il n'a pas plus de cinquante ans.

Traduit par R. CHOMET.

The strange case of John Kingman.

© Street and Smith Publications, Inc.. 1948.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

WILLIAM TEMPLE : UNE DATE À RETENIR

La motivation la plus noble qui pourrait pousser des extraterrestres à rester parmi nous serait le désir de servir de guides à l'humanité. Cela impliquerait, chez eux, une sagesse et une maturité psychologiques à la mesure de leurs sciences exactes. Cette sagesse et cette maturité psychologique leur feraient cependant comprendre rapidement que l'humanité est trop fantasque, trop indépendante et trop orgueilleuse pour se laisser conduire, fût-ce par les plus désintéressés et les plus sages des mentors. Il resterait alors à ceux-ci la ressource de se cacher – ce qui n'équivaut pas nécessairement à l'anonymat.

QUAND le téléphone sonna, Bell était ostensiblement plongé dans la lecture de *La Semaine à Washington*, tout en se préoccupant secrètement de quelque chose qui n'avait aucun rapport avec le journal. Il étendit la main pour prendre le récepteur.

« Allô !... Oh ! c'est toi, Mick ! dit-il. Eh bien, à vrai dire, je ne comptais pas sortir ce soir. C'est vraiment important ? Tu ne penses pas que ça puisse attendre à demain matin ? Écoute, Je ne sais pas... attends une minute. »

Il posa la main sur le micro de l'appareil et jeta un coup d'œil vers sa femme qui, assise dans le fauteuil en face du sien, tricotait paisiblement.

« Chérie, demanda-t-il, trouve-moi vite six bonnes raisons de ne pas sortir ce soir !

— Il n'y en a aucune, répondit-elle, et, de toute façon, ce n'est pas la peine de mentir à Mick : tu sais très bien qu'il lit dans l'esprit des gens comme dans un livre ouvert. D'ailleurs, s'il te dit que c'est important, tu peux être certain que ça l'est vraiment.

— Mais dis donc ! protesta Bell, es-tu ma femme ou la sienne ? Un peu de coopération, que diable !

— Alors, dis-lui carrément que tu ne veux pas y aller. »

Bell grommela et reprit dans l'appareil : « Si ça ne te fait rien, Mick, je préférerais ne pas sortir. Tu sais qu'il peut se produire quelque chose d'un moment à l'autre maintenant...

— Rien ne doit se produire avant trois ou quatre jours encore », interrompit sa femme en raccordant une nouvelle pelote de laine à son ouvrage.

« C'est bon, Mick, acquiesça enfin Bell d'un ton résigné. Inutile d'insister : ma femme prend ton parti de toute façon. J'arrive. A tout de

suite. »

Il se leva pour aller décrocher son pardessus et son chapeau. Puis, soulevant un coin du rideau, il plongea son regard dans la nuit sombre.

« Il tombe des cordes, annonça-t-il. Bess, tu n'es qu'une vilaine petite chatte traîtresse et sans cœur. »

Se penchant vers elle, il l'embrassa passionnément avant d'ajouter : « Et je t'adore. »

Arrivé à la porte, il se retourna pour lancer : « Si jamais tu sentais que ça commence, téléphone-moi immédiatement ! »

Au moment où Stanley Bell descendait du taxi jaune, on aurait dit que quelqu'un, dans le ciel, avait lâché la bonde. La pluie, qui s'était peu à peu transformée en bruine, se remit brusquement à tomber à grosses gouttes qui rebondirent sur le trottoir comme des balles de caoutchouc. Cinq ou six mètres séparaient Bell de l'entrée de l'immeuble. Il se mit à courir, mais se serait-il étendu de tout son long dans le caniveau qu'il n'aurait pas été plus mouillé.

« Quel sale temps ! lança-t-il au garçon d'ascenseur. Je vais chez M. Grahame, ajouta-t-il. L'appartement sur la terrasse. »

Le garçon fit claquer la grille de l'ascenseur sans répondre. Il avait pris son service de bonne heure et se sentait fatigué. Il regarda la mare qui allait en s'élargissant aux pieds de Bell et, sachant qu'il devrait l'éponger, sentit sa fatigue s'accroître encore.

Tandis que l'ascenseur montait, Bell pensait à Michael Grahame.

Ils étaient amis depuis vingt ans et, pendant tout ce temps, Mick n'avait cessé de s'élever avec la même régularité que cet ascenseur. De bourse d'études en bourse d'études, il était passé du collège à l'Université, qu'il avait quittée pour aller poursuivre ses recherches dans les plus grandes cliniques psychiatriques de Vienne ; de Vienne à Atlantic City, où il s'était constitué une clientèle privée et avait commencé à écrire ; puis à New York, où il avait acquis renommée et fortune, et ce bel appartement situé dans la partie la plus chic de la Cinquième Avenue.

On aurait pu dire, symboliquement, que Mick était le jardin en terrasse et Bell approximativement le cinquième étage, bien que tous deux fussent partis ensemble du rez-de-chaussée. Mais Mick n'envisageait pas les choses d'une manière symbolique. Son échelle des valeurs ne variait jamais, et c'est pourquoi leur amitié durait. Et Stanley Bell attachait à cette amitié plus de prix qu'à toute autre chose au monde, sauf à l'amour de sa femme.

Pourquoi avait-il tant d'estime pour Mick ? Tandis que l'ascenseur montait en vrombissant, Bell s'efforçait d'analyser ce sentiment. C'était parce que Mick était rassurant. Il représentait la solidité et le bon sens dans un monde chaotique où les croyances étaient ébranlées, les valeurs morales chancelantes, l'avidité et la crainte sans cesse en augmentation. Le monde devenait fou par suite de la frustration de milliers d'espérances.

La santé morale et la force de Mick résidaient dans le fait qu'il semblait ne

jamais rien désirer et qu'il n'avait jamais peur de donner. Si quelqu'un avait voulu le Delacroix accroché au-dessus de sa cheminée, il le lui aurait remis avec la tranquillité qu'il aurait eue pour lui offrir un cigare.

Il ne demandait jamais rien pour lui-même, il n'enviait jamais personne et, comme il n'attendait rien du monde, le monde était devenu son ami et lui prodiguait richesse et honneurs.

La carrière de Bell avait été toute différente. Pour s'élever dans le milieu de l'édition, il avait dû faire face à une vive opposition. Mais n'avait-il pas suscité lui-même cette opposition ? Voyant un rival – sinon même un ennemi – en chacun de ceux qui exerçaient ce métier où la concurrence est particulièrement grande, ne s'était-il pas ainsi créé de nouveaux ennemis ?

Il se rendait compte maintenant qu'une raison de ce genre devait expliquer la lenteur de son avancement, qu'il était représentatif de l'opinion générale, qu'il était une dupe parmi près de deux milliards d'autres dupes. Il en éprouva une brusque et violente colère contre lui-même.

Ce fut en proie à cette colère qu'il descendit de l'ascenseur, passa devant la plaque d'ébène annonçant en lettres dorées MICHAEL GRAHAME, PSYCHIATRE CONSULTANT, et pénétra dans le salon de son ami. Assis dans un fauteuil, les épaules calées contre le dossier capitonné, les pieds chaussés de pantoufles posés sur un tabouret, Grahame contemplait paresseusement la fumée qui s'élevait de son cigare.

« Mick, lança Bell d'un ton courroucé, il faudra qu'un de ces jours nous ayons une longue conversation intime sur la vie et la façon dont elle devrait être vécue. Et je te dirai ce que je pense de toi, pour m'avoir laissé me comporter comme un imbécile pendant si longtemps, alors que, mieux averti que moi, tu aurais dû m'en empêcher.

« Mais ce ne sera pas ce soir, ajouta-t-il aussitôt, car je n'ai pas l'intention de rester une minute de plus qu'il n'est nécessaire. Et maintenant, veux-tu me dire pourquoi diable tu m'as attiré ici par une nuit pareille, alors que tu sais parfaitement...

— Il y a un grog bien chaud qui t'attend dans le bar, interrompit Grahame avec calme. J'ai pensé que tu en aurais besoin.

— Merci, dit Bell en allant prendre le verre. Nom d'un chien ! reprit-il en regardant ses pieds, je laisse des traces humides sur ton beau tapis persan.

— Va suspendre tes vêtements dans le sèche-linge. Tu y trouveras des pantoufles et une robe de chambre qui chauffe sur le radiateur.

— Je n'ai pas l'intention de rester, protesta Bell, Il faut que je...

— Enlève immédiatement ces vêtements mouillés, ordonna Grahame, sinon tu ne resteras certainement pas longtemps... de ce monde. Il faudra bien que Bess se passe de toi pendant une demi-heure, le temps que tes affaires sèchent, si elle ne veut pas se passer de toi définitivement.

— Oh, bon », acquiesça Bell d'un ton bougon.

Tout en se changeant, il demanda : « De quoi s'agit-il, en fin de compte ? »

Grahame le regarda avec attention. Les deux hommes axaient atteint la quarantaine, mais alors que Bell était mince, tendu, de tempérament inquiet, Grahame était grand, corpulent et rayonnant de sérénité.

« De mon dernier livre, dit ce dernier en réponse à la question de son ami.

— Et alors ? dit Bell. Il se vend bien. Je vais en faire un nouveau tirage le mois prochain.

— Je veux dire : de mon tout dernier livre, reprit Grahame. Celui-ci. »,

Il désigna de la main une serviette de cuir posée sur la table et qui contenait une épaisse liasse de feuillets dactylographiés. Vêtu seulement de son caleçon, Bell se dirigea vers la table en disant :

« Tu ne m'avais jamais parlé de ce livre. Quand l'as-tu commencé ? »

— Il y a quinze ans », répondit Grahame.

Bell leva en même temps les sourcils et la couverture qui contenait la liasse. Sur la première page, il lut :

L'HOMME ENTIER

Livre I : L'hypnose involontaire. Changement de forces.

Livre II : Le complexe de puissance et sa résolution.

Livre III : Libre arbitre et déterminisme. Synthèse.

Livre IV : L'intégration totale.

Il feuilleta le manuscrit. C'était un ouvrage très technique. Jusqu'alors, Grahame n'avait écrit que des livres de vulgarisation, du genre *Dominez ce complexe d'infériorité*, *Vers une vie plus productive*, *Le Dynamisme qui est en vous*, etc.

Bell endossa pensivement la robe de chambre.

« Il faudra beaucoup de papier, dit-il lentement. L'impression et la reliure coûteront cher. Les conditions commerciales ne sont pas tellement favorables en ce moment...

— Tu penses que le livre ne se vendra pas », interrompit Grahame.

Sa voix ne contenait pas la moindre nuance d'interrogation. Il parlait carrément, comme s'il savait exactement ce que Bell avait dans l'esprit.

« Il se vendra beaucoup moins que ce que tu écris d'habitude, répondit ce dernier. Il coûtera cher à imprimer, et bon nombre d'exemplaires me resteront sur les bras. Je serais cependant disposé à courir ce risque par amitié pour toi, mais... eh bien, franchement, Mick, je ne crois pas que la maison soit en mesure d'assumer ces frais.

« Voilà déjà pas mal de temps que les affaires vont mal. Depuis des années, c'est la vente de tes ouvrages de psychologie populaire qui nous permet de nous maintenir. Tous les autres essais que j'ai faits sont tombés à plat. Je suis un lamentable homme d'affaires.

— A vrai dire, tu n'es pas du tout un mauvais homme d'affaires, répliqua Grahame, mais tu as choisi la mauvaise voie. Tu n'as aucune idée de ce que le public désire.

— Peut-être.

— Je prends le train d'une heure du matin pour Chicago où j'ai une série de conférences à faire, poursuit Grahame. Je resterai absent assez longtemps. Si je t'ai fait venir ce soir, c'est pour te fourrer dans la tête un certain nombre de choses. Premièrement, *L'Homme entier* sera un best-seller. Il te donnera l'occasion de faire fortune et, à moi, celle de me faire un nom.

— Tu t'es déjà fait un nom, dit Bell.

— Dans un cercle très restreint. Mais *L'Homme entier* me vaudra une réputation mondiale. Il aura dix fois plus de portée que *Le Capital*... Deuxièmement, je tiens à ce que tu saches qu'il n'y a pas de temps à perdre. Je veux que tu emportes le manuscrit ce soir même et que tu l'imprimes immédiatement. Si ce livre doit tirer le monde de sa psychose de guerre, autant qu'il le fasse tout de suite, avant que les nuages radioactifs n'aient commencé à crever. »

Bell eut un éclat de rire rauque et bref qui exprimait tout le cynisme de l'époque. Pour Grahame, habile à sonder les esprits, ce rire avait une grande signification.

« Tu as donc rayé l'humanité d'un trait de plume, Stan ? demanda-t-il d'un ton indulgent.

— Naturellement. Elle est incurable. Nous sommes une erreur de la nature. Nous avons été mal programmés au départ.

— Il y a cependant beaucoup de bon chez l'être humain, reprit Grahame. Ce serait vraiment une erreur de la nature que de le mettre au rancart maintenant. Je ne pense pas qu'elle le fasse.

— Sur quelles preuves s'appuie cet optimisme ? » grommela Bell.

D'un mouvement circulaire de la main, Grahame désigna les murs ornés de tableaux. Il y avait là, en originaux ou en reproduction, un Delacroix, un Van Eyck, deux Corot, *Le Champ d'oliviers* de Van Gogh, *La Laitière* de Greuze.

Ce geste englobait les bibliothèques sur les rayons desquelles, à côté des plus grands noms de la poésie, voisinaient Tolstoï, Flaubert, Balzac, Dickens, Shaw, Wells. Il désignait aussi un vase Ming, une statuette de Rodin et une photographie du pont de San Francisco.

« Sur celles-ci, répliqua Grahame, et sur bien d'autres encore. Et toi, sur quoi fondes-tu ton pessimisme ?

— Là-dessus », riposta Bell en posant un doigt sur le journal du dimanche étalé sur le bras du fauteuil de Grahame.

Le journal était daté du 1^{er} février 1948. Les manchettes et les sous-titres sautaient immédiatement aux yeux : LA GUERRE FROIDE... ÉCHEC DES NÉGOCIATIONS... LA CONSCRIPTION REPRENDRA-T-ELLE ?... UN SAVANT DÉCLARE... MOLOTOV DÉCLARE... LA GRANDE-BRETAGNE DÉCLARE... TRUMAN DÉCLARE...

Grahame prit le journal et l'ouvrit à l'une des pages intérieures. « Voici un article intéressant, Stan », dit-il. Et il commença à lire tout haut : « Moscou,

samedi. La taille...

— Ce que dit Moscou ne m'intéresse pas, interrompit Bell d'un ton irrité. Ce que disent les hommes d'État, quels qu'ils soient, ne m'intéresse pas. C'est ce qu'ils font qui m'intéresse. Chacun fait des discours filandreux sur la paix, tout en se préparant à la guerre. C'est écœurant !

— Ils refusent d'admettre le fait que les causes de la guerre résident non dans l'économie ou l'histoire politique, mais dans la psychologie, murmura Grahame. Cependant, reprit-il en élevant la voix, pour une fois il ne s'agit pas de guerre. Tiens, lis toi-même. »

Il lança le journal à Bell qui, fronçant les sourcils, lut ce qui suit :

DES MARTIENS SONT VENUS SUR TERRE EN 1908 AFFIRME UN ÉCRIVAIN SOVIÉTIQUE.

Moscou, samedi. La taille d'un trou creusé dans l'écorce terrestre le 30 juin 1908 par un corps descendu du ciel, a convaincu l'écrivain soviétique A. Kazantsev que des Martiens étaient arrivés sur la Terre ce jour-là, dans un vaisseau spatial propulsé à l'uranium.

L'engin, qui a touché terre à Tungus, en Sibérie, n'a laissé derrière lui aucun débris, a déclaré aujourd'hui Kazantsev lors d'une conférence donnée au Planétarium de Moscou.

L'écrivain estime qu'il ne peut s'agir que d'un vaisseau martien chargé de suffisamment d'uranium pour pouvoir retourner sur sa planète.

« Il est certain, a déclaré Kazantsev, qu'aucune météorite n'aurait pu causer les dégâts occasionnés par le projectile de Tungus, qui a fait sauter une région plus grande que celle de Moscou et de sa banlieue, déclenchant en outre des secousses sismiques dans le monde entier.

« Je pense, a ajouté l'écrivain, que les Martiens ont dû quitter leur planète en 1907 et arriver ici en juin 1908, mais que leur vaisseau a éclaté. »

« Et alors ? questionna Bell, où veux-tu en venir ?

— Ne t'est-il jamais arrivé de te demander pourquoi, pour autant que nous le sachions, Mars ne nous avait jamais envoyé de visiteurs ? répondit Grahame, qui poursuivit : C'est une planète plus ancienne que la Terre et dont, par conséquent, la civilisation – d'un point de vue aussi bien technique que moral – devrait être plus avancée que la nôtre. Ne crois-tu pas qu'elle aurait pu nous envoyer des explorateurs, des missionnaires, des ambassadeurs ou des colons, et cela bien avant aujourd'hui, – en fait, bien avant 1908, même ?

— Je n'y ai jamais pensé, avoua Bell. Et peut-être les Martiens n'y ont-ils pas pensé non plus. Peut-être n'y a-t-il pas de Martiens.

— Peut-être, répondit Grahame, mais il y a certainement de l'anhydride carbonique dans l'atmosphère de Mars, et le nouveau spectromètre infrarouge montre que les calottes polaires sont certainement constituées d'eau solidifiée.

Les températures y sont extrêmes, selon les critères de la Terre, mais loin de rendre la vie – même la vie terrestre – impossible. La végétation... »

Il continua à discourir sur la flore et la topographie de Mars et s'apprêtait à entamer le sujet des canaux, quand Bell l'interrompit en disant d'un ton d'impatience :

« Écoute, Mick, à tout autre moment je serais ravi de m'asseoir à tes pieds pour écouter tout ce que tu as à raconter là-dessus. Et je pense ce que je dis. Mais je ne vais pas prendre une leçon d'astronomie alors qu'on a peut-être besoin de moi à la maison. Tu voulais me donner ton nouveau livre ? Très bien : je vais l'emporter et voir, quand j'aurai compté ma monnaie, s'il m'est possible de l'imprimer. Et maintenant, si c'est tout ce que tu as à me dire, je m'en vais.

— Attends », dit Grahame. Tirant son chéquier de sa poche, il remplit un chèque qu'il tendit à Bell. Celui-ci eut un clignement stupéfait des paupières en voyant la somme qui y était inscrite.

« Voici de quoi financer l'impression du livre, dit-il. Fais-en faire tout de suite un fort tirage. Je suppose que cela va dissiper tes craintes de perdre dessus.

— Mais..., protesta Bell.

— Tu pourras me rendre cet argent sur les bénéfices, quand tu commenceras à les toucher, dit vivement Grahame, prévoyant l'objection.

— Eh bien... merci.

— Il va bien falloir encore dix minutes à tes vêtements pour sécher. Peut-être pourrais-tu consacrer ce temps à m'écouter t'exposer une petite fantaisie qui m'est venue à l'esprit ?

— Vas-y, Mick ; mais ne te laisse pas trop emporter par ton sujet. Il s'agit de Mars, n'est-ce pas ? Tu penses que nous avons reçu, en 1908, la visite de Martiens ?

— Peut-être l'avons-nous reçue, dit Grahame. Supposons que ce soit le cas. Supposons qu'ils fassent un nouvel essai et que, cette fois, ils réussissent. Supposons qu'ils atterrissent ici demain. Quelle sorte de réception crois-tu qu'ils recevraient ?

— Cela dépend de leur état d'esprit et de leur aspect extérieur, répondit Bell. S'ils étaient mauvais, comme les êtres décrits par Wells, et qu'ils se mettent à lancer des rayons de la mort autour d'eux, je pense qu'il ne resterait bientôt plus d'eux qu'un nouveau trou dans le sol. A moins qu'ils ne possèdent des bombes plus puissantes que les *nôtres*.

« S'ils étaient inoffensifs mais extérieurement semblables aux créatures décrites par Wells, ils finiraient probablement dans un zoo. S'ils étaient à demi humains, je suppose qu'on leur ferait fête et qu'on les prierait de dire quelques mots à la radio. Mais je doute qu'on les autorise jamais à s'établir sur cette planète pour la coloniser.

— Nous y sommes, Stan : tu reflètes exactement l'opinion courante. Tu évalues tout en fonction de la puissance. Lorsque coexistent deux races

différentes, l'une doit forcément dominer l'autre. C'est justement la maladie mentale qu'analyse mon livre : le complexe de puissance.

— Cela n'est pas nouveau, dit Bell.

— Non : cela est loin d'être nouveau. Cela a ses racines dans la vieille crainte tribale de l'étranger. C'est l'intolérance envers tout ce qui est *différent*. Chacun veut que les autres acceptent *ses* croyances, qu'ils soient semblables à lui et, par conséquent, inoffensifs pour lui. Cet irrésistible besoin de sécurité, de protection contre ce qui est différent, ne laisse place ni à la tolérance ni au bon sens.

« C'est la philosophie du matérialisme dialectique, sur laquelle, de plus en plus, les gens se fondent pour agir – qu'ils soient, marxistes, qu'ils détestent Marx ou que, tout simplement, ils n'aient jamais entendu parler de lui. Mais tout cela – et bien autre chose encore –, est exposé dans mon livre.

— Bon. Je le lirai religieusement et te donnerai mon avis, répondit Bell. Mais je ne veux pas me lancer dans une discussion maintenant.

— Très bien. Laisse-moi seulement te faire connaître mon point de vue. C'est que, si les Martiens venaient ici et y restaient pendant un certain temps, il se créerait inévitablement, entre eux et l'homme, un état de tension et probablement de conflit. Parce que – surtout si les Martiens étaient d'une race supérieure – cette frayeur croissante envers ce qui est différent prendrait, dans l'esprit des hommes, les proportions d'un véritable délire.

— Si les Martiens étaient plus civilisés que nous, ils enverraient certainement d'abord des missionnaires pour nous tirer de notre ignorance, dit Bell. Après tout, nous avons bien envoyé des missionnaires en Afrique et dans les îles du Pacifique pour aider les indigènes.

— Et ceux-ci ont transformé les missionnaires en de succulents biftecks saignants, jusqu'au moment où les hommes blancs se sont présentés en force et armés jusqu'aux dents pour leur faire voir qui étaient réellement les maîtres.

« Peux-tu imaginer l'homme, orgueilleux et intolérant, seigneur de cette planète, acceptant de jouer un rôle secondaire au milieu d'une foule d'intrus Martiens, et se laissant régenter par eux ? Non : ce serait lui qui en ferait bientôt de succulents biftecks. A moins qu'ils n'aient, eux aussi, un complexe de puissance et ne soient les premiers à l'abattre.

— Je vois. Tu penses que c'est la raison pour laquelle les Martiens ne sont jamais venus nous rendre visite ?

— Pas du tout. Je crois qu'ils sont venus nous rendre visite.

— Tu veux dire qu'ils ont essayé en 1908 ?

— Fichtre non ! », répliqua Grahame en écrasant le mégot de son cigare. « Il s'agissait là d'une météorite et de rien d'autre, quoi qu'en puisse penser la science soviétique. Je veux dire : bien avant cela.

— Au cours de la préhistoire ?

— Non : au cours de l'Histoire qui nous a été relatée.

— Mais il n'est pas question *d'eux* dans l'Histoire ! protesta Bell.

— Si. Je pense qu'ils sont arrivés ici furtivement, qu'ils se sont installés pour nous observer furtivement et qu'ils ont laissé des missionnaires pour nous éduquer sans que nous nous en apercevions.

— Pourquoi furtivement ? Et comment ?

— Pourquoi ? Parce qu'ils ne tenaient pas à être transformés en biftecks. Comment ? Eh bien, comment les gens qui veulent observer le comportement des oiseaux, ou des autres animaux, s'arrangent-ils pour les observer furtivement ? Ils s'efforcent de se confondre avec le paysage, ce qui revient à se confondre avec les formes de vie qu'ils observent.

« Certains chasseurs de cerfs émérites arrivent à se camoufler en cerfs. Les premiers ethnographes qui ont étudié les coutumes des Arabes s'habillaient en Arabes, vivaient parmi les Arabes et se faisaient passer pour Arabes – jusque dans l'enceinte sacrée de la Kaaba dont l'accès était interdit, sous peine de mort, aux non-mahométans.

— Tu penses donc, demanda lentement Bell, que des Martiens ont vécu parmi nous, déguisés, d'une façon ou d'une autre, en êtres humains, pour nous observer... et nous éduquer ?

— Oui, répondit Grahame. Qui sont les éducateurs de l'humanité ?

— Je... euh... » Bell hésita un instant, puis se retourna d'un air inquiet en demandant : « Tu n'as pas parlé de cette idée insensée dans ton livre, n'est-ce pas ?

— Non. Je t'ai dit qu'il s'agissait simplement d'une petite fantaisie qui m'était venue à l'esprit.

— Ah ! bon », s'écria Bell avec soulagement. « Eh bien, reprit-il pour répondre à la question de son ami, on peut dire, je suppose, que les éducateurs de l'humanité sont nos grands poètes, artistes, compositeurs, ingénieurs, savants, etc. Bref, les créateurs de tout ceci. »

Et, du même geste circulaire que Grahame, il désigna les livres et les objets d'art qui ornaient la pièce.

« Précisément, dit Grahame. Ce sont les missionnaires de Mars. Ce sont eux qui fixent les normes auxquelles le reste de l'humanité s'efforce de se conformer lorsqu'il lui arrive de détourner ses pensées de la guerre.

— Dans ce cas, il a dû y avoir, au cours des siècles, une multitude de missionnaires qui sont venus et repartis, fit remarquer Bell.

— Peut-être pas autant que tu pourrais le croire. Je me représente ces individus changeant de rôle, de corps, parfois même de sujet d'enseignement, au cours des années, pour éviter la monotonie. Je les imagine renaissant – se réincarnant. Bien que, peut-être, le changement s'opère graduellement. Je veux dire que, tandis que la vie s'éteint dans un corps par suite d'affaiblissement sénile, elle refléurit peu à peu dans un corps nouveau sous la forme d'un enfant. »

Bell regarda son interlocuteur d'un air hésitant. « Mes vêtements doivent être secs à présent », dit-il. Et, se levant, il alla les chercher et commença à s'habiller.

« Signes de l'Immortalité, murmura Grahame comme s'il méditait tout haut. Wordsworth est mort en 1850. Robert Louis Stevenson est né en 1850.

— Et après ? demanda Bell.

— Byron est mort en 1824. C'était un être tourmenté, toujours en mouvement. Supposons qu'il ait voulu devenir un grand physicien pour changer ? Lord Kelvin est né en 1824.

« Shelley est mort en 1822. Pasteur est né en 1822. Titien est mort en 1576, et Robert Burton, le célèbre auteur de *L'Anatomie de la Mélancolie*, est né en 1576. En 1809 Haydn, le père de la symphonie, est mort, et Abraham Lincoln est né. En 1828, Schubert est mort, et Tolstoï est né. »

Bell, qui se battait avec ses fixe-chaussettes emmêlés, ne dit rien.

« Le Martien qui a joué le rôle de Voltaire de 1694 à 1778, celui de Sir Humphry Davy – qui, entre autres choses, a donné aux mineurs la lampe de sûreté –, de 1778 à 1829, puis celui de Rubinstein de 1829 à 1894, a dû bien s'amuser, reprit Grahame d'un ton rêveur.

— Et où est-il allé en 1894 ? demanda Bell d'un ton rogue.

— Peut-être est-il retourné en permission sur Mars, répondit Grahame en souriant.

— En voyage organisé, sans doute ? » répliqua Bell. Dans son ton, qu'il s'efforçait de rendre léger, perceait l'inquiétude que lui causait la façon dont son ami s'exprimait. Grahame avait toujours été le bon sens personnifié. Mais ces divagations... S'il s'agissait d'une plaisanterie, celle-ci n'était pas spécialement drôle.

Par ailleurs, à supposer que Grahame fût en partie sérieux, on pouvait se demander s'il n'aurait pas bientôt besoin de recourir aux soins d'un psychiatre comme lui, et si *L'Homme entier* était un ouvrage de valeur ou simplement une série d'élucubrations du même genre.

« Je doute qu'ils aient été assez nombreux pour organiser des voyages en groupe, répondit Grahame en continuant à sourire ; mais peut-être y avait-il des copains qui s'en allaient ensemble. Je pense, par exemple, à deux grands écrivains comme Mark Twain et Tolstoï, qui sont morts, l'un et l'autre, en 1910.

« Et les deux hommes qui en savaient plus que tous les autres au sujet de l'âme humaine – je veux parler de Cervantès et de Shakespeare –, sont morts le même jour : le 23 avril 1616. D'autre part, Wordsworth et Beethoven sont nés la même année, en 1770.

— Je n'ai jamais pu me rappeler les dates, répliqua Bell en lançant ses souliers.

— Je ne m'en souviens pas tellement bien non plus, en général : je cite simplement celles qui me viennent à l'esprit, au hasard, dit Grahame d'un ton insouciant. Cependant, reprit-il, il y en a toute une série que je connais par cœur. Je vais te les inscrire.

— Oh, ne te dérange pas ! » protesta Bell qui, tout habillé maintenant, brossait son veston. Mais Grahame se mit à gribouiller une liste de noms au

dos d'une vieille enveloppe qu'il lui tendit. Bell la prit sans un mot.

« Ceci... », commença Grahame. Mais il fut interrompu par la sonnerie du téléphone. A ce tintement soudain et aigu, l'estomac de Bell se serra douloureusement.

« C'est peut-être pour moi », dit-il en passant sa langue sur ses lèvres sèches.

« Justement. » Grahame, qui avait pris l'appareil pour répondre, le lui tendit. S'apercevant qu'il tenait encore à la main la liste remise par son ami, Bell la fourra dans sa poche avec impatience et prit le récepteur, en criant : « Allô !

— Les douleurs ont commencé, dit la voix de Bess. Plus tôt que nous ne nous y attendions. Mais ne t'inquiète pas. Il ne se passera rien avant quelque temps encore. Ma valise est prête. Le taxi qui va te ramener à la maison pourra nous conduire à l'hôpital.

— C'est cela, répondit Bell. Je pars tout de suite. Je n'en ai pas pour longtemps. Attends-moi patiemment si tu peux, ma chérie. J'arrive ! »

Il forma le numéro d'une station et, après avoir commandé un taxi, avala d'un seul trait le whisky pur que le compréhensif Grahame avait silencieusement placé à portée de sa main.

« Merci, dit-il. Et voilà ! Ça devait arriver justement l'unique soir où je l'ai laissée seule. Je te tuerais volontiers. Mick ! mais je n'ai pas le temps maintenant ! »

D'un geste brusque, il planta son chapeau sur sa tête.

« Prends le livre, dit vivement Grahame. Je t'en prie ! »

Sa voix avait un ton si pressant que, malgré sa hâte, Bell s'arrêta, au moment de sortir, pour le regarder. Grahame était debout, sa silhouette massive se détachant au beau milieu de la pièce élégamment meublée, et son attitude était celle de la supplication. Jamais Bell n'avait vu son ami manifester un désir et, moins encore, demander un service. Sans trop savoir pourquoi, il se sentit ému.

« Bien sûr, bien sûr, marmonna-t-il. Mais je n'ai pas le temps de faire un paquet. Est-ce que je peux t'emprunter ta serviette ?

— Tu peux la garder », répondit Grahame.

Bell fourra sous son bras serviette et manuscrit.

Grahame se détendit. Il alla même jusqu'à sourire en disant :

« Ne te fais pas de souci pour Bess ; tout ira bien. Je t'aurais volontiers accompagné, mais j'ai ma place retenue dans ce train.

— Ça ne fait rien, dit Bell en lui serrant la main. J'espère que ta tournée de conférences sera un succès. Je te verrai à ton retour.

— Oui », répondit Grahame. Et dans ses yeux brilla une lueur d'amusement que Bell devait se rappeler par la suite.

La pluie avait cessé.

Dans le taxi qui le conduisait chez lui en suivant la Cinquième Avenue, Bell regardait, par la lunette arrière, l'immeuble où habitait son ami. Des

fenêtres éclairées brillaient de chaque côté, jusqu'à l'appartement en terrasse qui se détachait nettement sur le fond de ciel sombre. Par une fissure entre les nuages qui planaient au-dessus, on apercevait une poignée d'étoiles scintillantes.

C'était une échappée d'infini qu'on avait rarement l'occasion de voir à New York.

Et brusquement, sans que Bell sût pourquoi, la petite fantaisie de Grahame concernant des missionnaires venus de là-haut lui parut... vraisemblable. Quand, ému et tremblant, on réfléchit à l'éternel mystère de la naissance d'une nouvelle partie de soi-même – surtout lorsqu'il s'agit de la venue au monde de son premier enfant –, qu'on est de tempérament inquiet et qu'on adore sa femme – aux confins de l'incertain et de l'inouï, presque tout paraît possible.

Bell retourna dans son appartement au moment où les ombres de la nuit commençaient à se dissiper à la pâle lueur du petit matin.

Il se rase et prit un petit déjeuner solitaire. Rien ne lui semblait bon ni normal puisque Bess n'était pas assise en face de lui, de l'autre côté de la petite table.

Mais il éprouvait un intense soulagement. Tout s'était passé pour le mieux. Bess se portait à merveille, et lui était père... d'un garçon. Son visage rayonnait d'orgueil, comme si le mérite de tout cela revenait à lui seul.

Un autre jour, le rappel de l'instabilité de ses affaires, que lui apporta le courrier, l'aurait vivement inquiété.

Mais, maintenant, cela semblait n'avoir pas d'importance, et ce fut d'un cœur léger que Bell prit le journal pour parcourir les gros titres.

Deux minutes plus tard, il tomba sur un entrefilet dont la lecture chassa d'un seul coup toute sa gaieté, et, repoussant son assiette, il se prit la tête à deux mains.

A minuit un quart la nuit précédente – disait cet entrefilet –, le taxi qui emmenait à la gare le célèbre psychiatre et écrivain Michael Grahame était entré en collision avec un tramway. Grahame avait été tué sur le coup.

Et, dans son appartement vide, Bell éprouvait un désespérant sentiment d'abandon. Le rocher que constituait Grahame s'était effondré en une nuit, et Bess n'était pas là pour consoler son mari. D'ailleurs, ce n'aurait pas été prudent de lui annoncer tout de suite la tragique nouvelle.

Elle était encore très faible. Et elle aimait bien Grahame.

Mais les sentiments qu'elle éprouvait envers lui ne pouvaient en rien se comparer à l'attachement et au culte que Bell lui avait voués. Se rappelant l'impatience dont il avait fait montre, quelques heures plus tôt, vis-à-vis de son ami, l'éditeur regretta de tout son cœur de n'avoir pas été plus aimable.

Ce qu'il ressentait était un mélange de chagrin et de compassion envers lui-même. Sa fierté et sa joie de père en étaient tout obscurcies.

A midi, il retourna voir sa femme et lui apporta des orchidées d'un prix beaucoup trop élevé pour ses moyens.

Son fils dormait dans le petit berceau à côté du lit de la jeune femme.

« Eh bien, il est là, dit celle-ci. Il a déjà une demi-journée : voilà juste douze heures qu'il est arrivé. »

Bell jeta un coup d'œil à sa montre : elle marquait midi un quart.

« C'est vrai, répondit-il. Je devrais le savoir. Je ne crois pas que je l'oublie jamais, d'ailleurs ! »

Ils se mirent à rire. Mais son rire à lui s'éteignit avant celui de Bess, car une pensée lui vint brusquement à l'esprit : Mick avait été tué à l'heure même où leur fils était né.

Exactement à la même heure !

Bess perçut ce brusque changement d'humeur.

« Qu'y a-t-il, mon amour ? » demanda-t-elle.

Sans répondre, Bell fouilla dans sa poche.

Il en tira la vieille enveloppe chiffonnée que Mick lui avait remise et, pour la première fois, lut ce que son ami avait écrit dessus.

Alors, il laissa tomber l'enveloppe sur le lit et se leva pour aller regarder par la fenêtre, avec des yeux qui ne voyaient pas.

Mick avait quarante-quatre ans : il était né en 1904.

Et soudain, tandis que Bell se tenait debout devant cette fenêtre, ses doutes et ses incertitudes s'évanouirent et il éprouva une confiance telle qu'il n'en avait jamais connue de sa vie.

L'Homme entier serait exactement ce que Mick avait prévu.

Ce livre ferait la fortune de Bell et placerait le nom de Grahame parmi ceux des plus grands écrivains. De plus, il avait toutes les chances d'atteindre le but que son auteur lui avait primitivement assigné, à savoir celui d'assurer les pas de l'humanité sur les sentiers de la libération.

Et – ce qui avait plus de valeur encore à ses yeux que tout cela –, Bell comprenait maintenant que Mick était avec lui, qu'il serait toujours avec lui.

Bess regarda son mari d'un air intrigué et saisit l'enveloppe posée sur le lit.

Sa perplexité ne fit que s'accroître au fur et à mesure qu'elle lisait :

Michel-Ange : 1475-1564.

Galilée : 1564-1642.

Newton : 1642-1727.

Gainsborough : 1727-1788.

Schopenhauer : 1788-1860.

Tchékhov : 1860-1904.

« Qu'est-ce que ça veut dire, chéri ? » demanda-t-elle.

Bell revint vers le lit, prit l'enveloppe et la plia soigneusement dans son portefeuille avant de répondre :

« Ce sont simplement des notes que Mick m'a remises.

— Oh ! à propos, reprit la jeune femme, je voulais te dire... Il me semble que notre fils ressemble un peu à Mick. Ça ne t'a pas frappé ? Tu ne trouves pas qu'il a quelque chose de Mick ? »

Tournant ses yeux au regard brillant vers le petit visage rouge et ridé du

bébé couché dans le berceau, Bell répondit d'un ton calme :

« Si. Je suis sûr qu'il a beaucoup de Mick. »

Traduit par DENISE HERSANT.

A date to remember

© Columbia Publishing Corporation, 1949.

© Librairie Générale Française. 1974, pour la traduction.

ERIC FRANK RUSSELL :

CHER DÉMON

Dans certains cas, l'extraterrestre le plus généreux et le plus désintéressé aurait de la peine à se cacher : par exemple si la communauté humaine qu'il désire secourir se trouve dans une situation telle que l'aide doit se porter au niveau de la survie élémentaire. Dans le récit suivant, le thème de l'humanité ravagée par un conflit nucléaire est uni à celui de l'Étranger bienveillant. Mais l'Étranger possède un aspect que l'homme juge repoussant : de là naissent des difficultés supplémentaires, dès le premier contact.

C'EST avec la lenteur de la majesté d'un ballon que descendit sur Terre le premier vaisseau martien. Il en avait la forme sphérique et la légèreté, tout à fait inattendue, étant donné sa structure métallique. Mais, en dehors de ces analogies superficielles, il n'avait rien de terrestre.

Il n'y avait pas de fusées, pas de tuyères rougeoyantes, pas de protubérances extérieures, sinon plusieurs miroirs solaires qui servaient à propager la nef dans toutes les directions à travers le champ cosmique. Il n'y avait pas de hublots d'observation mais un bandeau transparent qui ceignait le gros ventre de la sphère. Les membres de l'équipage à la peau bleue, d'apparence quelque peu cauchemardesque, étaient rassemblés derrière cette bande pour examiner, de leurs grands yeux aux multiples facettes, le globe terrestre.

C'était dans le silence absolu qu'ils scrutaient ce monde qui avait nom Terre. Même s'ils avaient été doués de la parole, ils n'auraient rien dit. Mais nul d'entre eux n'avait la faculté de s'exprimer selon les modes soniques. Et, en cet instant, nul n'en avait besoin.

Le spectacle à l'extérieur était une scène de désolation infinie. Une maigre herbe vert-bleu s'accrochait au sol épuisé jusqu'à un horizon barré de montagnes hérissées. Des buissons sinistres luttaient çà et là pour leur vie, et certains étaient pathétiques dans leur effort de devenir arbres comme l'avaient été autrefois leurs ancêtres. Sur la droite une cicatrice longue et rectiligne coupait l'herbe et révélait par endroits des amas de roches stériles. Trop inégale et trop étroite pour avoir pu être une route, elle n'évoquait rien de plus que les restes effrités d'une muraille depuis longtemps disparue. Et par-dessus tout cela un ciel livide s'étendait, menaçant.

Le capitaine Skhiva se tourna vers l'équipage et communiqua à l'aide de son tentacule à signaux. La seconde façon de s'entretenir était la télépathie par contact qui exigeait le rapprochement physique.

« Il est évident que nous n'avons pas de chance. Nous n'aurions pas plus mal fait de nous poser sur le satellite désert. De toute manière, on peut sortir sans risques. Tous ceux qui désireraient procéder à une petite exploration y sont autorisés. »

L'un d'eux gesticula en réponse : « Capitaine, ne souhaitez-vous pas être le premier à poser le pied sur ce nouveau monde ?

— C'est sans importance. Si l'un d'entre vous considère cela comme un honneur, je lui cède volontiers la place. »

Il manœuvra le levier qui ouvrait les deux sas atmosphériques. Un air plus épais, plus lourd s'y engouffra et la pression augmenta de quelques livres.

« Attention à ne pas vous surmener », leur dit-il lorsqu'ils commencèrent à sortir.

Le poète Fander le toucha, les tentacules bout à bout, pour envoyer rapidement ses pensées par les terminaisons nerveuses.

« Ceci confirme ce que nous avons remarqué en approchant. Une planète blessée, déjà très avancée dans les affres de l'agonie. A votre avis, quelle en serait la cause ?

— Je n'en ai pas la moindre idée ! Et je paierais cher pour savoir. Si ce sont des forces naturelles qui l'ont ainsi frappée, que ne feront-elles pas subir à Mars un jour ou l'autre ? »

Son esprit troublé transmettait un frémissement d'inquiétude au tentacule de communication de Fander. « Si cette planète avait été plus éloignée du Soleil que la nôtre, nous aurions pu observer le phénomène de notre propre monde. Il est si malaisé de distinguer celui-ci face à la lumière solaire.

— C'est encore pire avec la planète suivante, celle qui est entourée de brouillard, déclara le poète Fander.

— Je sais. Et je commence à avoir peur de ce que nous risquons d'y découvrir. Si elle se révèle aussi morte, alors nous voilà bloqués jusqu'à ce que nous soyons en mesure d'exécuter le grand saut dans l'espace extérieur.

— Ce qui ne se produira pas de notre vivant.

— J'en doute en effet », convint le capitaine Skhiva. « Nous pourrions voyager vite avec l'aide d'amis expérimentés. Mais le voyage sera lent... si nous devons nous y engager seuls. »

Il se tourna pour examiner l'équipage qui se promenait dans le sinistre paysage. « Cela leur fait du bien de se trouver sur un sol ferme. Mais qu'est-ce qu'un monde dénué de vie et de beauté ? Avant longtemps ils vont s'en fatiguer. Us seront heureux de repartir. »

Songeur, Fander dit : « J'aimerais quand même en voir davantage. Puis-je utiliser l'embarcation de sauvetage ?

— Vous êtes un troubadour et non un pilote, le rabroua Skhiva. Votre rôle est de soutenir notre moral en nous distrayant, pas d'aller vagabonder dans une embarcation.

— Mais je sais comment la diriger. Chacun de nous a reçu l'instruction appropriée. Permettez-moi de la prendre.

— N'en aviez-vous pas déjà vu assez avant même l'atterrissage ? Qu'y a-t-il d'autre à contempler ? Des routes craquelées et bouleversées sur le point de se réduire à néant. D'antiques cités démantelées et brisées, en train de se pulvériser. Des montagnes éclatées, des forêts calcinées et des cratères à peine plus petits que ceux de la Lune. Pas d'indice qu'une vie supérieure ait survécu. Rien que l'herbe, les buissons et divers petits animaux à deux ou quatre pattes qui s'enfuient à notre approche. Pourquoi souhaitez-vous en voir davantage ?

— On trouve la poésie même dans la mort, répliqua Fander.

— Possible... mais ce n'en est pas moins répugnant. » Skhiva eut un petit frisson. « C'est bon, comme il vous plaira. Prenez l'embarcation. Je ne suis pas qualifié pour juger la démarche d'un esprit non technique.

— Je vous remercie, capitaine.

— N'en parlons plus. Tâchez d'être de retour avant la tombée de la nuit. »

Skhiva rompit le contact, se rendit au sas, se lova comme un serpent sur le seuil extérieur et s'abandonna à ses sombres pensées. Tant d'efforts, tant d'accomplissements... pour une si maigre récompense !

Il réfléchissait encore à la vanité de la tentative quand l'embarcation de sauvetage déborda et prit son essor. Ses yeux aux multiples facettes, sans expression, observèrent le changement d'orientation des miroirs solaires quand l'engin amorça une courbe pour s'éloigner en flottant comme une petite bulle.

L'équipage revint bien avant la nuit. Quelques heures lui avaient suffi. Rien que de l'herbe, des broussailles et des arbrisseaux qui luttaient pour grandir. Un des navigateurs avait découvert un rectangle dépourvu d'herbe qui avait peut-être été l'emplacement d'une demeure. Il rapportait un petit morceau des fondations, un bloc de béton que Skhiva mit de côté aux fins d'analyse ultérieure.

Un autre avait trouvé un petit insecte brun à six pattes, mais ses terminaisons nerveuses en avaient perçu la plainte quand il l'avait ramassé, aussi l'avait-il reposé à terre en hâte pour lui laisser sa liberté. De petits animaux aux mouvements maladroits sautillaient au loin, mais tous avaient plongé dans leurs terriers avant qu'un seul des Martiens ait pu s'en approcher. Tout l'équipage était d'accord sur un point : le silence et la solennité d'un monde qui meurt sont intolérables.

Fander ne battit le coucher du soleil que d'une demi-longueur. Sa bulle disparut sous un grand nuage noir, descendit au niveau du vaisseau et pénétra à l'intérieur. La pluie commença à tomber presque aussitôt, dans un grondement de torrent en folie, tandis qu'alignés derrière le bandeau transparent, les Martiens s'émerveillaient de voir une telle quantité d'eau.

Au bout d'un moment, le capitaine leur dit : « Nous devons nous incliner devant les faits. Nous sommes venus pour rien. L'origine de cette désolation est un mystère que d'autres devront résoudre, avec plus de temps et un matériel plus perfectionné. Nous sommes des explorateurs et non des

archéologues. Il n'y a plus qu'à quitter ce cimetière pour aller jusqu'à la planète embrumée. Nous décollerons demain matin de bonne heure. »

Il n'y eut pas de commentaires. Fander le suivit dans sa chambre, établit le contact entre leurs tentacules.

« On pourrait vivre ici, capitaine.

— J'en doute beaucoup. » Skhiva s'enroula sur sa couchette, accrochant ses tentacules aux barres de repos. Le bleu de sa peau se reflétait sur la paroi derrière lui. « En de nombreux points, les roches émettent des particules-alpha. Elles sont dangereuses.

— Je le sais bien, capitaine, mais je les sens et je les évite.

— *Vous ?* s'étonna l'autre, les yeux fixes.

— Oui, capitaine. Je désire qu'on me laisse ici.

— Comment ?... Dans cet endroit effarant, désespérant ?

— Il en émane une laideur et un désespoir envahissants, reconnut le poète Fander. Toute destruction est laideur. Mais j'ai par hasard relevé un peu de beauté. Cela m'a donné courage. J'aimerais en rechercher l'origine.

— A quelle beauté faites-vous allusion ? » demanda Skhiva.

Fander s'efforça de décrire l'inconnu en termes connus, ce qui se révéla impossible.

« Faites-moi un dessin », lui commanda le capitaine.

Fander s'appliqua à sa tâche, lui remit l'image. « Voilà ! »

Après l'avoir longuement contemplée, Skhiva la lui rendit et communiqua par leurs terminaisons nerveuses. « Nous sommes des individus et nous jouissons de tous les droits individuels. En tant qu'individu, je ne pense pas que ce dessin soit assez beau pour valoir le bout de la queue d'un *aralan* de chez nous. Je reconnais toutefois qu'il n'est pas laid, qu'il est même agréable.

— Mais, capitaine...

— En tant qu'individu, poursuivit Skhiva, vous avez également droit à vos opinions, si insolites qu'elles puissent être. Si vous souhaitez vraiment rester, je ne saurais vous le refuser. Je n'ai que le droit de vous juger un peu insensé. » Il examina de nouveau Fander. « Quand espérez-vous qu'on vienne vous recueillir ?

— Cette année, l'an prochain, n'importe quand ou jamais.

— Ce pourrait bien être jamais, lui rappela Skhiva. Êtes-vous prêt à envisager cette éventualité ?

— On doit toujours se tenir prêt à subir les conséquences naturelles de ses actes, souligna Fander.

— Exact. » Le capitaine hésitait à céder. « Mais y avez-vous bien réfléchi ? »

— Je suis un élément non technique. Ce n'est pas la réflexion qui me gouverne.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— Mes désirs, mes émotions, mes instincts. Et aussi mes sentiments profonds.

— Que les lunes jumelles nous protègent ! invoqua Skhiva.

— Capitaine, chantez-moi un air de chez nous et jouez pour moi de la harpe sonnante.

— Ne dites pas de bêtises. J'en suis incapable.

— Capitaine, s'il ne fallait qu'une réflexion approfondie, vous en seriez capable ?

— Sans doute », acquiesça Skhiva, devinant le piège, mais dans l'incapacité de l'éviter.

« Eh bien, voilà, conclut Fander.

— J'abandonne. Je ne saurais discuter avec quelqu'un qui rejette les lois reconnues de la logique et s'en invente une spéciale. Vous vous guidez sur des idées biscornues qui me laissent sans défense.

— Il n'est question ni de logique ni de manque de logique, reprit Fander. C'est seulement affaire de point de vue. Vous voyez les choses sous certains angles, et moi sous certains autres.

— Par exemple ?

— Vous n'allez pas me coller de cette manière ! Des exemples, je peux en trouver. Voyons... vous rappelez-vous la formule qui sert à déterminer la phase d'un circuit accordé en série ?

— Naturellement.

— Je m'en doutais bien. Vous êtes technicien. Vous avez fixé cela dans votre esprit en tant que détail technique utile. » Il s'interrompit pour considérer Skhiva un moment. « Je la connais aussi, cette formule. On me l'a citée par hasard, il y a bien des années. Elle ne m'est pas de la moindre utilité. Et pourtant je ne l'ai jamais oubliée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a la beauté du rythme. C'est un poème. »

Skhiva dit en soupirant : « C'est du nouveau pour moi.

— *Un sur R facteur d'oméga L moins un sur oméga C* », scanda Fander, un peu amusé. « Le rythme y est, c'est musical. »

Skhiva finit par admettre : « Oui, cela pourrait se chanter. On pourrait danser sur cet air !

— Eh bien, j'ai vu ceci, poursuivit Fander en montrant son croquis. Il en émane une beauté d'une nature étrange, inconnue de nous. Où se trouve la beauté, il y a eu autrefois le talent... et autant que nous sachions, il subsiste peut-être du talent. Et où le talent demeure, on risque de trouver la semence de la grandeur. Aux royaumes de la grandeur, il y a ou il y aura des amis puissants. Et nous avons *besoin* de tels amis.

— Vous l'emportez, déclara Skhiva avec un geste fataliste. Demain matin, nous vous laisserons au sort de votre choix.

— Je vous en remercie, capitaine. »

Ce même trait d'obstination qui faisait de Skhiva un chef de valeur le poussa à lancer une dernière pointe à Fander peu avant le décollage. Après l'avoir convoqué dans sa chambre, il le scruta d'un regard calculateur.

« Vous n'avez pas changé d'avis ?

— Non, capitaine.

— Alors ne vous paraît-il pas bizarre que j'accepte si facilement d'abandonner cette planète, bien que selon vous elle conserve des restes de grandeur ?

— Non.

— Expliquez-moi pourquoi, dit Skhiva, se raidissant un peu.

— Capitaine, je pense que vous êtes un peu effrayé parce que vous soupçonnez ce que je soupçonne moi-même.

— Et qu'est-ce à dire ?

— Qu'il ne s'agit pas d'un désastre naturel. Qu'ils ont fait tout cela eux-mêmes... à eux-mêmes.

— Nous n'en avons aucune preuve, fit Skhiva, mal à l'aise.

— Non, capitaine », répondit Fander, qui se tut alors, sans aucune envie de poursuivre sur ce sujet.

« Si c'est bien là leur triste ouvrage, finit par observer le capitaine, quelle chance aurions-nous de nous attirer l'amitié de gens tellement à craindre ?

— Une chance très faible, avoua Fander. Mais c'est la conclusion de la froide raison. Et en cette qualité, elle m'intéresse peu. Je me sens animé de chaleureux espoirs.

— Vous voilà reparti à repousser insolemment la réflexion au bénéfice de la rêverie oiseuse. L'espoir, l'espoir, l'espoir... d'accomplir l'impossible ! »

Fander dit : « Le difficile est possible ; pour l'impossible, il faut simplement plus longtemps.

— Vos opinions embrouillent mon cerveau ordonné. Chacune de vos remarques est la négation pure et simple de quelque chose qui a un sens. » Skhiva transmit la sensation d'un rire sinistre. « Eh bien, ainsi soit-il ! » Il s'approcha de son interlocuteur. « Tous vos approvisionnements sont groupés à l'extérieur. Il ne me reste plus qu'à vous dire adieu. »

Ils s'embrassèrent à la manière martienne. Après être sorti du sas, le poète Fander contempla la grande sphère qui vibrait, puis prenait son essor dans un glissement. Elle s'élevait sans bruit. Puis elle diminua de plus en plus jusqu'à n'être plus qu'un point devant un nuage. L'instant d'après, elle disparut.

Il resta sur place en contemplation devant le nuage pendant un très long moment. Puis il porta son attention sur le traîneau de charge qui contenait son matériel. Après s'être installé sur le siège avant à ciel ouvert, il manœuvra la commande de tension des grilles orientables et laissa le véhicule monter à quelques pieds de hauteur. Plus l'altitude était haute, plus grande était la dépense d'énergie. Il désirait conserver autant que possible sa puissance motrice ; il ne pouvait savoir pour quelle durée elle lui serait nécessaire. Aussi laissa-t-il le traîneau glisser à faible altitude et à petite vitesse dans la direction approximative de l'objet de beauté.

Plus tard, il découvrit une petite grotte avec un sol sec au flanc de la hauteur sur laquelle se dressait son but. Il lui fallut deux jours de travail

précautionneux au pistolet à rayons pour l'agrandir, mettre à angle droit les murs et le plafond, ainsi qu'aplanir le sol ; et encore une demi-journée pour chasser la poussière de silicate avec un ventilateur électrique. Il stocka ensuite des provisions dans le fond, gara le traîneau à l'entrée et établit un écran de force devant celle-ci. Le trou dans la colline était devenu sa maison.

Le premier soir, le sommeil ne vint pas vite. Il était étendu dans la grotte, chose neuve, cordée, d'un bleu luisant, avec d'énormes yeux d'abeille, et il se surprenait à tendre l'oreille vers des harpes qui jouaient à soixante millions de kilomètres de distance. Les extrémités de ses tentacules frémissaient en une recherche involontaire de chants télépathiques qu'accompagnaient les harpes, mais c'était en vain.

L'obscurité devint plus profonde ; un calme monstrueux régnait sur le monde entier. Ses organes auditifs étaient avides du cri sourd des grenouilles des sables au crépuscule, mais il n'y avait pas de grenouilles. Il avait envie de percevoir le bourdonnement familier des scarabées nocturnes, mais aucun ne bruissait. Sauf une fois, quand quelque bête lointaine hurla sa peine à la pâle lune, il n'y eut rien, pas un son.

Le matin, il fit sa toilette, mangea, prit le traîneau et partit explorer le site d'une petite ville. Il n'y trouva que peu de choses pour satisfaire sa curiosité, rien que des monticules de gravats informes sur des fondations démolies vaguement rectangulaires. C'était un cimetière de maisons mortes depuis longtemps, pourrissantes, envahies de mauvaise herbe, destinées à l'oubli total à brève échéance. La vue de l'emplacement, d'une altitude de cinq cents pieds, ne lui donna qu'une indication : la rigueur des contours prouvait que les habitants avaient été ordonnés et méthodiques.

Mais l'ordre n'est pas la beauté en soi. Il regagna le sommet de sa colline et chercha consolation dans la contemplation de la chose qui possédait de la beauté.

Il poursuivit ses explorations, non pas systématiquement comme l'eût fait Skhiva, mais au gré de ses fantaisies. Il lui arrivait de voir de nombreux animaux, isolés ou en troupes, mais aucun ne ressemblait à une des formes de vie de Mars. Certains se dispersaient au grand galop quand son traîneau les survolait ! D'autres s'enfouaient dans des trous du sol ; exhibant au moment de disparaître de ridicules queues blanches. D'autres, des quadrupèdes à longue tête, aux dents aiguës, chassaient par bandes et aboyaient de concert à son adresse, de leurs voix dures, menaçantes.

Le soixante-dixième jour, dans une clairière encaissée, ombreuse, vers le nord, il repéra un petit nombre de silhouettes nouvelles qui se déplaçaient en une file unique. Il les reconnut au premier coup d'œil ; il les connaissait si bien que ses yeux en quête communiquèrent l'excitation du triomphe à son esprit. Ils étaient en haillons, sales, à demi développés seulement, mais la chose de beauté lui avait dit ce qu'ils étaient.

Il décrivit au ras de la terre une ample courbe qui l'amena à l'autre bout de la clairière. Il les distinguait mieux à présent, il percevait même le rose taché

de boue de leurs minces jambes. Le traîneau volant s'inclina pour la descente à l'entrée de la clairière. Ils se déplaçaient dans le même sens que lui, manifestant une prudence craintive tandis qu'ils surveillaient le terrain devant eux, de peur d'y trouver des ennemis. Sa rapide arrivée derrière eux se fit sans aucun avertissement.

Le dernier de la file précautionneuse le déjoua cependant au dernier instant. Fander se penchait sur le côté de son véhicule, ses longs tentacules tout prêts à saisir le bipède, celui qui avait une touffe désordonnée de cheveux jaunes, quand, prévenu par quelque sixième sens, la victime choisie se jeta à plat sur le sol. Les tentacules de Fander le manquèrent de deux bons pieds. Il aperçut des yeux gris effrayés une seconde ou deux avant de réussir, par un habile balancement du traîneau, à compenser la perte en s'emparant du suivant dans la file, qui ne s'était aperçu de rien.

Celui-ci avait les cheveux foncés, il était un peu plus grand et fort. Il se débattit contre les tentacules qui le maintenaient pendant que le véhicule prenait de l'altitude. Puis, réalisant d'un coup la nature de ses liens, la créature se tortilla pour regarder Fander. Le résultat fut tout à fait imprévu ; l'être perdit sa couleur faciale, ferma les yeux et devint tout mou.

Le prisonnier était toujours inerte quand il le transporta dans la grotte, mais le cœur continuait de battre et les poumons d'inspirer. Après l'avoir posé avec précaution sur son lit souple, Fander regagna l'entrée de la grotte en attendant que le captif revienne à lui. L'être finit par remuer et s'assit, portant des regards incompréhensifs au mur devant lui. Ses yeux noirs se déplaçaient lentement, en rond, prenant conscience de ce qui l'entourait. Puis ils virent Fander découpé sur la clarté du dehors. Ils s'élargirent et leur propriétaire émit des sons aigus, déplaisants, tandis qu'il s'efforçait de reculer à travers le mur massif. Cela faisait tant de bruit, ces cris montant l'un après l'autre, que Fander se glissa hors de la grotte, hors de vue, et resta assis dans le vent froid jusqu'au moment où cela cessa.

Deux heures après, il réapparut avec circonspection pour offrir des aliments, mais la réaction fut si prompte, affolée, déchirante, qu'il lâcha sa charge pour se cacher comme s'il eût été lui-même effrayé. La nourriture resta intacte durant deux jours entiers. Le troisième, on en avait mangé un peu. Fander s'aventura à l'intérieur.

Bien que le Martien ne se fût pas approché de lui, le jeune garçon se tassa craintivement en murmurant : « Le démon ! Le démon ! » Il avait les yeux rougis, soulignés de cernes sombres.

« Le démon ! » songeait Fander, dans l'incapacité totale de répéter le mot étranger, et se demandant ce qu'il signifiait. Il tenta vaillamment de se servir de son tentacule à signes pour communiquer des idées rassurantes. Mais ce fut en vain. L'autre observait les mouvements de torsion, à demi apeuré, à demi dégoûté, sans manifester la moindre compréhension. Fander laissa ramper doucement son tentacule sur le sol dans l'espoir d'établir le contact par la

pensée. L'autre s'écarta comme devant un serpent prêt à mordre.

« Patience, se rappela-t-il. Pour l'impossible, il faut plus longtemps. »

A intervalles réguliers, il se montrait, porteur de nourriture et d'eau. La nuit, il dormait mal sur l'herbe dure et humide, sous les cieux menaçants, tandis que le prisonnier, son hôte, jouissait du confort du lit, de la chaleur de la grotte, de la sécurité assurée par l'écran de force.

Le temps vint où Fander fit preuve d'une astuce qui n'avait rien de poétique, en se servant du ventre de l'autre comme indicateur du moment opportun. Le huitième jour, lorsqu'il eut observé que ses offres d'aliments étaient régulièrement acceptées, il prit lui-même son repas à l'entrée de la grotte, bien en vue, et remarqua que l'appétit de l'autre n'en était en rien perturbé. Cette même nuit, il dormit juste dans l'entrée, contre l'écran de force, donc le plus loin possible du garçon. Cela n'éveilla pas de réaction désagréable. Le garçon veilla longtemps, à l'examiner, à le surveiller avec attention, mais il finit par s'endormir au petit matin.

Une nouvelle tentative de conversation par gestes ne donna pas de meilleurs résultats que la première, et l'être refusa encore une fois de toucher le tentacule offert. Fander faisait néanmoins des progrès. On repoussait toujours ses ouvertures, mais avec une répulsion décroissante. Peu à peu, insensiblement, la forme du Martien devenait familière, presque acceptable.

Fander savoura la douceur de la réussite vers le milieu de la journée d'après. Le garçon avait donné plusieurs fois les signes d'une maladie émotive dont les accès le couchaient sur le ventre, le corps secoué, tandis qu'il émettait des sons rauques et que ses yeux se mouillaient abondamment. A ces moments, le Martien se sentait curieusement impuissant, inutile. Il profita néanmoins d'une de ces crises où le malade n'était plus en alerte pour ramper assez près du lit et s'emparer d'une boîte.

Il tira de celle-ci sa minuscule harpe électrique, brancha les fiches et effleura les cordes avec une délicate tendresse. Il se mit à jouer en douceur, chantant intérieurement l'accompagnement puisqu'il n'avait pas d'organe vocal et que seule la harpe pouvait émettre des sons à sa place.

Le garçon cessa de trembler et s'assit, toute son attention se portant sur le jeu habile des tentacules et sur la musique qu'ils créaient. Quand Fander estima qu'il avait enfin capté l'esprit de son auditeur, il termina son morceau en touches légères, apaisantes, et présenta d'un geste doux la harpe à son hôte. Ce dernier manifesta à la fois de l'intérêt et de l'hésitation. Tout en prenant bien soin de ne pas approcher, fût-ce d'un pouce, Fander la lui offrit à bout de tentacule. Le garçon avait quatre pas à faire pour prendre l'instrument. Il les franchit.

Ce fut le commencement. Ils jouaient ensemble jour après jour et parfois jusque dans la nuit tandis que la distance qui les séparait s'amenuisait par degrés presque imperceptibles. Finalement, ils s'assirent côte à côte, et si le garçon n'avait pas encore appris à rire, du moins ne montrait-il plus de malaise. Il était maintenant en mesure de tirer de l'instrument un air sans

complications et se réjouissait de cette aptitude, avec une certaine solennité.

Un soir, alors que venait la nuit et que les bêtes qui hurlaient parfois à la lune se faisaient de nouveau entendre, Fander tendit son tentacule pour la centième fois. Il n'y avait jamais eu à se tromper sur ce geste, même si la motivation n'en était pas perceptible, pourtant il avait toujours été repoussé. Mais cette fois, cette fois, cinq doigts se refermèrent autour, dans un désir timide de plaie.

En priant avec ferveur pour que les nerfs humains fonctionnent juste comme ceux des Martiens, Fander déversa ses pensées par ce trait d'union, vite, de peur que l'étreinte chaleureuse ne se relâche prématurément.

« N'aie pas peur de moi. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir cette forme, pas plus que tu ne peux changer la tienne. Je suis ton ami, ton père, ta mère. J'ai tout autant besoin de toi que je te suis nécessaire. »

Le garçon lâcha prise et se mit à pousser des gémissements à demi étouffés. Fander lui posa un tentacule sur l'épaule, en le tapotant doucement, d'une manière qu'il croyait purement martienne. Pour quelque inexplicable raison, cela ne fit qu'aggraver la situation. A bout de ressources, ne sachant plus ce qui valait le mieux, quel acte accomplir qui fût compréhensible dans le contexte humain, il chassa le problème de son esprit pour s'abandonner à son instinct. Il passa un membre long et souple comme une corde autour du garçon et le tint serré contre lui jusqu'au moment où les bruits cessèrent, où vint le sommeil. Ce fut alors qu'il se rendit compte que l'enfant capturé était bien plus jeune qu'il ne l'avait cru. Il prit soin de lui toute la nuit.

Il fallait beaucoup de pratique pour aboutir à une conversation. Le garçon devait apprendre à contrôler et projeter sa pensée car Fander n'avait pas le pouvoir de la lui arracher.

« Quel est ton nom ? »

Fander vit une image de jambes minces en une course rapide.

Il la transforma en question : « Agile ? »

Une affirmation.

« Et quel nom me donnes-tu ? »

Une sorte d'assemblage de monstres, peu flatteur.

« Démon ? »

L'image se mit à tourbillonner, à perdre de la netteté. Une trace d'embarras se manifesta.

« Démon fera l'affaire », déclara Fander, qui avait les idées larges à ce sujet. « Où sont tes parents ? » reprit-il.

Des images encore plus confuses.

« Il faut bien que tu aies eu des parents. Tout le monde a un père et une mère, n'est-ce pas ? Tu ne te souviens pas des tiens ? »

Des visions fantomatiques et embrouillées. Des adultes abandonnant leurs enfants. Des adultes évitant les enfants comme s'ils en avaient peur.

« Quelle est la première chose dont tu te souviennes ? »

— Un homme grand qui marche avec moi. Il me porte un moment. Puis il

remarque.

— Que lui est-il arrivé ?

— Parti. Il a dit qu'il était malade. Il a dit qu'il pourrait aussi me donner la maladie.

— Il y a longtemps ? »

Confusion encore.

Fander changea de sujet. « Et ces autres enfants... ils n'ont pas non plus de parents ?

— Ils n'ont personne.

— Mais tu as quelqu'un maintenant, n'est-ce pas, Agile ?

— Oui », dit le garçon d'un ton hésitant.

Fander alla plus loin. « Préfères-tu m'avoir ou être avec les autres enfants ? » Il laissa passer un temps avant d'ajouter : « Ou plutôt les deux ?

— Les deux », répondit Agile, sans la moindre hésitation. Ses doigts tripotaient la harpe.

« Veux-tu m'aider à les chercher demain pour les ramener ici ?

— Oui.

— Et s'ils ont peur de moi, tu leur diras qu'ils n'ont rien à craindre ?

— Bien sûr ! » dit Agile en s'humectant les lèvres et en bombant la poitrine.

« Alors peut-être te plairait-il de faire une petite promenade avec moi aujourd'hui ? Il y a trop longtemps que tu restes dans cette grotte. Un peu d'exercice ne te fera pas de mal. Tu viens faire un tour avec moi ?

— Oui. »

Ils sortirent côte à côte, l'un trottant avec vivacité, l'autre glissant et rampant. La gaieté de l'enfant se manifesta une fois à ciel ouvert ; on eût dit que la vue du ciel, le souffle du vent, l'odeur de l'herbe lui faisaient comprendre qu'il n'était pas vraiment captif. Ses traits si graves à l'ordinaire s'animaient, il poussait des exclamations que Fander ne saisissait pas, et une fois il éclata de rire sans raison, par pure joie. A deux reprises il empoigna de lui-même une extrémité de tentacule pour transmettre une idée à Fander, accomplissant cet acte comme s'il lui eût été aussi naturel que sa propre parole.

Le lendemain, ils tirèrent au-dehors le traîneau de charge. Fander s'installa sur le siège avant, aux commandes ; Agile s'accroupit derrière, cramponné des deux mains au harnais du pilote. Après un petit essor, ils volèrent en direction de la clairière. De nombreux petits animaux à queue blanche se précipitèrent dans leurs terriers à leur passage.

« Bon à manger », observa Agile, en touchant Fander et en s'exprimant par le point de contact.

Fander se sentit un peu écœuré. Des mangeurs de chair ! Ce ne fut qu'en percevant un bizarre sentiment de honte et d'excuse qu'il devina qu'Agile avait saisi sa répugnance. Il regrettait de n'avoir pas réprimé aussitôt cette réaction avant que l'enfant s'en fût aperçu. Mais il ne pouvait encourir de

reproche parce que le choc de cette déclaration brutale l'avait complètement surpris. Toutefois, c'était un pas de plus dans leurs rapports mutuels ; Agile souhaitait que Fander eût bonne opinion de lui.

Dès le premier quart d'heure, la chance fut avec eux. A environ huit cents mètres au sud de la clairière, Agile poussa un cri aigu en montrant du doigt le sol. Une petite silhouette aux cheveux d'or se tenait au sommet d'une éminence et contemplait avec fascination le phénomène apparu dans le ciel. Une seconde forme minuscule, aux cheveux roux et aussi longs, se tenait à mi-côte et regardait en l'air avec un étonnement similaire. Les deux silhouettes revinrent à la réalité et pivotèrent pour s'enfuir quand le véhicule vira, s'inclina et piqua vers elles.

Sans tenir compte des jappements excités de son passager ni des tractions qu'il exerçait sur son harnais, Fander fonça, s'empara d'une des proies, puis de l'autre. Le double fardeau qu'il maintenait ne lui facilita pas la manœuvre de rétablissement de l'engin et de reprise d'altitude. Si les victimes s'étaient débattues, il aurait eu du mal à réussir.

Mais elles ne luttèrent pas. Elles hurlèrent en se sentant enlevées, puis se détendirent, les yeux clos.

Le traîneau monta et parcourut un kilomètre et demi à cinq cents pieds de haut. L'attention de Fander se partageait entre ses proies inertes, les commandes et l'horizon, quand il y eut soudain un bruit de tonnerre sous la coque de l'engin ; toute la membrure en frémit, une bande de métal se souleva du bord d'attaque, et des objets sifflèrent et gémirent en se dirigeant vers les nuages.

« Le vieux Grison ! » s'écria Agile en sautillant, mais sans s'approcher du bord. « Il nous tire dessus ! »

Ces paroles n'avaient aucune signification pour le Martien qui ne pouvait distraire un de ses tentacules pour contacter l'enfant, qui avait oublié lui-même de le faire. Préoccupé, le poète amena le traîneau à l'horizontale puis donna le maximum de puissance. Quels que fussent les dommages subis, l'appareil n'avait rien perdu de son efficacité ; il fila à une allure qui dressait dans le vent les chevelures rousses et dorées des victimes. Naturellement, l'atterrissage près de la grotte fut assez maladroit. Le véhicule rebondit et dérapa dans l'herbe sur une quarantaine de mètres.

L'essentiel d'abord. Il emmena les deux enfants sans réaction à l'intérieur et les déposa sur le lit, puis ressortit pour examiner le traîneau. Il y avait une demi-douzaine de trous dans la plaque de fond et deux sillons brillants sur un des bordages. Fander établit le contact avec Agile.

« Que voulais-tu me dire ?

— Le vieux Grison nous a tiré dessus. »

L'image mentale éclata en lui, vigoureuse, stupéfiante. La vision d'un vieil homme de haute taille, aux cheveux blancs, au visage sévère, muni d'une arme tubulaire appuyée à son épaule et crachant du feu vers le ciel. Un vieil

homme aux cheveux blancs. Un adulte !

Son étreinte se resserra sur les doigts de l'enfant. « Qu'est-il pour toi, ce vieillard ?

— Pas grand-chose. Il habite près de nous, dans les abris. »

L'image d'un long tunnel de béton poussiéreux, très abîmé, au plafond marqué des cicatrices laissées par un système d'éclairage depuis longtemps retourné au néant. Le vieil homme vivant à un bout en ermite, les enfants à l'autre extrémité. Le vieillard était aigri, taciturne, se tenait à distance des enfants, ne leur parlait que rarement, mais était prompt à réagir quand ils étaient menacés. Il avait des fusils. Une fois, il avait tué de nombreux chiens sauvages qui avaient dévoré deux enfants.

« Les gens nous ont laissé les abris parce que le vieux Grison y était et avait des armes, expliqua Agile.

— Mais pourquoi ne vit-il pas avec les enfants ? Il ne les aime donc pas ?

— Sais pas. » Il réfléchit un instant. « Une fois il nous a raconté que les vieux peuvent devenir très malades et rendre les jeunes malades à leur tour... et alors on mourrait tous. Peut-être qu'il a peur de nous faire mourir. » Agile n'en était pas trop sûr.

Ainsi une maladie terrifiante régnait, quelque chose de très contagieux qui frappait surtout les adultes. Sans hésiter, ils abandonnaient leurs petits dès la première atteinte, dans l'espoir que les enfants au moins y survivraient. Sacrifice sur sacrifice, pour conserver la race. Désespoir sur désespoir, quand les aînés choisissaient de mourir dans la solitude plutôt que dans la compagnie de leurs semblables.

Pourtant Grison était décrit comme très âgé. Était-ce une exagération du cerveau de l'enfant ?

« Il faut que je rencontre Grison.

— Il tirera, affirma Agile. Il sait maintenant que c'est toi qui m'as pris. Il t'a vu enlever les autres. Il surveillera le ciel et te tuera à la première occasion.

— Nous devons trouver le moyen d'éviter cela.

— Comment ?

— Quand ces deux autres seront devenus mes amis, tout comme toi, je vous reconduirai tous les trois aux abris. Tu iras trouver Grison de ma part et tu lui diras que je ne suis pas aussi laid que j'en ai l'air.

— Je ne pense pas que tu sois laid », répliqua Agile.

L'image que reçut Fander en même temps que cette remarque lui donna la sensation la plus insolite. Il s'agissait d'un corps, vague, noyé d'ombre, très déformé, avec un visage clairement humain.

Les nouveaux prisonniers étaient des femelles. Fander le reconnut sans qu'on le lui dise car elles étaient plus délicates qu'Agile et il s'en dégageait l'odeur chaude et douce de la féminité. Ce qui annonçait des complications. Peut-être n'étaient-ce que des enfants et peut-être vivaient-ils ensemble dans les abris, mais il n'autoriserait rien de semblable tant qu'il en garderait la

responsabilité. Fander était sans doute d'un autre monde sous d'autres rapports, mais il avait une certaine prudence. Il se mit incontinent à creuser une seconde grotte, plus petite, pour Agile et lui-même.

Ni l'une ni l'autre des filles ne le virent de quatre jours. Se tenant avec soin hors de leur vue, il chargea Agile de leur porter à manger, de leur parler, de les calmer, de les préparer à l'aspect de la « chose » qu'elles allaient voir. Le cinquième jour, il se laissa examiner à distance. En dépit des avertissements, elles pâlirent et se cramponnèrent l'une à l'autre, mais sans émettre de sons déchirants. Il joua de la harpe un moment, se retira, revint plus tard et joua de nouveau.

Sous le flot de propagande résolue que leur déversait sans arrêt Agile, l'une d'elles saisit une extrémité de tentacule le lendemain même. Ce qui passa le long des nerfs n'était pas tant une image compréhensible qu'une douleur sourde, un désir, une aspiration enfantine. Fander sortit à reculons de la grotte, trouva du bois, passa toute la nuit devant Agile endormi qui lui servait de modèle et façonna dans le bois une petite silhouette articulée à la ressemblance d'un être humain. Il n'était pas sculpteur, mais il avait une certaine habileté de toucher, et le poète en lui inspirait les membres pour s'exprimer dans la statuette. Il exécuta un travail consciencieux, puis revêtit la poupée d'un costume qu'il imaginait pareil à ceux des terrestres, colora le visage et fixa sur les traits la grimace de plaisir que les humains appellent un sourire.

Il lui donna la poupée dès qu'elle s'éveilla, le lendemain matin. Elle la prit avec vivacité, comme affamée, les yeux écarquillés de bonheur. Elle la serra sur son sein encore inexistant en chantonnant tout bas... et il sut que ce vide étrange qu'elle éprouvait s'était comblé.

Bien que le jeune Agile fût ouvertement dédaigneux de ce gaspillage manifeste d'efforts, Fander entreprit de fabriquer un second mannequin. Il ne lui fallut pas tout à fait aussi longtemps. Le premier essai lui avait apporté plus de dextérité, de rapidité. Il fut en mesure d'offrir son œuvre à la seconde fillette dès le milieu de l'après-midi. Elle accepta le présent avec une gracieuse timidité ; elle étreignit la poupée comme si elle eût plus d'importance à ses yeux que l'ensemble de son monde désolé. Dans la concentration ravie où la plongeait le jouet, elle ne remarqua pas qu'il était près d'elle, tout proche, et quand il lui tendit un tentacule, elle le prit d'un air distrait. Il lui dit simplement : « Je t'aime. » Elle avait l'esprit trop peu exercé pour fournir une réaction, mais un éclair chaleureux passa dans ses grands yeux.

Fander était assis sur le traîneau posé à terre, à un kilomètre et demi à l'est de la clairière, et suivait du regard les trois enfants qui, la main dans la main, marchaient en direction des abris dissimulés. Agile était de toute évidence le chef ; il les pressait, les commandait avec l'assurance bruyante de celui qui a boursingué et se juge expérimenté. En dépit de quoi les filles s'arrêtaient par

instants pour se retourner et adresser des signes de la main à la chose cordée aux yeux d'abeille qu'elles venaient de quitter. Et Fander se faisait un devoir de rendre les salutations, en se servant à chaque fois de son tentacule à signes, car il ne lui était pas venu à l'esprit que n'importe lequel de ses appendices eût fait l'affaire.

Ils disparurent derrière une ondulation de terrain. Il resta sur le véhicule, promenant son regard multi-facettes sur les environs ou étudiant le ciel coléreux qui promettait à présent la pluie. Le sol était d'un gris-vert terne, éteint, jusqu'à l'horizon. Rien pour rehausser cette morne teinte, pas une tache éclatante de blanc, d'or ou d'écarlate comme en étaient parsemées les prairies de Mars. Il n'y avait rien que l'éternel gris-vert et son propre corps d'un bleu brillant.

Avant longtemps une bête à quatre pattes, au visage pointu, se montra dans l'herbe, leva la tête et hurla à son adresse. Le cri était une plainte pressante, impressionnante, qui s'étalait sur l'herbage et gémissait au loin. Elle éveilla d'autres animaux semblables, deux, dix, vingt. Leur audace croissait avec leur nombre jusqu'au moment où il y en eut une troupe importante qui s'encourageaient les uns les autres en jappant et en grondant, se rapprochant lentement de lui, babines retroussées, crocs à découvert. Puis vint un commandement collectif, insaisissable, qui leur fit cesser leur avance cauteleuse pour bondir en avant tous à la fois, la bave à la gueule. Ils se comportaient avec la frénésie vorace, les yeux rougis des animaux poussés par quelque chose d'apparenté à la démence.

Pour répugnante qu'elle fût, la vue de créatures avides de chair – même d'une chair inconnue et bleue – n'alarmait pas Fander. Il déplaça d'un cran un levier de commande, les grilles de sustentation irradièrent, le traîneau s'éleva à vingt pieds. Cette fuite si tranquille, si facile, exécutée de façon si détachée, infusa à la meute de chiens sauvages une furie démesurée. Arrivés en une féroce grappe sous le véhicule, ils bondirent vainement en l'air, retombant les uns sur les autres pour bondir de plus belle. Le vacarme qu'ils causaient était pure folie. Il émanait d'eux une odeur âcre de poil séché et de sécrétions animales.

Étalé sur son engin dans une irritante attitude de mépris, Fander les laissait rager sous lui. Ils fondaient en cercles serrés pour lui aboyer des injures et se mordaient les uns les autres. Cela dura un certain temps, puis cessa quand se déclencha une succession de rapides détonations venant de la clairière. Huit chiens tombèrent morts. Deux s'abattirent et s'efforcèrent de se traîner à l'écart. Dix partirent sur trois pattes en glapissant de douleur. Les rescapés filèrent comme l'éclair vers quelque lieu d'embuscade pour se régaler des boiteux qui tentaient de s'enfuir. Fander abaissa son appareil.

Agile était debout sur l'éminence avec Grison. Ce dernier remit son arme au creux de son bras et s'avança sans hâte en se frottant le menton pensivement.

Le vieux Terrien s'arrêta à cinq mètres du Martien, frotta de nouveau les

poils durs de son menton et dit : « Cela ne me paraît pas naturel. J'appellerais ça un cauchemar.

— Pas la peine de *lui* parler, conseilla Agile. Il faut que tu ailles en tenir un bout, comme je t'ai dit.

— Je sais, je sais », fit Grison avec le geste impatient des vieillards. « Chaque chose en son temps. Je le toucherai quand je serai prêt. » Il resta planté à observer Fander, de ses yeux gris pâle au regard perçant. Une fois ou deux, il marmonna entre ses dents. Il se décida enfin : « Eh bien, on y va », et tendit la main.

Fander y posa l'extrémité d'un tentacule

« Il est froid », constata Grison en serrant les doigts. « Plus froid qu'un serpent.

— Ce n'est pas un serpent, le contredit Agile.

— La paix... je n'ai pas dit ça.

— Et ce n'est pas la même chose sous les doigts qu'un serpent », insista Agile qui de sa vie n'avait touché de serpent et n'en avait nulle envie.

Fander envoya une pensée par le contact : « Je viens de la quatrième planète. Sais-tu ce que cela signifie ?

— Je ne suis pas ignare, lança *Grison*, à voix haute.

— Inutile de me répondre verbalement. Je reçois tes pensées comme tu reçois les miennes, tout juste. Tes réactions sont beaucoup plus vigoureuses que celles du garçon et je te comprends plus facilement.

— Bah ! fit Grison, peu impressionné.

— J'étais très désireux de découvrir un adulte pour lui parler parce que les enfants ne sont pas en mesure de m'en dire assez. J'aimerais te poser quelques questions. Consens-tu à y répondre ?

— Ça dépend, fit Grison, devenu soupçonneux.

— Peu importe. Réponds si tu veux. Je n'ai d'autre désir que de vous venir en aide à tous.

— Pourquoi ? » demanda Grison, cherchant l'intérêt que l'autre pouvait y avoir.

« Nous avons besoin d'amis intelligents.

— Pourquoi ?

— Parce que nous ne sommes pas nombreux et que nos ressources sont réduites. En visitant ce monde et le globe brumeux, nous aurons atteint presque le bout de nos capacités. Mais avec du secours nous pourrions aller plus loin, arriver aux planètes extérieures. Je pense que, si nous devons vous venir en aide aujourd'hui, vous seriez en position de nous aider demain. »

Grison réfléchit avec attention, oubliant que le travail secret de son esprit était livre ouvert pour l'autre. Le soupçon chronique était la pierre angulaire de ses idées, le soupçon fondé sur ses propres expériences et sur le passé récent. Mais les pensées profondes allaient dans les deux sens et son propre cerveau découvrit la sincérité dans celui de Fander.

Aussi accepta-t-il : « C'est honnête. Parle.

— Quelle est la cause de tout ceci ? » s'enquit Fander en agitant un tentacule pour englober le monde.

« La guerre, fit Grison, amer. La dernière guerre que nous aurons jamais. Toute la planète était devenue folle.

— Comment est-ce arrivé ?

— Là, cela me dépasse. » Grison examina gravement la question. « J'imagine qu'il n'y a pas eu qu'une seule cause. C'est une multitude de choses qui se sont accumulées, en quelque sorte.

— Par exemple ?

— Les différences entre les gens. Il y en avait qui avaient le corps d'une couleur différente, d'autres avaient l'esprit contraire. Et ils n'arrivaient pas à s'entendre. Certains se reproduisaient bien plus vite que d'autres, il leur fallait plus de place, plus de nourriture. Et il n'y avait plus de place ni de nourriture disponibles. Le monde était rempli et personne ne pouvait s'y introduire sans bousculer les premiers occupants. Mon père me l'a dit souvent avant de mourir et il l'a toujours soutenu : si les gens avaient eu le bon sens de limiter leur nombre, il n'y aurait peut-être pas eu...

— Ton père ? s'étonna Fander. Tu veux dire ton ascendant direct ? Tout cela n'est pas arrivé durant ta propre vie ?

— Non. Je n'en ai rien vu. Je suis le fils du fils d'un survivant.

— Rentrons à la grotte », intervint Agile qu'ennuyait cette conversation silencieuse. « Je voudrais lui montrer notre harpe. »

Ils n'y prêtèrent pas attention et Fander reprit : « Crois-tu qu'il y ait de nombreux autres humains en vie ?

— Difficile à dire. » Grison s'assombrit. « Il n'y a aucun moyen de savoir combien d'êtres se promènent de l'autre côté du globe, peut-être toujours occupés à s'entre-tuer, ou mourant de faim et de maladie.

— De quelle maladie s'agit-il ?

— Je ne me rappelle pas comment on l'appelle. » Grison se gratta le crâne, l'air perplexe. « Mon père me l'a plusieurs fois répété, mais il y a longtemps que j'ai oublié. De savoir le nom ne m'avancerait pas, n'est-ce pas ? Il disait que son père lui avait expliqué que cela faisait partie de la guerre, que le mal avait été inventé et répandu volontairement... et il règne toujours parmi nous.

— Quels en sont les symptômes ?

— On a chaud, on est étourdi. On a des enflures noires sous les aisselles. En quarante-huit heures on est mort et il n'y a rien à faire pour l'empêcher. Les vieux sont généralement les premiers à l'attraper. Puis les enfants sont contaminés à moins qu'on puisse les isoler des victimes presque aussitôt.

— Je ne connais rien de semblable », dit Fander, incapable de diagnostiquer la néo- peste bubonique de culture. « De toute façon, je ne suis pas spécialiste de la médecine. » Il examina Grison. « Mais tu sembles y avoir échappé.

— Pure chance, expliqua Grison. Ou peut-être ne puis-je pas l'attraper. On racontait il y a bien longtemps que quelques personnes étaient immunisées, du

diable si je sais pourquoi. Possible que je sois un des privilégiés... mais mieux vaut ne pas y compter.

— Aussi restes-tu le plus possible à distance de ces enfants ?

— C'est exact. » Il jeta un coup d'œil à Agile. « En fait je ne devrais pas être venu avec ce petit. Il a déjà assez peu de chances comme cela sans que j'accroisse les risques pour lui.

— C'est un bon sentiment de ta part », transmit doucement Fander. « Surtout que tu dois être bien seul. »

Grison se hérissa et son flux de pensée prit une tournure agressive. « Je ne regrette pas le manque de compagnie. Je suis capable de me débrouiller tout seul comme je l'ai fait depuis le jour où mon père est allé se coucher dans un coin pour mourir. Je tiens sur mes deux pieds, comme tout un chacun.

— Je te crois. Il faut me pardonner. Je suis étranger ici. Je te jugeais d'après mes propres sentiments. De temps à autre je souffre de la solitude.

— Comment cela ? s'étonna Grison. Tu veux dire qu'on t'a débarqué et abandonné à tes seules ressources ?

— C'est exact.

— Pauvre homme ! » s'écria Grison, d'un ton fervent.

Homme ! C'était une image qui ressemblait à la conception d'Agile, une vision à la silhouette fugitive mais au visage fermement humain. Le vieux réagissait à ce qu'il considérait comme une situation pénible plutôt qu'un choix délibéré et sa réaction arrivait portée sur une onde de sympathie.

Fander frappa alors dur et sans attendre. « Tu vois dans quelle difficulté je me trouve. La compagnie des animaux sauvages ne compte pas pour moi. Il me faut quelqu'un d'assez intelligent pour apprécier ma musique et oublier mon apparence, quelqu'un d'assez intelligent pour...

— Je ne suis pas certain que nous soyons si évolués », interrompit Grison. Il promena un regard morbide sur le paysage. « Surtout pas quand je contemple ce cimetière et que je repense à ce que c'était, paraît-il, du temps de mon arrière-grand-père.

— Toute fleur s'épanouit dans la poussière des fleurs anciennes, dit Fander.

— Qu'est-ce que c'est, les fleurs ? »

Le Martien en fut abasourdi. Il avait projeté l'image mentale d'un lis en cornet, écarlate, éclatant, et le cerveau de Grison avait retourné l'image en tous sens, avec détachement, ne sachant si c'était chair, poisson ou végétal.

« Des pousses de cette sorte », expliqua-t-il en arrachant quelques brins d'herbe vert bleuté. « Mais plus grandes, pleines de couleur, et qui sentent bon. » Il émit l'étincelante vision d'un champ de lis d'un kilomètre carré, en rouge éblouissant.

« Gloire du ciel ! s'exclama Grison. Nous n'avons rien de semblable !

— Pas ici, convint Fander. Pas ici. » Il montra l'horizon d'un geste. « Ailleurs il y en a peut-être beaucoup. Si nous habitons ensemble, nous nous tiendrions compagnie, nous apprendrions des choses l'un de l'autre. Nous

pourrions unir nos efforts et nos idées, aller loin à la recherche des fleurs... ainsi que d'autres gens, d'ailleurs.

— Les gens se refusent à se réunir en nombres importants. Ils restent en groupements familiaux jusqu'à ce que la peste les disperse. Alors ils abandonnent les enfants. Plus nombreuse est la foule, plus grand le risque qu'un seul les contamine tous. » Il s'appuya sur son fusil, scrutant son interlocuteur, tandis que ses formes de pensée assumaient une sombre solennité. « Quand une personne attrape la maladie, elle s'éloigne en rampant et c'est seule qu'elle rend le dernier soupir. Sa fin est un contrat privé entre elle et son Dieu, sans témoins. La mort est devenue une affaire très personnelle, de nos jours.

— Comment ? Même après tant d'années ? Ne penses-tu pas qu'à présent la maladie a pu parcourir son cycle et s'épuiser ?

— Personne ne le sait. Et personne ne court le risque.

— Je serais prêt à le prendre.

— Tu es en mesure de te le permettre. Tu n'es pas comme nous. Tu es différent. Tu ne pourrais même peut-être pas l'attraper.

— Ou peut-être pourrais-je l'attraper et en mourir plus lentement, plus péniblement.

— Possible », admit Grison, incertain. « En tout cas, tu vois cela sous ton angle personnel. On t'a laissé ici tout seul. Qu'as-tu à perdre ?

— Ma vie. »

Grison rentra la tête dans les épaules comme pour parer un petit coup. « Eh bien, d'accord, c'est un risque. On ne peut guère parier une plus forte mise. Bon, je te prends au mot. Tu viens vivre ici parmi nous. » Ses mains se crispèrent sur son arme, les jointures blanchirent. « Dans les termes suivants : dès l'instant où tu tombes malade, tu files en vitesse et à jamais. Sinon, je te descends et je te traîne dehors moi-même, au risque d'être contaminé. Les enfants avant tout, compris ? »

Les abris étaient beaucoup plus spacieux que la grotte. Il y avait dedans dix-huit enfants, tous aussi maigres de par leur régime courant de racines et d'herbes comestibles, parfois agrémenté d'un lapin. Les plus jeunes et les plus impressionnables n'étaient déjà plus terrifiés par Fander au bout d'une dizaine de jours. En quatre mois, son corps cordé de bleu qui se propageait en rampant et glissant était devenu partie intégrante de leur monde limité.

Six des jeunes étaient des mâles plus âgés qu'Agile, l'un d'eux même beaucoup plus, sans être encore adulte. Fander les charmait avec sa harpe, leur enseignant à en jouer, et de temps à autre il les emmenait pour des promenades de dix minutes clans le traîneau volant, à titre de faveur spéciale. Il fabriquait des poupées pour les filles ainsi que des petites maisons curieuses en forme de cône pour les poupées, et, à l'intérieur, des fauteuils en herbe tressée à dossier en éventail. Aucun de ces jouets n'était entièrement martien de conception, aucun n'était purement terrestre. Ils traduisaient un compromis

pathétique avec son imagination. L'idée martienne de ce qu'auraient pu être, les objets terrestres s'il en avait existé.

Mais, à la dérobée, sans avoir l'air de diminuer l'intérêt qu'il portait aux plus jeunes, il consacrait le gros de ses efforts aux six garçons plus âgés et à Agile. Dans son opinion, ils représentaient l'espoir pour ce qu'il restait du monde. A aucun *moment* il ne prenait la peine de songer que l'esprit non technique n'est pas sans vertu, ou qu'il est des temps et des circonstances où cela vaut la peine de sacrifier le futur proche et réalisable à l'avenir lointain mais simplement possible.

C'est pourquoi il se concentrait de son mieux sur les sept aînés. Il les instruisait au cours des longs mois, leur stimulant l'esprit, encourageant leur curiosité, leur ressassant sans se lasser que la peur de la maladie et de la mort peut devenir un dogme de ségrégation des gens s'ils ne parviennent à la surmonter dans leurs âmes.

Il leur enseigna que la mort est la mort, un événement naturel qu'il convient d'accepter avec philosophie et d'affronter avec dignité... et il y avait des moments où il soupçonnait qu'il ne leur apprenait rien, qu'il le leur rappelait seulement, car au fond de leurs cerveaux en évolution demeurait la même tendance héréditaire des Terriens qui avaient peiné pour aboutir aux mêmes conclusions dix ou vingt mille ans auparavant. Néanmoins il aidait à supprimer l'obstacle qu'était la maladie sur le sentier de la vie et menait plus rapidement la logique enfantine vers les concepts adultes. Sous cet angle, il était satisfait. Il ne pouvait guère plus.

En temps opportun, ils organisèrent des ensembles vocaux, bourdonnements et chants à l'accompagnement de la harpe ; de temps à autre, ils improvisaient des phrases sur les airs de Fander, en discutant des mérites respectifs de chacun des termes et expressions choisis, jusqu'à ce que la chanson fût terminée selon un processus d'élimination. Quand les chansons commencèrent à constituer un répertoire, quand les chants devinrent plus habiles, plus travaillés, le vieux Grison y prit intérêt, assista à une séance, puis à une seconde, si bien que la coutume l'installa dans le rôle de spectateur unique.

Un jour, l'aîné des garçons, appelé Rouquin, vint trouver Fander et saisit le bout d'un tentacule. « Démon, puis-je faire marcher ta machine à nourriture ?

— Tu voudrais que je te montre comment l'actionner ?

— Non, Démon, je sais comment m'en servir. » Le jeune homme regardait Fander droit dans ses yeux d'abeille.

« Eh bien, comment s'y prend-on ?

— On remplit le réservoir des feuilles d'herbe les plus tendres, en ayant bien soin d'éliminer toutes les racines. Tu fais tout aussi attention à ne pas tourner un bouton avant que le réservoir soit plein et sa porte bien fermée. Alors tu tournes le bouton rouge jusqu'à trois cents, tu retournes le réservoir, tu tournes le bouton vert jusqu'à soixante. Puis tu fermes les deux boutons, tu

vides la pulpe chaude du réservoir dans les moules terminaux et tu appliques la presse jusqu'à ce que les biscuits soient fermes et secs.

— Comment as-tu découvert tout cela ?

— Je t'ai souvent observé fabriquer des biscuits pour nous. Ce matin, pendant que tu étais occupé, j'ai essayé moi-même. » Il ouvrit la main et tendit un biscuit. Fander le prit et l'examina avec attention. Ferme, craquant, bien formé. Il le goûta. Parfait.

Le Rouquin fut donc le premier mécanicien à faire fonctionner et à entretenir le prémasticateur martien d'une embarcation de sauvetage. Sept ans plus tard, bien après que la machine eut cessé d'opérer, il réussit à lui fournir à nouveau de l'énergie, peu, certes, mais assez, en utilisant de la poussière qui dégageait des particules alpha. Et, cinq ans plus tard, il l'améliora, la rendit plus rapide. En vingt ans, il en fabriqua une seconde et eut alors toutes les connaissances nécessaires pour produire des prémasticateurs en série.

Fander n'aurait pas pu en faire autant car, n'étant pas technicien, il n'avait pas plus d'idées que le Terrien moyen sur les principes régissant le fonctionnement de la machine et il ignorait également ce qu'était la digestion irradiée et l'enrichissement en protéines. Il ne pouvait guère qu'inciter Rouquin à aller de l'avant et s'en remettre à la part innée de génie du garçon... qui était d'ailleurs généreuse.

De la même façon, Agile et deux jeunes gens, Noiraud et Esgourde, lui ôtèrent le souci du traîneau de charge. En de rares occasions, à titre de faveur exceptionnelle, Fander leur avait permis de prendre tout seuls le traîneau pour des déplacements d'une heure. Une fois, ils restèrent absents de l'aube au crépuscule. Grison déambulait, énervé, un fusil chargé sous le bras, une arme plus petite passée dans sa ceinture ; il montait souvent en haut de l'éminence pour scruter le ciel dans tous les sens. Les jeunes délinquants arrivèrent au coucher du soleil, ramenant avec eux un garçon inconnu.

Fander les convoqua. Ils se tenaient par la main pour que le contact avec son tentacule le mette en communication avec les trois humains à la fois.

« Je suis assez contrarié. Le véhicule n'a qu'une énergie limitée. Quand elle sera épuisée, nous n'aurons plus aucun moyen de nous en servir. »

Effarés, ils s'entre-regardaient.

« Et malheureusement je n'ai ni les connaissances ni les aptitudes voulues pour recharger l'engin quand son énergie aura été dépensée. Il me manque la science technique des amis qui m'ont laissé ici... et je m'en sens honteux. » Il s'interrompit pour les regarder tristement, avant de poursuivre : « Tout ce que je sais, c'est que l'énergie ne peut pas fuir toute seule. Si on n'en abuse pas, la réserve de puissance durera de nombreuses années. » Une nouvelle interruption. « Et, dans quelques années, vous serez devenus des hommes. »

Noiraud dit : « Mais, Démon, à ce moment-là, nous serons beaucoup plus lourds et l'appareil utilisera une énergie proportionnellement plus grande.

— Comment as-tu appris cela ? fit sèchement Fander.

— Davantage de poids, donc il faut davantage de force pour le supporter », déclara Noiraud, de l'air d'un être dont la logique est irréfutable. « Cela n'exige même pas de réflexion. *C'est évident.* »

Avec douceur, Fander émit : « Tu t'en chargeras.

— De quoi, Démon ?

— De construire cent véhicules semblables à celui-ci ou meilleurs... et d'explorer le monde entier. »

Dès lors, ils bornèrent leurs déplacements à une heure, les exécutant moins souvent qu'auparavant et se livrant à des recherches attentives et multiples dans les entrailles de l'engin.

Grison changeait de nature avec la répugnance obstinée des vieillards. Du moins, au bout de trois ans, sortit-il peu à peu de sa coquille, se montrant moins taciturne, plus prompt à se mêler à ceux qui ne tarderaient plus à atteindre sa taille. Sans comprendre complètement ce qu'il faisait, il unit ses forces à celles de Fander, communiquant aux enfants les restes de la sagesse terrestre qui lui venaient du père du père de son père. Il enseigna aux enfants à se servir de ses armes – il en possédait onze –, dont certaines lui fournissaient surtout des pièces de rechange pour les autres. Il les emmena à la recherche de cartouches, fouillant en profondeur sous les fondations en ruine, dans les caves à demi comblées, pour y découvrir des munitions encore utilisables.

« Les fusils sont inutiles sans cartouches, et les cartouches ne durent pas indéfiniment. »

Encore moins celles qui sont enterrées. Ils n'en trouvèrent pas une seule.

Parmi toutes ses connaissances, il y en avait une sur laquelle Grison gardait le secret, avec entêtement. Jusqu'au jour où Agile, Rouquin et Noiraud le lui arrachèrent avec astuce. Alors, tel un condamné devant le bourreau, il leur dit la vérité sur les bébés. Il ne leur donna pas en exemple les abeilles, parce qu'il n'y avait pas d'abeilles, ni les fleurs, puisqu'il n'y avait pas de fleurs. On ne peut fournir de comparaisons avec ce qui n'existe pas. Il réussit néanmoins à leur expliquer le phénomène d'une façon plus ou moins satisfaisante, après quoi il s'épongea le front et alla voir Fander.

« Ces jeunots deviennent fichtrement trop curieux pour ma tranquillité. Voilà qu'ils m'ont demandé comment les enfants viennent au monde.

— Le leur as-tu dit ?

— Bien sûr ! » Il s'assit et considéra le Martien, de ses yeux gris un peu troublés. « Cela ne m'embarrasse pas trop de raconter cela aux garçons dès l'instant que je ne peux plus les envoyer promener. Mais personne ne me forcera à en instruire les filles, jamais ! C'est là que je tire un trait définitif ! »

Fander lui transmit : « On me l'a déjà demandé à plusieurs reprises. Je n'ai pas pu dire grand-chose car je n'étais pas certain que vous vous reproduisiez exactement de la même manière que nous. Mais j'ai expliqué comment *nous nous reproduisons.*

— Aux filles aussi ?

— Naturellement.

— Seigneur ! » Grison s'essuya de nouveau le front. « Et comment l'ont-elles pris ?

— Tout comme si je leur avais dit pourquoi le ciel est bleu, ou pourquoi l'eau est mouillée.

— Ce doit être dans votre façon de tourner la chose, alors.

— Je leur ai affirmé que c'était la poésie entre deux personnes. »

Dans tout le courant de l'histoire, qu'il s'agisse de Mars, de Vénus ou de la Terre, il y a des années plus remarquables que d'autres. La douzième après l'arrivée de Fander se distingua par une succession d'événements tous d'une insignifiance pitoyable selon les normes cosmiques, mais d'une importance énorme dans la vie de la petite communauté.

Pour commencer, en se fondant sur les améliorations apportées par Rouquin au prémasticateur, les sept aînés – maintenant devenus des hommes avec de la barbe au menton –, parvinrent à recharger les accumulateurs vidés d'énergie du traîneau et reprirent donc l'air pour la première fois depuis quarante mois. L'expérience démontra que l'engin martien était devenu moins rapide et ne pouvait plus emporter une charge aussi lourde, mais que son rayon d'action était considérablement étendu. Ils s'en servirent pour visiter les ruines de villes lointaines, à la recherche de débris métalliques en vue de construire d'autres traîneaux volants. Dès le début de l'été ils en avaient fabriqué un second, beaucoup plus grand que l'original, difficile à manier au point d'en être dangereux ; mais c'était quand même un véhicule.

En diverses occasions, s'ils ne trouvèrent pas de métal, ils découvrirent cependant des gens, des familles isolées qui vivaient dans des abris sous la surface, se raccrochant sombrement à la vie et à quelques bribes héritées de connaissance. Comme toutes ces nouvelles relations s'établissaient d'homme à homme, sans l'intervention d'une forme impossible nantie de tentacules pour effrayer les humains, comme beaucoup d'individus en étaient venus à juger la crainte de la peste plus supportable que leur terrible solitude, de nombreuses familles revinrent avec les *explorateurs pour s'installer dans les abris*, acceptèrent la présence de Fander et ajoutèrent ce qu'il leur restait de talents aux connaissances de la communauté.

C'est ainsi que la population locale passa rapidement à soixante-dix adultes et quatre cents enfants, bon nombre de ces derniers étant des orphelins. Ils composèrent avec la peur de la maladie en se dispersant dans les souterrains, en déblayant des parties en ruine antérieurement inutilisées et en se tenant à l'écart pour constituer de vingt à trente petits groupements dont chacun pouvait être isolé des autres si la mort faisait de nouveau son apparition.

Le moral, accru de la force et de la confiance que donne le nombre, eut bientôt pour résultat la fabrication de quatre traîneaux volants de plus, encore grands et maladroits, mais un peu moins dangereux à la manœuvre. Ce fut

alors aussi que se dressa la première maison de pierre au-dessus du niveau des terres, solidement carrée sous les cieux boudeurs, témoignage concret que l'humanité se considérait quand même de quelques dimensions supérieure aux rats et aux lapins. La communauté offrit la maison à Noiraud et Douce qui avaient annoncé leur désir de s'unir. Un adulte d'âge moyen qui prétendait savoir le rituel coutumier prononça de solennelles paroles devant l'heureux couple et une nombreuse assistance, tandis que Fander faisait office de Martien d'honneur pour le jeune homme.

Vers la fin de l'été. Agile rentra d'un voyage solitaire de plusieurs jours, ramenant dans son appareil un vieil homme, un garçon et quatre filles, tous d'apparence étrange, d'une autre espèce. Ils avaient le teint jaune, des cheveux noirs, des yeux en amande, et ils parlaient une langue que personne autre ne comprenait. En attendant que les nouveaux venus eussent appris le langage de la communauté, Fander dut servir d'interprète car ses images mentales, tout comme les leurs, étaient indépendantes de l'expression vocale. Les quatre filles étaient calmes, timides et très belles. Dans le mois qui suivit, Agile épousa celle dont le nom mélodieux signifiait Bijou Précieux Ling.

Après le mariage, Fander alla rejoindre Grison et lui mit un tentacule dans la paume. « J'ai noté entre l'homme et sa femme des traits caractéristiques bien plus différents que ceux que nous connaissons sur Mars. Est-ce cette différence qui a causé votre guerre ?

— Je ne sais pas. Je n'avais encore jamais vu de ces individus jaunes. Ils doivent habiter rudement loin d'ici. » Il se frotta le menton, pour s'aider à préciser sa pensée. « Je ne sais que ce que mon père m'a dit, et ce que lui avait dit le sien. Il y avait trop de peuples de trop d'espèces différentes.

— Ils ne doivent pas être tellement différents puisqu'ils sont capables de s'aimer.

— Peut-être pas, convint Grison.

— En supposant que tous les gens qui restent sur la Terre puissent se rassembler ici, se reproduire entre eux et avoir des enfants moins différents... ne finiraient-ils pas par se ressembler à peu près tous, par n'être que des Terriens ?

— C'est possible.

— Parlant tous la même langue, partageant la même culture ? S'ils se répandaient alors lentement en partant de ce point focal, en conservant toujours le contact grâce aux traîneaux, en partageant les mêmes connaissances, les progrès accomplis, resterait-il une chance que de nouvelles différences se manifestent ?

— Je l'ignore, fit Grison, évasif. Je ne suis plus aussi jeune que je l'ai été et mes rêves ne m'emportent plus si loin qu'autrefois.

— C'est sans importance, tant que les jeunes peuvent rêver à de pareilles perspectives. » Fander réfléchit un instant. « Si tu commences à te trouver dépassé, tu es en bonne compagnie. Les événements se mettent à m'échapper, en ce qui me concerne.

Mais le spectateur voit presque tout le jeu, ce qui explique peut-être que je sois plus sensible que toi à une certaine impression.

— Laquelle ? » s'enquit Grison, en le fixant des yeux.

« Celle que la planète est de nouveau en route. Il y a maintenant beaucoup de gens là où il y en avait fort peu. On a construit une maison, on en construit déjà d'autres. Ils en prévoient six. Après les six, ils parleront de soixante, puis de six cents, puis de six mille. Certains d'entre eux font des plans pour récupérer les conduites enterrées et s'en servir pour amener l'eau du lac du nord. On fabrique des traîneaux. Bientôt on fera aussi des prémasticateurs et des écrans de force protecteurs. Les enfants reçoivent un enseignement. On entend de moins en moins parler de ta peste tellement crainte et jusqu'à présent personne n'en a été victime ici. Je sens une poussée dynamique d'énergie et d'ambition qui risque de grandir à une rapidité fantastique jusqu'à se transformer en un puissant raz de marée. Et je me sens dépassé, moi aussi.

— Des blagues ! » lança Grison. Il cracha sur le sol. « Si tu rêves souvent, il est fatal que tu aies parfois un mauvais rêve !

— C'est peut-être parce que d'autres se sont chargés d'une grande partie de mes tâches et s'en tirent mieux que moi. Et que je n'ai pas compensé cette perte en m'attelant à d'autres travaux. Si j'étais technicien, je me serais déjà trouvé une douzaine d'occupations ! Malheureusement, je n'ai pas de talents particuliers. Je pense que le moment n'est pas mauvais pour entreprendre une œuvre personnelle où tu peux m'aider.

— Et laquelle ?

— Il y a longtemps, longtemps, j'ai imaginé un poème. En l'honneur de la chose de beauté qui m'a persuadé de rester ici. Je ne sais pas au juste ce que son créateur avait dans la tête, ni si mes yeux la perçoivent comme il souhaitait qu'on la voie, mais j'ai composé un poème pour exprimer mes sentiments quand je contemple son œuvre.

— Bah ! » fit Grison, médiocrement intéressé.

« Il y a sous sa base une saillie rocheuse que je peux lisser et utiliser comme cartouche pour y graver mes mots. J'aimerais les y inscrire deux fois : avec l'écriture de Mars et avec celle de la Terre. » Fander hésita un instant avant de poursuivre : « J'espère que personne ne prendra cela pour de la présomption de ma part. Mais il y a longtemps que je n'ai écrit pour que tous puissent me lire... et je n'en aurai peut-être plus jamais l'occasion. »

Grison acquiesça : « Oui, je suis ton idée. Tu veux que je traduise tes idées dans notre écriture pour te permettre de recopier ?

— Oui.

— Passe-moi ton stylet et tes tablettes. » Grison prit les objets et s'assit sur une roche voisine, avec une certaine raideur car il sentait le poids des ans. Les tablettes sur un genou, il tint le stylet d'une main, maintenant de l'autre une extrémité de tentacule. « C'est bon... vas-y ! »

Il se mit à tracer des signes épais, laborieux, tandis que lui venaient les

images mentales de Fander : il grossissait les caractères et les séparait nettement. Quand il eut terminé, il tendit son œuvre au Martien.

« Asymétrique », constata Fander en examinant les lettres curieusement angulaires et regrettant pour la première fois de n'avoir pas étudié la langue écrite de la Terre. « Tu ne pourrais pas équilibrer cette partie avec celle-ci, et cette autre avec celle-là ?

— C'est bien ce que tu m'as dicté.

— C'est ta propre interprétation de ce que j'ai dit. Je préférerais que ce soit mieux équilibré à la vue. Cela ne te dérangerait pas d'essayer encore une fois ? »

Ils recommencèrent. Il leur fallut quatorze tentatives successives avant que Fander se déclarât satisfait de la présentation des lettres et des mots qu'il ne comprenait pas.

Il s'empara de la tablette. Il prit son pistolet à radiations et se rendit à la base de la chose de beauté, puis transforma la roche en une surface unie, polie. Après avoir ajusté le faisceau pour tracer un V d'un pouce de profondeur, il grava son poème en longues lignes de fioritures martiennes bien dessinées, sans ponctuation. C'est avec moins d'assurance et beaucoup plus d'attention qu'il reproduisit alors les hiéroglyphes anguleux et gauches de la Terre. Sa tâche dura longtemps et, quand il arriva au bout, ils étaient cinquante à le regarder faire. Ils ne dirent rien. Dans un silence impressionnant, ils lisaient le poème et contemplaient la chose de beauté, et, quand il s'éloigna, ils étaient toujours debout à réfléchir d'un air grave.

Isolément, ou par deux, ou par petits groupes, le reste de la communauté vint en visite à l'emplacement le lendemain, et leurs allées et venues évoquaient celles de pèlerins en un lieu saint d'antan. Tous restaient longtemps à regarder, rien qu'à regarder, et tous rentraient sans formuler de commentaires. Personne ne loua l'œuvre de Fander, personne ne la maudit, personne ne lui fit reproche d'avoir altéré une chose totalement terrestre. Le seul résultat, trop subtil pour être remarquable, fut un raidissement accru de la résolution et du sérieux qui présidaient déjà à l'essor dynamique de la Terre.

Sous cet angle, Fander avait beaucoup mieux œuvré qu'il ne s'en doutait.

La panique de l'épidémie survint dans la quatorzième année. Deux véhicules avaient ramené des familles de très loin et, dans la semaine suivante, les enfants tombèrent malades, et leur peau se couvrit de taches.

Les gongs métalliques sonnèrent l'alarme, tout travail cessa, la partie des abris touchée par le fléau fut isolée, placée sous surveillance. La majorité des habitants se prépara à fuir. C'était une menace de renversement de tout ce pour quoi nombre d'entre eux peinaient depuis si longtemps ; l'annonce d'une dispersion désastreuse des racines encore tendres de la nouvelle civilisation.

Fander trouva Grison, Agile et Noiraud armés jusqu'aux dents, face à une foule agitée, aux visages tendus.

« Il y a près de cent personnes dans le secteur isolé », expliquait Grison à

la cohue. « Elles ne sont pas toutes atteintes. Peut-être cela ne se répandra-t-il pas. S'il y en a qui ne sont pas touchés, il est vraisemblable que vous ne le serez pas non plus. Nous devons attendre la suite des événements. Restons tranquilles un moment.

— Évidemment, il peut parler, lui ! cria une voix. Si tu n'étais pas immunisé, il y a cinquante ans que tu serais sous terre !

— Il en va de même pour la plupart d'entre nous ici ! » rétorqua Grison. Il lança un regard noir à la ronde, le fusil au creux du bras, une lueur belliqueuse dans ses yeux gris clair. « Je ne suis pas fameux pour l'éloquence, alors je vous déclare tout net que personne ne s'en ira avant qu'on sache s'il s'agit vraiment de la peste. » Il éleva le canon de son arme. « Qui a envie de lutter contre une balle ? »

L'agitateur de la foule se poussa au premier rang. C'était un homme au teint basané, musclé, avec des yeux sombres qui croisèrent avec défi le regard de Grison. « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Si nous nous en allons d'ici, nous survivrons pour y revenir quand il n'y aura plus de danger, si toutefois cela s'arrange. J'en doute... et toi aussi ! Alors, ton bluff ne prend pas avec moi, tu piges ? » Élargissant les épaules, il se mit en route.

Le fusil de Grison était presque pointé quand il sentit Fander le toucher au bras. Il resta quelques instants immobile, comme aux écoutes. Puis il abaissa son arme et cria au fuyard :

« Je vais entrer dans la section isolée et le Démon m'accompagne. Nous allons au-devant des choses, nous ne nous sauvons pas devant elles. Ce n'est pas en décampant que nous réussirons à quoi que ce soit. » Une partie des auditeurs s'agita, dans un murmure approuvateur. « Alors nous allons voir par nous-mêmes ce qui ne va pas. Nous ne serons peut-être pas en mesure d'y remédier, mais du moins apprendrons-nous la vérité. »

L'homme qui s'en allait s'arrêta, pivota, regarda Fander et Grison, puis déclara : « Vous ne pouvez pas faire ça.

— Pourquoi pas ?

— Vous risquez d'être vous-mêmes contaminés. Vous seriez d'une fameuse utilité, une fois morts et en décomposition !

— Tiens ? Je me croyais immunisé ? fit Grison.

— Le Démon peut être frappé, biaisa l'autre.

— Et qu'est-ce que ça peut faire à qui que ce soit ? » répliqua Grison.

L'autre fut pris à contre-pied. Il se tortura maladroitement l'esprit pour trouver une réplique, puis, sans regarder le Martien, il lâcha : « Je ne vois pour personne la nécessité de courir des risques.

— S'il les court, c'est qu'il s'en moque ! » lui retourna le vieux. « Moi, je n'ai rien d'un héros... Si je me risque, c'est que je suis trop vieux et inutile pour me faire du souci. »

Là-dessus, il descendit et se rendit d'un pas ferme vers la partie isolée, Fander se faufilant à son côté. L'homme musclé qui souhaitait s'enfuir resta sur place à les suivre des yeux. La foule remua, mal à l'aise, ne sachant si elle

devait rester sur place en acceptant la situation ou se précipiter sur Grison et Fander pour les entraîner au loin. Agile et Noiraud allaient emboîter le pas aux deux autres, mais reçurent l'ordre de rester où ils étaient.

Aucun adulte ne tomba malade, personne ne mourut. Les enfants du secteur affecté subirent chacun le même cycle de désordres du foie, de fièvre et de taches jusqu'au moment où l'épidémie de rougeole s'enraya d'elle-même. Ce ne fut qu'un mois après la guérison du dernier cas sous l'action d'une substance produite par l'organisme que Grison et Fander assortirent au jour.

Le passage bénin et la disparition finale de ce qu'on avait pris pour la peste imprimèrent une poussée au pendule de la confiance. Le moral remonta presque jusqu'à l'arrogance. D'autres traîneaux virent le jour, il y eut davantage de mécaniciens pour s'en occuper, davantage de pilotes pour les manœuvrer. Il vint encore des gens qui apportaient chacun des bribes de connaissances du temps passé.

L'humanité prenait un vigoureux élan en se fondant sur la semence de la science d'autrefois, animée du besoin d'agir. Les êtres tourmentés de la Terre n'étaient pas des sauvages primitifs, mais les organismes survivants d'une grandeur détruite aux neuf dixièmes, chacun d'eux apportant sa minuscule contribution pour restaurer au moins une partie des éléments de civilisation qu'avait consumés le feu atomique.

Au cours de la vingtième année, lorsque Rouquin réussit à fabriquer une réplique du prémasticateur, huit mille maisons de pierre se dressaient autour de la colline. Une salle communautaire soixante-dix fois grande comme une maison, surmontée d'un grand dôme de cuivre verdi, dominait la cité, sur la bordure est. Un barrage contenait le lac au nord. Un hôpital se construisait à l'ouest. La personnalité, l'énergie, le talent de cinquante races avaient mis sur pied cette ville et continuaient à l'agrandir. Parmi eux, on comptait dix Polynésiens et quatre Islandais, plus un enfant maigre, à la peau teintée, dernier descendant des Séminoles.

Des fermes s'épalaient au loin. Un millier d'épis de maïs indien, récupérés dans une vallée des Andes, avaient permis d'ensemencer dix mille arpents. Des buffles d'eau et des chèvres avaient été importés pour remplacer les chevaux et les moutons qu'on ne reverrait jamais... et nul ne savait pourquoi certaines espèces avaient survécu alors que d'autres avaient disparu. Les chevaux s'étaient éteints alors que les buffles continuaient de vivre. Les canidés chassaient en meutes sauvages alors que les félins étaient introuvables. Les petites herbes, quelques tubercules et quelques autres semences pouvaient être récupérés ; on les cultiva pour les ventres affamés. Mais il n'y avait pas de fleurs pour les esprits affamés. L'humanité tenait bon, avec les moyens disponibles. Impossible d'en faire plus.

Fander était maintenant un être du passé. Il ne lui restait d'autres raisons de vivre que ses chansons et l'affection de son entourage. Dans tous les

domaines – sauf la harpe et les poèmes –, les Terriens étaient très en avance sur lui. Il n'avait plus à leur donner que sa propre affection en retour de la leur et à attendre avec le patient fatalisme de ceux qui ont accompli leur mission.

A la fin de l'année, on enterra Grison. Il mourut pendant son sommeil, à un âge inconnu, passant avec la facilité et la discrétion de ceux qui ne sont pas forts pour les discours. On le mit au repos sous un petit tertre derrière la maison commune et Fander joua son hymne funéraire, tandis que Joyau Précieux, la femme d'Agile, plantait des herbes odorantes sur la tombe.

Au printemps de l'année suivante, Fander convoqua Agile, Noiraud et Rouquin. Il était levé sur sa couche, tout bleu, tout tremblant. Ils se tinrent par la main pour recevoir la communication tous à la fois.

« Je suis sur le point de subir mon *amafa*. »

Il éprouva beaucoup de difficulté à transformer cette idée en images intelligibles, car la chose dépassait largement leur expérience terrestre.

« C'est un changement d'âge inévitable durant lequel ma race doit dormir sans être dérangée. » Ils réagirent comme si la mention de « sa race » était pour eux une révélation étrange, surprenante, un nouvel aspect encore jamais évoqué. Il poursuivit : « Il faut me laisser seul jusqu'à la fin naturelle de cette hibernation.

— Cela fait combien de temps, Démon ? s'enquit Agile.

— Cela peut aller de quatre de vos mois à toute une année, ou...

— Ou quoi ? » Agile n'attendait pas une réponse rassurante. Il avait l'esprit trop vif pour ne pas sentir le danger qui pointait des pensées profondes du Martien. « Ou cela peut ne jamais finir ? » acheva-t-il.

« Cela peut en effet ne jamais finir », avoua Fander à contrecœur. Il frissonna et s'enroula dans ses tentacules. L'éclat de sa peau bleue se ternissait à vue d'œil. « C'est une faible possibilité, mais c'en est une. »

Les prunelles d'Agile s'écarquillèrent tandis que son esprit s'efforçait d'assimiler l'idée que Fander n'était peut-être pas un élément fixé à jamais. Noiraud et Rouquin étaient tout aussi effarés.

« Nous autres Martiens ne vivons pas indéfiniment, reprit doucement Fander. Toutes les créatures sont mortelles, ici comme là-bas. Celui qui survit à son *amafa* a encore nombre d'heureuses années à vivre par la suite... mais certains n'y survivent pas. C'est une épreuve qu'il faut affronter comme il faut tout affronter du commencement jusqu'à la fin.

— Mais...

— Nous ne sommes pas nombreux, poursuivit le poète. Nous nous reproduisons lentement et certains d'entre nous périssent à mi-chemin de notre durée normale de vie. Selon les normes cosmiques, nous sommes un peuple faible et sot qui a grand besoin de l'aide des intelligents et des forts. Vous êtes intelligents et forts. Rappelez-vous toujours cela. Chaque fois que mes semblables vous rendront visite à l'avenir, ou toute autre race inconnue, il faut les accueillir avec l'assurance des intelligents et des forts.

— Ainsi ferons-nous », affirma Agile. Son regard se promena sur les milliers de toits, sur le dôme de cuivre, sur la chose de beauté au flanc de la colline. « Nous sommes forts. »

Un frémissement prolongé secoua la créature cordée aux yeux d'abeille, sur sa couche.

« Je ne voudrais pas qu'on me laisse ici, à dormir comme un paresseux au milieu de la vie, en mauvais exemple pour la jeunesse. Je préfère rester dans la caverne où nous avons fait connaissance, où nous avons appris à nous comprendre. Murez-la et ménagez-y une porte pour moi. Interdisez à quiconque de me toucher ou de permettre que la lumière du jour tombe sur moi jusqu'au moment où je ressortirai de mon plein gré. » Fander s'étira mollement, ses tentacules s'allongeant sans leur souplesse habituelle. « Je regrette de devoir vous demander de me porter là-bas. Pardonnez-moi, je vous prie. J'ai attendu un peu trop longtemps et... je ne peux plus... je ne peux plus m'y rendre par mes propres moyens. »

Leurs visages trahissaient leur inquiétude, leurs esprits rendaient l'écho de leur tristesse. Ils coururent chercher des perches, ils improvisèrent une civière, ils le glissèrent dessus et l'emportèrent dans la grotte. Une longue et silencieuse procession s'était formée pour les suivre quand ils parvinrent à l'endroit. Quand ils l'eurent installé confortablement, ils commencèrent à murer l'entrée, tandis que la foule observait la scène avec la même gravité solennelle qu'elle avait accordée à son poème.

Il n'était déjà plus qu'une boule d'un bleu terni, les yeux clos d'une pellicule, quand ils adaptèrent la porte, fermèrent le battant et bouclèrent la serrure, l'abandonnant à l'obscurité et à un sommeil qui risquait d'être éternel. Le lendemain, un petit homme à la peau brune, suivi de huit enfants serrant tous des poupées contre leur poitrine, vint à la porte. Pendant que les petits le regardaient, il fixa sur le panneau des caractères de métal brillant, un nom en deux mots, en se donnant beaucoup de mal pour que son travail ait bonne apparence.

Le vaisseau martien descendit de la stratosphère avec la lenteur et la majesté d'un ballon. Derrière la bande médiane, l'équipage cauchemardesque à la peau bleue était rassemblé pour contempler de tous ses yeux multifacettes la couche supérieure de nuages. La scène évoquait un champ de neige teintée de rose sous lequel se dissimulait la planète.

Le capitaine Ridna sentit que c'était un moment de tension, d'expectative, bien que son vaisseau n'eût pas l'honneur d'être le premier dans ces parages.

Un certain capitaine Skhiva, retraité depuis longtemps déjà, était venu bien des années avant. La présente expédition n'en conservait pas moins tout l'intérêt d'une exploration.

Un membre de l'équipage qui était posté à un tiers de la circonférence de la nef arriva vers lui en se tortillant à toute allure quand leur chute molle les eut amenés contre les nuages rosés. Le subordonné agitait son tentacule de

signalisation à une cadence inusitée.

« Capitaine, nous venons de voir un objet passer rapidement à l'horizon.

— Quel genre d'objet ?

— Cela ressemblait à un gigantesque traîneau de charge.

— Ce n'est pas possible.

— Non, capitaine, bien sûr... pourtant cela y ressemblait tout à fait.

— Où est-il maintenant ? s'enquit Ridna.

— Il a plongé dans les brumes d'en bas.

— Tu as dû faire erreur. Une expectative de longue durée favorise les plus étranges illusions. »

Il s'interrompt un instant quand la bande de vision fut enveloppée dans la vapeur du nuage. Il examinait pensivement le mur grisâtre qui glissait vers le haut tandis que la nef continuait de descendre. « Le vieux compte rendu dit clairement qu'il ne règne ici que la désolation et qu'on n'y trouve que des animaux sauvages. Il n'y a pas de forme intelligente de vie, à l'exception d'un imbécile de poète mineur qu'y avait laissé Skhiva. Je parie à douze contre un qu'il est mort depuis des années. Les animaux l'ont sans doute dévoré.

— Dévoré ? Ils mangeraient de la *chair* ? s'écria l'autre, tout retourné.

— Tout est possible », affirma Ridna, satisfait de voir jusqu'où pouvait aller son imagination. « Sauf un traîneau de charge. Cela, c'est pure sottise. »

Et il n'eut plus le choix ; il dut laisser en suspens la question pour la simple et suffisante raison que le vaisseau émergeait de la couche nuageuse et que le traîneau en cause flottait bord à bord. On le voyait dans tous ses détails, et même les instruments de la nef réagissaient à l'énergie considérable de ses nombreuses grilles de sustentation.

Les vingt Martiens de la sphère écarquillaient leurs yeux d'abeille devant cette énorme chose, seulement de moitié plus petite que leur propre nef. Et les quarante humains de l'engin leur rendaient regard pour regard avec la même intensité. La nef et le traîneau continuaient de s'abaisser côte à côte tandis que les deux équipages s'étudiaient mutuellement en une muette fascination qui persista jusqu'au moment où ils atterrirent tous.

Ce fut seulement après la légère secousse de l'atterrissage que le capitaine Ridna reprit suffisamment ses esprits pour porter les yeux d'un autre côté. Il vit l'armée de maisons, la bâtisse surmontée d'un dôme verdâtre, la chose de beauté perchée sur la colline, les centaines de Terriens qui sortaient de la ville pour venir vers son vaisseau.

Il observa qu'aucune de ces étranges formes de vie à deux jambes ne manifestait le moindre signe de répulsion ou de peur. Ils accouraient au galop avec une assurance exubérante qu'il n'eût jamais attendue de la part d'une espèce aussi différente de forme et d'apparence.

Il en fut ébranlé et se dit : « Ils n'ont pas peur... alors pourquoi serais-tu inquiet ? »

Il sortit en personne au-devant des premiers hommes, imposant silence à ses appréhensions et sans tenir compte du fait que nombre des Terriens

semblaient être munis d'armes. L'homme de tête, un bipède barbu à la carcasse puissante, saisit l'extrémité du tentacule du capitaine comme s'il n'eût jamais rien fait d'autre.

Une image de membres qui bougeaient rapidement. « Je m'appelle Agile. »

Le vaisseau se vida en quelques minutes. Pas un Martien ne serait resté à l'intérieur alors qu'il avait toute liberté de respirer du bon air frais. Leur première visite, en un groupe rampant et glissant, fut pour la chose de beauté. Ridna resta silencieux à la contempler, son équipage formant un demi-cercle un peu en retrait, et les Terriens massés derrière.

C'était une grande statue de pierre représentant une femelle de la Terre. Elle avait les épaules larges, les seins bien ronds, les hanches larges, et portait des jupes amples qui descendaient jusqu'à ses pieds chaussés d'épaisses sandales. Elle avait le dos un peu courbé, la tête un peu penchée, et se cachait le visage dans les mains, dans ses mains abîmées de labeur. Ridna s'efforça en vain de distinguer les traits de la paysanne, derrière les doigts serrés. Il l'examina longtemps avant de baisser les yeux sur l'inscription, sautant les incompréhensibles caractères terrestres pour passer avec aisance aux élégantes fioritures de Mars.

*Pleure, mon pays, pleure tes fils endormis,
Les cendres de tes maisons et la ruine de tes tours.
Pleure, ô mon pays, ô mon pays pleure
Les oiseaux qui ne chantent plus, les fleurs disparues,
Et la fin de tout
Et les heures abolies.
Pleure, mon pays...*

Il n'y avait pas de signature. Ridna réfléchit de longues minutes tandis que les autres restaient silencieux. Puis il se tourna vers Agile, en lui désignant l'inscription martienne.

« Oui a écrit ceci ? »

— L'un des vôtres. Il est mort.

— Ah ! fit Ridna. Le troubadour de Skhiva. J'ai oublié son nom. Je doute qu'ils soient nombreux à se le rappeler. Ce n'était qu'un très petit poète. Comment est-il mort ?

— Il nous a ordonné de l'enfermer pour un sommeil prolongé qui s'imposait de façon urgente, et...

— *L'amafa* », comprit aussitôt Ridna. « Et alors ? »

— Nous avons fait ce qu'il disait. Il nous avait avertis qu'il ne ressortirait peut-être jamais. » Agile leva les yeux au ciel, oubliant que Ridna lisait ses tristes pensées. « Il y a plus de deux ans qu'il est dans la grotte, et il n'est pas revenu. » Il regarda de nouveau Ridna. « Je ne sais si vous saisissez ce que je

veux dire, mais il était l'un d'entre nous.

— Je crois comprendre. » Ridna réfléchit un instant et reprit : « Quelle est la durée de cette période que vous appelez plus de deux ans ? »

Ils parvinrent à s'entendre en traduisant les termes terrestres en leurs équivalents martiens.

« C'est long, conclut Ridna. Beaucoup plus long que *l'amafa* habituel. Mais ce n'est pas un cas unique. De temps à autre, on ignore pourquoi, un être prend encore plus longtemps. En outre, nous ne sommes pas sur Mars. »

Il redevint plus animé et énergique pour s'adresser à un membre de son équipage. « Médecin Traith, nous sommes devant un cas *d'amafa* plus que prolongé. Allez prendre vos huiles et vos essences, vous viendrez avec moi. »

Quand le médecin fut de retour, Ridna dit à Agile : « Conduis-nous à l'endroit où il dort. »

Devant la porte de la grotte murée, le capitaine s'immobilisa pour examiner le nom inscrit sur le battant en lettres bien dessinées mais incompréhensibles. Ces lettres étaient : « CHER DÉMON. »

« Je me demande ce que cela signifie, observa le médecin.

— Prière de ne pas déranger, sans doute », avança Ridna sans y attacher d'importance. Il ouvrit la porte, laissa passer Traith le premier, et repoussa le battant pour que tous les autres restent au-dehors.

Les deux Martiens réapparurent au bout d'une heure. Toute la population de la ville était rassemblée devant la grotte. Ridna était surpris que la foule ne fût pas occupée à interroger l'équipage et à visiter le vaisseau. Ils ne pouvaient guère s'intéresser au sort d'un poète martien mineur, n'est-ce pas ? Pourtant des milliers d'yeux se portèrent *sur eux* quand ils émergèrent dans la lumière du soleil, pour refermer avec soin la porte du réduit.

Agile s'étira comme pour toucher le ciel du bout des doigts et hurla la nouvelle aux Terriens : « Il est vivant, bien vivant ! Il sera parmi nous dans vingt jours ! »

Aussitôt les bipèdes parurent pris d'une forme de folie douce. Ils faisaient des grimaces de plaisir et émettaient par leurs bouches des bruits perçants. Certains même allaient jusqu'à se donner des tapes dans le dos.

Vingt Martiens éprouvèrent l'envie de rejoindre Fander, ce même soir. Le tempérament martien est en effet particulièrement sensible à l'émotion collective...

Traduit par BRUNO MARTIN.

Dear Devil.

© Meredith Press, 1965.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

WARD MOORE : L'ÉTRANGER

Dans les premiers récits où un Vénusien ou un Martien était jeté parmi nous, l'accent était presque toujours placé sur de violents contrastes, des conflits engendrés par les différences de convictions ou d'idéaux. Progressivement, et au fur et à mesure que les nationalismes terriens perdaient de leur virulence, les nuances et les gradations gagnèrent en importance dans les récits évoquant les relations entre des représentants d'espèces différentes. Les Visiteurs perdirent peut-être de leur puissance et de leur pittoresque, mais ils gagnèrent de la subtilité, ainsi que le droit d'être surtout différents, psychologiquement, plutôt que seulement inférieurs ou supérieurs.

AU bout de quinze jours, Nan commença à le comprendre un peu. Nan était la troisième fille Maxill. La « coureuse », comme on l'appelait à Henryton, sans oublier qu'on en avait dit autant de Gladys et, ensuite, de Muriel (Gladys, maintenant haute dignitaire de l'ordre de l'Eastern Star ; Muriel, mariée au plus gros quincaillier et marchand de meubles d'Henryton, et mère des jumeaux les plus mignons du comté d'Evarts). Mais on le disait de Nan sur un ton plus affirmatif.

Tout le monde savait que Maxill avait acheté la ferme du vieux Jameson, quatre-vingts arpents de la terre la plus stérile qui eût jamais découragé un fermier, parce qu'il voulait un endroit retiré pour y monter son alambic. Naturellement, chacun pensait que ses six enfants, rien que des filles, ne pouvaient manquer de s'émanciper dans de telles conditions. Non pas qu'Henryton, ni le comté d'Evarts non plus, quant à cela, fussent en faveur de la prohibition. Mais acheter à l'occasion un quart d'eau-de-vie était une chose, et approuver la distillation et la vente clandestines de l'alcool en était une autre.

Évidemment, le trafic des boissons alcoolisées était de l'histoire ancienne maintenant. La prohibition était levée depuis deux ans, et les gens s'inquiétaient moins de la moralité de Maxill que de savoir comment il allait tirer de quoi vivre de ses terres ingrates. Mais Nan avait été vue flirtant dans des autos avec différents garçons, et Dieu sait combien de fois elle l'avait fait sans être vue – et franchement, remarquait-on, peut-être eût-il fallu prévenir la police, parce que Nan était encore mineure. De plus, elle avait un regard sournois et sombre, une expression provoquante et rebelle, qui indiquaient qu'elle avait besoin d'être tenue fermement.

Personne ne pensait à aller trouver son père. Chacun savait qu'il tenait un fusil de chasse chargé à portée de la main et qu'il avait fait déguerpir plus d'un curieux venu rôder devant chez lui. Les gens d'Henryton avaient tendance à s'occuper uniquement de leurs petites affaires – la Crise leur fournissait suffisamment de soucis – et c'est pourquoi, s'il fut question de prévenir la police, ce ne fut qu'une velléité. Cependant, cela ne contribua qu'à isoler plus que jamais Nan Maxill et à encourager ses incartades.

Il avait été trouvé (« Il », c'est-à-dire l'étranger ; ils furent longtemps avant de pouvoir l'appeler par son nom) par Josey, dans le pâturage sud, qui n'était plus à vrai dire un pâturage, mais une simple étendue bosselée et tourmentée couverte de mauvaises herbes et de broussailles tenaces. Josey était une timide gamine de onze ans, que déparait une tache de naissance sur la joue gauche, aggravée à intervalles irréguliers par presque toutes les affections possibles de l'épiderme, si bien qu'elle s'était mise à fuir les humains à l'âge de sept ans et n'avait jamais trouvé du raison de changer depuis ses habitudes de sauvageonne.

Elle n'avait pas fui en le voyant. La curiosité naturelle qu'elle éprouvait pour les gens, longtemps réprimée et étouffée par les questions que ceux-ci posaient stupidement sur les taches et boutons qui l'affligeaient, avait semblé stimulée à sa vue. Pourtant, ainsi que chacun l'avait reconnu par la suite, il n'avait pas vraiment l'air différent. Il était étrangement vêtu, mais Henryton avait vu des garçons de San Francisco à l'accoutrement encore plus étrange, et son teint avait une vitalité et un éclat particuliers, en même temps qu'une délicatesse qui le distinguait des fermiers exposés toute la journée au soleil, aussi bien que des employés de magasin ou des bureaucrates qui devaient gagner leur vie dans des locaux chichement éclairés.

« Qui êtes-vous ? dit Josey. Mon papa n'aime pas les curieux. Comment vous appelez-vous ? Vous feriez mieux de vous en aller ; il a un fusil et il sait s'en servir, croyez-moi. Qu'est-ce que vous avez, sur vous ? On dirait votre peau, seulement c'est bleu. Vous n'êtes pas sourd et muet, n'est-ce pas, m'sieur ? A Henryton, il y a un homme qui est sourd-muet et aussi aveugle. Les gens lui achètent des crayons et jettent des pièces dans son chapeau. Dites, pourquoi vous ne me répondez pas ? Mon papa va sûrement vous chasser. Vous avez une drôle de façon de fredonner. Vous savez siffler ? A l'école, on a un disque qui s'appelle Le Vol du Bourdon. Je peux le siffler en entier. Vous voulez écouter ? Tenez... Pourquoi vous avez l'air malheureux ? Vous n'aimez pas la musique ? Dommage. En vous entendant fredonner comme ça – comme vous faites maintenant, et je trouve que c'est très agréable à écouter, même si vous n'aimez pas quand je siffle – je pensais que vous deviez aimer la musique. On l'aime tous, nous les Maxill. Mon papa joue du violon mieux que n'importe qui... »

Plus tard, elle devait dire à Nan (Nan était celle de ses sœurs qui s'occupait le plus d'elle) qu'il n'avait pas simplement paru ne pas comprendre, comme un Mexicain ou un étranger quelconque, mais qu'il

s'était comporté comme s'il n'eût été capable de rien saisir, quand bien même il aurait connu la signification de chaque mot. Il s'approcha d'elle en continuant de fredonner. L'air, toutefois – si on pouvait parler d'un air –, était différent ; on aurait plutôt cru entendre un pot-pourri de mélodies. Il tendit les mains vers elle – elle n'y fit pas particulièrement attention à ce moment – et les posa avec douceur sur son visage. Leur contact lui fit du bien.

Il l'accompagna jusqu'à la maison, comme si cela était tout à fait normal, le bras passé délicatement autour de son épaule.

« Il ne parle pas, dit-elle à Nan. Il ne siffle et ne chante même pas non plus. Il fredonne simplement, à ce qu'on croirait. Papa va sûrement le chasser. Peut-être qu'il a faim.

— Ta figure... », commença Nan. Elle s'interrompit et son regard quitta sa sœur pour se fixer sur lui. De mauvaise humeur, le front plissé, Nan était prête à lui demander ce qu'il voulait ou à lui dire sèchement de disparaître. « Va te laver la figure », ordonna-t-elle à Josey. Elle regarda l'enfant décrocher avec soumission la cuvette émaillée et la remplir d'eau. Les muscles de son visage se décontractèrent alors.

« Entrez, dit-elle à l'étranger. Il y a du chausson aux pommes tout chaud. »

Il restait là, immobile, à fredonner avec un sourire aimable. Elle lui sourit en retour, bien que restant d'humeur maussade et n'ayant pas encore surmonté l'effet de surprise causé par la vue du visage de Josey. Elle n'aurait pu donner d'âge à l'étranger ; il ne se rasait probablement pas, mais on ne lui voyait pas de duvet comme à un adolescent, et il y avait dans ses yeux à la fois de l'assurance et de la maturité. Leur couleur étrangement pâle l'intriguait ; pour elle, l'expression « de beaux yeux bruns » formait un tout indissociable, mais elle trouvait ceux-là, ainsi que ses cheveux blond clair, tout à fait remarquables.

« Entrez, répéta-t-elle. Il y a du chausson aux pommes tout chaud. »

Il porta son regard sur elle, sur la cuisine au-delà, puis, tournant la tête, sur les terres incultes derrière lui. On aurait pu croire que c'était pour lui un spectacle extraordinaire. Elle le prit par la manche – à ce contact, elle sentit des fourmillements dans ses doigts, comme si, croyant toucher un objet inerte, elle eût trouvé une matière vivante, ou de la soie alors qu'elle s'attendait à du coton, du métal alors qu'elle s'attendait à du bois – et elle l'attira à l'intérieur. Il ne résista pas, et lorsqu'il eut franchi le seuil il ne parut pas embarrassé. Il se comportait simplement... de façon étrange. Comme s'il ignorait qu'une chaise était faite pour s'asseoir, ou qu'une cuiller était destinée à couper la croûte feuilletée et à recueillir le jus épais et sucré qui coulait de l'intérieur de la pâtisserie, ou même que celle-ci était faite pour être portée à la bouche, mâchée, savourée, avalée. L'idée affreuse d'une déficience mentale traversa l'esprit de Nan, mais elle la repoussa aussitôt en le voyant si incontestablement sain de corps et impassible. Cependant...

Josey revint en courant.

« Nan, Nan ! cria-t-elle. Je me suis vue dans la glace ! Regarde-moi. Ma

figure ! »

Nan fit un signe de tête, avala sa salive, regarda furtivement l'étranger et répondit

« Ça doit être ce dernier médicament. Ou c'est parce que ça s'arrange en grandissant, ma chérie.

— La... la tache ! Elle est plus claire. Elle s'efface. »

La marque de naissance, pourpre et enflammée, avait décoloré en surface et en couleur. Tout autour, la peau était claire et vivante. Nan porta des doigts incrédules sur la joue de sa jeune sœur et se pencha pour l'embrasser.

« Comme j'en suis heureuse ! »

Il restait assis et s'était remis à fredonner. « Oh ! quel bête ! » pensa Nan avec meilleure humeur.

« Tenez », dit-elle du ton dont on s'adresse à un simple d'esprit ou à quelqu'un qui parle une autre langue. « Mangez. Vous voyez : comme ça. Mangez. »

Avec obéissance, il ouvrit la bouche devant la cuillerée de pâte aux pommes guidée par Nan. Elle fut soulagée de voir qu'il l'absorbait normalement ; elle avait craint de devoir le faire manger comme un enfant en bas âge. Au moment de lui verser un verre de lait, elle hésita une fraction de seconde et elle en fut un peu honteuse. Elle n'était pas regardante – les Maxill ne l'étaient pas ; leurs défauts venaient plutôt d'un excès de générosité –, mais la vache se tarissait ; elle était difficile à élever, le père de Nan n'était pas expert en matière d'élevage de toute façon, et les enfants avaient besoin du lait, sans compter que Nan préférait le beurre au saindoux pour la pâtisserie. Mais il aurait été honteux de se montrer avare...

Il porta le verre à ses lèvres, visiblement plus familier avec les façons de boire qu'avec celles de manger, mais à peine eut-il bu une gorgée qu'il se mit à tousser, à étouffer et à cracher. Le lait perdu, autant que ces mauvaises manières allaient rendre Nan furieuse quand elle remarqua ses mains pour la première fois. Elles avaient l'air fortes, peut-être plus longues que des mains ordinaires. Chacune était pourvue d'un pouce et de trois doigts. Les trois doigts étaient largement écartés, sans aucun indice de difformité ou d'amputation. Il avait simplement huit doigts au total au lieu de dix.

Nan Maxill était une fille au cœur tendre. Jamais elle n'avait noyé un petit chat ni attrapé une souris au piège. Elle oublia aussitôt sa colère naissante.

« Oh ! le pauvre garçon ! » s'exclama-t-elle.

Il n'était plus question de le chasser, et elle allait devoir en convaincre son père par un moyen ou un autre. Le simple respect des convenances exigeait que – contrairement à la coutume des Maxill – on lui accordât l'hospitalité. Si on le laissait partir, la curiosité non satisfaite de Nan la tourmenterait pendant des années. Pour sa part, il ne montrait aucune inclination à s'en aller et continuait à examiner chaque personne et chaque objet avec intérêt. Son fredonnement n'avait rien de monotone ni d'ennuyeux. Bien que ne ressemblant à aucune musique qu'elle eût jamais entendue, il était agréable au

point qu'elle se prit à essayer de l'imiter. Elle le trouva plus difficile et plus compliqué qu'elle ne l'eût imaginé ; en un mot presque impossible à reproduire.

Il réagit par un mouvement de surprise enthousiaste. Il fredonna, elle l'imita, il lui répondit en fredonnant plus gaiement encore. Un court instant, la cuisine des Maxill retentit des accents d'un duo étrange et irréel. Puis Nan eut l'impression qu'il lui demandait d'en faire davantage, beaucoup plus qu'elle ne pouvait. Les notes qu'il émettait s'élevaient à des hauteurs qu'elle était incapable d'atteindre. Elle se tut et, peu après, intrigué, il fit de même.

Lorsque Malcolm Maxill rentra, il considéra longuement l'étranger d'un air belliqueux.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? »

L'étranger fredonna. Nan et Josey se mirent en devoir de donner toutes deux à la fois des explications à leur père. Jessie et Janet dirent d'une voix implorante : « Oh ! Papa, je t'en prie.

— C'est bon, grogna finalement leur père. Qu'il reste deux jours puisque vous tenez tant à l'avoir. Je suppose qu'il pourra au moins faire quelques travaux en échange de sa pension, et peut-être couper quelques-uns de ces vieux pommiers. Savez-vous traire ? » demanda-t-il à l'étranger. « Ah ! oui. J'oubliais qu'il est muet. Ça va, suivez-moi. On va bientôt voir si vous savez ou non. »

Les filles les accompagnèrent, Nan portant le seau à lait et guidant l'étranger avec tact. Sherry, la vache, avait sa liberté restreinte par des barrières qui l'empêchaient d'entrer plutôt que de sortir ; elle pouvait errer à sa guise sur les terres de la ferme, sauf dans le champ de maïs et le maigre jardin potager.

Maxill posa le seau sous le pis de Sherry.

« Allez-y, dit-il. Montrez-nous ce que vous savez faire. »

Le garçon restait immobile, l'air intéressé, se contentant de fredonner.

« C'est bien ce que je pensais, dit Maxill. Il ne sait même pas traire. »

Il s'accroupit, l'air dégoûté, effleura de la main les tettes de l'animal, et se mit à en tirer des jets de lait qui résonnaient en cadence contre les parois du seau.

Le garçon tendit sa main à quatre doigts et caressa le flanc de la vache. Citadin ou non, on devait reconnaître qu'il n'avait pas peur des animaux. Certes, Sherry n'était ni nerveuse ni méchante ; il ne lui arrivait pour ainsi dire jamais de renverser le seau d'un coup de sabot ou de projeter avec force sa queue dans les yeux de celui qui la trayait. Cependant, il fallait être vraiment confiant (ou ignorant) pour passer derrière elle et venir toucher le pis d'où Maxill faisait jaillir avec un bruit sibilant le lait de la traite du soir.

Nan savait que son père n'était pas un fermier digne de ce nom. Un vrai fermier n'aurait trait Sherry qu'une fois par jour, ce qui eût d'ailleurs été suffisant pour la tarir, vu qu'elle ne produisait guère plus de trois litres. Mais Maxill savait qu'on trayait normalement une vache deux fois par jour, tout

comme il savait, sans être chimiste, combien de temps on devait laisser fermenter le malt pour faire de la bière. Il s'en tenait aux règles établies.

« Nom de Dieu ! s'exclama soudain Maxill qui jurait rarement en présence de ses enfants, elle n'en a pas donné autant depuis des mois, et je suis encore loin de l'avoir tirée jusqu'à la dernière goutte. »

Le rendement inattendu de la vache le comblait d'aise ; il ne parut pas contrarié d'avoir à porter les eaux grasses aux porcs, ni de voir combien l'étranger s'y entendait peu pour nourrir les poulets. (C'étaient les filles qui s'en chargeaient d'habitude ; la présence de Maxill était une formalité pour bien montrer à l'étranger l'étendue et l'importance des travaux de la ferme.) Il mangea de bon appétit le repas que Nan avait préparé, en faisant observer gaiement que cet empoté ne serait pas coûteux à nourrir, puisqu'il ne touchait ni à la viande, ni au beurre, ni au lait, et se contentait de pain, de légumes et d'eau.

La gaieté de Maxill l'amena à accorder son violon – seules Josey et Nan remarquèrent à ce moment l'angoisse de l'étranger –, et à exécuter Dans les Geôles de Birmingham, Jolie Poupée, et Dardanella. Maxill jouait de mémoire et méprisait ceux qui étaient obligés de lire une partition. Après avoir hésité un instant, Josey se mit à siffler, bientôt accompagnée par Jessie à l'harmonica et par Janet soufflant adroitement dans du papier de soie tendu sur un peigne.

« Lui qui fredonne si bien, grogna Maxill, il pourrait nous jouer quelque chose. S'il essayait un peu ? » Et il lui tendit le violon.

Le garçon considéra l'instrument comme s'il allait exploser, le posa sur la table et s'en éloigna à reculons aussi vite qu'il le put. Nan s'affligea de cette preuve de déficience mentale ; Jessie et Janet éclatèrent d'un rire niais ; Malcolm Maxill fit tourner l'extrémité de son index sur sa tempe ; Josey elle-même eut un sourire maussade.

Alors le violon se mit à jouer. Non pas à jouer réellement, car l'archet restait immobile à côté et les cordes ne vibraient pas. Mais de la musique sortait de ses ouïes, avec de plus en plus d'assurance après un début timide. Elle ressemblait à celle que l'étranger faisait en fredonnant, sauf qu'elle était infiniment plus compliquée et plus émouvante.

Le lendemain matin, Maxill emmena le garçon au verger les filles suivant à distance. Personne ne voulait manquer la possibilité de voir se réaliser d'autres miracles, encore que maintenant, ayant eu le temps de réfléchir, les Maxill ne fussent plus si sûrs d'avoir réellement entendu le violon, ou s'ils l'avaient entendu, de n'avoir pas été témoins d'un tour d'illusionniste parfaitement explicable. Cependant, si l'étranger pouvait apparemment le faire jouer sans y toucher, peut-être pouvait-il accomplir des prouesses du même ordre avec une hache.

Maxill porta un coup de hache à une branche morte. L'outil rebondit sur le

bois. L'arbre n'était ni malade ni pourri, mais simplement vieux et laissé à l'abandon. La plupart des branches étaient mortes, mais la sève coulait encore dans le tronc, comme l'indiquaient quelques rameaux sur lesquels apparaissait une poignée de fruits et dont l'extrémité était garnie de nouvelles pousses. Comme le reste du verger, l'arbre ne méritait pas d'être conservé. La hache s'abattit à coups redoublés et la branche tomba. Maxill fit un signe de tête satisfait et tendit la hache au garçon.

Le garçon fredonna et regarda tour à tour Maxill, les filles et la hache. Il laissa tomber celle-ci, s'approcha de l'arbre et palpa l'écorce rude, les excroissances, les parties noueuses des racines sortant de terre, les feuilles et les ramilles au-dessus de sa tête. Nan s'attendait presque à voir l'arbre se transformer sur le champ en petit bois, régulièrement fendu et empilé. Mais rien ne se passa, absolument rien.

« Ouais ! Notre homme ne sait ni traire, ni donner à manger aux cochons ou aux poulets, ni couper du bois. Si ça devait coûter quelque chose de le nourrir, on n'y trouverait pas son compte. Tout ce qu'il sait faire, c'est bourdonner et faire des tours de passe-passe.

— Nous ferons les corvées ce matin », offrit Nan pour l'amadouer. Elles les faisaient presque tous les matins, et le soir aussi, mais il était convenu que le père se réservait tous les travaux de force et leur laissait les besognes féminines. En filles attentionnées, elles lui permettaient de sauver les apparences. Nan ne pouvait croire que ce garçon eût quelque chose d'irrévocablement détraqué. Il se servait de ses huit doigts aussi habilement que quiconque de dix ; plus habilement même, semblait-il. Il ne voulait pas donner à manger aux porcs, mais il apprit vite à ramasser les œufs, en cherchant sous les poules sans les déranger. Il ne savait pas traire, mais il restait appuyé au flanc de Sherry pendant que Nan la trayait. Et la production de lait augmentait ; la bête en avait donné encore plus que la veille.

Après les corvées, il retourna au verger – sans la hache. Nan envoya Josey voir ce qu'il y faisait.

« Il va d'un arbre à un autre, rapporta Josey. Il les regarde et il les touche, c'est tout. Il ne fait rien d'utile. Et tu ne me croiras pas ! Il mange de l'herbe et des racines !

— Il en mâche, tu veux dire.

— Non, il les mange, je te le jure. Par poignées. Et il a touché ma... la chose sur ma joue. J'ai couru me regarder dans la glace et, à l'ombre, on ne la voit presque plus.

— Je suis bien contente qu'elle s'efface, dit Nan. Mais il ne faudra pas être déçue si elle revient. Il ne faut pas te tracasser pour cela. Et je suis sûre que le fait qu'il t'ait touchée n'a rien à y voir. Simple coïncidence. »

Il fallut trois jours à l'étranger pour parcourir tout le verger en tripotant chacun des vieux arbres. A la fin du troisième jour, Sherry donnait neuf litres de lait ; la production d'œufs était supérieure à la normale en cette saison où la ponte diminuait ; et la marque de naissance de Josey avait pratiquement

disparu, même en plein soleil. Malcolm Maxill grommelait que ce garçon ne servait à rien, mais il n'allait jamais jusqu'à dire franchement qu'il devrait s'en aller. En somme, tout était pour le mieux.

Après le verger (ensemble ou séparément, les filles allaient voir ce qu'il faisait, mais elles revenaient sans être plus avancées), il s'attaqua au champ de maïs. Maxill avait planté tard, non pas seulement par manque d'enthousiasme pour le travail de la terre, mais parce que, ne possédant ni charrue ni tracteur, il avait dû attendre que ceux qui louaient leur matériel eussent eux-mêmes fini de semer. Le sol avait été sec ; les graines avaient mis trop longtemps à gonfler et à germer ; quand les tendres pousses vert-de-gris se furent montrées au-dessus de la terre desséchée, le soleil brûlant les avait roussies et recroquevillées. Tandis que, dans les champs voisins, de pâles aigrettes étaient déjà formées, ses sillons commençaient tout juste à laisser apparaître des plants chétifs et assoiffés.

L'étranger mit encore plus de temps à s'occuper du maïs que du verger. Maintenant, Nan se rendait compte qu'il ne fredonnait pas vraiment des airs et que c'était simplement sa façon de parler. Cette découverte un peu déconcertante semblait l'éloigner d'elle plus que jamais. S'il avait été Italien ou Portugais, elle aurait pu apprendre la langue ; s'il avait été Chinois, elle aurait pu s'initier à manger avec des baguettes. Mais un homme qui, pour parler, émettait des notes de musique au lieu de mots, posait un rude problème à une fille.

Pourtant, au bout de quinze jours, elle commença à le comprendre un peu. Maintenant, ils tiraient de la vache dix-huit litres par jour, ils récoltaient plus d'œufs qu'ils n'en avaient jamais obtenu au début du printemps, et le teint de Josey était frais comme celui d'un bébé. Maxill rapporta du magasin de son gendre un poste de radio et ils passèrent de bons moments à l'écoute de toutes sortes de stations lointaines. Quand le poste était éteint et que le garçon s'en approchait, le haut-parleur diffusait la même sorte de musique que le violon la première nuit. Ils s'y habuaient maintenant ; cela ne leur semblait pas trop étrange ni – comme le disait Malcolm Maxill –, trop classique et démodé comme musique. C'était une musique qui leur donnait l'impression d'être plus forts, meilleurs, plus tendres.

Que comprenait-elle à tout cela ? Qu'il n'était pas comme les autres hommes, né dans un endroit au nom familier, parlant un langage connu, faisant les choses d'une façon normale ? Elle le savait déjà. Son fredonnement lui apprit d'où il venait et comment il était venu : pas plus après qu'avant, cela n'offrait d'explication pertinente. Une autre planète, une autre étoile, une autre galaxie – qu'étaient ces concepts pour Nan Maxill, la mauvaise tête de l'école supérieure d'Henryton, qui passait son temps à lire des romans pendant les classes de sciences ? Le nom de l'étranger, c'est-à-dire la traduction la plus approximative qu'elle pouvait en donner, était Ash. Quelle importance qu'il fût né sur Alpha du Centaure, sur Mars, ou sur une Terre dépourvue de nom, éloignée, d'un milliard d'années-lumière ?

Il était humble et souffrait d'un complexe d'infériorité. Il ne pouvait faire aucune des choses pour lesquelles sa race était si habile. Il ne fallait pas compter sur lui pour résoudre les problèmes abstraits qui dépassaient les cerveaux électroniques, ni pour les spéculations philosophiques débouchant dans la lumière ou conduisant à l'aliénation mentale, pas plus que pour l'invention de nouveaux moyens de création ou de transmutation de matière. Il était, de son propre aveu – et le cœur de Nan comblait les lacunes là où son esprit s'y refusait –, une régression, un atavisme, une créature incapable de se hausser au niveau de ses congénères. En un monde de sciences, d'aliments synthétiques et de télékinésie, de divorce définitif d'avec les processus élémentaires de la nature, il était né fermier.

Il pouvait faire pousser les choses – dans une civilisation où ce talent n'était plus utile. Il pouvait combattre la souffrance – chez une race qui avait acquis l'immunité congénitale à la maladie. Ses pouvoirs étaient ceux dont son espèce avait eu besoin jadis ; mais, de ce besoin, elle s'était affranchie depuis un million de générations.

Il n'avoua pas sa confusion à Nan en un seul et long épanchement. Ce ne fut qu'à mesure qu'il acquérait du vocabulaire et qu'elle-même commençait à faire la distinction entre ses émissions de sons musicaux qu'une certaine compréhension s'établit entre eux. Même quand il se fut assimilé le langage de Nan et que celle-ci, de son côté, put utiliser grossièrement le sien, elle constata qu'elle était encore loin de tout saisir. Il eut beau lui expliquer maintes fois, avec une infinie patience, la technique par laquelle il commandait les sons sans toucher directement à l'instrument, comme il l'avait fait avec le violon et le poste de radio, elle ne pouvait pas le suivre. Quant à ce qu'il avait fait au visage de Josey, il aurait pu aussi bien le lui expliquer en sanscrit.

Il était encore plus impossible à Nan de discerner à quels égards Ash était inférieur à ceux de sa race. Que son fredonnement – ou la musique qu'il produisait à son gré –, si déroutant et éthéré pour elle, ne fût qu'une dissonance, un babil enfantin, une cacophonie zézayante et bégayante, était une idée ridicule. Elle pouvait imaginer des astronefs, mais non pas la transmission instantanée et sans dommages d'une matière vivante à travers un vide de millions de parsecs.

Tandis qu'ils apprenaient à se connaître mutuellement, le maïs mûrissait. Ce n'était pas une récolte à laisser noircir et pourrir sur pied, ou à enterrer en y passant la charrue. Les tiges flétries s'élevaient à présent à hauteur d'homme, les larges feuilles pendaient en courbes gracieuses, laissant apparaître et protégeant les deux épis de chaque plant. Et quels épis ! Deux fois plus longs et plus épais que tout ce qui avait jamais mûri, en fait de maïs, dans le comté d'Evarts, pleins de grains serrés jusqu'à leur extrémité arrondie, sans un seul rang mal venu ou rongé des vers. Le représentant du ministère de l'Agriculture, ayant entendu des rumeurs, vint les voir en personne ; il parcourut le champ à pied pendant des heures, secouant la tête, soliloquant à

voix basse, se pinçant le bras pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Maxill vendit sa récolte pour un prix qu'il eut du mal à croire, même chèque en main.

Le peu de fruits du verger venait aussi à maturité. Depuis l'arrivée d'Ash, les arbres renouvelaient leur bois avec rapidité. De jeunes feuilles cachaient les cicatrices de l'âge et le bois mort éclatait par places pour laisser croître les branches encore vivantes, quoique stériles. Sous le feuillage abondant, les filles découvrirent les fruits. Ash avait opéré trop tard pour les cerises, les abricots, les prunes et les pêches hâtives, bien que, dans leur nouvelle vigueur, ces arbres fussent riches de promesses pour l'année à venir. Mais les pommes, les poires et les pêches tardives étaient plus étonnantes encore que le maïs.

Il y en avait peu, certes ; rien n'aurait pu provoquer une nouvelle floraison, puis transformer les fleurs en fruits, mais ceux qu'il y avait étaient énormes. Les pommes avaient le diamètre de cantaloups, les poires une grosseur double de la normale, les pêches étaient plus volumineuses qu'aucune pêche jamais vue. (Maxill en présenta des spécimens à la foire du comté et rafla tous les premiers prix.) Ces pêches étaient de tels mastodontes que chacun en déduisait qu'elles devaient être farineuses, insipides et difficiles à conserver. Or, leur jus giclait sous la dent, leur chair était ferme et parfumée, leur goût et leur saine apparence ne s'altérèrent pas de tout l'hiver.

Nan Maxill envisagea le problème. Ash n'était ni plus ni moins qu'un bienfait pour tous les peuples du monde. Il n'y avait personne qui n'eût à apprendre quelque chose de lui ; tous tireraient profit de son savoir. A ces considérations, que pouvait-elle opposer ? La prospérité des Maxill ? Son attachement croissant pour Ash ? La crainte de voir son père vendre la ferme – ce qui serait facile maintenant –, et dépenser l'argent jusqu'à ce qu'ils fussent plus pauvres que jamais ? Ne pas envisager tout cela eût été léger et stupide de sa part. Mais l'image qui chassait toutes les autres était celle d'Ash sur le gril, victime d'inquisiteurs polis et incrédules.

Ils ne croiraient pas un mot de ce qu'il dirait. Ils trouveraient les raisons les plus convaincantes pour réfuter les preuves fournies par le maïs, les fruits, le violon jouant tout seul. Ils le soumettraient à des tests psychiatriques : intelligence, coordination, mémoire ; à des tests physiques... employant tous les moyens pour sonder son âme et son corps. Où était-il né, quels étaient ses nom et prénoms, qui étaient son père et sa mère ? Incrédules, se refusant à admettre ses réponses, mais insistant avec une politesse et une douceur abjectes : Oui, oui bien sûr, nous comprenons ; mais essayez de vous souvenir, Mr... euh... Mr. Ash. Essayez de vous remémorer votre enfance.

Et quand, enfin, ils comprendraient, ce serait encore pire pour Ash. Voyons, cette force, Mr. Ash... essayez de vous rappeler comment... Cette équation ; vous pouvez certainement... Nous savons que vous pratiquez la télékinésie ; veuillez seulement nous montrer... Encore, s'il vous plaît... Encore une fois... Pour la guérison des plaies, voudriez-vous nous expliquer... Voyons encore une fois comment vous faites renaître la vie végétale... Et cette question de l'échelle ultra-chromatique... Voyons ceci,

voyons cela...

Ou bien si les choses ne se passaient pas du tout ainsi ? Si le danger pour Ash n'était pas la soif d'informations manifestée par les humains dans un désir d'imitation, mais la peur et la haine féroce des humains envers un être supérieur ? Arrestation pour entrée illégale sur le territoire ou tout prétexte qu'ils choisiraient ; discours au Congrès ; tumulte dans la presse et sur les ondes. Espion, saboteur, agent de l'étranger. (Sommes-nous sûrs qu'il n'ait pas trafiqué les plantes qu'il a fait pousser ? Qui nous dit que celui qui les consommera ne deviendra pas fou ou impuissant ?) Il n'y avait pas de possibilité de déporter Ash, mais cela ne signifiait pas que ceux qui avaient la terreur d'une invasion dont il était l'avant-coureur ne sauraient pas se débarrasser de lui. Jugements, condamnation légale, internement, lynchage...

Révéler la présence d'Ash conduisait au désastre. Deux cents ans plus tôt ou plus tard, il aurait pu apporter le salut. Mais pas maintenant. En cette époque de peur, la révélation de son existence serait une irréparable erreur. Nan savait que son père n'était pas disposé à déclarer à qui il devait ses récoltes miraculeuses ; Gladys et Muriel ne savaient rien, sinon qu'elles avaient un ouvrier qui était un peu bizarre ; de toute façon, elles ne se signaleraient pas à l'attention du comté d'Evarts dans une affaire prêtant à polémique. On pouvait compter que les derniers des enfants suivraient l'exemple de leur père et de leurs saurs. Et, d'ailleurs, elle était la seule à qui Ash se fût confié.

Cet hiver-là Maxill fit l'acquisition de deux nouvelles vaches. Deux bêtes d'âge vénérable, desséchées, efflanquées et destinées à être vendues à vil prix pour la boucherie. Sous les soins d'Ash, elles se mirent à rajeunir de jour en jour ; leurs côtes disparurent sous la chair, leurs yeux reprirent de l'éclat. Leur pis rétréci et flasque s'arrondit, se gonfla et finit par pendre, lourd de lait, comme si elles venaient de mettre bas.

« Ce que je voudrais bien savoir, c'est pourquoi il ne peut pas réussir aussi bien avec les cochons », demanda-t-il à Nan, en feignant d'ignorer la présence d'Ash, ainsi qu'il faisait toujours, sauf quand cela l'arrangeait. « Le prix des cochons a bougrement baissé ; je pourrais acheter quelques truies pour pas cher. Il n'aurait qu'à faire ses tours de passe-passe... je vois d'ici les portées qu'elles auraient.

— Ce ne sont pas des tours de passe-passe. Ash en connaît plus que nous sur toutes ces choses. Et il ne veut rien faire qui aboutisse à ce qu'on tue davantage, expliqua Nan. Pour sa part, il refuse de manger de la viande, des œufs ou du lait...

— Il a fait quelque chose pour que les poules pondent davantage. Et pense au lait que donnent les vaches maintenant.

— Plus les poules pondent, plus le couteau s'éloigne d'elles. Plus les vaches donnent de lait, plus on les laissera vivre vieilles. Tu remarqueras qu'il n'y a eu aucune amélioration chez les jeunes coqs. Ce n'est peut-être pas parce qu'il ne veut pas, mais parce qu'il ne peut rien faire pour amener les

animaux à point pour être mangés. Questionne-le si tu veux. »

Les catalogues de graines commencèrent à arriver. Maxill ne s'était jamais occupé du jardin potager autrement que pour le faire labourer afin que les filles pussent l'ensemencer et l'entretenir. Cette année, il traitait chaque brochure comme une lettre d'amour, regardant d'un ail émerveillé les carottes en forme de glaçons orange, les radis effrontés, les vigoureuses têtes de laitue qui ornaient les couvertures glacées. Nan interrompait sa rêverie de choux plus gros que des citrouilles, de melons trop lourds pour qu'un homme pût les soulever seul, de succulentes tomates pesant chacune trois livres au moins.

Et Ash était heureux. Pour la première fois, Nan éprouva l'irritation à deux tranchants des femmes envers exploiteur et exploité. Ash aurait dû avoir quelque amour-propre, quelque ambition. Il n'aurait pas dû se contenter de travaux avilissants dans une vieille ferme. En prenant conscience de sa supériorité sur les primitifs qui l'entouraient, il pouvait devenir, grâce à ses capacités, tout ce qu'il lui plairait d'être. Mais, évidemment, il lui plaisait seulement d'être cultivateur.

Maxill n'eut pas la patience d'attendre que le terrain fût prêt. Il le fit labourer alors qu'il était encore humide. Le travail fut mal fait et lui coûta plus cher. Il semença chaque pouce de la cinquantaine d'arpents disponibles, à l'amusement soigneusement dissimulé de ses voisins qui savaient que les graines pourriraient.

« Pouvez-vous agir à votre guise sur les plantes ? demanda Nan à Ash.

— Je ne peux pas faire pousser des concombres sur un poirier ni des pommes de terre sous un cep de vigne.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Il n'est pas nécessaire que tout soit d'une grosseur démesurée, n'est-ce pas ? Ne pouvez-vous faire en sorte que le maïs ne soit qu'un peu plus gros que la normale ?

— Pourquoi ? »

En essayant de le lui expliquer, Nan Maxill ressentit la honte de la trahison.

« Vous employez des mots que je ne comprends pas, dit Ash. Veuillez me définir jalousie, envie, étranger, concurrence, furieux, soupçon, et... mais commencez déjà par ceux-là. »

Elle fit de son mieux. Mais ce n'était pas suffisant. Il s'en fallait d'assez loin. Nan, qui avait été choquée du bannissement d'Ash, commençait à comprendre comment quelqu'un qui avait trop d'avance ou trop de retard pouvait devenir intolérable. Elle ne pouvait que deviner ce qu'il représentait pour ses semblables : un rappel de choses qu'il valait mieux oublier, un témoignage de ce qu'ils n'étaient pas si avancés qu'ils le croyaient, dès l'instant qu'ils pouvaient encore engendrer un tel individu. Mais elle savait parfaitement ce qu'il était sur la terre en 1937 : un reproche et une condamnation.

Les vents printaniers débarrassèrent les arbres fruitiers de leur bois mort et les taillèrent avec autant d'efficacité qu'un jardinier muni d'une scie, d'une serpe et d'un sécateur. On n'aurait pu prendre le verger pour jeune : à leur hauteur et à leurs troncs massifs, on voyait bien que les arbres étaient là de longue date, mais tous étaient incontestablement en pleine vigueur. Les bourgeons s'enflaient et éclataient, certains laissant apparaître de fraîches feuilles à l'extrémité couleur de rouille, d'autres d'innombrables fleurs tendres et satinées. L'ombre qu'elles projetaient était si dense que les mauvaises herbes ne poussaient pas entre les arbres.

Il n'en était pas de même dans les champs. Quel qu'ait été l'effet sur le sol de l'intervention d'Ash, les mauvaises graines poussées par le vent et tombées dans les sillons ou à côté y avaient été sensibles elles aussi. Elles germèrent si bien que les tiges sortirent dru, les racines s'entremêlant inextricablement, les têtes s'élevant de plus en plus à la recherche de la lumière. A moins de se mettre à quatre pattes, on ne pouvait distinguer les minuscules pousses vertes sous le réseau d'herbes folles.

« En tout cas, dit Malcolm Maxill, ces satanés plants ont poussé au lieu de pourrir en terre et c'est ce qui va faire faire une drôle de tête à pas mal de gens d'ici. Je vais récolter deux ou trois semaines avant tout le monde. Finie la mouise pour les Maxill. Seulement voilà, il va falloir en mettre un sérieux coup pour se débarrasser des mauvaises herbes. Mais je vais me procurer un tracteur en temps voulu. Alors on n'aura pas à employer de laboureurs l'an prochain. Tu penses qu'il pourrait apprendre à conduire un tracteur ?

— Certainement, dit Nan, sans se soucier plus que son père de la présence d'Ash. Mais il ne veut pas.

— Et pourquoi ne veut-il pas ?

— Il n'aime pas la mécanique. »

Maxill prit un air dégoûté.

« J'imagine qu'un cheval ou une mule lui plairait.

— Possible. Mais il ne voudrait pas davantage retourner les mauvaises herbes.

— Pourquoi diable ?

— Je te l'ai déjà dit, papa. Il ne veut rien faire qui aboutisse à tuer.

— Tuer des herbes !

— N'importe quoi. Inutile de discuter avec lui ; il est ainsi fait.

— Il est fait d'une drôle de façon, si tu veux mon avis. »

Mais Maxill acheta le tracteur et de nombreux accessoires. Il se mit à cultiver son maïs, suant et blasphémant (quand les filles étaient hors de portée de sa voix), maudissant Ash dont tout le travail à la ferme consistait à se promener en touchant les choses.

Était-ce une façon pour un homme de gagner sa subsistance ?

Nan craignait qu'il n'eût un coup de sang quand il découvrirait qu'il ne devait pas compter cette fois sur des produits monstres comme l'année précédente. Le verger croulait sous une abondance de fruits comme personne

n'eût osé en espérer. Pas une cerise, pas une prune, pas une pêche, n'était mal venue, mal formée ou becquetée des oiseaux. Pas une fleur n'avait coulé, pas un fruit encore vert ne s'était desséché et détaché de la tige ; tous sans exception avaient mûri. Sous la charge, les branches se courbaient presque jusqu'à terre ; le vent écartait les feuilles pour découvrir l'espace d'un instant le rêve d'un pomologiste. Mais d'une telle réussite, Maxill ne se montrait pas plus satisfait que de la récolte pléthorique de maïs.

« C'est la quantité aux dépens de la qualité, grogna-t-il. J'en tirerai les meilleurs prix du marché, bien sûr. Seulement je comptais sur le double de ça. »

Nan Maxill comprenait combien elle avait elle-même changé, ou été changée, depuis l'arrivée de l'étranger.

Son père lui apparaissait maintenant comme un enfant irritable, piquant une colère car quelque chose qu'il désirait – et qui, selon elle, n'était pas bon pour lui – lui était refusé. Les garçons avec qui elle sortait naguère étaient des moutards gloutons manifestant par des gloussements et des pleurs leurs désirs imbéciles. Les gens d'Henryton, du comté d'Evarts, de – non, rectifiait-elle –, les gens tout court... les gens étaient jeunes, puérils. A la radio, on parlait de guerres en Chine et en Espagne, de massacres et de bestialité en Allemagne, de cruautés et de désagrégation dans le monde entier.

Avait-elle adopté le point de vue d'Ash ? Il n'en avait pas ; il n'émettait aucun jugement. Il acceptait ce qui l'entourait comme il acceptait ce qu'elle lui disait : avec réflexion, avec curiosité, avec étonnement, mais sans se montrer révolté. Elle avait pris l'attitude qui, pensait-elle, devait normalement être celle d'Ash, mais sans plus pouvoir parvenir à son détachement qu'il n'avait pu parvenir à celui des responsables de son exil ici, comme quelqu'un qui, incapable de distinguer un singe d'un autre, mettrait un gorille et un chimpanzé dans la même cage.

A mesure qu'il se dépouillait de ses caractéristiques primitives, il payait le prix de leur perte. Ses semblables avaient échangé son pouvoir de faire pousser les choses contre un pouvoir de créer par photosynthèse et par d'autres procédés. Si Ash avait perdu le pouvoir féroce de mépriser et de haïr, avait-il, en compensation, perdu le pouvoir d'aimer ?

Parce que Nan voulait être aimée de lui.

Ils se marièrent en janvier, ce que d'aucuns trouvèrent étrange, mais la saison convenait à Nan qui voulait un mariage « dans les règles » et tranquille à la fois. Elle avait espéré obtenir au moins le consentement de son père, à qui Ash avait apporté la prospérité en deux ans à peine ; ce mariage était pour Maxill une garantie qu'il continuerait. Mais son compte en banque, sa grosse voiture, le respect nouveau que tout le voisinage – y compris son gendre – lui témoignait, lui avaient enflé la tête.

« Qui est ce type-là, d'abord ? demanda-t-il. D'où vient-il ? Quel est son passé ?

— Quelle importance ? Il est doux et aimable. L'endroit d'où il vient, ou qui étaient ses parents, ne change rien à l'affaire.

— Ah ! vraiment ? Qui te dit qu'il n'a pas mauvais fond ? Sa méchanceté peut ressortir un jour. Et puis il est mutilé et il a le cerveau un peu fêlé. Tu vois bien qu'il ne pouvait même pas parler comme tout le monde au début. Si ça a de l'importance ? Tu veux des enfants qui soient idiots, avec des doigts en moins ? Des criminels peut-être ? »

Nan s'abstint de sourire à ce soudain accès de respectabilité et de lui rappeler que les enfants qu'elle mettrait au monde auraient pour grand-père un trafiquant d'alcool clandestin.

« Ash n'est pas un criminel », dit-elle simplement.

Ash n'était pas un criminel, mais que dire des autres risques ? Non seulement celui d'avoir des enfants avec des doigts en moins ou des anomalies impossibles à prévoir (elle n'avait jamais osé faire examiner Ash par un médecin, de peur des différences anatomiques ou fonctionnelles qui auraient pu être révélées), mais aussi celui de n'en pas avoir du tout. Deux êtres si différents pouvaient faire un mariage stérile. Ou ne pas même pouvoir avoir de rapports sexuels. N'être unis que par des liens tels qu'il s'en établit entre un homme et un chat ou un cheval. Nan ne pensait pas une seconde que cela n'aurait pas d'importance. Cela en avait terriblement. Tout était possible. Mais elle restait résolue à l'épouser.

Maxill secouait la tête.

« Il y a encore autre chose : il n'a même pas de nom.

— Nous lui donnerons le nôtre, dit Nan. Nous dirons qu'il est notre petit-cousin ou quelque chose comme ça...

— Compte là-dessus ! explosa son père. Un phénomène pareil...

— C'est bon, alors nous partirons et nous nous trouverons un endroit à nous. Ce ne sera pas difficile quand les gens verront ce qu'Ash est capable de faire. Et nous n'aurons pas besoin d'avoir de la bonne terre. »

Elle n'en dit pas plus, lui laissant le temps de réfléchir à toutes les conséquences qu'aurait leur départ. Il céda. De mauvaise grâce, avec une colère rentrée. Mais il céda.

Ash n'était jamais allé à Henryton et ne s'était jamais montré à des étrangers, sauf les rares fois où il avait aidé Maxill à faire un travail dont ce dernier était redevable. Cependant, tout le monde savait qu'il y avait chez eux un ouvrier agricole. Gladys et Muriel le connaissaient juste assez pour échanger quelques paroles ; elles avaient accepté avec étonnement et scepticisme l'explication qu'il était un parent éloigné « venu de l'est du pays » et elles se montrèrent stupéfaites quand elles apprirent qu'il épousait Nan. Elles pensaient que leur sœur aurait pu trouver mieux. Puis elles se souvinrent de la réputation dont elle jouissait ; peut-être fallait-il se réjouir que ce garçon se fût dévoué. Elles comptèrent les mois et furent

désagréablement surprises de voir un an et demi s'écouler avant la venue au monde d'Ash Maxill fils.

Nan avait compté les mois elle aussi. Certaines de ses craintes s'étaient rapidement dissipées, d'autres avaient persisté. Elle avait peur de regarder de près son enfant, et l'enthousiasme excessif du médecin et des infirmières ne contribuait pas plus à la rassurer que le froid intérêt montré par Ash. Elle fut soulagée d'un grand poids quand elle eut touché le nez minuscule, les oreilles incroyablement parfaites, la tête bien ronde. Puis elle étendit le bras pour soulever la couverture qui enveloppait le bébé...

« Euh... euh... Mrs. Maxill... »

Évidemment, elle avait compris avant même de voir et un immense besoin de défier les assistants s'empara d'elle. Les petites mains marquées de fossettes, les petits pieds rectangulaires... huit doigts, huit orteils.

Elle aurait voulu crier : « Ce n'est pas un désavantage, idiots ! A quoi bon vos cinq doigts quand quatre font les mêmes choses plus facilement et plus habilement, et en font d'autres qu'aucune main à cinq doigts ne peut faire ? » Ce ne fut pas la faiblesse physique qui l'empêcha de parler – c'était une fille robuste et pleine de santé, et l'accouchement n'avait pas présenté de difficultés –, mais la conviction qu'elle devait cacher la supériorité de son enfant comme elle cachait celle de son mari, parce que sinon les gens se tourneraient contre ces deux êtres faits autrement qu'eux. Elle cacha son visage dans ses mains. Qu'ils pensent donc que c'était le chagrin !

Elle ressentait une curieuse sympathie pour son père. Malcolm Maxill triomphait ; ses prophéties de malheur s'étaient accomplies ; il ne pouvait modérer sa satisfaction. Mais en même temps, c'était son petit-fils – sa chair et son sang –, qui n'était pas normalement constitué. A moins de trahir le secret d'Ash, Nan n'avait aucun moyen de le rassurer, et en eût-elle possédé un qu'il ne l'aurait peut-être pas consolé. Il interpréterait plus que probablement l'histoire du bannissement d'Ash comme une preuve supplémentaire de ce que sa présence était indésirable. En tout cas, il ne cherchait pas à dissimuler son animosité croissante.

« On jurerait, dit Nan à son mari, que tu lui as fait du tort et non du bien. »

Ash sourit et lui caressa doucement l'épaule. Elle était toujours un peu surprise que quelqu'un sans envie, sans haine et sans colère fût capable d'humour et de tendresse.

« Tu voudrais qu'il me soit reconnaissant ? demanda-t-il. As-tu donc oublié tout ce que tu m'as dit sur le comportement des humains ? De toute façon, je ne l'ai pas fait pour ton père, mais parce que cela me plaisait.

— Ça ne fait rien, maintenant que nous avons le petit, il nous faudrait un arrangement régulier. Une part dans la ferme, ou bien un salaire... un bon salaire.

— Pourquoi ? » fit-il avec l'expression de sérieux et d'honnêteté qu'elle lui connaissait si bien. « Nous avons tout ce qu'il nous faut à manger. Tes vêtements s'usent, mais ton père te donne de l'argent pour t'en acheter des

neufs, et pour le bébé aussi. Pourquoi...

— Pourquoi tes vêtements ne s'usent-ils pas ou ne se salissent-ils pas ? » interrompit-elle sans grand à-propos.

Il secoua la tête.

« Je ne sais pas. Je t'ai dit que je ne comprenais pas ces choses. Jusqu'à mon arrivée ici, je n'avais jamais entendu parler de tissus qui ne soient pas inusables et insalissables.

— Peu importe en tout cas. Nous devrions être indépendants.

— Bah ! Pourquoi ? » fit-il en secouant la tête.

Malcolm Maxill employa une partie du produit de la récolte abondante de 1940 à l'achat de la ferme voisine. Il était indiscutablement devenu un homme important du comté d'Evarts. Trois journaliers étaient employés pour les deux fermes ; la maison d'habitation avait été restaurée ; outre des machines agricoles rutilantes, le nouveau garage abritait un camion, deux voitures de tourisme et une limousine commerciale. Le directeur de la banque d'Henryton écoutait les instructions de Maxill avec déférence et le mari de Muriel lui demandait conseil.

Nan voyait combien cela l'irritait d'être attaché à la terre et redevable envers Ash. Quand il partit pour son long voyage à San Francisco, elle comprit qu'il essayait de se libérer ; qu'il cherchait à entrer dans une affaire où il devrait ses bénéfices à sa sagacité, à son argent, à son énergie, et non plus aux pouvoirs exercés par Ash. Maxill n'était pas mesquin ; s'il vendait sa terre, Nan était sûre qu'il réglerait sa dette envers Ash en lui donnant assez d'argent pour qu'ils pussent s'établir à leur compte.

C'est alors que la catastrophe survint : Maxill fut tué sur le coup dans un accident d'automobile. Il n'avait pas fait de testament. Le partage de la succession se fit à l'amiable ; Gladys et Muriel renonçant pratiquement à leur part à condition que Nan voulût bien se charger de finir d'élever ses trois jeunes sœurs. Ash ne demandait pas mieux que de laisser à sa femme le soin de conclure tous ces arrangements qu'il considérait avec l'indifférence d'un évêque anglican pour un masque vaudou. Il ne comprenait visiblement pas l'importance des biens temporels et de la puissance.

Il dut se faire recenser auprès des autorités militaires, mais étant père de famille en exerçant une activité essentielle, il y avait peu de chances qu'il fût appelé sous les drapeaux ; de toute façon, avec quatre doigts, il n'eût jamais été reconnu apte à porter les armes. La guerre fit monter les prix agricoles en flèche ; Gladys prit un emploi de l'État à Washington ; Josey épousa un marin en permission.

Les récoltes continuaient de battre des records. Nan voyait avec plaisir les autres fermiers venir demander conseil et assistance à son mari. Comme il ne pouvait lui transmettre sa science, bien que communiquant partiellement avec

elle dans son propre langage, il était inutile d'essayer avec les autres. Il ne refusait jamais son aide ; il se bornait toutefois à aller voir les plantations souffreteuses, les animaux malades ou les terres douteuses. Alors, tandis que ses mains travaillaient, il émettait des platitudes lues dans les bulletins agricoles. Par la suite, et de façon si naturelle que les intéressés s'émerveillaient seulement de la sagesse de ses conseils rebattus, les bêtes recouvraient la santé, les récoltes étaient florissantes, la terre cessait d'être stérile.

Les craintes de Nan que les mains du petit Ash ne finissent par le handicaper se dissipèrent. Il pouvait saisir, manipuler, lancer des objets mieux que n'importe quel enfant de son âge. (Quelques années plus tard, il devint le meilleur lanceur que le comté eût jamais possédé dans son équipe de baseball ; aucun batteur du camp opposé ne put jamais s'adapter à sa trajectoire.) Sans être précoce, il parla de bonne heure ; il apprit si bien le langage de son père qu'il finit par devancer sa mère qui les écoutait, avec une satisfaction émue, se fredonner des subtilités au-delà de sa compréhension.

Jessie, qui avait suivi un cours commercial, obtint un emploi de secrétaire chez son beau-frère ; Janet partit étudier l'archéologie dans l'Est des États-Unis. Après la victoire sur le Japon, les prix redevenus libres, les Maxill gagnèrent de plus en plus d'argent. Ash cessa de planter du maïs. Il consacra une partie des terres à un nouveau verger et sema sur le reste une herbe hybride de sa propre production qui fournissait un grain plus riche en protéines que le froment. Le petit Ash faisait la joie de ses parents ; cependant, après sept ans, il restait fils unique.

« Pourquoi ? demanda-t-elle à Ash.

— Tu voudrais d'autres enfants ?

— Naturellement. Pas toi ?

— Il m'est toujours difficile de comprendre cette obsession de la sécurité chez les humains. Sécurité de leur situation, de leur ascendance et de leur progéniture. Comment est-il possible de faire avec tant de jalousie des différenciations entre un enfant et un autre à cause de l'existence ou de l'absence d'un rapport biologique avec soi-même ? »

Pour la première fois, Nan le sentit vraiment étranger.

« Je veux des enfants à moi. »

Mais elle n'en eut pas d'autres. Elle en était attristée, mais non pas amère ; elle se rappelait quelle obstination elle avait mise à épouser Ash, même avec le risque de ne pas avoir d'enfants. Et elle avait eu raison : sans Ash, la ferme n'aurait eu aucune valeur ; son père serait resté un rustre bougon et sans le sou ; elle aurait consenti à épouser le premier garçon venu quand elle en aurait eu assez de faire des randonnées en voiture pour flirter, et elle aurait eu un mari aussi incapable de lui offrir une vie où elle pût s'épanouir que son père l'avait été de cultiver ses terres. Même si elle avait été sûre de ne pas avoir d'enfants, elle aurait choisi d'épouser Ash.

Ce qui l'ennuyait, c'était l'impossibilité pour Ash de communiquer son art

à son fils. Cela détruisait un rêve de Nan : le secret d'Ash le rendait vulnérable, mais le jeune Ash, dont il n'y avait pas de secret à tirer, aurait pu sans crainte accomplir des miracles pour le bien de l'humanité.

« Pourquoi ne peut-il pas apprendre ? Il te comprend mieux que je ne te comprendrai jamais.

— Il est possible qu'il comprenne trop. Qu'il m'ait dépassé. Souviens-toi que je suis en retard sur mon temps, doué de facultés dont mon peuple n'a plus besoin. De même que les capacités sportives se transmettent rarement, les miennes ont pu ne pas se transmettre et il est peut-être plus près que moi de ceux de ma race.

— Alors... alors il devrait être capable d'accomplir quelques-unes des choses merveilleuses qu'ils peuvent faire.

— Je ne pense pas que cela se passe de cette un façon. Il y a une sorte d'équation – non pas un nivellement mécanique, mais des gains et des pertes se compensant. Je ne peux pas lui enseigner même les simples tours de télékinésie dont je suis capable. Mais il peut guérir les tissus vivants mieux que moi. »

Ainsi un nouveau rêve supplantait l'ancien : le petit Ash docteur guérissant les maladies dont souffrait l'espèce humaine. Mais l'enfant, à qui il plaisait assez de faire disparaître les verrues des mains d'un compagnon de jeux ou de ressouder un os brisé en passant ses doigts sur la chair, n'envisageait pas l'avenir sous cet angle. Ce qui l'intéressait c'était la mécanique. A six ans, il avait remis à neuf une vieille bicyclette que chacune des filles Maxill avait utilisée tour à tour jusqu'à ce qu'elle ne fût plus réparable. Irréparable sauf par le jeune Ash, naturellement. A huit ans, il remettait en marche des réveils bons pour la ferraille ; à dix ans, il réparait le tracteur mieux que le garagiste d'Henryton. Nan se disait qu'elle aurait dû être heureuse d'avoir un fils appelé à devenir un grand ingénieur ou un grand inventeur ; malheureusement, elle trouvait le monde des autoroutes et des armes nucléaires moins désirable que celui qu'elle avait connu dans sa jeunesse – prohibition et crise ou pas.

Ressentait-elle les effets de l'âge ? Elle venait d'avoir quarante ans ; les fines rides de son visage, les veines de ses mains, légèrement gonflées, étaient bien moins visibles que sur des femmes de cinq ou six ans plus jeunes qu'elle. Et cependant, quand elle regardait les joues lisses de son mari, pareilles à ce qu'elles étaient le jour où Josey l'avait trouvé dans le pâturage, une indicible appréhension l'envahissait.

« Quel âge as-tu ? lui demanda-t-elle. Quel est ton âge réel ?

— Je suis aussi vieux et aussi jeune que toi.

— Non, insista-t-elle. C'est une figure de rhétorique ou une façon d'éluder la question. Je veux savoir.

— Comment puis-je l'exprimer en années terrestres – en nombre de révolutions de cette planète-ci autour du soleil ? Cela ne donnerait rien, même si je connaissais les règles mathématiques à appliquer et si je pouvais traduire

une mesure dans l'autre. Considère la chose ainsi : le blé est vieux à six mois, un chêne est jeune à cinquante ans.

— Es-tu immortel ?

— Pas plus que toi. Je mourrai tout comme toi.

— Mais tu ne vieillis pas.

— Je ne suis jamais malade non plus. Mon corps n'est pas sujet à l'épuisement et à la décrépitude comme l'était celui de mes lointains ancêtres. Mais je suis né et par conséquent je dois mourir.

— Tu auras l'air encore jeune quand je serai une vieille femme, Ash... »

Ah ! pensait-elle, il t'est facile de parler. Ce que les gens disent ne te tourmente pas ; la raillerie et la méchanceté ne t'atteignent pas. Je dirais que tu es inhumain si je ne t'aimais pas. Tout surhomme a en lui quelque chose qui suggère l'inhumanité. Oui, oui, nous sommes tous égoïstes, mesquins, méchants, avides, cruels. Sommes-nous condamnés parce que nous ne voyons pas par-dessus nos têtes, parce que nous ne sommes pas capables de nous voir avec l'impartialité d'un million de générations devant nous ? Je suppose que oui. Mais ce doit être une condamnation de nous-mêmes, non une admonition, ni même l'exemple d'un être supérieur.

Elle ne pouvait pas regretter d'avoir épousé Ash ; elle n'aurait rien voulu changer. Rien, sauf ce misérable petit ressentiment envers la vieillesse, qui venait pour elle et non pour lui. Aucune sagesse acquise, aucune méditation ne pouvait l'habituer à cette idée, ne pouvait l'empêcher de frissonner quand elle imaginait les regards, les questions, les ricanements dirigés sur une femme de cinquante, soixante, soixante-dix ans, mariée à un garçon qui n'avait apparemment pas atteint la trentaine. Et si le jeune Ash avait hérité de son père cette constitution inaccessible à l'âge, comme cela semblait être le cas ? Malgré le pénible ridicule de la supposition, elle se voyait, vieille, les regardant l'un après l'autre, incapable de dire instantanément lequel des deux était son mari et lequel son fils.

Dans sa détresse et son chagrin, elle fuyait la compagnie, parlait peu, passait des heures hors de la maison, trouvant une sorte de plaisir à abdiquer pensée et sentiment. C'est ainsi que dans le calme d'un après-midi chaud et ensoleillé du mois d'août, elle entendit la musique.

Elle comprit aussitôt. Elle ne pouvait se méprendre sur le rapport existant entre cette musique et le fredonnement d'Ash et sur sa ressemblance encore plus étroite avec la polyphonie qu'il tirait du poste de radio. Un bref instant, elle pensa, le cœur battant, que le jeune Ash... mais ce qu'elle entendait était bien éloigné d'expériences maladroites. Cela ne pouvait venir que de quelqu'un ou de quelque chose ayant sur Ash autant d'avance qu'il en avait sur elle.

Surprise, angoissée, retenant son souffle, elle prêta l'oreille. On ne voyait que les montagnes au loin, le ciel sans nuages, les champs prêts à être moissonnés, la route droite, des groupes d'arbres élancés, des buissons de ronces chargés de mûres, des herbes folles croissant avec exubérance. Rien ne

planait au-dessus de sa tête, aucun étranger aux vêtements extraterrestres n'apparaissait, sortant sans se presser de derrière le tertre le plus proche. Cependant, elle n'avait aucun doute. Elle rentra à la maison en courant et y trouva Ash.

« Ils te cherchent, lui dit-elle.

— Je le sais. Il y a des jours que je le sais.

— Pourquoi ? Que te veulent-ils ? »

Il ne répondit pas à sa question directement.

« Nan, crois-tu que j'aie échoué complètement dans ma tentative pour m'intégrer à cette vie ? »

La question la décontenança.

« Échoué ! Tu as apporté la vie, la sagesse, la santé, la bonté à tout ce que tu as touché. Comment peux-tu parler d'échec ?

— Parce que, tout compte fait... je ne suis pas devenu l'un d'entre vous.

— Tu devrais ajouter : « Dieu merci ! » Tu as fait beaucoup plus que devenir l'un de nous. Tu as changé la face et l'esprit de tout ce qui nous entoure. La terre et ceux qui en vivent ont été transformés pour le mieux par ton action. Tu as fait de moi, une pauvre fille stupide, ce que je suis devenue. Tu m'as donné un fils. Ne me demande pas si une cuillerée de sucre adoucit l'océan ; laisse-moi croire qu'il en devient d'autant moins salé.

— Mais tu es malheureuse. »

Elle haussa les épaules.

« Le bonheur est pour ceux qui sont satisfaits de ce qu'ils ont et ne désirent rien de plus.

— Et que désires-tu ? demanda-t-il.

— Un monde où je n'aurais pas à te cacher, répondit-elle avec véhémence. Un monde que toi-même, notre petit Ash et ses enfants et petits-enfants pourraient améliorer sans provoquer la suspicion et la jalousie. Un monde que les querelles, l'animosité, la méfiance révolteraient au lieu de le laisser indifférent. Je crois que tu as rapproché tant soit peu le moment où un tel monde sera devenu réalité.

— Ils me réclament », dit-il brusquement.

Elle entendit les trois mots sans les comprendre ; ils n'étaient porteurs d'aucun message pour elle. Elle étudia le visage de son mari comme si son expression devait l'éclairer.

« Que dis-tu ?

— Ils me réclament, répéta-t-il. Ils ont besoin de moi.

— Mais c'est une honte ! Ils t'envoient en exil sur ce monde féroce, puis ils décrètent qu'ils ont fait une erreur et ils te sifflent pour te rappeler.

— Ce n'est pas cela, protesta Ash. Ils ne m'ont pas forcé ; je pouvais ne pas accepter leur proposition. Chacun s'est accordé à penser, d'après le peu que nous savions, que les gens et la société d'ici (s'il en existait) devaient être plus proches de l'époque à laquelle j'aurais été naturellement adapté que de celle où j'étais né. J'aurais pu ne pas venir. Étant venu, j'aurais pu repartir.

— Pas forcé ! Qu'est-ce donc que la pression de tous ceux qui « se sont accordés à penser », sinon une obligation ? Et c'était pour ton bien, en plus de cela ! Cette excuse pour commettre une iniquité doit avoir cours d'un bout à l'autre de l'univers. Je me demande si ton peuple est vraiment moins barbare que la nôtre. »

Il refusa de discuter, de défendre les êtres qui menaçaient – ne fût-ce que vainement –, la vie qu'elle menait avec son mari et son fils, le bien infime qu'il faisait dans le comté d'Evarts, l'espoir qu'il pourrait faire plus et sur une plus vaste échelle. Dans son humilité, Ash les croyait supérieurs à lui ; elle n'avait jamais émis de doute à ce sujet jusqu'à maintenant. Mais à supposer qu'ils n'eussent pas évolué dans le sens d'une amélioration sur le développement qu'Ash représentait, mais en sens inverse – subtile dégénérescence ? A supposer qu'en acquérant les capacités qui inspiraient tant de respect à Ash, ils eussent perdu une partie de sa probité et de sa droiture, pour revenir à une moralité pas plus élevée – guère plus élevée, rectifia-t-elle en toute honnêteté –, que celle de la Terre en 1960 ?

« Naturellement, tu n'iras pas ?

— Ils ont besoin de moi.

— Moi aussi. Notre enfant aussi a besoin de toi. »

Il lui sourit tendrement. « Je ne veux pas mettre en parallèle le besoin d'une ou deux personnes contre celui de millions d'êtres, ni le besoin d'amour et de confort contre le besoin de vie. De tels jugements ne conduisent qu'à faire sa propre apologie ; ils n'aboutissent qu'à la cruauté déguisée en pitié, et à la destruction pour le plaisir de reconstruire.

— Alors, tu ne pars pas ?

— Pas à moins que tu ne me le demandes. »

Le lendemain, elle se promena dans le verger, en se remémorant une fois de plus le triste état dans lequel il était avant la venue d'Ash, la tache sur le visage de Josey, sa propre inconstance. Elle traversa le nouveau verger où les jeunes arbres s'épanouissaient sans une branche tordue ou dépourvue de fruits. Elle parcourut les terres de la nouvelle ferme, qui, bien qu'épuisées, mal entretenues, ravagées, n'avaient jamais été si improductives que celles de l'ancienne. Les champs étaient bien verts, l'herbe des pâturages grasse et abondante. Elle arriva à l'endroit où elle s'était arrêtée la veille et la musique emplît ses oreilles et son esprit. Elle chercha avec ardeur à retrouver son raisonnement, ses griefs. La musique n'implorait pas, ne cajolait pas, ne cherchait pas à la persuader. Elle était elle-même, étrangère à toute utilité de ce genre.

Cependant, elle n'était ni fière ni inexorable ; éloignée de Nan seulement dans l'espace, dans le temps, en grandeur, mais non en humanité fondamentale. Elle dépassait de fort loin les simples éléments de communication qu'elle avait appris d'Ash, sans être pourtant complètement hors de sa compréhension. Elle l'écouta longtemps : des heures, lui sembla-t-il. Puis elle rentra à la maison. Ash la prit dans ses bras et, cette fois encore,

comme si souvent, elle fut étonnée de voir combien il pouvait faire preuve d'amour sans le moindre soupçon de brutalité. « Oh ! Ash ! », s'écria-t-elle.

« Est-ce que tu reviendras ? lui demanda-t-elle plus tard.

— Quand... partiras-tu ?

— Dès que tout sera en ordre. Il n'y a pas grand-chose à régler ; tu t'es toujours occupée des questions d'argent. » Il sourit ; il n'avait jamais touché un billet de banque ni signé un papier. « Je prendrai le train d'Henryton. Tout le monde croira que je suis parti dans l'Est. Au bout d'un moment, tu pourras dire que j'ai été retenu par des affaires de famille. Peut-être que le petit et toi, vous partirez d'ici après quelques mois, prétendument pour me rejoindre.

— Non, je resterai ici.

— Les gens vont penser...

— Laisse-les penser, dit-elle d'un ton de défi. Laisse-les.

— Je pourrai te retrouver n'importe où tu seras, tu sais, si je peux revenir.

— Tu ne reviendras pas. Si tu reviens, tu me retrouveras ici. »

Elle n'eut pas de difficultés avec la moisson. Comme Ash l'avait dit, c'était elle qui gérait les affaires depuis la mort de son père. Il y avait toujours des volontaires pour venir travailler chez les Maxill ; les marchands de produits agricoles faisaient de la surenchère pour s'assurer leurs moissons. Mais l'année prochaine ? La terre et elle-même allaient périlcliter maintenant qu'il n'était plus là. Des rides se creuseraient sur son visage, ses cheveux blanchiraient, des plis se formeraient aux coins de sa bouche. Les arbres périraient peu à peu, les fruits deviendraient plus rares et de moins en moins beaux. Le maïs pousserait moins régulièrement d'année en année ; atteint par la maladie, livré aux parasites, il serait bientôt rabougri, noueux, maigre. Finalement, il pousserait si mal que ce ne serait plus la peine d'en planter. Puis les vergers ne seraient plus que du bois mort, les mauvaises herbes envahiraient tout, la terre tomberait en friche. Et elle...

Elle savait qu'elle n'entendait la musique, les sons, que dans son imagination. Mais l'illusion était si forte, si forte, qu'elle crut un moment pouvoir distinguer la voix d'Ash, le message qu'il lui destinait, si tendre, si intime, si rassurant...

« Oui, dit-elle tout haut. Oui, bien sûr. »

Parce que, enfin, elle comprenait. Cet hiver, elle irait sur toutes ses terres. Elle ramasserait les mottes durcies et les réchaufferait dans ses mains. Au printemps, elle plongerait jusqu'au coude ses bras dans les sacs de graines, profondément, sans se lasser. Elle toucherait les pousses sorties de terre, les arbres en bourgeons ; elle irait sur ses terres en se donnant tout entière à elles.

Ce ne serait pas comme si Ash était encore là. Ce ne serait jamais plus comme cela. Mais la terre serait fertile ; les plantes et les arbres se développeraient. Les cerises, les prunes, les abricots, les pommes et les poires

seraient moins abondants et moins beaux qu'autrefois, le maïs moins régulier et moins haut. Mais tout cela pousserait et ce seraient ses mains qui le feraient pousser. Ses mains à cinq doigts.

Ash ne serait pas venu en vain.

Traduit par ROGER DURAND.

The fellow who married the Maxill girl

© Mercury Press, Inc., 1959

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

ISAAC ASIMOV : AIMABLES VAUTOURS

Une psychologie non humaine doit, pour être plausible, présenter de la cohérence, révéler une logique interne compatible avec une éthique et un code de l'honneur. L'opposition de ces traits avec leurs homologues humains peut souvent donner lieu à des présentations ironiques, où l'auteur devient satiriste. C'est une des façons de lire le récit qui va suivre, dans lequel les Étrangers se cantonnent dans le rôle d'observateurs, cherchant à la fois à satisfaire leur morale et à assouvir leur cupidité.

IL y avait maintenant quinze ans que les Hurriens stationnaient dans la base qu'ils avaient installée sur la face cachée de la Lune.

C'était un fait inouï, sans précédent. Aucun Hurrien n'aurait pensé qu'un retard aussi considérable fût possible. Les équipes de décontamination attendaient depuis quinze ans, prêtes à s'abattre à travers les nuages radioactifs et à sauver ce qui pourrait l'être à l'intention des survivants. Moyennant, bien entendu, une équitable rémunération.

Mais la grande planète avait accompli quinze fois sa révolution autour de son soleil ; durant chaque révolution, son satellite naturel avait décrit treize orbites autour d'elle, – et au bout de ce laps de temps, aucun conflit nucléaire ne s'était déclenché.

Bien sûr, les grands primates intelligents avaient fait exploser des projectiles nucléaires en des points variés de la planète, dont la stratosphère, chargée de déchets radioactifs, s'était étonnamment réchauffée.

Mais il n'y avait pas eu de guerre.

Devi-en espérait ardemment que l'on procéderait bientôt à son remplacement. Il était le quatrième des capitaines qui s'étaient succédé à la tête de cette expédition colonisatrice (si on pouvait encore l'appeler ainsi après quinze ans d'animation suspendue), et il était tout à fait logique qu'il pût y en avoir un cinquième. Maintenant que la planète natale avait décidé d'envoyer un Archi-administrateur chargé d'étudier personnellement la situation, son remplacement ne tarderait sans doute plus.

Il se tenait sur la plaine cernée de murs qui s'étendait à une si grande distance que son bord circulaire vertical (sur Hurrie était on l'eût appelé cratère, s'il eût été plus petit) était invisible à l'horizon. Au ras de l'extrémité sud de la plaine, où il était toujours possible de se protéger contre les rayons directs du soleil, une ville avait poussé. Cela avait naturellement commencé par être un campement temporaire mais, au fil des années, des femmes avaient

été amenées sur la Lune et des enfants étaient nés. Il y avait maintenant des écoles et des installations hydroponiques modernes, de grandes citernes à eau et tout ce qui est nécessaire à une ville bâtie sur un monde dépourvu d'air.

Devi-en considérait naturellement son apparence comme normale, mais il avait parfaitement conscience de la différence qui existait entre les Hurriens et les autres intelligences de la Galaxie. Seuls les Hurriens avaient une aussi petite taille ; seuls, ils étaient affublés d'une queue ; ils étaient les seuls végétariens et, seuls, ils avaient pu éviter le conflit nucléaire qui avait anéanti toutes les autres espèces intelligentes.

Il se tenait sur la surface lunaire, engoncé dans son scaphandre, et pensait à sa planète natale, Hurrie. Ses longs bras minces bougeaient nerveusement comme s'ils étaient douloureux (à travers des millions d'années d'instinct) à force d'escalader les arbres ancestraux. Il ne mesurait pas plus d'un mètre de haut. Tout ce que l'on pouvait apercevoir de lui à travers la vitre frontale de son casque était une face noire et ridée, ornée en son centre d'un nez charnu. Par contraste, la touffe de poils fins qui ornait son menton paraissait du blanc le plus pur.

À l'arrière de son scaphandre, un peu en dessous de la ceinture, il y avait un logement renflé qui permettait à la courte queue des Hurriens de se reposer confortablement.

C'était ridicule ! Tout cela parce qu'une planète, possédant des armes nucléaires, ne voulait pas déclencher une guerre atomique.

L'Archi-administrateur, qui n'allait pas tarder à arriver, poserait naturellement d'emblée la question que Devi-en s'était posée à lui-même un nombre incalculable de fois.

Pourquoi n'y avait-il pas eu de guerre nucléaire ?

Devi-en tourna ses regards vers les Mauvs patauds qui étaient occupés à préparer le sol pour l'atterrissage, corrigeant ses inégalités et étalant les lits de céramique destinés à absorber les poussées hyperatomiques des réacteurs, de manière à causer le minimum d'inconfort aux passagers du navire.

Même dans leur scaphandre spatial, les Mauvs semblaient exsuder la puissance, mais ce n'était qu'une puissance musculaire. Derrière eux se dessinait la petite silhouette du Hurrien qui leur donnait des ordres, et les dociles Mauvs obéissaient. Naturellement.

De tous les grands primates intelligents, c'étaient les Mauvs qui payaient leur tribut avec la monnaie la plus inhabituelle, – en fournissant un quota d'eux-mêmes plutôt que des biens matériels. C'était un tribut étonnamment utile, par certaines façons beaucoup plus utile que l'acier, l'aluminium ou les produits manufacturés.

Le récepteur de Devi-en se mit à grésiller. « Le navire est en vue, monsieur, dit une voix. Il atterrira dans moins d'une heure.

— Parfait, dit Devi-en. Tenez-vous prêt à me conduire au navire dès que l'atterrissage aura eu lieu. »

Il avait le sentiment que cette arrivée ne présageait rien de bon.

L'Archi-administrateur débarqua du navire flanqué d'une suite personnelle de cinq Mauvs. Ils pénétrèrent dans la ville en même temps que lui, deux de chaque côté, le cinquième derrière. Ils l'aiderent à se débarrasser de son scaphandre, puis ôtèrent le leur.

C'étaient des êtres repoussants mais non effrayants, avec leur corps légèrement poilu, leurs larges faces aux traits grossiers, leurs pommettes plates et leur nez camard. Bien que deux fois plus hauts et plus larges que les Hurriens, il y avait quelque chose d'entièrement soumis dans la vacuité de leur regard et dans leur maintien, avec leur cou épais et puissant légèrement incliné et leurs bras musculeux qui pendaient nonchalamment.

L'Archi-administrateur les congédia. Ils firent demi-tour et sortirent en troupe. Il n'avait naturellement aucun besoin de leur protection ; mais comme sa position exigeait une suite de cinq Mauvs, il avait donc cinq Mauvs à son service.

Il ne fut pas parlé d'affaires au cours de l'interminable rituel d'accueil ni pendant le dîner qui suivit. A une heure qui eût été plus appropriée pour dormir, l'Archi-administrateur passa ses petits doigts dans sa touffe de barbe et demanda : « Combien de temps faudra-t-il encore attendre pour que cette planète se décide, capitaine ? »

Il était visiblement d'un âge avancé. Les poils de ses bras étaient grisonnants et les touffes qui ornaient ses épaules étaient presque aussi blanches que sa barbe.

« Je ne saurais dire, Votre Grandeur, répondit humblement Devi-en. Ces grands primates n'ont pas suivi la voie habituelle.

— C'est évident. La question consiste à savoir pour quelle raison ils ne l'ont pas suivie. Le Conseil est d'avis que vos rapports ont promis plus qu'ils n'ont tenu. Vous avancez des théories, mais vous ne donnez pas de détails. Nous commençons à en avoir assez de cette situation, sur Hurrie. Si vous savez quelque chose que vous ayez tu, il est maintenant temps d'en parler.

— La chose est difficile à prouver, Votre Grandeur. Nous manquons d'expérience pour ce qui est d'espionner un peuple pendant une période aussi étendue. Jusqu'à tout récemment, nous n'observions pas ce qui convenait. Chaque année, nous nous attendions à ce que le conflit nucléaire éclate, et c'est seulement depuis que je suis capitaine que nous avons été amenés à étudier ce peuple plus intensément. C'est au moins un bénéfice que nous ayons pu apprendre certains de ses principaux langages durant cette longue attente.

— Vraiment ? Sans avoir atterri sur cette planète ? »

Devi-en s'expliqua : « Un certain nombre de messages radio ont été captés et enregistrés par ceux de nos navires qui pénétraient dans l'atmosphère planétaire pour des missions d'observation. J'ai confié ces enregistrements à des ordinateurs linguistiques et, durant l'année écoulée, j'ai essayé de distinguer un sens dans tout cela. »

L'Archi-administrateur écarquilla les yeux. Son attitude était telle

qu'aucune exclamation de surprise totale n'aurait pu être plus expressive.

« Et avez-vous appris quelque chose qui présente de l'intérêt ?

— C'est possible, Votre Grandeur, mais ce sur quoi j'ai travaillé est si étrange et son étayage au moyen d'une preuve tangible est si incertain que je n'ai pas osé en parler officiellement dans mes rapports. »

L'Archi-administrateur comprit, et dit avec raideur : « Verriez-vous une objection à révéler d'une manière non officielle ce que vous avez découvert ?

Avec grand plaisir, répondit aussitôt Devi-en.

Les habitants de cette planète sont évidemment des grands primates par nature. Et ils possèdent l'esprit de compétition. »

L'Archi-administrateur expira l'air avec une sorte de soulagement et passa vivement le bout de sa langue sur son nez. « J'ai l'étrange conviction, murmura-t-il, qu'ils ne sont pas compétitifs et que peut-être... Mais poursuivez, je vous en prie.

— Ils sont compétitifs, affirma Devi-en. Beaucoup plus qu'on ne pourrait s'y attendre si l'on considère la moyenne.

— Alors, pour quelle raison n'en résulte-t-il rien ?

— Jusqu'à un certain point, il en résulte quelque chose, Votre Grandeur. Après la longue période d'incubation usuelle, ils ont commencé à se mécaniser, et ensuite les tueries habituelles aux grands primates sont devenues de vraies guerres de destruction. En conclusion de la plus récente guerre à grande échelle, les armes nucléaires se sont développées et la guerre a cessé immédiatement. »

L'Archi-administrateur hocha la tête. « Et ensuite ?

— Ce qui aurait dû se produire est ceci, poursuivit Devi-en. Un conflit nucléaire aurait dû survenir peu de temps après. Au cours de cette guerre, la capacité de destruction des armes nucléaires aurait augmenté rapidement, mais elles auraient néanmoins été employées à la manière typique des grands primates, réduisant rapidement la population de la planète à une poignée de survivants affamés sur un monde désolé.

— Bien sûr, mais cela ne s'est pas produit. Pourquoi ?

A mon sens, ces grands primates, une fois le processus de mécanisation commencé, l'ont développé à un taux inhabituel.

— Et après ? Quelle importance cela a-t-il ? rétorqua l'Archi-administrateur. Ils sont arrivés plus tôt à l'arme nucléaire, voilà tout.

— D'accord. Mais après la plus récente guerre mondiale, ils ont continué à développer l'arme nucléaire à un taux inhabituel. Là est l'ennui. Le potentiel de mort s'est élevé avant qu'un conflit nucléaire ait eu une chance de commencer, et il a actuellement atteint un niveau tel que même des grands primates intelligents n'osent pas se risquer à une guerre. »

L'Archi-administrateur écarquilla une nouvelle fois ses petits yeux noirs. « Mais c'est impossible. Je ne me soucie pas de savoir jusqu'à quel point ces créatures sont douées techniquement. La science militaire ne progresse rapidement qu'au cours des guerres.

— Peut-être n'est-ce pas exact dans le cas de ces créatures en particulier. Mais même si ça l'était, il semblerait qu'ils *dussent* avoir une guerre ; peut-être pas une vraie guerre, mais une guerre tout de même.

— Pas une vraie guerre, mais une guerre tout de même », répéta l'Archi-administrateur d'une voix sans timbre : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

« Je ne suis pas sûr. » Devi-en agita son nez avec irritation. « C'est là où les tentatives que j'ai faites de tirer une logique à partir du matériel dispersé que nous avons récolté ont eu les résultats les moins satisfaisants. Il règne sur cette planète quelque chose qui s'appelle une « guerre froide ». Quoi que cela puisse être, ça les conduit furieusement en avant en ce qui concerne la recherche, et pourtant cela n'implique pas une destruction nucléaire totale.

— Impossible ! dit l'Archi-administrateur.

— La planète est là, et nous sommes ici, dit Devi-en. Et il y a quinze ans que nous attendons. »

L'Archi-administrateur leva ses longs bras, les croisa sur sa tête, et chacune de ses mains alla toucher l'épaule opposée. « Alors, il n'y a qu'une chose à faire. Le Conseil a envisagé une possibilité, celle que la planète ait atteint un palier et se trouve dans un état de paix inquiet, juste à la limite de la guerre nucléaire. Quelque chose dans le genre de ce que vous décrivez, bien que personne n'ait suggéré les raisons que vous avancez. C'est de toute façon quelque chose que nous ne pouvons pas permettre.

— Non, Votre Grandeur ?

— Non. » L'Archi-administrateur donnait l'impression de souffrir. « Plus longtemps durera cet état stationnaire, plus grandes seront les possibilités de découverte des méthodes du voyage interstellaire par ces grands primates. Alors, ils se répandront dans la Galaxie, avec une énergie hautement compétitive. Vous comprenez ?

— Et ensuite ? »

L'Archi-administrateur enfouit plus profondément sa tête dans ses bras, comme s'il ne voulait pas entendre ce que lui-même allait dire. Sa voix s'assourdit légèrement.

« S'ils se trouvent dans un équilibre précaire, nous pouvons leur donner une légère poussée, capitaine. Nous devons leur donner une légère poussée. »

L'estomac de Devi-en se noua et il eut l'impression que son dîner lui remontait à la gorge. « Les pousser, Votre Grandeur ? » Il ne voulait pas comprendre.

« Nous devons les aider à commencer leur guerre nucléaire », poursuivit brutalement l'Archi-administrateur. Il avait l'air aussi malade que Devi-en l'était lui-même. « Nous le devons », ajouta-t-il d'une voix presque inaudible.

Devi-en éprouvait de la difficulté à parler. Il dit, dans un souffle : « Mais comment pourrait-on s'y prendre, Votre Grandeur ? »

— Je, ne sais pas – et ne me regardez pas de cette façon. La décision n'est pas de moi. Elle a été prise par le Conseil. Vous imaginez certainement ce qui arriverait à la Galaxie si une race de grands primates intelligents entraînait dans l'espace avec toute sa puissance, sans avoir été au préalable domptée par une guerre nucléaire. »

La pensée fit frissonner Devi-en. Toute cette compétitivité lâchée en liberté dans la Galaxie... Il insista pourtant : « Mais comment peut-on aider à déclencher une guerre nucléaire ? Comment cela se passerait-il ?

— Je vous répète que je ne sais pas. Mais il doit y avoir quelque moyen. Peut-être... peut-être un message que nous lancerions, ou... un déluge crucial que nous déclencherions par un ensemencement des nuages. Nous pourrions faire beaucoup de choses à partir de leurs conditions atmosphériques...

— Mais comment cela pourrait-il donner naissance à une guerre nucléaire ? » demanda Devi-en, qui n'était pas convaincu.

« Je ne mentionne cela qu'à titre d'exemple. Peut-être cela échouerait-il. Mais ne vous inquiétez pas les grands primates sauraient bondir sur l'occasion. Après tout, ce sont eux qui commencent les guerres nucléaires. Cela est inhérent à leur mode de pensée. C'est la raison pour laquelle le Conseil a pris une importante décision. »

Devi-en sentit le léger choc que produisit sa queue en frappant contre sa chair. Il essaya de l'arrêter mais n'y parvint pas. « Quelle décision, Votre Grandeur ?

— Celle de tendre un piège à un grand primate et de l'enlever.

— Un sauvage ?

— Naturellement. Il n'y a rien d'autre que des sauvages sur cette planète.

— Et qu'espérez-vous apprendre de lui ?

— Cela importe peu, capitaine. L'essentiel, c'est qu'il s'étende suffisamment sur n'importe quel sujet. L'analyse mentale nous donnera ensuite la réponse que nous cherchons. »

Devi-en étira tant qu'il le put sa tête dans l'espace entre ses clavicules. Sa peau, juste sous les aisselles, eut un frisson de répulsion. Un grand primate sauvage ! Il essaya d'en imaginer un qui n'aurait été altéré ni par les suites accablantes d'une guerre nucléaire, ni par l'influence civilisatrice de l'éducation eugénique hurrienne.

L'Archi-administrateur ne tenta pas de dissimuler sa propre répulsion, mais il dit : « C'est vous qui dirigerez l'expédition chargée de capturer un individu, capitaine. C'est pour le bien de la Galaxie. »

Devi-en avait vu la planète un certain nombre de fois, mais chaque fois qu'un navire faisant le tour de la Lune l'avait placée dans son champ de vision, une vague de nostalgie insupportable l'avait submergé.

C'était une planète merveilleuse, de dimensions et de caractéristiques

analogues à celles de Hurrie, mais beaucoup plus sauvage et impressionnante. Sa vision, après la désolation de la Lune, causait un choc brutal.

Combien de planètes analogues à celle-ci étaient inscrites sur les répertoires de Hurrie en ce moment même ? se demanda-t-il. Et combien, parmi elles, se trouvaient concernées parce que des observateurs méticuleux avaient rapporté des changements en apparence saisonniers dont on pouvait supposer qu'ils étaient causés par la culture artificielle de plantes alimentaires ? Combien de fois, dans le futur, viendrait un jour où la radioactivité dans la stratosphère d'une de ces planètes commencerait à s'élever, nécessitant l'envoi immédiat des escadrons de colonisation ?

... Comme cela se passerait un jour pour cette planète.

C'était presque pathétique, la confiance avec laquelle les Hurriens avaient pratiqué tout d'abord. Devi-en aurait ri s'il avait pu lire les rapports initiaux, et s'il n'avait pas été lui-même impliqué dans le projet. Les navires éclaireurs hurriens s'étaient rapprochés pour recueillir des informations géographiques et pour localiser les centres habités. Ils avaient été repérés, naturellement, mais quelle importance cela avait-il ? A n'importe quel moment maintenant, pensaient-ils, pouvait survenir l'explosion finale.

A n'importe quel moment, – mais des années vaines avaient passé et les navires éclaireurs s'étaient demandé s'ils ne devaient pas être très circonspects. Ils étaient revenus.

Le navire de Devi-en était lui aussi devenu prudent. Tout l'équipage était énervé en raison du caractère désagréable de la mission ; même les assurances de Devi-en, qui affirmait qu'il n'y avait rien à craindre des grands primates, n'avaient pu totalement les calmer. Dans ces conditions, il ne fallait pas précipiter les choses. Il leur fallait sélectionner une étendue de terrain accidenté, inculte et désert au-dessus duquel ils planeraient.

Ils demeurèrent à une altitude de quinze mille mètres durant des jours, au cours desquels l'équipage devint de plus en plus nerveux ; seuls les flegmatiques Mauvs gardèrent leur calme durant cette attente.

Puis un jour, le scope leur révéla une créature qui cheminait solitaire sur le sol désolé, un bâton à la main et avec un paquet en travers de la partie supérieure de son dos.

Ils piquèrent silencieusement, à vitesse supersonique. Devi-en en personne, des fourmillements dans l'épiderme, était aux commandes.

La créature dit deux choses précises avant d'être capturée, et ce furent les premiers éléments qui furent enregistrés pour être confiés au ordinateur mental.

La première de ces phrases fut captée par le télémicro avant, au moment où le grand primate aperçut le navire au-dessus de lui. Il s'exclama : « Mon Dieu ! Une soucoupe volante ! »

Devi-en comprit ces premiers mots. L'expression « soucoupe volante », qui qualifiait les navires hurriens, était devenue commune parmi les grands primates au cours de ces premières années d'inactivité.

La seconde remarque fut émise lorsque la créature sauvage fut introduite dans le navire, en se débattant avec une force étonnante mais inefficace sous la poigne de fer des Mauvs imperturbables.

Devi-en, qui haletait et dont le nez charnu frémissait légèrement, s'était avancé pour le recevoir ; la créature (dont la face déplaisante était devenue huileuse à la suite de quelque sécrétion fluide) hurla « Seigneur, un singe ! »

Devi-en comprit également cette exclamation. Le mot, dans l'un des principaux langages de la planète, s'appliquait à un petit primate.

La créature sauvage était difficile à maintenir ; il faudrait une infinie patience avant de pouvoir faire appel à sa raison.

Cela débuta par une série de crises. La créature avait réalisé presque immédiatement qu'on l'arrachait à la Terre, et il apparaissait que Devi-en s'était trompé en pensant que cela pourrait constituer pour lui une expérience excitante. Au lieu de cela, le grand primate ne cessait de parler de sa progéniture et d'un grand primate femelle.

(Ils ont des femmes et des enfants, pensa Devi-en avec compassion, et en dépit du fait qu'ils sont des grands primates, ils les aiment, à leur manière.)

On dut alors faire comprendre aux Mauvs qui le maintenaient et qui le retenaient lorsqu'il était pris d'un accès de violence qu'il ne fallait pas le blesser. Il ne devait lui être fait du mal sous aucun prétexte.

(Devi-en était malade à la pensée qu'un être intelligent pût nuire à un autre. Il était très difficile de discuter le sujet, ne fût-ce que pour admettre la possibilité assez longtemps pour la nier. La créature de la planète traitait l'hésitation même avec une grande suspicion. Les grands primates étaient comme ça.)

Le cinquième jour, quand la créature eut décidé de demeurer tranquille pendant un certain temps (peut-être parce qu'elle était complètement épuisée), ils eurent un entretien dans la cabine de Devi-en. Mais lorsque le Hurrien eut expliqué, prosaïquement, qu'ils attendaient le déclenchement d'un conflit nucléaire, la créature eut un brusque accès de colère.

« Vous attendez ? cria-t-elle. Qu'est-ce qui vous rend si certains qu'il y aura une guerre nucléaire ? »

Devi-en n'avait naturellement aucune certitude, mais il dit : « Il y a toujours une guerre nucléaire, et notre mission consiste à vous aider ensuite.

— A nous aider ensuite. » Le grand primate émit alors une suite de mots incohérents tout en gesticulant, et les Mauvs qui le flanquaient durent le maintenir doucement et l'emmener.

Devi-en soupira. La créature avait émis quantité de remarques et peut-être les mentaliques pourraient-ils en tirer quelque chose. Son propre esprit, sans assistance, ne pouvait rien en faire.

En attendant, la créature n'allait pas bien. Son corps était presque entièrement imberbe, ce que l'observation à longue portée n'avait pas révélé du fait des peaux artificielles que les grands primates portaient sur la leur. C'était soit pour garder la chaleur de leur corps, soit en raison d'une répulsion

instinctive pour la peau nue. (Le sujet pourrait être intéressant à étudier. La computation mentalique pourrait extraire beaucoup d'un jeu de remarques à un autre.)

Assez curieusement, la face de la créature avait commencé à se couvrir de poils. Cette toison était plus drue que celle des Hurriens, et de couleur noire.

Toutefois, le fait central était qu'il ne se développait pas. Il avait maigri, probablement parce qu'il mangeait peu, et si on le gardait trop longtemps, sa santé pourrait en souffrir. Devi-en n'avait aucune envie de s'en sentir responsable.

Le lendemain, le grand primate semblait tout à fait calme. Il parla presque avec empressement, amenant immédiatement le sujet sur la guerre nucléaire. (C'était une terrible attraction pour l'esprit de la créature, pensa Devi-en.)

Vous dites que la guerre nucléaire survient toujours, dit le grand primate. Est-ce que cela signifie qu'il y a dans l'univers d'autres races que la mienne, la vôtre, et, – la leur ? » Il désigna les Mauvs qui se tenaient non loin de lui.

« Il y a des milliers d'espèces intelligentes, qui vivent sur autant de mondes, répondit Devi-en.

— Et elles ont toutes des guerres nucléaires ?

— Toutes celles qui ont atteint un certain niveau de technologie, oui. Toutes, sauf nous-mêmes. Nous sommes différents. Nous manquons de compétitivité. Nous avons l'instinct de la coopération.

— Vous voulez dire que, sachant que des conflits nucléaires surviennent, vous demeurez indifférents ?

— Non, nous ne demeurons pas indifférents, répondit Devi-en d'un ton attristé. Nous essayons d'aider. Dans les premiers âges de notre histoire, quand nous avons les premiers développé le voyage spatial, nous ne comprenions pas les grands primates. Ils repoussaient nos tentatives amicales et nous renoncâmes à nos tentatives. Puis nous découvrîmes des mondes qui n'étaient plus que des ruines radioactives. Finalement, nous trouvâmes un monde sur lequel un conflit nucléaire se développait. Nous fûmes horrifiés, mais nous ne pouvions rien faire. Lentement, nous apprîmes. Et maintenant, nous sommes prêts à aider tout monde dont nous découvrons qu'il est à l'étape nucléaire. Nous nous tenons prêts avec un équipement de décontamination et des analyseurs eugénésiques. »

Devi-en avait construit ses phrases par analogie avec ce qu'il connaissait du langage du sauvage. Il ajouta, en choisissant ses mots avec soin : « Nous utilisons la sélection directe et la stérilisation pour rétablir, dans la mesure du possible, l'élément compétitif parmi les survivants. »

Durant un moment, il crut que la créature allait se livrer à un nouvel accès de violence. Mais au lieu de cela, le grand primate se contenta de dire d'un ton uniforme : « Vous les rendez dociles, n'est-ce pas, comme le sont ces

êtres ? » A nouveau, il montra les Mauvs.

« Non, non. Ceux-ci sont différents. Nous nous contentons simplement de rendre possible, pour les survivants, une vie heureuse dans une société pacifique, incapable d'expansion et non agressive, placée sous notre contrôle. Sans cela, voyez-vous, ils se détruiraient eux-mêmes et sans cela, ils se détruiraient à nouveau.

— Et que retirez-vous de cela ? »

Devi-en posa sur la créature un regard rempli d'hésitation. Était-il vraiment nécessaire d'expliquer le plaisir fondamental de la vie ?

« N'éprouvez-vous pas de plaisir à aider quelqu'un ? demanda-t-il.

— Et en dehors de ça ? insista le grand primate. Est-ce que cela vous rapporte quelque chose ?

— Naturellement, il y a une contribution à verser à Hurrie.

— Naturellement !

— Payer pour sauver sa propre espèce est simplement équitable, protesta Devi-en, et il y a des dépenses qui doivent être couvertes. La contribution est légère et calculée en fonction de la nature du monde en question. Elle peut consister en la fourniture annuelle de bois, s'il s'agit d'un monde couvert de forêts ; de sels de manganèse pour un autre. Le monde de ces Mauvs est pauvre en ressources physiques et ils ont offert eux-mêmes en paiement un certain nombre d'individus chargés de nous servir d'assistants personnels. Ils possèdent une force prodigieuse, même pour des grands primates, et nous les traitons sans douleur avec des drogues anticérébrales...

— Vous en faites des zombies !

Devi-en ne comprit pas le mot mais il en saisit la signification. Il dit d'un ton indigné : « Pas du tout. C'est simplement pour qu'ils soient satisfaits de leur rôle de serviteurs personnels et n'aient pas le mal du pays. Nous ne voudrions pas qu'ils soient malheureux. Ce sont des êtres intelligents.

— Et que ferez-vous en ce qui concerne la Terre, si nous avons une guerre ?

— Nous avons eu quinze ans pour en décider, répondit Devi-en. Votre monde est très riche en fer, et il a développé une remarquable technologie de la métallurgie. L'acier, je pense, sera votre contribution. » Il soupira. « Mais je pense aussi qu'en l'occurrence, la contribution ne suffira pas à couvrir la dépense. Nous avons attendu au moins dix ans de trop.

— Combien de races taxez-vous de cette manière ? demanda le grand primate.

— Je n'en connais pas le nombre exact, mais certainement plus d'un millier.

— Ainsi, vous êtes les petits propriétaires de la Galaxie, n'est-ce pas ? Un millier de mondes se sont détruits eux-mêmes afin de contribuer à votre bien-être. Vous êtes aussi quelque chose d'autre, vous savez. » La voix du sauvage qui s'était élevée, devint aiguë. « Vous êtes des vautours.

— Vautours ? » répéta Devi-en, en essayant de situer le mot.

« Des mangeurs de charogne. Des rapaces qui attendent qu'une pauvre créature meure de soif dans le désert et qui viennent ensuite dévorer son cadavre. »

Devi-en sentit une nausée l'envahir à l'image que cela évoquait en lui. Il protesta d'une voix faible « Non, non, nous aidons les espèces à survivre.

— Vous attendez qu'un conflit se déclenche comme les vautours attendent que leur proie meure. Si vous aviez réellement l'intention d'aider, vous préviendriez les guerres. Vous ne sauveriez pas des survivants, mais l'intégralité des races qui peuplent les mondes. »

D'excitation, la queue de Devi-en bougea d'une manière saccadée. « Comment aurions-nous la possibilité de prévenir les guerres ? Voulez-vous me le dire ? » (Qu'était la prévention de la guerre sinon l'envers de la provocation d'une guerre ? Si l'on connaissait l'un des processus, l'autre devenait nécessairement évident.)

Le sauvage hésita. Finalement, il dit : « En descendant sur la Terre, et en expliquant la situation. »

Devi-en éprouva un vif désappointement. Cela n'aidait en rien. Pourtant... Il dit : « Nous poser parmi vous ? C'est absolument impossible. » Sa peau frissonna à une demi-douzaine d'endroits à la pensée qu'il pût un jour se mêler à ces milliards d'êtres sauvages.

L'expression dégoûtée de Devi-en était si prononcée et inoubliable que le grand primate la reconnut pour ce qu'elle était malgré la barrière des espèces. Il essaya de se précipiter sur le Hurrien mais il fut saisi littéralement en l'air par l'un des Mauvs, qui l'immobilisa par une simple contraction du biceps.

Le sauvage cria : « Demeurer assis ici et attendre, hein ? Vautour ! Vautour ! *Vautour !* »

Il s'écoula plusieurs jours avant que Devi-en ne revienne en personne voir le sauvage.

Il fut presque amené à manquer de respect à l'Archi-administrateur le jour où ils furent en possession de l'analyse de l'arrangement mental de ces sauvages.

« Nous possédons sûrement assez d'éléments pour apporter quelque solution à notre problème », dit-il audacieusement.

Le nez de l'Archi-administrateur frémit et il passa dessus sa langue rose d'un air méditatif. « Une solution d'une certaine sorte, peut-être, mais je ne puis avoir confiance dans cette solution. Nous nous trouvons en face d'une espèce très inhabituelle, mais cela, nous le savions déjà. Nous ne pouvons pas nous permettre de commettre la moindre erreur. Il se trouve que nous avons mis la main sur un sujet supérieurement intelligent, à moins... à moins qu'il ne s'agisse d'un échantillon normal, suivant les normes de la race. » L'Archi-administrateur parut bouleversé à cette pensée.

Devi-en dit : « La créature a tracé une horrible image de cet... oiseau, de ce...

— Vautour, dit l'Archi-administrateur.

— Cela place toute notre mission dans une optique déformée. Je n'ai pas été capable de manger convenablement depuis, ni de dormir. En fait, je crains d'être obligé de demander à être relevé de...

— Pas avant que ce que nous avons entrepris soit achevé, coupa l'Archi-administrateur avec fermeté. Croyez-vous que j'éprouve moi-même du plaisir à la pensée de... de manger de la charogne ? Votre devoir est de rassembler d'autres données. »

Finalement, Devi-en hocha la tête. Il comprenait, naturellement. Pas plus que n'importe quel Hurrien, l'Archi-administrateur n'était désireux de provoquer une guerre nucléaire. Il différait le plus possible le moment de prendre une décision.

Devi-en s'arma de courage en vue d'une entrevue supplémentaire avec le sauvage. Elle s'avéra absolument insupportable, et ce fut la dernière.

Le sauvage eut la joue contusionnée alors qu'il tentait une nouvelle fois de résister aux Mauvs. Il l'avait fait de si nombreuses fois auparavant que les Mauvs, en dépit de leurs efforts pour ne pas le blesser, ne purent se retenir de frapper en cette occasion. On aurait pu s'attendre à ce que le sauvage se rende compte de l'intensité des efforts que déployaient les Mauvs pour ne pas le blesser. Bien au contraire, c'était comme si la certitude de la sécurité l'incitait à une résistance accrue.

(Ces espèces de grands primates sont vraiment hargneuses, pensait Devi-en.)

L'entretien durait depuis une heure, et jusqu'alors il n'avait été qu'une petite conversation sans utilité, quand soudain. le sauvage dit avec agressivité : « Depuis combien de temps dites-vous stationner ici ?

— Depuis quinze de vos années, répondit Devi-en.

— Ça a l'air de cadrer. Les premières soucoupes volantes ont été aperçues juste après la deuxième guerre mondiale. Et combien de temps attendrez-vous avant qu'un conflit nucléaire se déclenche ?

— Nous voudrions bien le savoir », répondit Devi-en avec une franchise automatique. Puis il se tut soudain.

« Je pensais qu'une guerre nucléaire était inévitable, dit le sauvage. L'autre jour, vous avez dit que vous aviez attendu dix ans de trop. Vous espériez une guerre il y a dix ans, n'est-ce pas ?

— Je ne peux pas discuter de ce sujet, dit Devi-en.

— Non ? cria le sauvage. Qu'allez-vous faire maintenant ? Combien de temps attendrez-vous encore ? Pourquoi ne donneriez-vous pas le coup de pouce qui précipiterait les événements ? Ne vous contentez pas de patienter, vautour. Provoquez la guerre !

— Que dites-vous ! » s'exclama Devi-en en sautant sur ses pieds.

« Pourquoi alors attendriez-vous, espèce de... » La voix du sauvage

s'étrangla sur un juron absolument incompréhensible, puis il poursuivit en haletant

« N'est-ce pas ce que font les vautours quand quelque pauvre animal, ou être humain, tarde trop à mourir ? Ils ne peuvent pas attendre. Ils descendent en tournoyant et lui crèvent les yeux. Puis ils attendent jusqu'à ce que leur proie soit impuissante et se précipitent sur elle au moment où elle meurt. »

Devi-en se leva et s'enfuit. Il se retira dans sa cabine où il demeura malade durant six jours. Ni cette nuit-là, ni les suivantes, il ne put trouver le sommeil. Le mot « vautour » hurlait à ses oreilles, et l'image finale donnée par le sauvage dansait devant ses yeux.

« Votre Grandeur, il m'est impossible de continuer à converser avec ce sauvage, dit Devi-en. Si vous avez besoin de données supplémentaires, il vous faudra les obtenir sans moi. »

Le visage de l'Archi-administrateur était défait et son expression était hagarde. « Je sais. Cette histoire de vautour... C'est très difficile à supporter. Pourtant, vous remarquerez que cette pensée n'affecte pas le sauvage. Les grands primates sont immunisés contre ce genre de choses, — endurcis, insensibles. Cela fait partie de leur mode de pensée. C'est horrible.

— Je ne pourrai pas vous fournir d'autres données.

— Très bien. Je comprends. De toute manière, chaque élément additionnel ne fait que renforcer la réponse préliminaire ; la réponse à laquelle je pensais était seulement provisoire ; ce que j'espérais avec ardeur était seulement provisoire. » L'Archi-administrateur enfouit sa tête dans ses bras aux poils grisonnants. « Nous avons un moyen qui nous permet de nous substituer à eux pour commencer cette guerre nucléaire.

— Oh ! Et qu'est-il nécessaire de faire ?

— C'est quelque chose de très simple, de très direct. Je n'y aurais moi-même jamais pensé. Ni vous.

— Qu'est-ce que c'est, Votre Grandeur ? »

Devi-en éprouva un sentiment d'appréhension anticipé.

« Ce qui les maintient en paix actuellement, c'est le fait qu'aucun des deux blocs sensiblement de même force ne veut prendre la responsabilité de commencer une guerre. Toutefois, si l'un des deux l'engage, l'autre... Eh bien, disons-le carrément, l'autre ripostera avec toute sa puissance. »

Devi-en hocha la tête.

« Si un seul projectile nucléaire tombe sur le territoire de l'un ou l'autre des deux blocs, poursuivait l'Archi-administrateur, les victimes accuseront automatiquement l'autre bloc de l'avoir lancé. Ils sentiront qu'ils ne peuvent pas attendre d'autres attaques, et des représailles auront lieu dans les heures suivantes. Puis l'autre bloc usera de représailles à son tour. En quelques semaines, tout sera fini.

— Mais comment pouvons-nous amener l'un des blocs à lancer la première bombe ?

— Là est la question, capitaine. Nous ne le pouvons pas. Nous lancerons

nous-mêmes cette première bombe.

— Quoi ! s'exclama Devi-en.

— C'est ainsi. Analysez l'esprit d'un grand primate et cette réponse vous viendra d'elle-même.

— Mais comment pourrions-nous nous y prendre pratiquement ?

— Nous construirons une bombe. C'est assez aisé. Nous la chargerons à bord d'un navire et nous la lâcherons sur une région habitée...

— Habitée ? »

L'Archi-administrateur détourna son regard et dit, mal à l'aise : « Autrement, l'effet serait manqué.

— Je vois », dit Devi-en. Il voyait les vautours, il ne pouvait pas s'en empêcher. Il les imaginait comme de grands oiseaux à écailles (comme les petites créatures volantes inoffensives de Harrie, mais immensément plus grands), avec des ailes caoutchouteuses et de longs becs aux bord tranchants comme des rasoirs, en train de planer en décrivant des cercles, puis plongeant et becquetant des yeux mourants.

Il couvrit ses yeux de ses mains et dit d'une voix chevrotante : « Qui pilotera le navire ? Qui larguera la bombe ? »

La voix de l'Archi-administrateur n'était guère plus assurée que celle de Devi-en. « Je ne sais pas.

— Pas moi, en tout cas, dit Devi-en. Je ne le pourrais pas. Aucun Hurrien ne ferait une chose pareille, à aucun prix. »

L'Archi-administrateur se balançait misérablement d'avant en arrière. « Peut-être pourra-t-on en donner l'ordre aux Mauvs...

— Qui pourrait leur donner un tel ordre ? »

L'Archi-administrateur poussa un profond soupir. « Je vais appeler le Conseil. Ils ont maintenant tous les éléments. Peut-être suggéreront-ils quelque chose. »

Ce fut ainsi que, au début de la seizième année d'occupation, les Hurriens démantelèrent la base qu'ils avaient établie sur la face cachée de la Lune.

Rien n'avait été accompli. Les grands primates de la planète n'avaient pas eu leur guerre nucléaire ; peut-être ne l'auraient-ils jamais.

En dépit de toutes les horreurs futures que cela pourrait entraîner, Devi-en nageait dans l'allégresse. Mais ce n'était pas le moment de songer au futur. Pour l'instant, il était en train de s'éloigner du plus horrible des mondes horribles.

Il regarda la Lune tomber sous lui et se contracta lorsque apparurent la planète, puis son soleil. Il ne se détendit que lorsque tout le système eut disparu au sein des constellations.

Ce ne fut qu'alors qu'il ne ressentit plus rien d'autre que du soulagement. Ce ne fut qu'alors qu'il sentit naître en lui un premier et faible remords de ce

qui aurait pu être.

Il dit à l'Archi-administrateur : « Tout aurait pu se passer normalement si nous avions été plus patients. Ils auraient pu commettre une erreur et se plonger dans une guerre nucléaire.

— Je ne sais pourquoi, mais j'en doute », répondit l'Archi-administrateur. L'analyse mentale de... »

Il se tut abruptement et Devi-en comprit que le sauvage avait été replacé sur sa planète natale avec le maximum de précautions afin de ne pas lui faire de mal. Les événements des semaines passées avaient été effacés de son esprit. Il avait été déposé dans une région inhabitée, non loin de l'endroit où il avait été découvert. Ses amis supposeraient qu'il s'était égaré. Ils imputeraient sa maigreur, ses contusions et son amnésie aux épreuves qu'il avait subies.

Mais le mal qu'il avait causé...

Si seulement ils ne l'avaient pas amené sur la Lune. Ils auraient pu accepter l'idée de provoquer une guerre. Ils auraient pu de quelque manière penser à lâcher une bombe et à créer quelque système indirect, à longue distance, pour la larguer.

Ç'avait été l'image que le sauvage avait donnée du vautour qui avait tout fait échouer. Cela avait causé la perte de Devi-en et de l'Archi-administrateur. Quand la totalité des données avait été transmise à Hurrie, l'effet sur le Conseil lui-même avait été considérable. L'ordre de démanteler la base était venu rapidement.

« Je ne prendrai plus jamais part à la colonisation, dit Devi-en.

— Aucun de nous n'aura plus jamais à le faire, dit mélancoliquement l'Archi-administrateur. Les sauvages de cette planète vont maintenant s'élever. Et, avec des grands primates et le mode de pensée des grands primates répandus dans la Galaxie, cela signifiera la fin de... de... »

Le nez de Devi-en eut une crispation. La fin de tout ; de tout le bien que Hurrie avait pu accomplir dans la Galaxie ; de tout le bien qu'elle aurait pu continuer à faire dans le futur.

« Nous aurions dû nous résoudre à lâcher... », commença-t-il, puis il se tut.

Quelle utilité y avait-il à dire cela ? Quel que fût l'endroit de la Galaxie, ils n'auraient pas pu lâcher la bombe. S'ils l'avaient fait, ils auraient été eux-mêmes des grands primates dans leur façon de penser, et il y avait des choses bien pires que la fin de tout.

Devi-en pensait aux vautours.

Traduit par MARCEL BATTIN.

The Gentle Vultures.

© Headline Publications, Inc., 1957. (Extrait de « Nine Tomorrows ».)

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

JACK FINNEY :

DES PERSONNES DÉPLACÉES

Des Étrangers qui détiennent des pouvoirs immenses, dont ils accordent ou refusent les fruits aux humains : il serait tentant de voir en eux des sortes de divinités, et quelques auteurs ont spéculé sur la possibilité qu'il a pu effectivement en être ainsi dans le lointain passé de la Terre. Fondamentalement, ces Étrangers seraient bienveillants, animés d'une sorte de compassion amicale à l'égard des Terriens. Mais il resterait à ces derniers à faire leurs preuves, à montrer qu'ils méritent bien les clefs du paradis qu'on leur laisse entrevoir : la science-fiction rejoint des aspirations de l'inconscient dont bien des mythes sont issus.

ENTREZ tout comme s'il s'agissait d'une agence de voyages ordinaire, m'avait dit l'inconnu que j'avais rencontré dans un bar. Posez quelques questions banales au sujet d'une excursion que vous projetez, d'un séjour de vacances ou autre chose de ce genre. Et puis, faites une discrète allusion au dépliant. Mais, surtout, n'en parlez pas tout de suite : attendez qu'il aborde lui-même le sujet. Et, s'il ne l'aborde pas, vous ferez mieux de ne plus y penser... si vous pouvez. Parce que vous ne verrez jamais le dépliant : vous n'avez pas le genre à ça, voilà tout. Et, si vous demandiez à le voir, il se contenterait de vous regarder comme s'il ne comprenait pas de quoi vous parlez. »

J'avais maintes et maintes fois repassé ces paroles dans mon esprit ; mais ce qui semble possible le soir, devant une chope de bière, n'est pas facile à croire par une journée grise et pluvieuse, et, tout en examinant les façades des maisons et des boutiques pour découvrir le numéro que j'avais inscrit dans ma mémoire, je me faisais vraiment l'effet d'un jobard. Il était midi ; je me trouvais dans la 42^e Rue Ouest, à New York, sous la pluie et le vent ; je portais un vieil imperméable et, comme la plupart des hommes qui m'entouraient, je marchais une main posée sur le bord de mon chapeau, la tête courbée sous la rafale, et le monde était réel et terne – et ma démarche était vouée à l'échec.

De toute façon – ne pouvais-je m'empêcher de penser – qui suis-je pour prétendre voir le Dépliant ? Nom ? – me demandais-je à moi-même, comme si on était déjà en train de m'interroger à ce sujet. C'est Charley Ewell, et je suis un jeune homme qui travaille dans une banque : un caissier. Je n'aime pas mon métier ; je ne gagne pas beaucoup d'argent et je n'en gagnerai jamais beaucoup. Voilà plus de trois ans que j'habite New York et je n'y ai pas

beaucoup d'amis. Que diable ! Il n'y a vraiment pas grand-chose à dire. Je vois plus de films que je ne le voudrais, je lis trop de livres et j'en ai assez de prendre mes repas tout seul au restaurant. J'ai des compétences, des pensées et un physique normaux. Cela vous convient-il ? Est-ce que je fais l'affaire ?

J'avais maintenant repéré l'adresse parmi les quelque deux cents pâtés de maisons, celle d'un vieil immeuble à usage professionnel soi-disant rénové, mais défraîchi, démodé, refusant de l'admettre et pourtant incapable de le cacher. New York foisonne d'immeubles de ce genre, à l'ouest de la 5^e Avenue.

Je poussai la porte vitrée pour pénétrer dans un minuscule vestibule au carrelage fraîchement lavé et cependant encore sale. Les murs peints en vert portaient des traces de replâtrage ; dans un cadre chromé, pendu au mur, était inscrite la liste des locataires, en lettres de celluloid blanc facilement interchangeables et qui se détachaient sur un fond de feutre noir. Il y avait là une vingtaine de noms, et je découvris facilement l'*Agence de voyages Acmé* qui figurait en seconde place sur la liste, entre le *A.I. Mimeo* et la *Société Ajax*. J'appuyai sur un bouton placé près de l'ascenseur muni d'une grille à l'ancienne. La sonnerie retentit jusqu'en haut de la cage. Il y eut un silence suivi d'un coup sourd, puis les lourdes chaînes descendirent lentement vers moi avec un bruit de ferraille, et je faillis me retourner pour m'en aller : tout cela était insensé.

Mais le bureau de l'Acmé, que je trouvais en haut, différait complètement du reste de l'immeuble. Je poussai la porte recouverte d'un crépi et pénétraï dans une vaste pièce, très propre et brillamment éclairée d'une lumière fluorescente. Près des larges doubles fenêtres, derrière un comptoir, se tenait un homme de haute taille aux cheveux gris et à la mine sévère, un écouteur de téléphone à l'oreille. Il leva les yeux vers moi, me fit signe d'entrer, et je sentis mon cœur battre violemment car il répondait exactement à la description qui m'avait été faite. « Oui, c'est bien la compagnie United Air Lines », disait-il dans l'appareil. « Vol... », il regarda un papier posé sur le comptoir à dessus de verre et reprit : « ... vol sept cent trois, départ à vingt-deux heures quinze ; il faudrait vous présenter quarante minutes à l'avance. »

Debout devant lui maintenant, j'attendais, penché vers le comptoir et regardant tout autour de moi.

C'était bien l'homme, et, pourtant, ceci n'était qu'une agence de voyages ordinaire : grandes affiches lumineuses sur les murs, classeurs métalliques remplis de dépliants et de prospectus, horaires imprimés sous le verre qui recouvrait le comptoir. Cette agence n'est rien d'autre que ce qu'elle paraît être, me dis-je ; et, de nouveau, je me fis l'effet d'un nigaud.

« Puis-je vous aider ? » Derrière le comptoir, l'homme aux cheveux gris me souriait en reposant le téléphone et, tout à coup, je me sentis terriblement nerveux.

« Oui », répondis-je. Pour gagner du temps, je déboutonnai mon imperméable, puis je relevai les yeux vers lui en disant : « Je voudrais...

partir. »

« Imbécile, tu vas trop vite ! pensai-je aussitôt. Il ne faut rien bousculer. » Pris d'une sorte de panique, j'observai mon interlocuteur pour voir quel effet avait eu ma réponse ; mais il ne sourcilla pas.

« Eh bien, il y a beaucoup d'endroits où aller », répliqua-t-il simplement, d'un ton affable. Il tira de sous le comptoir un dépliant long et plat et le posa sur le dessus de verre, en le tournant de façon à me permettre de le regarder à l'endroit. « Prenez l'avion pour Buenos Aires : vous vous trouverez dans un autre monde », tels étaient les mots tracés sur une double rangée, en lettres vert pâle.

J'examinai le dépliant assez longtemps pour ne pas paraître impoli. Il représentait un gros avion argenté volant au-dessus d'un port, la nuit ; une grosse lune se reflétait dans l'eau et des montagnes s'élevaient à l'arrière-plan. Au bout d'un moment, je secouai la tête : j'avais peur de parler, de dire ce qu'il ne fallait pas dire.

« Quelque chose de plus calme, peut-être ? » suggéra mon interlocuteur en me tendant un autre dépliant sur lequel de vieux arbres massifs se dressaient à perte de vue, éclairés par les rayons du soleil tombant en oblique. « La forêt vierge du Maine via Boston. Ou bien... » Il posa un troisième dépliant sur le comptoir. « Les Bermudes sont si agréables en ce moment », disait celui-ci. « Les Bermudes, un monde ancien dans le Nouveau. »

Je décidai de risquer le tout pour le tout. « Non, répliquai-je en secouant la tête. A vrai dire, ce que je cherche est une résidence fixe, un endroit nouveau où vivre et m'installer... » Je le regardai droit dans les yeux avant d'ajouter : « ... pour le restant de mes jours. » Puis le courage me manqua et je cherchai un moyen de revenir en arrière.

Mais l'homme aux cheveux gris se contenta de me sourire aimablement en disant : « Je ne vois pas pourquoi nous refuserions de vous conseiller. » Il se pencha en avant, les coudes appuyés sur le comptoir, les doigts croisés. Son attitude laissait entendre qu'il disposait de tout son temps et ne demandait qu'à me le consacrer. « Que cherchez-vous. exactement ? reprit-il. Que désirez-vous ? »

Je retins ma respiration avant de lâcher le grand mot. « Fuir, murmurai-je enfin.

— Fuir quoi ? insista-t-il.

— Eh bien... » J'hésitais à présent ; jamais encore je n'avais exprimé cette pensée en paroles. « Fuir New York », répondis-je au bout d'un moment. « Et les villes en général. Fuir les soucis. Et la crainte. Et toutes les choses que je lis dans les journaux. Fuir la solitude. » Puis je poursuivis d'une seule traite, sans pouvoir m'arrêter, tout en me rendant compte que je parlais trop : « Fuir une existence qui ne me permet pas de faire ce que j'ai vraiment envie de faire, ni de m'amuser beaucoup. Fuir l'obligation où je suis de vendre mes jours simplement pour rester en vie. Fuir la vie elle-même... telle qu'elle est aujourd'hui, du moins. » Je le regardai bien en face et ajoutai à voix presque

basse : « Fuir le monde. »

Maintenant il me dévisageait franchement, m'examinant avec une attention soutenue, sans prétendre s'en cacher ; et je crus qu'il allait secouer la tête en disant : « Vous feriez mieux d'aller consulter un médecin, monsieur. » Mais il n'en fit rien. Il continua à me dévisager, les yeux fixés sur mon front à présent. C'était un homme de haute taille, aux cheveux crépus, dont le visage creusé de rides avait une expression de vive intelligence et de grande bonté ; l'expression que devrait avoir le visage de tous les prêtres et de tous les pères de famille.

Il abaissa son regard pour le plonger dans le mien et lire ce qu'il y avait derrière ; il examina ma bouche, mon menton, le tracé de mes mâchoires ; et j'eus la brusque conviction que, sans la moindre difficulté, il était en train d'en apprendre à mon sujet beaucoup plus que je n'en connaissais moi-même. Soudain, il sourit et, les coudes toujours appuyés sur le comptoir, il prit un de ses poignets dans son autre main et se mit à le masser doucement. « Aimez-vous les gens ? » me demanda-t-il à brûle-pourpoint. « Dites la vérité, car je saurai si vous ne la dites pas.

— Oui, répondis-je. Mais il ne m'est pas facile de me détendre, d'être moi-même et de me faire des amis. »

Il hocha la tête d'un air grave pour montrer qu'il acceptait cette assertion et reprit : « Considérez-vous que vous êtes ce que l'on est convenu d'appeler un honnête homme ?

— Je le crois. Je pense que oui », répliquai-je avec un haussement d'épaules.

« Pourquoi ? », insista-t-il.

Je fis la grimace : il était difficile de répondre à cette question. « Eh bien... dis-je enfin, du moins, quand je ne suis pas honnête, je le regrette généralement. »

A son tour il fit la grimace et réfléchit pendant quelques instants à ce que je venais de dire. Puis il eut un sourire un peu méprisant, comme s'il s'apprêtait à lancer une plaisanterie qui n'était pas très amusante. « Vous savez, reprit-il d'un ton désinvolte, il nous arrive d'accueillir ici des gens qui semblent chercher plus ou moins ce que vous cherchez vous-même. Aussi, en manière de plaisanterie... »

Je retins mon souffle. C'était précisément ce qu'il dirait, – m'avait assuré mon informateur –, s'il pensait que je pouvais faire l'affaire.

« ... nous avons mis au point un petit dépliant, poursuivit-il. Nous l'avons même fait imprimer. Pour notre propre amusement, comprenez-vous. Et pour d'occasionnels clients comme vous. Je vais donc vous demander d'y jeter un coup d'œil, si vous croyez que cela puisse vous intéresser. Ce n'est pas un genre de choses que nous tenions à faire connaître au grand public. »

D'une voix faible, je murmurai : « Cela m'intéresse. »

Il fouilla sous le comptoir, tira un dépliant long et mince de la même taille et du même format que les autres, et le fit glisser sur le verre dans ma

direction.

Je le regardai, l'approchant de moi du bout d'un doigt, ayant presque peur d'y toucher. Sur la couverture bleu sombre, – couleur d'un ciel nocturne –, étaient inscrits en lettres blanches les mots : « Visitez l'ensorcelante Verna ! » Le bleu de la couverture était parsemé de petits points blancs, – des étoiles –, et dans le coin gauche se trouvait un globe, – le monde –, entouré de nuages. A droite, juste au-dessous du mot « Verna », brillait une étoile plus grosse et plus scintillante que les autres, comme celles qui sont représentées sur les cartes de Noël. Au bas de la couverture on pouvait lire ces mots : « La romantique Verna, où la vie est telle qu'elle *devrait être*. » A côté de la légende, une petite flèche indiquait qu'il fallait tourner la page.

Je la tournai. A l'intérieur, le dépliant était semblable à tous les prospectus d'agences de voyages, avec des photos et un texte, mais ceux-ci se rapportaient à « Verna » au lieu de Paris, de Rome ou des Bahamas. Le texte était admirablement imprimé et les photos paraissaient réelles. Je veux dire... Vous avez certainement déjà vu des photographies stéréoscopiques, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est à cela que celles-ci ressemblaient, mais en mieux, en beaucoup mieux. Sur l'une d'elles on voyait de l'herbe scintillante de rosée et qui paraissait mouillée. Sur une autre, un tronc d'arbre ressortait sur la page, dans ses moindres détails, et, en le touchant, on éprouvait un choc à sentir le papier lisse au lieu de l'écorce rugueuse. Sur une troisième photo, de minuscules êtres humains semblaient sur le point de parler ; leurs lèvres étaient humides et vivantes, leurs yeux brillants, le grain de leur peau se détachait nettement sur le papier et, en les regardant, on avait l'impression de les voir se déplacer et remuer les lèvres.

J'examinai une grande photo qui s'étalait sur deux pages. Elle semblait avoir été prise du sommet d'une colline ; on voyait le paysage descendre jusqu'au fond d'une vallée, puis remonter très haut de l'autre côté. Les pentes des deux collines étaient couvertes de forêts aux couleurs magnifiques, parfaites. Il y avait là une vaste étendue de majestueux arbres verts et, en regardant la photo, on comprenait que cette forêt était vierge, encore intacte. En contrebas serpentait un ruisseau que le ciel bleuissait sur la plus grande partie de son parcours ; çà et là, autour de gros galets sur lesquels elle venait se briser, l'eau était couverte d'écume blanche ; et, une fois de plus, il semblait qu'en regardant attentivement on aurait pu voir ce ruisseau couler et étinceler au soleil. Dans de petites clairières près du cours d'eau s'élevaient des cabanes dont certaines étaient en planches, d'autres en briques ou en terre battue, avec des toits couverts de bardeaux. Sous la photo, il n'y avait que cette simple inscription : « La Colonie. »

« On prend plaisir à regarder des choses comme celles-ci », murmura l'homme aux cheveux gris en désignant d'un signe de tête le dépliant que je tenais à la main. « Cela rompt la monotonie. Ce paysage est attrayant, vous ne trouvez pas ? »

Je ne pus qu'incliner la tête en silence et baisser de nouveau les yeux vers

la photo, parce que celle-ci disait encore plus de choses qu'elle n'en représentait. Je ne sais comment expliquer cela, mais, en regardant cette vallée couverte de forêts, on se rendait compte que c'était tout à fait à cela que devait ressembler l'Amérique lors de sa découverte. On comprenait aussi que ce qui était représenté là ne constituait qu'une partie d'une vaste région plantée de forêts bien conservées, non encore profanées par la civilisation de l'âge moderne. On voyait ce que les habitants du pays – dont les derniers étaient morts depuis plus d'un siècle – avaient autrefois contemplé dans le Kentucky, dans le Wisconsin et dans les vieilles contrées du Nord-Ouest. Et on sentait qu'en ce lieu l'air était plus pur qu'il ne l'avait jamais été ailleurs sur terre depuis plus de cent cinquante ans.

Sous cette photo s'en trouvait une autre représentant six ou huit personnes sur une plage, la rive d'un lac peut-être, ou celle du ruisseau qu'on voyait sur la première photo. Deux enfants barbotaient dans l'eau et, au premier plan, quelques adultes étaient assis, agenouillés ou accroupis en demi-cercle dans le sable doré. Ils bavardaient, quelques-uns d'entre eux fumaient et presque tous tenaient à la main une tasse de café à demi pleine. Le soleil brillait de tout son éclat ; on sentait que l'air était parfumé et que c'était le matin, tout de suite après le petit déjeuner. Tous ces gens souriaient ; l'une des femmes parlait et les autres l'écoutaient. Un homme s'était à demi soulevé pour faire ricocher un caillou sur l'eau.

On comprenait que ces gens venaient passer un long et agréable moment sur cette plage avant de se rendre à leurs occupations, et on sentait qu'ils étaient amis et qu'ils venaient là tous les jours. On savait, – je dis bien : on *savait* –, que tous, sans exception, aimaient leur travail, quel qu'il fût, que ce travail ne leur était pas imposé, qu'ils n'avaient pas besoin de se presser pour s'y rendre et que... Eh bien, c'est tout, je crois : on comprenait simplement que, tous les jours après le petit déjeuner, ces familles venaient goûter une demi-heure de détente au soleil sur cette magnifique plage.

Je n'avais encore jamais vu de visages semblables à ceux de ces gens. Ils avaient cependant un physique tout à fait quelconque, certes, mais plus ou moins banal. Certains d'entre eux devaient être âgés d'une vingtaine d'années, d'autres avaient près de trente ans ; l'un des couples semblait avoir déjà atteint la cinquantaine. Mais le visage du plus jeune des hommes et de la plus jeune des femmes ne portait pas la moindre ride ; et la pensée me vint que ce jeune couple devait être né là, et que c'était un lieu d'où tout souci et toute crainte étaient bannis. Les autres, les plus âgés, avaient des rides sur le front et aux commissures des lèvres, mais on sentait que ces rides ne se creusaient pas davantage, que ce n'étaient plus que des cicatrices. Et le visage du plus vieux des couples avait une expression... comment dirais-je ? de perpétuel *soulagement*. Aucune malveillance ne se lisait sur ces visages. Ces gens étaient *heureux* et, qui plus est, on sentait qu'ils *avaient été heureux* jour après jour, pendant très longtemps, qu'ils seraient toujours heureux et qu'ils le savaient.

Je voulais me joindre à eux. Du fond de mon être monta un désir ardent de me trouver là-bas, sur cette plage, après le petit déjeuner, avec ces gens, et ce désir devint presque intolérable. Je levai les yeux vers l'homme qui se tenait derrière le comptoir et parvins à esquisser un sourire, en disant : « C'est... très intéressant.

— Oui », répondit-il en me rendant mon sourire. Puis, secouant la tête d'un air amusé, il reprit : « Certains de nos clients ont manifesté un tel intérêt, un tel enthousiasme, qu'ils ne pouvaient plus parler de rien d'autre. » Avec un bon rire, il ajouta : « Ils ont même tenu à connaître les prix, les détails, tout. »

Je hochai la tête pour montrer que je les comprenais et que j'étais d'accord avec eux. « Et je suppose que vous avez élaboré toute une histoire pour accompagner ceci ? » demandai-je avec un coup d'œil sur le dépliant que je tenais à la main.

« Oh ! oui. Qu'aimeriez-vous savoir ?

— Ces gens, dis-je à mi-voix, en effleurant du doigt le groupe représenté sur la photo, que font-ils ?

— Ils travaillent ; chacun d'eux travaille. » Mon interlocuteur tira une pipe de sa poche avant de reprendre : « Ils vivent simplement leur vie en faisant ce qui leur plaît. Certains étudient. D'après notre petite histoire (ici, il eut un sourire amusé) nous possédons une superbe bibliothèque. Certains font de la culture, d'autres écrivent, d'autres encore travaillent de leurs mains. La plupart élèvent des enfants et... eh bien, tous font le travail qu'ils ont vraiment envie de faire.

— Et s'il n'y a rien qu'ils aient vraiment envie de faire ? » demandai-je.

L'homme aux cheveux gris secoua la tête en répondant : « Il existe toujours quelque chose qu'on a vraiment envie de faire ; l'ennui est qu'on a très rarement le temps de découvrir ce que c'est. » Il sortit une blague à tabac et, se penchant au-dessus du comptoir, se mit à bourrer sa pipe. Puis, me regardant d'un air grave, il reprit : « Là-bas, la vie est simple et paisible. Par certains côtés, — les bons côtés —, ce petit groupe rappelle les communautés de pionniers qui se sont établies autrefois dans notre pays, mais sans le travail pénible qui tuait les colons de bonne heure. Il y a l'électricité. Il y a des machines à laver, des aspirateurs, des salles de bain bien installées et une médecine moderne —, très moderne. Mais il n'y a ni radio, ni télévision, ni téléphone, ni automobiles. Les distances sont faibles et les gens vivent et travaillent en petites communautés. Ils produisent ou fabriquent la plupart des objets dont ils se servent. Chaque homme construit sa propre maison avec l'aide de ses voisins. Ce sont ces gens eux-mêmes qui se procurent leurs distractions, et ils en ont beaucoup ; mais il n'y a pas de distractions à vendre : rien qui puisse s'acheter avec de l'argent. Il y a des bals, des parties de cartes, des mariages, des baptêmes, des festivités à l'occasion d'anniversaires ou au moment de la moisson. Les gens font de la natation et toutes sortes de sports. Ils se réunissent souvent pour bavarder, pour plaisanter et s'amuser. Ils échangent des visites et des invitations, et chacune de leurs journées est bien

remplie et bien employée. Ils ne subissent aucune pression, – qu'elle soit économique ou sociale –, et la vie renferme peu de menaces. Chaque homme, chaque femme, chaque enfant est une personne heureuse. » Mon interlocuteur sourit avant d'ajouter, en désignant d'un signe de tête le dépliant : « Naturellement, je ne fais que répéter le texte de notre petite plaisanterie.

— Naturellement », murmurai-je, et, baissant les yeux vers le dépliant, je tournai la page. « Les demeures de la Colonie », disait la légende. Et il y avait là une douzaine de photographies représentant, de façon très réelle, l'intérieur de ce qui devait être les cabanes que j'avais vues sur la première photo, ou d'autres cabanes tout à fait semblables. On voyait des salons, des cuisines, des cabinets de travail, des patios. Beaucoup de ces intérieurs étaient meublés en style américain de l'époque coloniale, mais les meubles paraissaient... authentiques. On aurait dit que c'étaient les gens eux-mêmes qui avaient confectionné ces fauteuils à bascule, ces armoires, ces tables, ces tapis au point noué, en y apportant tous leurs soins de façon à exécuter un travail magnifique. D'autres intérieurs étaient meublés en style moderne et, dans l'un d'eux, se révélait une influence nettement orientale.

Tous possédaient manifestement une qualité commune : on savait, en les regardant, que ces intérieurs constituaient, pour les gens qui y vivaient, un *foyer* au véritable sens du terme. Sur le mur des salons, au-dessus de la cheminée en pierres, on pouvait lire, brodée à la main sur une bande de tissu, cette inscription : « Nulle part on n'est si bien que chez soi », mais ces mots ne semblaient ni cocasses ni ridicules, ils ne paraissaient pas démodés, ils n'appartenaient pas à une époque révolue ; on sentait qu'ils étaient sincères, qu'ils convenaient à cet intérieur, qu'ils étaient l'expression d'un sentiment vrai et d'un état de fait.

« Qui êtes-vous ? » demandai-je en tournant mon regard du dépliant vers l'homme aux cheveux gris.

Il alluma sa pipe en prenant son temps, éteignit l'allumette dans la coupe de verre et, à son tour, leva les yeux vers moi. « C'est dans le texte, répondit-il enfin, au dos du dépliant. Nous – je veux dire les habitants de Verna, le peuple qui en est originaire –, sommes des gens comme vous. Verna est une planète constituée d'air, de soleil, de terre et de mer, tout comme celle-ci. Et il y règne à peu près la même température. Aussi, naturellement, la vie s'y est-elle développée à peu près de la même manière qu'ici, bien qu'un peu plus tôt. Et, ainsi que je viens de vous le dire, nous sommes des gens comme vous. Il existe entre vous et nous quelques petites différences anatomiques, mais elles sont insignifiantes. Nous lisons et apprécions vos écrivains, notamment James Thurber, John Clayton, Rabelais, Allen Marple, Hemingway, Grimm, Mark Twain, Alan Nelson. Nous aimons votre chocolat, – que nous n'avons pas chez nous –, et goûtons un grand nombre de vos œuvres musicales. Et vous apprécieriez certainement beaucoup des choses que nous possédons. Cependant, nos pensées, nos objectifs, ainsi que les grands courants de notre histoire et de notre évolution... diffèrent radicalement des vôtres. » Il lança

une bouffée de fumée et reprit avec un sourire : « C'est là une amusante fantaisie, n'est-ce pas ? »

— Oui », répondis-je. J'étais conscient de la brusquerie de mon ton, mais je n'avais pas cessé de sourire. Les mots semblaient sortir tout seuls de mes lèvres.

« Et où se trouve Verna ? demandai-je.

— A des années-lumière d'ici, selon vos mesures. »

Je me sentis soudain irrité, sans savoir pourquoi.

« Un peu difficile à atteindre alors, n'est-ce pas ? » remarquai-je sèchement.

Pendant un moment, l'homme aux cheveux gris me regarda, puis il se tourna vers la fenêtre la plus proche. « Venez », me dit-il. Et je fis le tour du comptoir pour aller me placer à ses côtés. « Là-bas, à votre gauche, reprit-il en posant une main sur mon épaule et en désignant quelque chose avec le tuyau de sa pipe, il y a deux immeubles construits dos à dos. L'entrée de l'un se trouve sur la 5^e Avenue, l'entrée de l'autre sur la 6^e Avenue. Les voyez-vous... ? là, au milieu du pâté de maisons, on distingue très bien leurs toits. »

Je fis un signe affirmatif et il reprit : « Un homme et son épouse habitent au quatorzième étage de l'un de ces immeubles. L'un des murs de leur salon est le mur de derrière de l'immeuble. Ce couple a des amis au quatorzième étage de l'autre immeuble, et le mur du salon de ceux-ci est le mur de derrière de *leur* immeuble, à eux. En d'autres termes, ces deux couples vivent à soixante centimètres l'un de l'autre puisque les murs de derrière des deux bâtiments sont mitoyens. »

Mon interlocuteur eut un petit sourire et poursuivit : « Mais, quand les Robinson veulent rendre visite aux Braden, ils vont de leur salon à la porte d'entrée. Puis ils suivent un long couloir qui les mène jusqu'à l'ascenseur. Ils descendent quatorze étages et, une fois dans la rue, ils doivent faire le tour du pâté de maisons. Or les pâtés de maisons occupent une vaste superficie : lorsque le temps est mauvais, il arriva, en fait, aux Robinson de prendre un taxi. Ils pénètrent ensuite dans l'autre immeuble, traversent le vestibule, montant quatorze étages, suivent un couloir, appuient sur une sonnette, et sont enfin introduits dans le salon de leurs amis... qui ne se trouve qu'à soixante centimètres du leur. »

L'homme aux cheveux gris retourna vers le comptoir, dont je fis le tour pour reprendre ma place de l'autre côté. « Tout ce que je puis vous dire, reprit-il, c'est que la façon dont les Robinson se déplacent est semblable au voyage dans l'espace, au parcours effectif, – physique, pourrait-on dire –, d'énormes distances. » Il haussa les épaules avant d'ajouter : « Mais, s'ils pouvaient seulement traverser ces soixante centimètres d'épaisseur de mur sans se faire de mal ni détériorer le mur... Eh bien, c'est ainsi que nous « voyageons ». Nous ne traversons pas l'espace : nous l'évitons. » Avec un sourire il acheva : « Nous aspirons une bouffée d'air ici et la rejetons sur Verna ! »

— Et c'est ainsi qu'ils sont arrivés là-bas, n'est-ce pas ? » demandai-je d'une voix sourde. « Je veux dire... ces gens qui sont sur la photo. Vous les avez transportés d'ici ? » L'homme aux cheveux gris fit un signe d'assentiment et je demandai encore : « Pourquoi ? »

Avec un haussement d'épaules, il répondit : « Si vous voyiez que la maison de votre voisin est en feu, vous porteriez-vous à son secours ? Chercheriez-vous à sauver autant de personnes que possible ? »

— Oui.

— Eh bien, dit-il simplement, nous aussi.

— Vous estimez donc que les choses vont si mal pour nous ? demandai-je.

— Qu'en dites-vous ? » répliqua-t-il.

Je pensai aux gros titres que j'avais lus dans le journal du matin, — de tous les matins —, et répondis : « Elles ne me semblent pas aller très bien. »

Il se contenta de hocher la tête et reprit : « Nous ne pouvons vous emmener tous ; nous ne pouvons même pas emmener beaucoup d'entre vous. C'est pourquoi nous en choisissons quelques-uns.

— Depuis combien de temps exercez-vous ce choix ?

— Depuis très longtemps », affirma l'homme aux cheveux gris, qui sourit avant de reprendre : « L'un d'entre nous a fait partie du cabinet de Lincoln. Mais c'est seulement un peu avant le début de votre première guerre mondiale que nous avons senti que nous pouvions prévoir ce qui allait arriver ; jusque-là, nous n'avions été que de simples observateurs. Nous avons ouvert notre première agence à Mexico en 1913. Maintenant, nous avons des filiales dans toutes les grandes villes.

— 1913, murmurai-je, sentant un souvenir s'éveiller dans ma mémoire, Mexico... Dites-moi. Est-ce que...

— Oui, interrompit-il prévoyant ma question. C'est cette année-là, ou la suivante, qu'Ambrose Bierce s'est joint à nous. Il a vécu jusqu'en 1931, ayant atteint alors un âge avancé, et il a écrit quatre autres livres qui sont entre nos mains. » L'homme aux cheveux gris tourna une page du dépliant et désigna du doigt une cabine sur la grande photographie que j'avais vue en premier, en disant : « C'est là qu'il vivait.

— Et le juge Crater ? demandai-je.

— Crater ?

— C'est une autre disparition qui a fait du bruit à l'époque. Il s'agit d'un juge de New York qui a disparu purement et simplement, il y a quelques années.

— Je ne sais pas, dit mon interlocuteur. Je me rappelle que nous avons eu parmi nous un juge de New York, il y a de cela une vingtaine d'années, mais je ne me souviens pas de son nom. »

Me penchant vers lui par-dessus le comptoir, j'approchai mon visage du sien et hochai la tête en disant : « Votre petite plaisanterie me plaît. Elle me plaît beaucoup plus, même, que je ne saurais vous le dire. » Et, à voix très basse, j'ajoutai : « Quand donc cela cessera-t-il d'être une plaisanterie ? »

L'homme aux cheveux gris m'examina attentivement pendant un moment avant de répondre : « A l'instant même. Si vous le désirez. »

« Il faudra vous décider sur-le-champ », m'avait dit l'homme entre deux âges que j'avais rencontré dans le bar de Lexington Avenue, « parce qu'il ne se présentera plus jamais d'autre occasion. Je le sais, car j'ai essayé ». Maintenant je restais là, debout, réfléchissant profondément. Il y avait des gens que j'aurais détesté ne jamais revoir, notamment une jeune fille dont je venais de faire la connaissance, et ce monde était celui dans lequel j'étais né... Puis je pensai qu'il me faudrait quitter cette pièce, reprendre mon travail et rentrer dans ma chambre le soir. Enfin, j'évoquai la vallée d'un vert sombre que j'avais vue sur la photographie et la petite plage de sable doré que le soleil matinal éclairait de ses rayons. « J'irai là-bas, murmurai-je au bout d'un long moment,... si vous voulez bien de moi. »

Mon interlocuteur fixa sur moi un regard pénétrant avant de répondre : « Il faut que vous soyez sûr de vous. Tout à fait sûr. Nous ne voulons accueillir là-bas aucune personne qui ne s'y sente heureuse et, si vous éprouviez le moindre doute, nous préfererions que...

— Je suis sûr de moi », affirmai-je.

Un instant plus tard, l'homme aux cheveux gris ouvrit un tiroir sous le comptoir et en sortit un petit rectangle de carton jaune, dont un côté portait des caractères d'imprimerie barrés d'un trait de couleur vert pâle. On aurait dit un billet de chemin de fer. Sur le côté imprimé je pus lire ces mots : « Ce billet, une fois validé, donne droit à UN VOYAGE A VERNA. Il ne peut être cédé et n'est valable que pour un seul parcours.

— Euh... c'est combien ? » demandai-je. Et je cherchai mon portefeuille, en me demandant si l'homme désirait que je paie.

Avec un regard vers la main que je tenais posée sur ma poche revolver, il répondit : « Tout ce que vous avez. Y compris la petite monnaie. » Il me sourit d'un air entendu avant d'ajouter : « Vous n'en aurez plus besoin et cet argent peut nous servir à payer les dépenses courantes, les factures, le loyer, etc.

— Je n'ai pas grand-chose, dis-je.

— Cela n'a aucune importance. » L'homme aux cheveux gris tira de sous le comptoir une grosse poinçonneuse comme on en voit dans les gares et ajouta : « Il nous est arrivé de faire payer un billet trois mille sept cents dollars, et d'en vendre un autre, exactement semblable, pour six cents. » Il glissa le petit rectangle de carton dans la poinçonneuse, actionna le levier avec son poing et me tendit le billet. Au dos de celui-ci il y avait maintenant une marque à l'encre violette sous laquelle étaient imprimés ces mots : « Valable ce jour seulement », suivis de la date. Je posai sur le comptoir deux billets de cinq dollars, un billet d'un dollar et dix-huit cents en petite monnaie. « Présentez ce billet à la gare d'Acme », me dit l'homme aux cheveux gris. Et, se penchant vers moi, il me donna des instructions sur la façon de m'y rendre.

C'est une minuscule gare que celle d'Acme ; peut-être l'avez-vous vue ?

On dirait une simple devanture de magasin, dans l'une des rues les plus étroites qui se trouvent à l'ouest de Broadway. Sur la fenêtre est peint, – pas très nettement –, le mot « Acmé ». A l'intérieur, sous des couches de peinture écaillée, les murs et le plafond portent des médaillons comme on en voit dans les très vieux immeubles. On trouve là un comptoir en bois usé et quelques chaises en acier chromé cabossé, au dossier recouvert de similicuir. Il existe dans ce quartier un grand nombre d'endroits semblables à la gare d'Acmé, petites agences théâtrales, dépôts d'autobus, bureaux de placement. Vous pourriez passer des milliers de fois devant cette gare sans vraiment la voir et, si vous habitez New York, cela a bien dû vous arriver.

Quand j'entrai, je vis un homme en manches de chemise qui, debout derrière le comptoir, fumait un mégot de cigare en examinant des papiers, tandis que quatre ou cinq personnes, assises sur les chaises, attendaient en silence. L'homme qui se tenait derrière le comptoir leva les yeux en m'entendant approcher, chercha du regard mon billet et, quand je le lui eus montré, me désigna de la tête la dernière chaise libre, sur laquelle je m'assis.

Une jeune fille se trouvait à côté de moi, les mains croisées sur son sac. Elle était agréable à regarder, plutôt jolie même ; je me dis qu'elle devait être sténodactylo. En face d'elle étaient assis un jeune Noir en vêtements de travail et sa femme, qui tenait sur ses genoux leur petite fille. Un peu plus loin, un homme d'une cinquantaine d'années regardait par la fenêtre les passants qui se hâtaient sous la pluie. Il portait des vêtements élégants et un chapeau de feutre gris. Je pensai que ce devait être le vice-président d'une grande banque et me demandai combien son billet lui avait coûté.

Il s'écoula une vingtaine de minutes, pendant lesquelles l'homme debout derrière le comptoir continua à examiner les papiers, puis un vieux petit autobus tout délabré vint s'arrêter au bord du trottoir et j'entendis grincer le frein à main. L'autobus était un vieux véhicule déginglé acheté de troisième ou quatrième main et sur la carrosserie duquel on avait appliqué une couche de peinture rouge, et blanche par-dessus l'ancienne. Ses pare-chocs portaient les traces d'innombrables coups et ses pneus avaient été rendus lisses par l'usage. Sur le côté, on pouvait lire, inscrit en lettres rouges, le nom « Acmé ». Le conducteur portait une veste de cuir et une casquette de drap usée pareille à celles des chauffeurs de taxi. C'était tout à fait le genre de petit autobus courant qu'on voit dans ce quartier et dans lequel des gens miséreux, exténués et silencieux prennent place pour se rendre on ne sait où.

Il fallut près de deux heures à notre petit autobus pour se frayer un chemin, à travers la circulation très dense, vers la pointe de Manhattan, pendant que nous restions assis, chacun plongé dans son silence et ses pensées, regardant la rue par les vitres éclaboussées de pluie. La petite fille s'était endormie. A travers la fenêtre ruisselante d'eau à côté de laquelle j'étais assis, je regardais des gens trempés s'agglutiner aux arrêts des autobus municipaux, ou frapper avec colère aux portes de ces autobus archicomblés qui refusaient de s'ouvrir, et j'apercevais les visages tendus et fatigués des conducteurs. Dans la 14^e Rue,

je vis un taxi roulant à vive allure éclabousser d'eau sale un passant qui attendait au bord du trottoir, et les lèvres de l'homme se tordre pour lui lancer des injures. Souvent, notre autobus restait à l'arrêt devant un feu rouge tandis qu'une cohue se précipitait pour traverser la rue en se fauflant entre les véhicules immobilisés, et je voyais des centaines de visages dont pas un seul n'avait une expression souriante.

Je finis par m'assoupir alors que nous roulions sur une grande route que la pluie faisait miroiter. Un peu plus tard, je me réveillai dans l'obscurité au moment où l'autobus quittait la route pour s'engager en cahotant sur un chemin boueux et creusé d'ornières, et j'aperçus une ferme dont les fenêtres n'étaient pas éclairées. Le conducteur de l'autobus serra le frein à main, coupa le moteur, et nous nous retrouvâmes garés devant une grande baraque qui ressemblait à une étable.

C'était effectivement une étable. Le conducteur se dirigea vers elle, fit glisser la lourde porte de bois coulissante dont les roulettes grincèrent sur la vieille poulie rouillée, et la tint ouverte pendant que, l'un derrière l'autre, nous pénétrions dans l'étable. Puis il lâcha la porte, qui glissa pour se refermer d'elle-même, et entra à notre suite. L'étable était vieille et humide, ses murs étaient déjetés et il y régnait une forte odeur de bétail. A l'intérieur, sur le sol jonché d'ordures, il n'y avait qu'un banc en bois blanc que le conducteur de l'autobus nous désigna en l'éclairant avec sa lampe de poche. « Asseyez-vous là, nous dit-il tranquillement, et préparez vos billets. » Puis il passa devant chacun de nous pour poinçonner les billets et, à la lueur mouvante de sa lampe, j'entrevis des tas de petits ronds de carton jaune pareils à de minuscules confettis. Le conducteur retourna ensuite vers la porte qu'il ouvrit juste assez pour se glisser dans l'entrebâillement, et, pendant un moment, nous vîmes sa silhouette se détacher contre le fond de ciel sombre. « Bonne chance, dit-il, vous n'avez plus qu'à attendre tranquillement ici. » Il lâcha la porte qui se referma, masquant à nos yeux le rayon tremblotant de sa lampe. Un moment après, nous entendîmes le bruit du moteur qu'il mettait en marche et l'autobus s'ébranla lourdement.

L'étable était maintenant plongée dans l'obscurité et aucun bruit ne s'y faisait entendre, sinon celui de notre respiration. Le temps s'écoulait lentement, et j'éprouvai bientôt un vif désir de parler à la personne, quelle qu'elle fût, qui se trouvait à côté de moi. Mais je ne savais pas très bien quoi dire et je commençai à me sentir gêné et un peu ridicule en me rendant compte que je restais simplement là, à attendre je ne savais trop quoi, dans cette vieille étable abandonnée. Les secondes passaient... Je remuais nerveusement les pieds ; bientôt je sentis le froid et fus pris de frissons. Puis, brusquement, je compris, et mon visage s'empourpra sous l'effet d'une violente colère et d'une terrible honte. Nous avions été joués, dépouillés de notre argent à cause de notre pathétique désir de croire à une fable absurde et fantastique, et abandonnés là, comme d'innombrables autres dupes avant nous, pour attendre aussi longtemps que bon nous semblerait... jusqu'à ce

qu'enfin revenus au sentiment de la réalité, nous décidions de rentrer chez nous comme nous le pourrions ! Je ne comprenais pas comment j'avais pu me montrer aussi crédule et, sautant sur mes pieds, je me mis en marche en trébuchant sur le sol inégal, avec l'intention bien déterminée de trouver un téléphone pour appeler la police. La grosse porte de l'étable était plus lourde encore que je ne l'aurais cru, mais je réussis cependant à l'ouvrir. Je mis un pied à l'extérieur et me retournai pour crier aux autres de me suivre.

Peut-être avez-vous remarqué combien on peut observer de choses en une fraction de seconde, – parfois même tout un paysage dont chaque détail se grave dans votre mémoire pour être passé en revue dans votre esprit, pendant de longs moments, par la suite. Au moment où je me tournais de nouveau vers la porte ouverte, l'intérieur de l'étable s'éclaira. A travers chaque fente de ses murs et de son plafond, ainsi que par les larges fenêtres couvertes de poussière percées dans ses côtés, jaillit la lumière d'un ciel intensément bleu, embrasé par le soleil. Et, lorsque j'ouvris la bouche pour crier, l'air qui pénétra dans mes poumons était un air plus pur que je n'en avais jamais respiré de ma vie. A travers l'une des fenêtres maculées de poussière mon regard plongea, – le temps d'un éclair –, dans la profondeur majestueuse d'une vallée qu'entouraient des collines aux pentes couvertes de forêts, je vis serpenter dans le lointain un minuscule ruisseau auquel le ciel donnait une teinte bleue et, au bord de ce ruisseau, entre deux toits bas, j'aperçus la tache jaune d'une plage inondée de soleil. Alors, tandis que cette image se gravait pour toujours dans ma mémoire, la lourde porte se referma, mes ongles raclèrent la surface rugueuse du bois en un effort désespéré pour la retenir, et je restai debout, tout seul, dans la nuit froide, sous la pluie battante.

Il me fallut quatre ou cinq secondes, pas davantage, pour faire glisser de nouveau cette porte en la maniant maladroitement, mais ce furent quatre ou cinq secondes de trop. Quand la porte se rouvrit, je trouvai l'étable vide et plongée dans l'obscurité. Il n'y avait rien à l'intérieur, qu'un vieux banc de bois blanc usé, et, à la lueur tremblotante de l'allumette que je tenais à la main, je vis le sol jonché de minuscules ronds de carton jaune qui ressemblaient à des confettis mouillés. Comme mon esprit l'avait compris dès que mes doigts s'étaient mis à racler le bois de la porte, il n'y avait plus personne dans l'étable. Et je savais où étaient maintenant ces gens qui se trouvaient avec moi tout à l'heure, je savais que, avec des rires et des transports de joie, ils étaient en route, à travers cette vallée couverte de majestueuses forêts, vers leur demeure.

Je travaille dans une banque ; je fais un métier que je n'aime pas et, chaque jour, je prends le métro pour me rendre de mon domicile à mon lieu de travail, en lisant les journaux. Je vis dans une chambre meublée et, dans la commode délabrée, sous une pile de mouchoirs, j'ai rangé un petit rectangle de carton jaune. Sur l'un de ses côtés sont imprimés ces mots : « Ce billet, une fois validé, donne droit à UN VOYAGE A VERNIA », et, au dos du rectangle, est inscrite une date. Mais cette date est passée depuis longtemps, le billet est

périmé ; il a déjà été poinçonné.

Je suis retourné à l'agence de voyages Acmé. En me voyant entrer, l'homme de haute taille et aux cheveux gris s'est approché et a posé devant moi deux billets de cinq dollars, un billet d'un dollar et dix-huit *cents* en petite monnaie. « Vous avez laissé cet argent sur le comptoir la dernière fois que vous êtes venu », m'a-t-il dit d'une voix grave. Et, me regardant bien en face, il a ajouté tristement : « Je ne sais pas pourquoi. » Puis, comme des clients entraient, il s'est retourné pour les accueillir et je n'ai plus eu qu'à m'en aller.

« Entrez comme si c'était l'agence de voyages ordinaire que cela paraît être, – vous la trouverez quelque part, où que vous la cherchiez ! Posez quelques questions banales –, au sujet d'une excursion que vous projetez, d'un séjour de vacances, de tout ce que vous voudrez. Et puis, faites une discrète allusion au dépliant. Mais n'en parlez pas tout de suite : laissez-lui le temps de vous jauger et de vous le montrer lui-même. Et, s'il le fait, si vous êtes le genre de personne qui convient, *si vous êtes capable de croire*, – alors prenez votre décision immédiatement et tenez-vous-y ! Car aucune autre occasion ne se présentera plus jamais à vous. Je le sais parce que j'ai essayé, essayé encore et réessayé... »

Traduit par DENISE HERSANT.

Of Missing Persons.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ANTHONY (John). – Pseudonyme adopté par John Ciardi, poète, homme de lettres, professeur d'anglais et directeur littéraire d'une maison d'édition, pour signer quelques récits de science-fiction qu'il fit paraître entre 1953 et 1955.

ASIMOV (Isaac). – Né en U.R.S.S. en 1920, Isaac Asimov réside aux États-Unis depuis 1923. Après avoir obtenu un doctorat en chimie biologique, il fut quelque temps professeur de cette branche à l'École de médecine de l'Université de Boston, écrivant accessoirement des récits de science-fiction qu'il signait presque toujours de son nom véritable (ce qui ne semble pas lui avoir valu d'ennui particulier dans sa carrière académique). Par la suite, Isaac Asimov se consacra à une carrière d'écrivain indépendant, dans laquelle la science-fiction ne représenta bientôt plus qu'un à-côté. Asimov est en effet l'auteur d'excellents ouvrages de vulgarisation scientifique, parmi lesquels *The Intelligent Man's Guide to Science* (remarquable panorama des sciences physique et biologique, remis à jour en 1972 sous le titre de *Asimov's Guide to Science*), des ouvrages d'histoire et un roman policier. Sa curiosité encyclopédique et sa formation scientifique rigoureuse se discernent dans ses récits d'imagination, où il met généralement l'accent sur le raisonnement, l'intelligence et l'ouverture d'esprit. Il a introduit dans ses récits de robots, réunis sous le titre de *I robot* (*Les Robots*, 1950), les trois lois de la robotique devenues fameuses depuis lors. Sa trilogie *Foundation* (*Fondation*, 1951-1953) est la première évocation d'un empire galactique futur. Il a réussi à combiner la science-fiction et l'énigme policière dans *The Caves of Steel* (*Les Cavernes d'acier*, 1954) et *The Naked Sun* (*Face aux feux du soleil*, 1957). Un numéro spécial du *Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui fut consacré en octobre 1966. Isaac Asimov a fait paraître son centième livre (*Opus 100*) en 1969.

BROWN (Bill). – Auteur de quelques bons récits de science-fiction publiés entre 1950 et 1954, Bill Brown est le mari de la poétesse Rosalie Moore, laquelle a signé de son côté quelques essais concernant la science-fiction.

BROWN (Fredric). – Auteur de plusieurs romans policiers, Fredric Brown (1906-1972) a acquis dans ce domaine un goût prononcé, ainsi qu'une maîtrise profonde, de l'effet de chute final : il l'a adroitement exploité dans de nombreuses nouvelles de science-fiction. *What Mad Universe* (*L'Univers en folie*, 1949) est à la fois un aboutissement et une parodie du *space opera*, où

Fredric Brown déploie son talent de conteur et sa verve de misanthrope. *The Lights in the Sky Are Stars* (1954) est une étude psychologique du pionnier qui fait réaliser un nouveau projet spatial sans pouvoir y participer lui-même. Au cours de ses dernières années, Fredric Brown a relativement peu écrit de science-fiction, si ce n'est dans un genre qu'il a largement contribué à populariser : la *short-short story*, récit ultra-court tenant en une ou deux pages de magazine et s'achevant sur une chute fracassante.

FINNEY (Jack). – Écrivain dont la signature est apparue au début des années cinquante dans des magazines non spécialisés, aussi souvent que dans des périodiques de science-fiction. Jack Finney aime traiter le thème de l'évasion ; plusieurs de ses meilleurs récits sont construits autour du motif de l'« ailleurs », de la recherche d'un paradis qui n'aurait peut-être pas été définitivement perdu. Science-fiction fantastique, aspiration de l'inconscient : Jack Finney les identifie dans son évocation de la quête.

KUBILIUS (Walter). – Né en 1918, Walter Kubilius a écrit – en amateur – de la science-fiction entre 1941 et 1955, au rythme de quelques nouvelles par an.

LEINSTER (Murray). – William Fitzgerald Jenkins, dont Murray Leinster est le pseudonyme, fait à double titre figure de doyen parmi les écrivains de science-fiction : il est né en 1896 et a publié son premier récit en 1919. Il a vécu de sa plume depuis l'âge de vingt et un ans. Son œuvre considérable (plus d'un millier de récits) ne se prête guère à une classification. Murray Leinster a su modifier son style et son ton pour répondre à l'évolution du goût et aux préférences de ses lecteurs : avec la même aisance, ou presque, il a écrit des *space operas*, des récits de caractère psychologique, des variations sur les paradoxes des voyages temporels et des nouvelles fondées sur des sciences jeunes telles que l'écologie et l'informatique. Il a cessé d'écrire en 1966.

MATHESON (Richard). – Né en 1926. De ses études de journalisme, il a gardé le goût des effets de choc et du style à l'emporte-pièce. Il s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman (Journal d'un monstre)*, (1950) et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'ellipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs dont le plus connu est *Someone is Bleeding ! (Les Seins de glace)*, (1955) et deux romans de science-fiction : *I Am Legend (Je suis une légende)*, (1954) et *The Incredible Shrinking Man (L'Homme qui rétrécit)*, (1956). Le second a été adapté sous le même titre par Jack Arnold (1957), le premier par Sydney

Salkow (*L'Ultimo Uomo délia Terra*, 1961) et par Boris Sagal (*The Omega Man*, en français *Le Survivant*, 1971). Richard Matheson lui-même est devenu scénariste pour la télévision et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman : *House of Usher* (*La Chute de la maison Usher*, 1960), *The Pit and the Pendulum* (*La Chambre des tortures*, 1961), *Tales of Terror* (1962), *The Raven* (*Le Corbeau*, 1962). En littérature, son succès croissant lui a ouvert les portes des magazines non spécialisés comme *Playboy*, et la qualité de sa production a été en diminuant. Il restera sans doute avant tout comme un auteur des années cinquante.

MOORE (Ward). – Né en 1903, Ward Moore entreprit une carrière littéraire parallèlement à son activité de libraire. Il fut parfois considéré comme un homologue de Ray Bradbury par le ton poétique de ses récits, le climat parfois mélancolique qu'il aime créer, et surtout sa méfiance à l'égard de la science. Il a écrit deux romans notables : *Greener than You Think* (1947) raconte la fin du monde étouffé par la végétation, *Bring the Jubilee* (1952) se déroule dans un univers parallèle où les Sudistes ont gagné la Guerre de Sécession aux États-Unis.

OLIVER (Chad). – Né en 1928, Chad Oliver est le seul auteur notable de science-fiction ayant fait des études d'ethnologie. Cette formation se reflète dans plusieurs de ses récits, où l'on remarque une attention particulière accordée aux groupements humains considérés comme des entités vivantes, ainsi qu'aux liens pouvant se nouer entre deux cultures issues de milieux différents.

RUSSELL (Eric Frank). – Né en 1905, britannique de nationalité, bien que publié surtout aux États-Unis, Eric Frank Russell a été depuis ses premiers récits un excellent auteur de science-fiction d'aventures. *Sinister Barrier* (*Guerre aux invisibles*) fut le roman qui amena en 1939 la fondation de la revue *Unknown* par John W. Campbell, jr. Utilisant les idées de Charles Fort, Eric Frank Russell imaginait dans ce récit la découverte d'êtres invisibles qui exploitent les humains comme un bétail dont ils consomment l'énergie. Par la suite, Eric Frank Russell écrivit un grand nombre d'autres récits où l'action était alertement menée, l'élément scientifique n'étant en général qu'un accessoire – utilisé d'ailleurs avec compétence et probité. A travers cela se distinguent une qualité de sincérité et un sens de la fraternité qui classent Eric Frank Russell parmi les optimistes de la science-fiction.

SELLINGS (Arthur). – C'est en 1953 que furent publiés les premiers récits d'Arthur Sellings (1921-1968). La signature de cet auteur anglais apparut des deux côtés de l'Atlantique, accompagnant des récits caractéristiques par le climat et le caractère plutôt que par l'action.

SHECKLEY (Robert). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fut dans les années cinquante l'auteur-vedette de la revue *Galaxy*, qui à certaines époques publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes comme Phillips Barbee et Finn O'Donnevan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait la narration et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des sous-entendus extrêmement brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Robert Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (*Oméga*, 1960), *Mindswap* (*Échange standard*, 1965) et *Dimension of Miracles* (*La Dimension des miracles*, 1968), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Deadrún* (*Chauds les glaçons !* 1961). Sa nouvelle *The Seventh Victim* (*La Septième victime*, 1953) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima vittima* (*La Dixième victime*), il en tira un roman du même titre (1965).

STURGEON (Theodore). – Pseudonyme d'Edward Hamilton Waldo, né en 1918 d'une famille installée en Amérique depuis le XVII^e siècle et comptant beaucoup de membres du clergé. Mère divorcée en 1927 et remariée en 1929 avec un homme très autoritaire qui interdit les magazines de science-fiction à son beau-fils. Débuts en 1939 : publie surtout du fantastique dans *Unknown*, accessoirement de la science-fiction dans *Astounding*. Lancé par *It* (*Unknown*, 1940), il reste pourtant un auteur maudit à cause de ses tendances morbides : le célèbre *Bianca's Hands* (*Les Mains de Bianca*), écrit en 1939, ne parut qu'en 1947. La mobilisation, puis le divorce (1945) le réduisent au silence. John W. Campbell l'ayant aidé à sortir de la dépression, il reprend sa collaboration à *Astounding* et confie ses textes fantastiques à *Weird Tales* ; il n'écrit plus alors que des « histoires thérapeutiques », c'est-à-dire centrées sur un personnage de malade et cherchant comment on peut le guérir. Surtout connu comme auteur de nouvelles, il écrit néanmoins deux excellents romans, *The Dreaming Jewels* (*Cristal qui songe*, 1950) et *More than Human* (*Les Plus qu'humains*, 1954). Malheureusement il reste psychologiquement vulnérable : un deuxième divorce l'ébranle à peine en 1951, mais la rupture de son troisième mariage l'ébranle plus profondément à la fin des années cinquante ; il cesse d'écrire de la science-fiction, vit à l'hôtel et travaille pour la télévision, ne répondant ni au courrier ni au téléphone. A la suite d'un quatrième mariage en 1969, il reprend espoir et se remet à écrire. Bien qu'il soit avant tout un auteur instinctif, écrivant d'un seul jet sans se corriger, il est fort admiré par la « Nouvelle Vague » pour son sens du bizarre et son désir de comprendre et surtout de ressentir les émotions les plus singulières de ses personnages : aussi est-il devenu critique attitré de la *National review* (1961)

et, plus récemment, du *New York Times*. *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1962.

TEMPLE (William F.). – Auteur anglais, né en 1914, et fortement influencé par Wells, qui lui fit découvrir la science-fiction. Débuts en 1938 dans la revue anglaise *Tales of Wonder* avec deux nouvelles, dont *The Smile of the Sphinx* (*Le Sourire du sphinx*). Publie *The Four-Sided Triangle* (*Le Triangle à quatre côtés*) en 1939 sous forme de long récit ; il en tirera un roman, paru en 1950, qui reste son principal titre de gloire. Fit partie de l'équipe de *New Worlds*, la plus célèbre revue anglaise de science-fiction, dès sa fondation en 1946, et continua à publier régulièrement, à un rythme modéré, des textes de qualité (une cinquantaine de nouvelles en tout).

-
- 1 Ainsi que le motif mineur d'une rencontre entre astronautes venus de civilisations différentes « quelque part dans le cosmos », loin de leurs planètes d'origine.

-
- 2 *Smith* est, comme Johnson, un nom aussi répandu dans les pays anglo-saxons que Dupont l'est chez nous, mais « Smith » signifie également « forgeron ».

3 Une des grandes fêtes religieuses américaines.

-
- 4 « Nice in socializing » : il y a là un jeu de mots intraduisible. La jeune Vénusienne veut dire qu'elle est sociable, et laisse entendre, en fait, qu'elle a des mœurs légères.

5 Jeu de mots intraduisible : « Martian » = Martien, Martienne